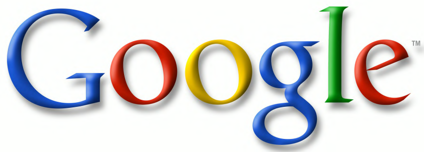




HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

A PARIS,

A la Librairie Orientale

DE DONDEY DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue de Richelieu, n° 47, et rue Saint-Louis, n° 46.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,

Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

[Lacroix de Marlès]

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME IV.



PARIS,
EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.
A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 8.
1828.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT L'HISTOIRE MODERNE DEPUIS L'INVASION DES GHAZNEVIDES JUSQU'AUX RÈGNES DE BABOUR ET D'AKBER, FONDATEURS DE L'EMPIRE MOGOL.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES GHAZNEVIDES DANS L'INDE, ET DU RÈGNE DE MAHMOUD I.

MAHMOUD, vainqueur de son frère, monta sans opposition sur le trône; les mêmes hommes qui avaient pris parti contre lui en faveur d'Ismaël s'étaient hâtés de porter à ses pieds l'hommage parasite de leur dévouement, afin d'effacer par la défection les souvenirs de leur résistance. Mahmoud ne chercha point à se venger d'eux;

MAHMOUD I. An 1000. De l'hég. 390.

il ne songea qu'à se servir utilement de leur zèle factice et il annonça l'intention d'envahir l'Hindoustan. On dit qu'à son avénement, il avait fait vœu de n'accorder ni paix ni trêve aux Hindous qu'il n'eût renversé leurs temples et brisé leurs idoles, et de commencer la guerre dès qu'il verrait la paix solidement établie dans ses propres états. Ce moment était arrivé. Un calme profond régnait dans l'intérieur. Au-dehors il n'avait point d'ennemis; la race de Samani venait de s'éteindre; le calife Al-Kadir Bilah lui avait envoyé l'investiture (1); son trésor était plein; son armée, aguerrie et nombreuse, attendait avec impatience l'ordre du départ: tout concourait pour favoriser ses desseins. Ce fut vers l'an 1000 de l'ère vulgaire que, dévoré de la soif des conquêtes et portant jusqu'à la fureur le prosélytisme, il dirigea ses pas dévastateurs vers la province et la ville de Lahor, qu'on peut considérer comme la clef des provinces septentrionales de l'Hindoustan.

---

(1) Le calife avait perdu la plus grande partie de ses états et de son autorité, mais il était toujours considéré par les musulmans comme le successeur du prophète: et ceux même qui avaient secoué le joug reconnaissaient sa suprématie spirituelle. L'un des attributs de cette suprématie consistait à donner ou envoyer l'investiture.

Les Hindous ont conservé des exploits de Mahmoud un souvenir pénible et douloureux, car c'est Mahmoud qui a ouvert l'Inde à tous les conquérans venus après lui; aussi ont-ils son nom en horreur. Il fut cruel, disent-ils, sanguinaire, impitoyable; il se fit un jeu de la vie des hommes; l'avarice la plus sordide était le moindre de ses vices. Les écrivains musulmans le peignent bien autrement; Férischta surtout emploie avec toute l'exagération orientale des couleurs si brillantes, qu'on serait presque tenté de mettre Mahmoud au-dessus des plus grands héros de l'antiquité. Juste, généreux, bienfaisant, il fit régner avec lui la justice; protecteur éclairé des savans, il répandit les lumières parmi ses sujets. Si quelques historiens l'ont taxé d'avarice, Férischta cherche à le laver de ce reproche en parlant de la magnificence de sa cour. Avant de le juger, il est bon de connaître les actions de sa vie. Nous allons le voir à douze reprises différentes porter jusqu'au cœur de l'Inde le fer et la flamme, renverser tous ses monumens, raser ses villes superbes, convertir les plus riantes campagnes en vastes solitudes; et, quelle qu'ait été sa conduite dans ses propres états, les Hindous n'auront eu maheureusement que trop de motifs légitimes pour vouer sa mémoire à l'exécration.

La première expédition de Mahmoud fut peu importante; il ne voulait que mettre à l'épreuve le courage des Hindous pour pouvoir juger de la résistance qu'ils lui opposeraient. Il se contenta de ravager les frontières, d'emporter quelques forteresses qui gênaient sa marche, et de se charger de butin. Il revint l'année suivante avec dix mille chevaux d'élite, et le siége fut mis devant Peischore. Jeipal accourut avec quarante mille hommes pour le faire lever; mais ni la supériorité du nombre, ni ses trois cents éléphans ne purent lui procurer la victoire. Après un combat opiniâtre ses troupes, enfoncées par la cavalerie des musulmans, se débandèrent et prirent la fuite. Cinq mille Hindous restèrent sur le champ de bataille; Jeipal fut fait prisonnier; un détachement se mit à la poursuite des fuyards et en fit périr un grand nombre. Le butin fut prodigieux; on peut en juger par la dépouille de Jeipal. Son collier seul se composait de soixante rangs de pierres précieuses, qu'on évaluait ensemble à plus de huit millions.

Le radjah de Lahor obtint sa liberté par des sacrifices; non-seulement il paya une forte rançon, mais il se soumit pour l'avenir à un tribut considérable. Quand il fut de retour dans sa capitale, soit qu'il ne voulût point survivre à la honte de sa défaite, soit qu'il ne pût se soumettre

sans regret à la coutume qui obligeait un radjah vaincu deux fois par les étrangers à résigner le pouvoir souverain, il fit couronner son fils Annindpal; après quoi il monta sur un bûcher qu'il avait fait dresser, et il fit à ses dieux ou à ses préjugés le sacrifice de sa vie.

Durant le cours de sa seconde campagne Mahmoud s'était emparé de plusieurs places fortes, et il y avait laissé des garnisons afin de rester maître du pays. Cette conduite faisait assez voir qu'il était dans l'intention de conserver ses conquêtes, et qu'il ne lui fallait qu'un prétexte pour recommencer la guerre; ce prétexte ne tarda pas à s'offrir. Un radjah dépendant de celui de Lahor, nommé Baschéra, refusa de payer sa portion de tribut, de sorte que Annindpal ne put envoyer toute la somme stipulée. Mahmoud prit aussitôt les armes et marcha sur Tahéra, capitale de ce radjah. Celui-ci ne manquait ni d'habileté ni de courage, mais la fortune combattait contre lui. Il avait pris des positions avantageuses. Mahmoud se mit à la tête de ses musulmans, jura de vaincre ou de mourir, et, chargeant les Hindous avec furie, il les culbuta et les mit dans une déroute totale. Baschéra se réfugia d'abord dans sa capitale; bientôt, craignant d'y être forcé, il chercha les moyens d'en sortir. Mahmoud le poursuivit vivement, et ne tarda

An 1004. De l'hég. 395.

pas à l'atteindre. Alors Baschéra, ne voyant plus d'espoir de salut, tourna contre lui-même le fer qui ne pouvait le défendre, et il se donna la mort. Ses états devinrent la proie du vainqueur, qui les annexa pour toujours à Ghazna.

An 1005. De l'hég. 396. Daoud ou David, gouverneur du Moultan, choisit ce moment pour se révolter; et, comme il s'attendait à être attaqué, il avait eu la précaution de faire un traité d'alliance offensive et défensive avec le fils de Jeipal. Le Moultan n'est guère accessible du côté de Ghazna que sur deux points différens. Annindpal s'était chargé de garder le passage de Peschavar (1); Daoud devait défendre celui de Bétinda. Mahmoud se dirigea du côté de Peschavar, et il remporta sur Annindpal une victoire complète; ce dernier eut même beaucoup de peine à se sauver; il n'y parvint qu'en se jetant dans les montagnes du Kaschmir. Daoud, informé de ce désastre, prit le parti de la soumission. Mahmoud se hâta de régler les affaires du Moultan; le roi de Caschgour (2) venait d'envahir une partie du Khorassan, ce qui rendait sa présence à Ghazna nécessaire. Avant son départ il donna le gouverne-

(1) Ou Peischore.

(2) C'est la petite Bocharie.

ment du Moultan à l'Hindou Schoëpal, qui avait embrassé l'islamisme et pris le nom de Zab-Zaïs.

Mahmoud gagna sur le Tartare Élek une bataille décisive ; au moment où il se disposait, en le poursuivant, à porter la guerre dans le Caschgour, il reçut la nouvelle que Zab-Zaïs s'était révolté. I reprit sur-le-champ la route de l'Inde. Sa marche fut si secrète et en même si rapide que le rebelle n'eut pas les moyens de fuir ; il fut condamné à une grosse amende et à une prison perpétuelle.

La paix ne fut pas de longue durée; Annindpal supportait impatiemment le joug ; il voulut le briser. Il commença par faire soulever le Moultan, ensuite il demanda le secours des autres radjahs de l'Inde ; il leur représenta que Mahmoud était l'ennemi de leurs dieux et de leur race, ne se contentant pas de lever des tributs, mais dépouillant les temples et foulant aux pieds les idoles, faisant la guerre aux radjahs et disposant arbitrairement de leurs couronnes. Les princes d'Oujein, de Gualior, de Canoujé, dès Délhy et d'Ajmère sentirent combien les alarmes d'Annindpal étaient fondées, et, ne voyant dans Mahmoud qu'un ennemi commun qu'il fallait détruire ou qui les détruirait, ils unirent leurs forces et mirent sur pied l'armée la plus nombreuse et la plus formidable, dit

An 1008. De l'hég. 399.

Férischta, qu'on eût vue dans l'Inde depuis plusieurs siècles.

Ces immenses préparatifs de défense auraient intimidé tout autre que Mahmoud; mais les plus grands dangers n'étaient rien pour son cœur, et, faisant partager à ses troupes l'ardeur dont lui-même était plein, il s'avança audacieusement vers Peischore. Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine, voisine de cette ville. Elles restèrent quarante jours en présence, occupées à s'observer afin de saisir le moment favorable pour s'attaquer avec succès. Le zèle pour les dieux, l'amour de la patrie, le salut de l'Inde, la haine née de la terreur des armes musulmanes, tous les grands intérêts qui peuvent animer les hommes remplissaient le cœur des Hindous; le nombre de leurs soldats semblait d'ailleurs répondre de la victoire. La valeur froide et réfléchie, l'orgueil des anciens triomphes, la discipline sévère étaient dans le camp de Mahmoud. Les Ghaznevides, soutenus par l'indomptable courage de leur souverain, ne comptèrent point leurs ennemis; ils se réjouirent de les trouver réunis pour les frapper ensemble du même coup. Un autre aiguillon puissant les stimulait : toutes les richesses de l'Inde, étalées devant eux, allaient être le prix de la victoire.

Cependant Mahmoud qui ne voulait rien don-

ner au haasrd avait entouré son camp de retranchemens. Quand il les jugea suffisans pour le défendre contre tous les efforts des Hindous, il fit engager le combat par un corps de mille archers d'élite qui s'avançaient à portée de l'ennemi, faisaient leur décharge et se repliaient sur les retranchemens. Les Hindous ne manquaient pas de les poursuivre, avec plus de courage, il est vrai, que d'ordre et de tactique; quand ils arrivaient au pied des ouvrages des musulmans, ils étaient reçus par des troupes fraîches, qui en faisaient un horrible carnage. Le combat dura de la même manière une partie du jour. Mahmoud s'étant aperçu que les Hindous rallentissaient leur attaque vit soudain le moment de décider la victoire; il avait déjà perdu cinq mille de ses meilleurs soldats; les Hindous en avaient perdu dix fois davantage; mais à peine ce vide était-il apparent dans leurs rangs innombrables, tandis que ceux des Ghaznevides s'étaient sensiblement éclaircis.

Alors Mahmoud se met à la tête de sa réserve qui consiste en un corps choisi de cavaliers arabes et afghans, et il se précipite au milieu des bataillons ennemis. Cette troupe vaillante, animée par la voix et surtout par l'exemple de son chef, sème autour d'elle l'épouvante et la mort; mais elle succombera sous la fatigue avant d'avoir anéanti les Hindous; car, pour un homme

qui tombe vingt se présentent. Tout-à-coup la fortune, qui s'est depuis long-temps déclarée contre l'Inde, envoie à Mahmoud un secours inattendu. L'éléphant que montait Annindpal, effrayé par l'explosion soudaine d'une arme à feu, résiste à la main et à la voix de son guide; il veut prendre la fuite, on tente de l'arrêter, et cette résistance le fait entrer en fureur. Il emporte Annindpal à travers les rangs de ses soldats qui pensent que leur prince les abandonne (1). La peur, le découragement s'emparent d'eux; ils n'écoutent, n'entendent rien; les efforts de leurs généraux sont superflus; ils se débandent, se dispersent, courent de toutes parts.

Les malheureux Hindous furent poursuivis durant deux jours entiers, et cette déroute ne fut pas moins funeste pour eux que la bataille même : le plus grand nombre rencontrèrent la mort en fuyant. Les Ghaznevides firent un butin immense; ils chargèrent trente éléphans d'or, de joyaux et de pierreries. Mais l'un des fruits de la victoire, beaucoup plus important que ce

(1) Voyez ce que j'ai déjà dit en parlant de l'art militaire des Hindous. Leur général monté sur un éléphant occupe toujours le centre de l'armée; les soldats cessent de se battre dès qu'ils le perdent de vue. Quant à l'arme à feu dont il est parlé ici, c'était probablement une de ces fusées hindoues dont j'ai donné la description.

riche butin, fut de porter jusqu'au fond de l'Inde la terreur du nom ghaznevide, et de donner à Mahmoud la réputation d'un guerrier invincible contre lequel toute résistance était vaine.

Ce glorieux succès ne fit qu'enflammer le cœur de Mahmoud pour de nouveaux triomphes. Dans le district de Naugracut, célèbre par son collége antique et ses bosquets délicieux, il y avait un fort inexpugnable. Il portait le nom de Bimé, et renfermait un temple renommé dans l'Inde. Il était construit sur le sommet d'une montagne escarpée et l'on disait que les souterrains du temple renfermaient un riche trésor; que les brahmines de la contrée y avaient enfoui leurs effets précieux, et que tous les princes voisins y avaient déposé leur or. Il n'en fallait pas tant pour allumer l'insatiable avidité de Mahmoud. Les brahmines qui s'y trouvaient résolurent d'abord de se défendre; ils comptaient surtout sur les foudres de Schiba qui ne souffrirait pas que son temple fût violé. Mais quand ils virent que les travaux du siége avançaient, et qu'ils étaient menacés d'un assaut qu'éclairerait peut-être leur dernier jour, ils demandèrent à capitule[illegible]érance du vainqueur ne fut point tromp[illegible]trouva dans Bimé des tas énormes d'or et d'argent, sans compter les pierres précieuses et les perles. Le détail qu'en fait l'historien persan paraîtrait in-

croyable, si l'on n'avait vu dans des temps plus modernes le conquérant Nadir emporter deux milliards de la seule ville de Délhy.

L'année suivante ne fut pas moins heureuse pour les Ghaznevides que celle qui venait de s'écouler. Les hauteurs du Paropamisus étaient habitées par des tribus indomptées d'Afghans qui, retranchés dans leur inaccessible séjour, bravaient de là toute la puissance de Mahmoud, souvent même insultaient ses provinces et pillaient les villes voisines de leurs montagnes. Mahmoud tourna contre eux ses armes; et, malgré la valeur de Mohammed leur chef, malgré la supériorité de leur nombre, l'audace et la fortune, peut-être le génie de leur ennemi l'emportèrent. Les Gaurides (c'était le nom de ces Afghans (1), à cause de Gaur, leur capitale) furent complétement battus; Mohammed, fait prisonnier, s'empoisonna. La ville de Gaur perdit sa puissance et se soumit au vainqueur. Mahmoud ne prévoyait pas que de cette race humiliée et condamnée aux privations et à la misère sortirait un jour un prince, héritier du courage héroïque

(1) Quelques écrivains prétendent que les Gaurides n'étaient point musulmans, et qu'ils ne le devinrent qu'à cette époque. D'autres assurent qu'ils avaient embrassé l'islamisme dès les temps d'Ali, gendre de Mahomet.

de ses ancêtres et vengeur de leurs désastres, qui viendrait s'asseoir à son tour sur le trône renversé des enfans de Ghazna.

La principauté de Gaur eut à peine reçu le joug que, sans donner presque à ses troupes le temps de se remettre de leurs fatigues, Mahmoud prit la route du Moultan où quelques germes de révolte s'étaient montrés. Il n'eut qu'à paraître pour que tout rentrât dans l'ordre; mais son arrivée sur les bords du Sind devint fatale à une grande partie de l'Hindoustan. Depuis la dernière défaite d'Annindpal Mahmoud avait fait un traité avec lui, et comme ce radjah payait exactement le tribut, le roi de Ghazna gardait religieusement avec lui les conditions du traité. Il avait pourtant le dessein de conquérir Tannasar, ville dépendante du radjah de Délhy, et il n'y pouvait arriver qu'à travers les états de Lahor. Tannasar était à trente milles environ de Délhy du côté de l'ouest. An 1011. De l'hég. 402.

Cette ville, de même que Naugracut, renfermait un temple extrêmement révéré des Hindous. Plus de mille idoles de matières précieuses y avaient été rassemblées par le fanatisme des habitans, et l'idole principale, qu'ils appelaient Joug-Soum (1), passait pour être plus ancienne

(1) C'était la lune qu'on adorait sous ce nom.

que le monde. Cette contrée avait jadis été le théâtre de la grande guerre, sujet du Mahabharat; la cité d'Houstnapour, résidence de l'ancien roi Bharata de la race du soleil, avait été remplacée par Tannasar. Toutes ces circonstances rendaient ce lieu sacré pour les Hindous, et Mahmoud ne put tolérer qu'ils eussent pour le temple de Joug-Soum la même vénération que les musulmans avaient pour la Mecque et le temple de la *Kaba*. Dans un excès de zèle religieux vrai ou simulé, il jura d'abattre le temple et de livrer aux flammes tous ses faux dieux.

Il envoya des ambassadeurs à Lahor pour demander le passage, mais il n'attendit pas la réponse du radjah. Celui-ci instruit de son approche alla au-devant de lui; il le conjura d'épargner Tannasar: il lui offrit au nom du radjah de Délhy l'entier revenu de la contrée à titre de tribut; il offrit pour lui-même d'augmenter celui qu'il payait déjà et d'y ajouter cinquante éléphans. Le fanatisme est inflexible: Mahmoud répondit qu'il était de son devoir de détruire partout l'idolâtrie, et que renverser les idoles c'était honorer le prophète. La ruine de Tannasar parut donc inévitable.

Le radjah de Délhy avait compté sur l'effet de l'intercession d'Annindpal; trompé dans ses espérances, il s'occupa de défendre ses états me-

naces et il demanda du secours aux radjahs voisins, intéressés comme lui à repousser l'agresseur dont l'ambition semblait croître avec la fortune; mais le roi de Ghazna fit tant de diligence que Tannasar se trouva investie avant qu'aucune armée eût été rassemblée. L'assaut, livré le même jour à des hommes plus qu'à demi vaincus par la terreur de cette invasion subite, eut un plein succès et la ville fut enlevée. Le butin fut moins riche que celui de Bimé; les musulmans s'en vengèrent sur les idoles qui furent mutilées, traînées dans la fange et foulées aux pieds des chevaux.

Délhy eut le sort de Tannasar, et cette ville fameuse dont les Hindous racontaient des merveilles, prise aussitôt qu'attaquée, vit en moins de trois jours le croissant de Mahomet briller au sommet de ses tours sur les bannières humiliées de Schiba et de Vischnou. Mahmoud fut si fier de sa conquête et le climat de Délhy lui sembla si doux, le pays si riche, la ville si belle qu'il résolut de l'annexer à son royaume. Ses officiers lui représentèrent qu'il ne fallait pas songer à s'établir dans Délhy tant que le Moultan ne serait pas entièrement soumis, et surtout tant que la race de Jeipal régnerait à Lahor. Mahmoud se rendit à la justesse de ce raisonnement; mais il ne fit qu'ajourner son projet, et

pour lever sur-le-champ l'obstacle qu'il y rencontrait, il donna l'ordre de marcher sur Lahor dans l'intention de détrôner Annindpal; mais Annindpal qui n'avait pas moins d'adresse que de courage se conduisit avec tant de prudence, et, soit par des promesses soit par des présens, il sut gagner si bien le cœur de Mahmoud qu'il l'obligea de reprendre le chemin de Ghazna, satisfait de traîner à sa suite quarante mille captifs et plusieurs éléphans courbés sous le poids du butin.

An 1013. De l'hég. 404. Tant qu'Annindpal vécut, la paix de l'Hindoustan ne fut plus troublée; sa mort, arrivée deux ans après, devint le signal d'une guerre nouvelle. Comme le roi de Ghazna se crut dégagé par cet événement des obligations qu'il s'était imposées, il leva une armée, et, sans chercher même un prétexte à son agression, il alla investir le fort de Nindouna, dont la prise devait le rendre maître de l'entrée du Penjab. Pitterou-Jeypal, fils et successeur du radjah, se jugeant trop faible pour tenir la campagne se sauva dans le Kaschmir, après avoir réussi à jeter quelques troupes dans Nindouna pour renforcer la garnison. Le siége fut long et opiniâtre; plus le Ghaznevide éprouvait de la résistance, plus il redoublait d'efforts pour en triompher. Au bout de quelques semaines la garnison aux abois offrit

de se rendre; Mahmoud, qui brûlait de poursuivre le radjah fugitif, accorda des conditions assez avantageuses et se mit immédiatement sur les traces de Pitterou-Jeipal. Celui-ci ne se crut pas en sûreté dans l'asile qu'il avait d'abord choisi, et il s'enfonça dans les montagnes. Mahmoud ne pouvant l'y atteindre se contenta de ravager le Kaschmir et de dépouiller ses villes, où il laissa des garnisons et des gouverneurs. Des symptômes de révolte qui se manifestèrent deux ans après le rappelèrent dans cette belle contrée qu'il acheva de dévaster; il ne put toutefois venir à bout de s'emparer d'une forteresse à laquelle Férischta donne le nom de Lokote.

Il fut amplement dédommagé d'un autre côté d'un échec qui au fond blessait plus son amour-propre qu'il ne nuisait à ses intérêts : sa sœur avait épousé le roi de Charazm, et celui-ci la laissa bientôt veuve, ayant péri sous le poignard de quelques conjurés. Mahmoud prit les armes pour venger son beau-frère, et comme ce prince n'avait point d'héritiers légitimes, il s'empara de ses états de sorte qu'il se vit maître de la vaste contrée qui porte le nom de Transoxiâne, et d'une grande partie du Turkestan.

Mahmoud ne paraissait recevoir un accroissement de puissance que pour attaquer l'Hindoustan avec plus de fureur; ici d'ailleurs ses incli- An 1018. De l'hég. 409.

nations s'accordaient avec sa politique. L'appât des richesses, le souvenir de Bimé, de Délhy et de Tannasar l'attiraient sans cesse vers les bords du Gange, et son imagination lui montrait des trésors intarissables dans les provinces où ses armes n'avaient pas encore porté la dévastation. La ville de Canouge, qui passait alors pour la métropole de l'Inde, tentait surtout sa cupidité. Cette ville avait beaucoup perdu de son antique splendeur depuis le règne de Masdéo, mais elle conservait encore une sorte de prééminence, reste des anciens usages, et elle continuait d'être l'une des plus belles villes de l'Hindoustan. Mahmoud mit sur pied une armée de cent mille chevaux; il les choisit dans les diverses provinces de son empire, dans celles même qu'il venait de conquérir; il ajouta trente mille fantassins à cette troupe d'élite, et malgré les difficultés qu'opposaient à son entreprise la distance qu'il avait à franchir, l'aspérité du pays, les montagnes, les fleuves qu'il fallait traverser, il partit rempli d'espérance pour la conquête de Canouge.

Après une marche pénible de plus de deux mois, il arriva par le Thibet à Kaschmir, et de là, suivant la chaîne des montagnes afin de mieux cacher son approche à celui qu'il voulait surprendre, il tomba sur Canouge et se montra sous ses murs avant même qu'on eût appris la nou-

velle de son départ de Ghazna. Mahmoud laissa paraître devant cette ville immense le même sentiment de surprise et d'admiration que l'Arabe Moussa, lieutenant du calife, avait fait voir en Espagne à l'aspect de la superbe Mérida; le Tartare Mahmoud contempla pendant quelque temps cette cité magnifique, *qui semblait lever sa tête jusqu'au firmament, et qui n'avait point de rivale, ni pour la beauté, ni pour la force, ni pour la richesse.*

Kourrah, qui régnait en ce moment à Canouge, était un prince ami du faste et du luxe, mais sans audace et sans activité. Incapable d'opposer aucune défense, et partageant la terreur dont tous ses sujets avaient été saisis à l'aspect inopiné des Tartares et des Afghans, il songea moins à l'honneur de sa couronne qu'à sa propre conservation. Il se rendit au camp de Mahmoud avec sa famille; il parut devant lui en suppliant et il implora sa clémence. Il y a même des historiens qui prétendent qu'il embrassa l'islamisme. Cette facile conquête produisit d'immenses richesses, mais elle ne put satisfaire le roi de Ghazna. Après avoir passé trois jours dans Canouge, il alla investir et prendre Mérat ou Mévat, capitale du pays situé entre le Gange et la Djumna, d'où il conduisit son armée devant le fort de Mavin, sur la rive gauche de ce dernier fleuve. Le radjah Kalchounder,

auquel il appartenait, craignit d'opposer une résistance inutile; et, suivi de ses troupes, il voulut se rendre auprès de Mahmoud pour lui faire avec son armée le serment d'obéissance et de fidélité. Malheureusement une querelle d'abord peu sérieuse entre quelques soldats dégénéra bientôt en rixe générale et devint une sanglante bataille où un grand nombre d'Hindous perdirent la vie. Kalchounder voyant que la victoire se déclarait en faveur des Tartares, et n'attendant plus de la part du vainqueur que le supplice ou la servitude, égorgea de sa propre main ses enfans et ses femmes, et se perça ensuite le cœur de son épée. A la nouvelle de ce désastre, la garnison de Mavin saisie d'épouvante se hâta de capituler.

Ce n'était encore là que le prélude des maux réservés à l'Hindoustan. Mahmoud ne mettant plus de bornes à son ambition, ou peut-être emporté par son zèle fanatique pour la gloire de l'islamisme ainsi que ses historiens le prétendent, se mit à la tête d'une partie de son armée, et se porta sur l'antique Mattoura, fameuse dans l'Inde pour avoir été le berceau de Krischna et le théâtre de ses aventures. Il s'en rendit maître sans la moindre opposition; mais le défaut de résistance ne sauva point du pillage cette malheureuse ville, la cité sainte des Hindous. On ne

saurait se faire une juste idée des richesses qu'il en retira, richesses qui depuis trois mille ans s'y étaient accumulées par l'effet des pieuses libéralités des radjahs et de leurs sujets (1).

Mahmoud venait de satisfaire les deux passions de son cœur, l'avarice et le fanatisme; mais c'était peu que d'enlever les idoles objet de la vénération publique, il voulait encore abattre et raser les temples; toutefois, soit qu'il fût détourné de ce dessein par la difficulté de l'entreprise, soit qu'il n'eût pu se défendre à l'aspéct de ces édifices d'un sentiment d'admiration qui paralysa ses aveugles fureurs, il épargna ces monumens antiques de la piété des Hindous. On prétend même que, dans la suite, il ne parla jamais des temples de Mattoura que sur le ton expressif de l'enthousiasme.

Après un séjour d'environ trois semaines à Mattoura, Mahmoud en partit pour achever de réduire la contrée et quelques forts qui avaient refusé de se rendre sur de premières sommations. Celui de Mounge se défendit vigoureusement

(1) Mahmoud y trouva cinq idoles plus grandes que nature, d'or massif, ayant à la place des yeux deux énormes rubis, sans parler des idoles d'argent ni de l'immense quantité de numéraire et d'or en lingots.

pendant plus d'un mois; sa garnison était composée de Radjepouts. Au bout de ce temps, n'ayant plus de vivres, les habitans donnèrent la mort à leurs enfans et à leurs femmes, mirent le feu à leurs maisons et firent une sortie dans laquelle ils périrent tous. Choundpal et Joundroyi, deux radjahs voisins, prirent le parti d'évacuer leurs capitales et de fuir vers les montagnes avec leurs familles et leurs biens, de sorte que Mahmoud, ne trouvant plus ni or à recueillir ni ennemis à combattre, reprit le chemin de Ghazna avec cinquante-trois mille captifs et trois cent cinquante éléphans chargés de butin.

Mahmoud employa aux embellissemens de sa capitale une partie des trésors de l'Inde. Il fit construire une mosquée à laquelle il donna le nom d'*épouse céleste;* et auprès de cette mosquée il fonda un collége qu'il dota d'une riche bibliothèque, composée de livres écrits en diverses langues, et parmi lesquels il existait peut-être des ouvrages historiques sanscrits qu'on cherche en vain aujourd'hui dans l'Hindoustan. Il se déclara aussi protecteur des savans et des poètes, et plusieurs d'entre eux eurent part à ses libéralités. Vers le même temps il envoya de riches présens au calife (1),

(1) Il y avait, dit Férischta, parmi ces présens un oiseau

avec une relation pompeuse de ses triomphes dans l'Inde. Le calife reconnaissant fit lire dans les mosquées l'écrit de Mahmoud, et il lui conféra plusieurs titres d'honneur qui ajoutèrent à la vénération que les musulmans avaient déjà pour lui. Peu de temps après Mahmoud fit partir pour la Mecque une caravane nombreuse sous l'escorte d'un corps considérable de troupes, afin de nettoyer la contrée des hordes arabes qui l'infestaient et qui, pillant sans cesse les caravanes et les pélerins, empêchaient les dévots musulmans de visiter leurs saints lieux.

L'Hindoustan aurait pu jouir de quelque repos durant l'absence du farouche dévastateur de ses provinces; mais les radjahs de Callinger et d'Ajmère ne pouvaient oublier les profanations de Mattoura; ils étaient surtout animés d'un vif ressentiment contre le radjah de Canouge qui s'était, disaient-ils, rendu lâchement tributaire du tartare Mahmoud, et avait contribué par là

An 1021. De l'hég. 412.

merveilleux qui avait le rare instinct de sentir le poison; il le témoignait par ses cris, qui ne cessaient que lorsque la personne qui portait le poison s'était retirée. L'historien persan ajoute qu'il croit que la prétendue propriété de cet oiseau était de l'invention du politique Mahmoud; et que ce prince en publiant cette fable avait eu seulement le dessein de prévenir les tentatives qu'on aurait pu faire contre sa vie.

aux malheurs de la patrie commune. Nounda, radjah de Callinger (1), se mit à la tête des confédérés, et, profitant de l'éloignement de Mahmoud, il déclara la guerre à Kourrah, l'attaqua, le vainquit, et, après l'avoir pris, le fit périr avec un grand nombre de ses officiers.

Mahmoud, qui se piquait de fidélité dans l'exécution de ses traités avec les Hindous soumis, n'avait pas plus tôt reçu la nouvelle des dangers de son vassal qu'il était parti pour Canouge; mais, quelque diligence qu'il eût pu faire, il n'était arrivé qu'après la mort de Kourrah; il jura qu'il la vengerait. Nounda n'avait pas jugé prudent de l'attendre; Mahmoud l'atteignit non loin de la Djumna. Le Ghaznevide comptait sur la victoire, mais il voulait qu'elle fût décisive. Pour lui faire produire ce résultat, il travaillait à placer le radjah dans une position où il ne pût éviter une

(1) Il est probable que le pays des Callinges-Gangarides de Pline répondait au moderne pays de Callinger, dont le souverain, bien que moins puissant que celui de Canouje, était cependant au premier rang des radjahs de l'Inde. On l'a vu constamment figurer dans toutes les confédérations qui se formaient pour l'expulsion des musulmans. Dans cette guerre contre le radjah de Délhy, il avait, dit Férischta, trente-six mille chevaux, à peu près autant de fantassins et six cent cinquante éléphans de bataille.

action générale. L'imprudence de quelques-uns de ses officiers qui, contre ses ordres positifs, commencèrent l'attaque avant qu'il eût fait ses dispositions pour envelopper l'ennemi, fit avorter son plan et sauva le radjah. A la suite de cet engagement, ce dernier avait pris la fuite et il ne s'était arrêté que sur la frontière de ses états. Mahmoud, qui le suivait de près, ne tarda pas à découvrir son camp et les retranchemens dont il l'avait entouré. Nounda, qui ne cherchait qu'à fatiguer son ennemi en évitant avec soin la bataille qu'on lui offrait, profita de la nuit pour décamper, et il se jeta dans des montagnes tellement rudes et d'un accès si difficile que Mahmoud, désespérant d'arriver jusqu'à lui, se vit contraint d'abandonner la poursuite. Il se dédommagea de ce contre-temps par le pillage du camp de Nounda et la prise de ses éléphans au nombre de cinq cent quatre-vingts.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le retour de Mahmoud dans sa capitale, que de nouveaux troubles éclatèrent sur les frontières de l'Inde, et l'obligèrent à reprendre les armes. Les habitans des contrées de Kibérat et de Nardien s'étaient révoltés, et ils avaient repris le culte de leurs dieux (1). An 1022. De l'hég. 413.

(1) Leur principale idole, dit Férischta, était l'image d'un

Le radjah de Kibérat prit le parti de la soumission; il embrassa même, dit-on, la loi du prophète. Mahmoud, laissant dans le pays quelques troupes sous les ordres d'Ali tant pour achever de le pacifier que pour y maintenir son autorité en y construisant des forts, continua de marcher vers Lahor et assiégea en passant, mais sans pouvoir le prendre, le château de Lokote, devant lequel il avait une fois échoué. Le Kaschmir formait alors une province du royaume de Lahor. Mahmoud, irrité de l'affront que ses armes recevaient sous les murs de Lokote, résolut de se venger sur la capitale et de conquérir ensuite tout le royaume pour l'annexer à jamais à son empire de Ghazna. Pitterou-Jeypal ne tenta pas même de lui résister; il s'enfuit du côté d'Ajmère, et Lahor reçut le joug musulman. Mahmoud y passa tout l'hiver; il employa ce temps à régler l'administration de cette province et à placer des garnisons et des gouverneurs non-seulement dans la capitale, mais encore dans toutes les autres villes un peu importantes.

An 1023. De l'hég. 414. Vainqueur de Pitterou-Jeypal, Mahmoud ne songea plus qu'à se venger de Nounda et du rad-

---

lion, probablement celle de Vischnou-avatar sous la forme de singe ou d'homme-lion.

jah de Goualior, son allié. Il commença par attaquer celui-ci sans reculer devant l'idée que le fort où ce radjah résidait, bâti sur la pointe d'un rocher dont toutes les faces étaient taillées à pic sur une hauteur de trois cents pieds, pouvait défier les efforts de l'armée la plus formidable. La ville, qui à cette époque était vaste et populeuse, s'élevait autour du rocher et était ceinte de hautes murailles; elle avait dans son intérieur des terrains cultivés et des sources d'eau vive, de sorte qu'il ne fallait pas même espérer qu'on pourrait la réduire par famine. Cependant le radjah aima mieux acheter la paix que de profiter de ses avantages pour se défendre; il voulut sauver ses domaines de la dévastation.

Nounda imita son allié de Goualior. Dès que Mahmoud fut entré sur ses terres, il lui envoya des ambassadeurs chargés de présens et de pouvoirs pour la paix. Mahmoud écouta les propositions qu'on lui fit, et la paix fut conclue sous l'offre acceptée d'un subside en argent et en éléphans. Férischta raconte que Nounda voulant éprouver les soldats de Mahmoud, enivra les trois cents éléphans qu'il devait leur livrer; il ajoute qu'à leurs mouvemens convulsifs Mahmoud soupçonna la vérité, et qu'il donna l'ordre à un corps de cavalerie dont il connaissait la bravoure d'attaquer ces animaux, de les tuer

ou de les chasser, ce qui fut exécuté avec autant de bonheur que d'adresse. Nounda craignit alors d'avoir mal à propos excité le courroux de Mahmoud, et sachant que ce prince était très-sensible à la louange il lui envoya une pièce de vers dans laquelle il exaltait son courage et ses vertus guerrières. Mahmoud avait auprès de lui un grand nombre de savans arabes, hindous ou persans; tous jugèrent comme lui que la pièce de vers était excellente, et Mahmoud en récompensa l'auteur non-seulement en lui laissant ses états, mais encore en les augmentant de plusieurs districts et de quinze forts qu'il avait conquis durant ses deux dernières campagnes.

An 1024. De l'hég. 415. Le roi de Ghazna n'était pas né pour le repos; on eût dit qu'il y avait dans son ame un feu actif et brûlant qui avait besoin de se répandre au dehors pour ne pas produire son explosion au dedans. Il est à peine de retour à Ghazna, et déjà il médite de nouvelles conquêtes. Aussitôt il passe la revue générale de son armée et trouve que, sans compter les garnisons et les troupes nécessaires pour maintenir l'ordre et la paix dans l'intérieur, il a cinquante-cinq mille cavaliers d'élite, cent mille fantassins et treize cents éléphans. Avec ces forces importantes, son courage, son expérience et sa fortune que ne peut-il pas entreprendre?

Il y avait dans la province de Guzzerat, non loin du port de Déo ou Diou, un temple fameux connu sous le nom de Sumnaut. C'était le lieu le plus fréquenté de l'Inde par les dévots et les pélerins. Outre les offrandes qu'ils y apportaient sans cesse, le temple jouissait du revenu d'environ deux mille villages, en vertu de diverses concessions des radjahs de la contrée ou des contrées voisines, et il surpassait en richesses et en magnificence Bimé, Mattoura et l'antique Jagghernaut. Les prêtres attachés au service de l'idole étaient au nombre de deux ou trois mille. Le nom de Soumnaut dérivait, suivant Férischta, de *Soum*, nom du radjah qui avait commencé les constructions, et de *naut* qui signifie créateur (1). Quoi qu'il en soit, les prêtres du temple disaient hautement que Dieu ne s'était retiré de Délhy et de Canouge qu'à cause de la dépravation qui régnait depuis long-temps dans ces villes; ils ajoutaient que si Mahmoud osait se montrer devant Soumnaut, il ne faudrait qu'un regard de leur Dieu pour réduire son armée en pousssière. Et Mahmoud, excité d'un côté par ce qu'on lui rapportait des trésors enfouis sous les voûtes du

(1) Il est plus vraisemblable que ce mot de Soum était moins le nom d'un radjah que celui du dieu même *Souma* ou Chandra, la lune.

temple, irrité de l'autre par les folles menaces dont il était l'objet et qu'il regardait comme un outrage à la religion du prophète; persuadé qu'il dessillerait les yeux des Hindous en brisant impunément devant eux leur idole vénérée; ne voyant pas lui-même dans ses propres superstitions que le fanatisme est sourd, est aveugle et n'a point d'organes: Mahmoud, dont les soldats partagent les désirs et attendent les ordres, donne le signal du départ.

L'armée se dirigea vers le Guzzerat, à travers le Moultan et l'Ajmère. Ce chemin était le moins long, mais le plus dangereux ou le plus difficile, parce qu'il y avait deux vastes déserts à traverser, l'un avant d'arriver à la ville d'Ajmère, l'autre en entrant dans le Guzzerat. Le prévoyant Mahmoud avait donné l'ordre aux soldats d'emporter chacun des provisions pour quelques jours; de plus, il se faisait suivre par vingt mille chameaux chargés d'eau et de vivres. C'était plus qu'il ne lui fallait pour entreprendre sans risque cette marche pénible à travers les landes sablonneuses de l'Ajmère. Les habitans de la capitale imitant leur radjah s'étaient sauvés à son approche, et avaient abandonné leurs maisons; il n'était resté que la garnison du château, laquelle faisait mine de vouloir se défendre. Mahmoud ne voulut point perdre de temps à l'assié-

ger; mais pour punir les habitans, il fit mettre le feu à la ville après l'avoir livrée au pillage. L'armée reprit ensuite sa marche et poussa jusqu'à Narwalla, première ville du Guzzerat; elle y renouvela sa provision d'eau, et, continuant d'avancer, elle arriva sans accident à la vue du temple qu'elle venait conquérir.

La ville était bâtie sur une presqu'île étroite qui ne tenait au continent que par une chaussée; ses tours pyramidales s'élevaient au-dessus des murs, quoiqu'ils fussent d'une grande hauteur. Aux approches de l'ennemi, les remparts, les toits des édifices, les créneaux du château et du temple se couvrirent d'une multitude immense. Aussitôt que les Ghaznevides furent à portée de voir les signaux qu'on pouvait leur faire, les Hindous donnèrent à entendre qu'ils avaient quelque chose à dire. Un héraut fut envoyé vers la ville. On le chargea d'annoncer à son maître les futures vengeances de Soumnaut, si les Musulmans ne se hâtaient de se retirer; car ils n'avaient été conduits sous les murs du temple que pour y perdre tous ensemble la vie. Mahmoud répondit par un sourire de pitié à l'invitation qu'on lui faisait de la part de Soumnaut, et il donna l'ordre aux troupes de se tenir prêtes pour monter à l'assaut dès le lendemain au lever de l'aurore.

Les Hindous, qui d'abord comptaient plus sur leur dieu que sur leur propre courage, n'opposèrent qu'une faible résistance aux premiers efforts de leurs ennemis, et, abandonnant les remparts, ils s'enfuirent tous vers le temple, les yeux pleins de larmes. Les Musulmans prirent avantage de ce désordre; ils appliquèrent contre les murs de longues échelles, montèrent aux cris d'*Allah-Akbar* et commencèrent à se montrer sur les remparts. Alors les Hindous, voyant que leur dieu ne les foudroyait pas, et passant tout d'un coup de la confiance au plus terrible désespoir, se jetèrent comme des furieux sur les assiégeans qu'ils forcèrent à la retraite. Un second assaut, donné le lendemain, ne réussit pas mieux. Mahmoud faisait les préparatifs d'un troisième quand on vint lui annoncer qu'une armée d'Hindous s'avançait en bon ordre au secours de la ville: c'étaient les radjahs du Guzzerat, de la côte de Malabar et de toutes les contrées voisines, ayant à leur tête Byram-Déo, de qui les ancêtres avaient donné leur nom au pays de Déo ou Diou.

Mahmoud que rien n'était capable d'intimider divisa son armée en deux corps, en laissa un devant Soumnaut afin de contenir la garnison, et courut avec l'autre à la rencontre de Byram-Déo. La bataille fut longue, opiniâtre et

sanglante, et la victoire long-temps indécise aurait fini par échapper à Mahmoud, s'il ne l'eût pour ainsi dire arrachée aux Hindous par d'incroyables efforts de bravoure. Jamais, de leur côté, ces derniers n'avaient opposé une aussi vive résistance, et cinq mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, préférant la mort à la honte; les autres se sauvèrent par diverses directions. Les défenseurs de Soumnaut, témoins de cette déroute, perdirent toute espérance d'être secourus, et craignant même d'être forcés dans leurs murs par l'armée victorieuse, ils sortirent par la porte de mer au nombre d'environ quatre mille, et s'embarquèrent sur les bâtimens qui étaient dans le port avec l'intention de se retirer à Géylan. Mahmoud, informé de leur fuite, fit partir sur-le-champ tous les navires qui se trouvèrent dans les environs, avec un fort détachement de ses meilleures troupes. La marche des soldats de Mahmoud fut beaucoup plus rapide que celle des Hindous fugitifs. Ceux-ci, atteints à peu de distance, furent presque tous faits prisonniers; les autres périrent dans les flots.

Le vainqueur fit le même jour son entrée dans la ville; il se dirigea d'abord vers le temple. Le premier sentiment qu'il éprouva fut de surprise et d'admiration devant ce majestueux édifice,

pour la construction duquel tous les arts de l'Hindoustan avaient déployé leurs merveilles; mais le zèle musulman ne tarda pas à reprendre l'empire, et dans un accès de ce zèle fanatique il s'approcha de l'idole, et lui déchargea sur la tête un coup de massue qui lui abattit le nez. L'ordre de mettre le dieu en pièces suivit immédiatement cet acte, dont l'impiété remplit d'horreur les Hindous. Ils ne concevaient pas d'où venait la patience de Soumnaut; ils ne croyaient pourtant pas que les brahmines les eussent trompés quand ils leur parlaient de sa toute-puissance et qu'ils leur annonçaient la prochaine extermination des musulmans; ils s'attendaient à tous les instans à voir arriver la céleste vengeance. Vain espoir! le dieu mutilé parut insensible à tant d'outrages.

Cependant les brahmines offrirent une somme énorme pour payer la rançon de leurs dieux; les courtisans et les officiers de Mahmoud lui conseillèrent de l'accepter. La destruction de l'idole, disaient-ils, n'extirpera point l'idolâtrie, et la somme offerte peut être utilement employée. Mahmoud se contenta de répondre qu'il ne voulait pas qu'on pût l'appeler *marchand d'idoles*. Quel fut l'étonnement de ces officiers et de Mahmoud lui-même, lorsque le corps de l'idole entr'ouvert aux premiers coups

de hache, laissa tomber une immense quantité de rubis, de perles, de diamans et d'autres pierres précieuses dont ses profondes cavités étaient pleines! Ils crurent que le prophète lui-même avait inspiré leur souverain; car la sommé que les brahmines avaient proposée était loin d'égaler la valeur prodigieuse de ce trésor. Les fragmens de Soumnaut furent envoyés à la Mecque, à Médine et à Ghazna; ils étaient destinés à paver le seuil de la porte principale d'entrée de ces trois villes, afin qu'ils fussent continuellement foulés sous les pieds des musulmans et de leurs chevaux.

Ferischta.

Outre les deux mille brahmines desservans du temple, il y avait trois cents musiciens, cinq cents jeunes filles et trois cents barbiers, tous attachés au service du culte. Les pélerins employaient le ministère de ces derniers avant d'entrer dans le temple; les jeunes filles, qui remplissaient l'office de danseuses ou bayadères, étaient la plupart très-jolies et appartenaient aux meilleures familles de la contrée; les radjahs eux-mêmes tenaient à honneur de faire admettre leurs propres filles dans cette troupe, tant était grande la vénération qu'ils avaient pour Soumnaut. Les voûtes du temple reposaient sur cinquante-six piliers ou colonnes, recouverts de feuilles d'or parsemées de pierres précieuses;

l'intérieur n'était éclairé que par une seule lampe dont la lumière, réfléchie par les lames polies d'or et d'argent dont les murs étaient tapissés, produisait un jour vif et brillant. L'idole, d'une seule pierre de cinquante coudées, était, comme je l'ai dit ailleurs, enfouie aux trois quarts dans la terre. Plusieurs milliers de petites images d'or et d'argent étaient suspendues aux voûtes et aux murailles; l'idole principale passait pour avoir alors quatre mille ans d'antiquité. Parmi les richesses qui tombèrent au pouvoir de Mahmoud il y avait une longue chaîne d'or supportant une grose cloche de même métal, au son de laquelle on appelait les Hindous aux cérémonies religieuses. Cette chaîne était attachée au plus haut point de la voûte.

Dès que Mahmoud fut maître du temple et de la ville, il ne songea plus qu'à se venger des radjahs qui avaient essayé de lui faire lever le siége. Byram-Déo s'était retiré dans le fort de Gundia, voisin de Narwalla capitale du Guzzerat, entouré de tous côtés par les eaux de la mer. Mahmoud, dont le courage semblait croître avec les obstacles, entra dans l'océan le premier, et poussant son cheval dans les vagues au moment de la basse marée, il parvint heureusement au pied des remparts. Il fut suivi par un détachement de cavaliers qui portaient des échelles. Byram n'avait

pas attendu l'infatigable Mahmoud; il s'était évadé en cachette, et les soldats de la garnison effrayés d'une part à l'aspect des préparatifs de l'assaut, découragés de l'autre par la lâcheté de leur chef, abandonnèrent leur poste et livrèrent les remparts aux musulmans.

De Gundia Mahmoud marcha sur la capitale qui se hâta d'ouvrir ses portes. Ce prince fut si ravi de la beauté de la campagne, de la douceur du climat et de la salubrité de l'air, qu'il fut tenté d'établir à Narwalla le siége du gouvernement, et de laisser son fils à Ghazna sous le titre de vice-roi; mais ses ministres le détournèrent de ce projet en lui en montrant les inconvéniens. Quelques écrivains prétendent que Mahmoud ne s'y était déterminé que par avarice, soit parce qu'il avait ouï dire que le pays était riche en mines d'or, soit parce qu'il avait l'intention d'aller conquérir l'île de Ceylan et le royaume de Pégu. Quoi qu'il en soit, il se contenta de pourvoir à l'administration de sa nouvelle conquête, et il en confia le commandement au brahmine Dabissalima, qui se déclara son vassal et son tributaire (1); peu de temps après il reprit le chemin

(1) Férischta rapporte une longue histoire au sujet de ce brahmine; il dit qu'il y avait un radjah du même nom que

de Ghazna : son absence avait été d'environ trente mois.

L'armée ghaznevide souffrit durant la route de la chaleur et de la soif. Mahmoud avait eu d'abord le dessein de s'en retourner par l'Ajmère; mais il fut averti que le radjah d'Ajmère, réuni à Byram-Déo et à quelques autres radjahs, l'attendait avec une armée dans le désert. On a vu Mahmoud donner trop de preuves d'audace et de bravoure pour qu'on puisse présumer que ce fut la crainte qui lui fit prendre une autre direction; mais il avait des trésors inestimables; chacun de ses soldats était chargé d'un butin précieux; il ne voulut pas exposer tant de richesses, et il remonta vers le Sind pour entrer dans le Moultan. Ce ne fut pas toutefois sans beaucoup de peine qu'il arriva dans ses états. Un de ses guides hindous fit errer plusieurs jours l'armée sur les bords du fleuve et dans une immense

---

Mahmoud emmena captif à Ghazna; mais qu'au bout de quelque temps le brahmine le redemanda, avec l'intention de l'enfermer dans une prison perpétuelle, parce qu'on l'avait informé que le radjah avait su gagner la faveur du roi et qu'il craignit d'être supplanté. On ajoute que le brahmine ayant perdu la vue par un accident qu'on regarda comme un châtiment du ciel, le radjah fut élu par le peuple à sa place.

plaine de sable. Le roi se douta que l'Hindou agissait malicieusement. La peur des tortures arracha la vérité au guide infidèle; il confessa qu'il était un des prêtres de Soumnaut et qu'il cherchait à faire périr les ennemis de son dieu; cet aveu fut l'arrêt de son supplice.

Le calife de Bagdad ayant appris le retour de Mahmoud lui envoya des lettres de congratulation dans lesquelles il lui prodiguait, de même qu'à son fils, les titres d'honneur en usage dans l'Orient; il l'assurait d'avance de son assentiment au choix qu'il pourrait faire d'un successeur. Mahmoud comblé de biens, d'honneurs et de gloire, et parvenu à un âge où les autres hommes ne cherchent que le repos, parut disposé à vouloir jouir paisiblement de ce qu'il avait acquis par tant de fatigues; mais l'ardeur martiale était encore loin d'être éteinte en son cœur; il se ressouvint que quelques tribus de Jauts qui habitaient sur les rives de l'Indus avaient tenté de troubler sa marche quand il revenait du Guzzerat; c'en était assez pour porter la guerre chez eux. Arrivé à Moultan, il fit construire cinq cents bâtimens armés à la proue et sur les côtés de longues pointes de fer destinées à les garantir de l'abordage, et après les avoir pourvus d'un nombre suffisant de soldats, il les envoya à la poursuite de l'ennemi qui avait plus de quatre

An 1027. De l'hég. 418.

mille bateaux. La tactique l'emporta sur le nombre; les Jauts furent presque tous détruits, leurs bateaux submergés ou brûlés, leurs habitations dévastées.

L'année suivante Mahmoud envoya une armée en Perse afin de châtier les Turkomans de Siljoki. Ses généraux furent défaits; ils lui écrivirent que sa présence seule pouvait enchaîner la victoire à ses armes. Mahmoud partit, et la fortune avec lui; non-seulement il vainquit les Turkomans, mais encore il soumit la vaste province ou plutôt le royaume d'Irak, avec ses deux capitales, Ray et Ispahan; il en donna le gouvernement à son fils. Cette contrée était depuis long-temps possédée par des princes de la race de Boja ou Boïa. Majdod Dooula, dernier souverain de cette dynastie, était indolent et pusillanime; il se rendit sans combattre, pensant peut-être que par la soumission il désarmerait son ennemi. Mahmoud lui demanda froidement s'il connaissait le jeu des échecs, et sur la réponse affirmative de Majdod, Ne sais-tu point, continua-t-il, qu'à ce jeu-là deux rois ne peuvent rester ensemble à la même place? Ces paroles de Mahmoud donnaient assez à entendre le traitement qu'il réservait à son prisonnier. Majdod fut conduit sous bonne escorte à Ghazna, où il mourut peu de temps après.

Mirkhond.

Mahmoud ne tarda pas à le suivre dans la tombe (1). On dit que lorsqu'il sentit sa fin prochaine, il fit apporter autour de son lit ses diamans et ses pierreries, qu'il les considéra pendant quelques minutes dans un profond silence, et qu'ensuite ses yeux se remplirent de larmes. On ajoute que le lendemain il fit la revue de son armée, de ses chevaux, de ses éléphans, et qu'à l'aspect de ces instrumens, désormais inutiles, de guerres et de triomphes il ne put empêcher sa douleur d'éclater. Il rentra dans son palais dévoré de regrets cuisans; il désigna aussitôt pour son successeur son fils cadet Mohammed, mais il sépara l'Irak de son vaste empire en faveur de Moussoud, son aîné. Au bout de quelques instans il expira. Il était alors dans la soixante-troisième année de son âge et la trente-troisième de son règne. An 1030. De l'hég. 421.

On ne peut nier que ce prince n'ait eu de grandes qualités; mais il les a ternies par des excès qui tenaient moins peut-être à son caractère qu'à ses préjugés ou aux besoins de sa politique. Férischta, qui en toute occasion se montre son admirateur, dit que son zèle pour la religion,

---

(1) Férischta le fait mourir l'an 419; mais les dates de l'historien persan ont souvent besoin d'être rectifiées. Je suis ici la chronologie d'Aboulféda dans ses Annales.

zèle qui allait jusqu'à l'enthousiasme, lui fit commettre bien des actions condamnables avec les meilleures intentions. Il possédait à un degré supérieur toutes les vertus d'un guerrier, bravoure, audace, génie, constance; il connaissait parfaitement les ressorts d'une bonne administration et n'était pas étranger à l'art de gouverner les hommes; plus d'une fois même il donna des preuves de son amour pour la justice et de son inflexible droiture, mais en même temps il se montra fanatique et avare. S'il voulait paraître généreux, comme il le fit dans plusieurs occasions, c'était moins par bienfaisance que par ostentation, car il aimait la louange et il cherchait plus à l'entendre qu'à la mériter.

Nul des princes mahométans qui l'avaient précédé ne l'égala en pouvoir ni en richesses. Son empire s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'aux bouches du Sind, et depuis le Tigre jusqu'au Gange. Quant à ses trésors, ils surpassaient tout ce qu'il est possible de concevoir. Toutefois son avarice ne put jamais se satisfaire complètement; elle était insatiable comme son ambition.

Le caractère de ce prince semble s'être composé de contrastes; avec l'un il se montrait noble et grand, avec l'autre il se négligeait jusqu'à la petitesse; tantôt il affectait la douceur et la clémence, tantôt il se faisait gloire d'être sévère et

cruel. Il appelait à sa cour les poètes et les savans de toute l'Asie, et il marchandait ensuite les avantages qu'il leur avait promis. Poète lui-même, il traduisit en vers un traité sur le gouvernement composé par un brahmine, et les brahmines étaient plus que les autres exposés aux persécutions. Il protégeait à Ghazna tous les arts utiles : il abattait dans l'Inde les monumens de toute espèce, ne respectant pas même la paix des tombeaux; il était pour les musulmans un prince juste, modéré, sage : il n'avait pour les Hindous que de l'intolérance et du despotisme.

On a vu par l'exemple du radjad Nounda combien Mahmoud était sensible à la louange; les historiens rapportent un fait qui montre le pouvoir que la poésie avait sur lui. Dans un moment de caprice occasioné, dit-on, par l'ivresse, il avait coupé tous les cheveux de sa maîtresse favorite; quand sa raison fut revenue, il fut extrêmement affligé de ce qu'il avait fait; et comme le mal était sans remède, son affliction se changea en désespoir et en fureur. Personne n'osait ni lui parler ni l'approcher; on tremblait d'entendre sortir de sa bouche des ordres sanguinaires. Un poète de sa cour lui adressa quelques vers sur ce qui lui arrivait (1). A mesure qu'il les récitait, le

(1) Ce poète s'appelait Ounsouri. Il composa un poème en

monarque sentit son chagrin s'adoucir; et quand le poète eut fini, Mahmoud fut si satisfait que pour montrer sa reconnaissance il voulut qu'on emplît trois fois de diamans la bouche éloquente dont les paroles avaient calmé ses regrets.

Il n'eut pas toujours autant de générosité. Ferdoussi, qui passe pour le plus grand poète de l'Asie et en qui M. Jones trouve la chaleur énergique de Dryden et la douce élégance de Pope, avait composé sur l'invitation de Mahmoud un poème épique dont le sujet était pris dans l'histoire persane. Le prince avait promis une somme fixe pour chaque vers (1). Au bout de plusieurs années Ferdoussi présenta au roi son poème; Mahmoud en accepta l'hommage avec beaucoup de joie, mais il ne parla point d'acquitter sa promesse. Plusieurs mois se passèrent; Ferdoussi fit quelques épigrammes; Mahmoud envoya une somme de beaucoup inférieure à celle qui était convenue; le poète indigné la re-

---

l'honneur de Mahmoud. Le sens des vers dont il s'agit ici était le suivant : De quoi t'affliges-tu dans ce jour qui doit être seulement de bonheur? Tu as coupé les tresses de cheveux de ta belle maîtresse ; couronne sa tête de myrthe. Le cyprès est plus beau quand on l'a dégagé de ses branches.

(1) C'était un *mher*, pièce d'or représentant le soleil, de valeur d'environ quatorze roupies.

fusa, et se vengea par une satire amère; mais il fut obligé de s'enfuir à Bagdad, où la protection du calife le sauva des fureurs du Ghaznevide.

Le trait suivant est plus honorable pour Mahmoud, parce qu'il peint sa justice, qui ne fléchissait devant aucune considération (1). Un homme du peuple, qui avait pour épouse une femme très-belle mais inconséquente et volage, vint se plaindre à lui qu'un des seigneurs de sa cour se rendait presque toutes les nuits dans sa maison, suivi de plusieurs serviteurs qui le chassaient en le maltraitant afin de donner à leur maître le moyen de satisfaire ses désirs criminels. Mahmoud le renvoya en lui disant de venir l'avertir la première fois que la chose arriverait, et il donna l'ordre à ses gardes de l'introduire à quelque heure qu'il se présentât. Le musulman revint le lendemain au milieu de la nuit. Mahmoud, qui était déjà couché, prit ses vêtemens à la hâte, se fit accompagner d'une partie de sa garde et suivit le mari offensé. A peine arrivé, Mahmoud ordonne que les lumières

(1) C'est à d'Herbelot que je l'emprunte ; il l'a pris lui-même dans un ouvrage d'Alkassouani. Férischta le rapporte aussi, mais avec quelques circonstances différentes; le fond est le même.

soient éteintes; et prenant son glaive, il entre dans la chambre où était le coupable, le saisit par les cheveux et lui coupe la tête. L'exécution terminée, il demanda des flambeaux, et, après avoir jeté les yeux sur la tête qu'il venait d'abattre, il se prosterna contre terre rendant graces à Dieu; après quoi il pria le mari de lui donner quelque chose pour se rafraîchir. Il n'y avait dans la maison qu'un peu de mauvais vin; le prince s'en contenta, mais avant qu'il partît le musulman, s'approchant respectueusement de lui, le pria de lui dire pourquoi il avait fait éteindre la lumière, pourquoi il avait rendu graces à Dieu avec tant de ferveur, et comment un aussi grand prince que lui avait paru prendre tant de plaisir au vin qu'il lui avait offert. « L'attentat dont tu te plaignais, répondit Mahmoud, était si énorme que j'imaginais que nul, si ce n'était mon fils, n'aurait osé le commettre; mais je te devais justice, et j'avais juré de ne prendre aucun aliment que tu ne fusses satisfait. J'ai choisi l'obscurité, de peur que la vue du coupable n'arrêtât mon bras vengeur; j'ai remercié Dieu de ce que le coupable n'était point mon fils; je t'ai demandé à boire parce que je souffrais de la soif. »

Mahmoud n'était pas favorisé par la nature des dons extérieurs; son aspect était même dés-

agréable. Aussi, se voyant un jour dans un miroir, La présence d'un roi, dit-il, devrait flatter ceux qui le regardent; mais la nature a été pour moi si capricieuse que j'ai l'air de mauvais augure. « Seigneur, répondit son ministre, à peine un sur dix mille de vos sujets peut-il vous approcher et vous voir; mais tous ressentent l'influence de vos vertus. »

CHAPITRE II.

DES SUCCESSEURS DE MAHMOUD JUSQU'A L'EXTINCTION DE LA RACE DES GHAZNEVIDES.

MAHMOUD laissait deux enfans, Massoud et Mohammed; ils étaient jumeaux; Massoud n'était l'aîné que de quelques heures. Cela suffisait pour que les grands et le peuple se fussent accoutumés à voir en lui l'héritier de l'empire, de sorte que le choix de Mahmoud excita une surprise qui ne tarda pas à se changer en mécontentement. Massoud, d'ailleurs, par de brillantes qualités justifiait en quelque sorte cette prédilection d'un peuple qui mettait la force et le courage au-dessus de tout. Adroit, vif, actif, généreux et affable envers tous; doué d'une force physique prodigieuse unie à une bravoure éprouvée, Massoud était le prince qu'il fallait aux Ghaznevides, dont l'empire naissant avait encore besoin d'être soutenu; Mohammed, au contraire, était d'un naturel doux, presque timide, aimant le repos et le plaisir. On pouvait avec lui prévoir la décadence et l'affaiblissement.

Mahmoud connaissait bien ses deux enfans; mais le caractère fougueux du premier, qui se laissait aller à tous les excès, avait fini par l'en détacher, tandis que la douceur et la soumission inaltérable du second forçaient l'affection paternelle à se concentrer sur lui seul. On dit à ce sujet que lorsque le nom de Mohammed eut été inséré dans la *chotba* ou prière publique avant celui de Massoud, d'après les ordres du roi, Abou-Nisser dit à Massoud qu'il rencontra sur la porte de la mosquée: « Ton nom est après celui de ton frère; mais nos cœurs te restent. Ne prenons pas garde à cela, répondit le prince avec un sourire expressif : le monde appartient au plus vaillant. » La chose parvint aux oreilles du roi, qui fit appeler Abou-Nisser devant lui. Celui-ci fit à Mahmoud un aveu sincère. J'ai toujours rendu justice, lui dit-il alors, aux grands talens de Massoud, et je prévois que tôt ou tard ils le conduiront à l'empire; mais mon cœur est à Mohammed. Cette préférence obtenue par ce dernier ne fit que fortifier la haine qui, depuis leur enfance, divisait les deux frères.

Deux mois n'étaient pas encore écoulés depuis l'avénement de Mohammed que l'esprit de révolte commença de se manifester. Le nouveau souverain avait ouvert ses trésors ; de grandes largesses, répandues sur le peuple et sur les sol- MOHAMMED I. An 1028. De l'hég 419.

dats, semblaient devoir lui gagner les cœurs, mais les soldats et le peuple reçurent ses dons et ne changèrent point. Une conspiration dangereuse fut ourdie parmi les *Esclaves;* on donnait ce nom à des jeunes gens que les princes musulmans, d'après une coutume presque générale parmi eux, achetaient ou faisaient acheter, et qu'ils élevaient avec soin pour les rendre capables d'occuper dans la suite les premiers emplois. Ces esclaves, toujours en faveur, nombreux et dépositaires de l'autorité, prenaient la plus grande part à la direction des affaires et de l'opinion publique. Les conjurés rassemblèrent des troupes, et, après avoir pris dans la nuit les meilleurs chevaux de Mohammed, ils partirent de Ghazna pour aller joindre Massoud. Celui-ci, voyant son parti s'accroître de jour en jour, envoya faire à son frère la même proposition que leur père avait faite au sien. Mohammed, imitant Ismaël, eut recours à la voie des armes; mais trahi par ses officiers, abandonné par ses soldats, il tomba dans les mains de Massoud qui le jeta dans une prison après lui avoir fait crever les yeux, suivant l'usage oriental. Les conjurés n'eurent pas un meilleur sort; Massoud profita de la trahison et punit rigoureusement les traîtres; plusieurs d'entre eux périrent sur l'échafaud, les autres furent condamnés à une prison perpétuelle.

Massoud fut reçu dans Ghazna aux acclamations générales. Il signala son avènement par des actes intéressés de clémence; il rendit la liberté à un grand nombre de détenus, et il accorda une pleine amnistie à ceux qui s'étaient d'abord déclarés contre lui. Tout annonçait un règne heureux et brillant : quelques provinces maritimes de la Perse furent soumises, et des gouverneurs qui s'étaient révoltés reçurent un prompt châtiment; mais d'une part plusieurs villes de l'Hindoustan avaient brisé leurs chaînes, et de l'autre il se formait au cœur même du Khorassan un foyer de troubles et de rébellion, duquel devait sortir, après deux siècles, le pouvoir ennemi qui renverserait le trône et la fortune des Ghaznevides. MASSOUD I.

Il y avait dans le Turkestan une tribu tartare, dont le chef, Seljouk, s'était rendu fameux par son courage. Le roi ou prince du pays, jaloux du pouvoir de Seljouk, l'avait contraint à se retirer avec sa tribu du côté de Bokhara. Mahmoud, dans une de ses expéditions, reçut les Seljouks sous ses étendards, et ils le servirent si bien qu'au retour il leur permit de s'établir dans le Khorassan. Leur nombre s'accrut en très-peu de temps, et le prévoyant Mahmoud en conçut de l'ombrage; il se préparait même à les renvoyer au-delà de Bokhara au moment où la mort le

surprit. Les Seljouks mirent à profit les troubles qui suivirent l'élection de Mohammed : ils s'emparèrent de Samarcand et de Bokhara, et de là ils ravagèrent le Khorassan. Ils avaient pour chef Ali-Tigji (1), soldat audacieux et brave, capitaine habile et fécond en ressources.

An 1032. De l'hég. 423.

Massoud envoya contre eux une armée; elle fut battue. Irrité de cet échec, il fit partir de nombreux renforts et donna le commandement au valeureux Altasash ou Altan-Tosti, gouverneur de Charazm. Altasash débuta par la prise de Bokhara; il marchait sur Samarcand lorsqu'il rencontra l'armée ennemie. Une blessure dangereuse qu'il reçut au commencement de l'action ne rallentit pas son zèle, et la cachant avec soin à tous les yeux pour que ses soldats ne fussent point découragés, il chargea les Seljouks avec tant de vigueur que leurs escadrons rompus finirent par abandonner en fuyant le champ de bataille. Aussitôt après la victoire, Altasash convoqua tous ses officiers dans sa tente; il leur montra sa blessure que lui-même jugeait mortelle, et leur conseilla de négocier avec les Seljouks pour la paix, recommandant surtout de ne rien laisser transpirer de son accident. Des messagers furent expédiés sans délai; les Seljouks,

(1) Aboulféda l'appelle Ali-Takin.

qui s'attendaient à de vives poursuites, accueillirent avec reconnaissance les propositions qu'on leur fit; il fut convenu qu'ils garderaient Samarcand et que Bokhara resterait au pouvoir de Massoud; le lendemain le brave et généreux Altasash rendit le dernier soupir.

Dès que cette guerre fut terminée, Massoud conduisit en personne son armée dans l'Inde. Il avait pris la route du Kaschmir, et il emporta en passant le fort de Soursoutti (1). Une circonstance remarquable de ce siége, c'est que le fort se trouvant entouré d'un large fossé les musulmans, pour arriver au pied des remparts, remplirent ce fossé de branches d'arbres et de *cannes à sucre* qui, dit Férischta, croissaient en abondance dans les environs. Massoud ne put poursuivre le cours de ses succès; il reçut la nouvelle que les provinces persanes qu'il avait conquises s'étaient révoltées, et que d'autre part les Seljouks reprenaient les armes. Les troubles de la Perse furent apaisés; mais la guerre contre les Seljouks ne fut point heureuse. Le général de Massoud, d'abord vainqueur, fut ensuite battu et contraint de prendre honteusement la fuite. Tandis que dans l'ivresse du triom-

(1) *Sarsabi*, suivant Aboulféda.

phe ses soldats s'étaient dispersés et pillaient le camp ennemi, les Seljouks promptement ralliés revinrent à la charge et en firent un affreux carnage.

An 1034. De l'hég. 425. Les affaires de l'Hindoustan empêchèrent Massoud de se venger des Seljouks. Ahmed, gouverneur du Guzzerat, cherchait à se rendre indépendant, et il avait entraîné les troupes dans sa révolte. Massoud sentait le besoin de dompter promptement ce rebelle, de peur que l'Inde entière ne suivît son exemple. Toulouk, général hindou qu'il avait pris à son service, fut mis à la tête de l'armée, et il justifia pleinement la confiance du souverain. Ahmed, complétement battu, s'enfuit avec les débris de sa troupe vers les bouches du Sind; Toulouk le poursuivit avec tant d'ardeur que la plus grande partie des rebelles tombèrent en son pouvoir; le reste parvint au rivage. Ahmed s'embarqua le premier, et ses soldats craignant qu'il ne les abandonnât sautèrent en si grand nombre sur le bâtiment, qu'un coup de vent qui survint le fit chavirer; tous ces malheureux se noyèrent, Ahmed avec eux.

L'année suivante, Massoud porta la guerre à l'extrémité orientale de l'Inde, et il assiégea la forteresse d'Hassi, capitale duSéwalic, réputée imprenable; il l'enleva d'assaut au bout de six

jours; il y trouva de grandes richesses. Ensuite il investit le fort de Sounpout, à douze ou quinze lieues de Délhy, sur le chemin de Lahor. Deipal, qui en était radjah, s'enfuit dans les bois laissant le fort sans défense. Les Ghaznevides s'en emparèrent; Deipal lui-même tomba peu de temps après dans leurs mains avec toutes les troupes qu'il avait ralliées; mais il parvint à leur échapper en se couvrant des vêtemens d'un esclave. Un radjah voisin, nommé Raoum, voyant qu'après la défaite de Deipal les Ghaznevides se disposaient à occuper son territoire, se hâta d'envoyer des hérauts à Massoud pour lui offrir des présens et un tribut pour la paix; celui-ci accepta l'offre de Raoum, et après avoir remis à son fils Mayoudoud le gouvernement de cette contrée, il retourna dans ses états où sa présence était de nouveau nécessaire : les Seljouks avaient encore une fois envahi le Khorassan.

Ces peuples avaient alors deux chefs expérimentés, Ali-Tigji et Daoud, frère de Togroul-Bek qui dans la suite acquit tant de puissance et de gloire. Presque tous soldats, ils avaient mis sur pied une armée nombreuse; Massoud leur opposa ses meilleures troupes et les commencemens de la guerre furent heureux pour lui; mais la fortune ne tarda pas à montrer son inconstance. Pendant près de deux ans, les suc-

cès se mêlèrent souvent de revers ; il ne soutint qu'avec peine l'honneur de ses armes, et lorsqu'enfin Togroul-Bek lui même eut remplacé son frère, les Seljouks réunissant leurs forces remportèrent dans les plaines de Dindaka ou Zendekan une victoire décisive qui assura pour toujours leur indépendance. Massoud avait commandé son armée en personne et fait les plus grands efforts de bravoure ; mais abandonné ou trahi par ses généraux, il était resté presque seul sur le champ de bataille. Sa valeur surhumaine lui ouvrit un passage à travers l'armée ennemie, et après avoir rallié la plus grande partie de ses troupes dispersées et fugitives, presque sous les yeux des vainqueurs, il fit sa retraite par Gaur sur Ghazna sans qu'ils osassent la troubler.

An 1038. De l'hég. 430.

Arrivé dans sa capitale, il punit sévèrement les généraux qui par trahison ou par lâcheté avaient déserté les champs de Dindaka ; mais leur châtiment ne pouvait réparer le mal que leur défection avait fait : les soldats étaient tombés dans l'abattement, et rien ne fut capable de relever leur courage. Aussi Massoud ne fit-il que d'impuissans efforts pour repousser les Seljouks qui, déjà maîtres du Khorassan où ils s'étaient fortifiés, menaçaient les autres provinces de l'empire. Convaincu par tant de désastres que la

fortune l'avait abandonné, ne perdant pas néanmoins l'espérance d'un retour de sa part, il prit la résolution de se retirer dans l'Hindoustan et de rester retranché derrière l'Indus, jusqu'à ce qu'ayant recomposé son armée il pût faire une dernière tentative pour rétablir ses affaires. Le prince Modoud fut laissé à Balkh avec quatre mille chevaux; Mayoudoud, son frère, fut chargé de la défense de Moultan; un troisième fils du roi resta dans Ghazna, pour tenir en bride les Afghans montagnards. Tous les trésors de Massoud, placés sur trois mille chameaux, furent ensuite dirigés sur Lahor; l'armée leur servait d'escorte. Le roi s'y trouvait en personne avec Mohammed, son frère, qu'il avait tiré de sa prison et qu'il forçait à le suivre.

Les rois n'ont d'amis et de serviteurs dévoués que tant qu'ils sont heureux; quand la fortune change, ces adorateurs du pouvoir se croient dégagés de reconnaissance et de fidélité. Dès qu'on fut arrivé sur les bord du Djéloum, l'une des branches du Sind, les esclaves (1), qui étaient en grand nombre dans l'armée et qui probablement désespéraient du salut de leur maître,

---

(1) Il faut se souvenir qu'ici le mot *esclave* ne doit pas être pris dans son acception ordinaire.

se concertèrent avec les conducteurs de chameaux pour se partager ses trésors. Les soldats, qui ne voyaient que trop qu'on pouvait braver impunément l'autorité royale, regardèrent l'attentat des esclaves comme le signal du pillage; ils prétendaient d'ailleurs que ces richesses que les premiers voulaient s'approprier devaient être le prix de leurs longues fatigues. En un instant le trouble et l'anarchie furent au comble; ceux qui n'avaient pas respecté les droits de leur souverain auraient-ils mis des bornes à leur cupidité? Le camp entier devint l'image d'une ville prise d'assaut, où le fort dépouille le faible.

Cependant Massoud, qui marchait à l'arrière-garde, ayant été informé de ces affreux désordres, se disposait à se rendre au milieu des rebelles pour les punir. Ceux-ci se sentant tous coupables et craignant également les vengeances de leur souverain, ne se sauvèrent du châtiment dû à leur révolte que par la trahison. Quelques voix parlèrent de déposer Massoud et de proclamer son frère Mohammed à sa place; aussitôt des acclamations unanimes se firent entendre; les soldats coururent en foule à sa tente et le saluèrent du nom d'empereur. Conduits ensuite par un excès à un autre, ils se saisirent de l'infortuné Massoud, et chargeant ses

mains d'indignes liens ils le conduisirent devant Mohammed. Cependant leur attente fut trompée en partie; ils comptaient sur les ressentimens du nouveau souverain, car ils craignaient Massoud même dans les fers; ils voulaient voir sa tête abattue. Mohammed se contenta d'envoyer son frère prisonnier dans la forteresse de Kourri ou Kobra-Kébir.

Au moment de partir, Massoud privé de tout fut contraint de faire demander de l'argent à Mohammed pour payer les salaires de ses anciens serviteurs. Mohammed lui envoya, dit-on, cinq cents adhirams. Massoud indigné de ce trait d'avarice sordide, lui qui toujours avait pourvu en roi aux besoins de son frère durant sa captivité, emprunta sur-le-champ mille adhirams à ses serviteurs, et les donnant au messager, il lui recommanda de rapporter à son maître la somme qu'on lui avait confiée. Ainsi le plus riche potentat de l'Asie se trouvait en un jour tombé dans la misère et le dénuement; mais la noble fierté de Massoud ne se démentit pas, et il montra qu'il savait supporter l'adversité avec courage.

Cependant Mohammed, que son état de cécité rendait incapable de gouverner, se déchargea sur Ahmed, son fils, du poids des affaires; le premier usage que celui-ci fit de son autorité, MOHAMMED réélu. An 1041. De l'hég. 433.

ce fut de commettre un lâche assassinat. Il se rendit au fort de Kourri, et, de sa propre main, il égorgea son oncle Massoud dont l'histoire fournit un bien triste exemple de l'instabilité de la fortune. Cet acte de barbarie, loin de consolider la puissance du meurtrier, ne servit qu'à précipiter sa chute. Modoud, fils aîné de la victime, prit aussitôt les armes jurant de venger la mort de son père; l'indignation des Ghaznevides lui donna des soldats, et suivi d'une armée de braves il s'avança vers Ghazna. Ahmed et ses complices allèrent à sa rencontre. Une seule bataille décida la querelle; l'assassin et son père furent faits prisonniers et envoyés immédiatement au supplice en expiation de leur crime. Massoud avait régné environ dix ans; il emporta la réputation d'un prince magnanime et généreux jusqu'à la prodigalité, protecteur des savans et savant lui-même (1).

MODOUD I. La victoire qui avait placé Modoud sur le trône fut suivie de plusieurs événemens heureux. Nami, second fils de Mohammed et gouverneur du Moultan, succomba sous les efforts

(1) Férischta le cite comme auteur d'un livre intitulé *Massoudi*, commentaire apologétique de la doctrine d'Abou Hanifà, l'un des chefs des quatre principales écoles musulmanes.

de Nisir-Ahmed, envoyé contre lui avec quelques troupes; Mayoudoud, frère de Modoud lui-même, lequel avait levé dans Lahor et dans les contrées voisines une armée nombreuse pour soutenir ses prétentions à l'empire ou du moins au partage de l'empire, fut trouvé mort dans son lit la veille de la bataille qui allait se livrer; son vizir Éas, l'ame de ses conseils, eut la même destinée, ce qui fit penser que la trahison mieux que la fortune avait servi Modoud en cette occasion. Toutefois le Khorassan et les provinces de l'Irak paraissaient perdus sans retour. Tógroul-Bek, solennellement reconnu par le calife Alkayem, régnait sur la plus grande partie de la Perse; Jaffar-Bek, son frère, possédait le Khorassan et, tantôt vaincu tantôt vainqueur, toujours infatigable il s'avançait peu à peu vers la capitale même des Ghaznevides.

Les radjahs de l'Hindoustan avaient eu connaissance des troubles qui avaient précédé et suivi la mort de Massoud et l'avènement de son fils; et pensant que le moment était arrivé de recouvrer leur indépendance, ils avaient formé une ligne puissante et repris Hassi, Tannazar, Naugracut et plusieurs autres villes. Le radjah de Délhy, qui était le chef de la confédération, fit adroitement jouer les ressorts du fanatisme; pour exciter le courage encore chancelant des

An 1043 De l'hég. 435.

Hindous, il publia qu'il avait vu en songe l'idole de Naugracut, et que le dieu lui avait ordonné de remettre son image dans son ancien temple; et comme l'idole avait été mutilée et envoyée en débris à Ghazna, le radjah en fit faire secrètement à Délhy une toute semblable qui fut placée pendant la nuit dans un jardin de Naugracut. On la découvrit le lendemain matin, et les Hindous convaincus que l'idole était revenue de Ghazna se livrèrent aux transports de la joie la plus vive. Cet événement que les brahmines eurent soin de répandre de toutes parts amena au temple une foule immense de pélerins, et procura des soldats au radjah.

Les radjahs du Penjab imitèrent ceux de l'intérieur. Ils réunirent dix mille chevaux, cinq ou six fois autant de fantassins, et ils mirent le siége devant Lahor. La garnison se défendit pendant quelque temps avec vigueur; mais, voyant qu'il ne lui venait point de secours et que la ville manquait tout-à-fait de provisions, elle fit une sortie générale dans l'intention de se frayer un passage à travers l'armée ennemie, et d'opérer sa retraite sur Ghazna. Cette tentative eut plus de succès qu'on n'en avait attendu: les assiégeans, effrayés de la brusque apparition des musulmans, s'enfuirent en désordre abandonnant leur camp et leurs bagages, et Lahor fut sauvé.

Cet échec mit la désunion parmi les radjahs; de son côté Modoud envoya une armée sous les ordres d'Ali, ancien gouverneur de Ghazna, et la plus grande partie des villes que les radjahs avaient prises rentrèrent sous le joug. Quelques officiers, jaloux de la gloire de leur général, le calomnièrent auprès du vizir qui le rappela.

Du côté des Seljouks, ces éternels ennemis des Ghaznevides, la guerre se poursuivait avec acharnement. Ils avaient été battus plusieurs fois par les généraux de Modoud; mais ils réparaient toujours si promptement leurs défaites que, le lendemain d'une bataille perdue, ils se montraient avec des forces nouvelles et reprenaient souvent l'avantage. Modoud, qui souffrait impatiemment les revers que ses généraux laissaient éprouver à ses armes, résolut de terminer enfin cette guerre longue et désastreuse par la destruction des Seljouks. Il convoqua de toutes les parties de son empire une armée formidable, et il se mit à sa tête pour aller à la conquête du Khorassan; mais à peine fut-il parvenu à quelque distance de sa capitale, qu'un mal violent dont il fut subitement assailli le contraignit de reprendre en litière le chemin de Ghazna; là, son mal s'aggrava de telle sorte qu'il expira au bout de cinq ou six jours, dans la neuvième année de son règne.

MASSOUD II
An 1049.
De l'hég. 441.

Ali-ben-Ribbi, qui jouissait à Ghazna de beau-

coup de crédit, avait conçu le projet d'usurper la couronne. Pour accoutumer le peuple à son autorité, il fit proclamer Massoud II fils de Modoud, âgé seulement de quatre ans, en se réservant la tutelle du prince et la régence de l'état. Tiggi, général renommé, riche, en faveur et secret ennemi d'Ali-ben-Ribbi prit aussitôt les armes en faveur d'Aboul-Hassen, fils de Massoud I et oncle du jeune roi. La plupart des Omrahs s'unirent à lui; la nation suivit son exemple; Ali, vaincu, s'empara du trésor et s'enfuit à Peischore avec quelques esclaves turcs et un petit nombre de mécontens. Massoud II tomba au pouvoir de Tiggi, et fut déposé. Son règne n'avait duré que six jours.

ABOUL HASSEN. Cependant Ali s'était rendu maître de tout le Moultan et du Guzzerat. Le faible Aboul-Hassen ne songea pas même à lui disputer sa conquête. Cette preuve d'indolence ou d'incapacité excita l'ambition d'un nouveau prétendant. C'était Abdoul-Reschid dernier fils de Mahmoud, qui, après avoir passé plusieurs années dans une prison où Modoud l'avait renfermé, fut sauvé par la loyauté d'un ancien serviteur de son père. Aboul-Hassen eut beau prodiguer l'or aux soldats et au peuple, il ne se fit point d'amis fidèles. Une seule victoire mit Abdoul-Reschid en possession du sceptre, et le malheureux Hassen, li-

vré au vainqueur par des traîtres, fut condamné à une prison perpétuelle.

Abdoul Reschid commença de régner sous d'heureux auspices. Non-seulement il obtint d'Ali ben Ribi la restitution du Moultan, mais encore il acheva de soumettre les radjahs révoltés de l'Inde et il reprit l'antique Naugracut; sa fortune ne se soutint pas. Toughril, ancien général de Modoud, en ce moment gouverneur du Seistan, aspira ouvertement au pouvoir suprême; il leva secrètement une armée et marcha sur Ghazna avec tant de vitesse qu'il trouva cette ville sans défense, comme il s'y attendait. Abdoul s'y était enfermé avec un petit nombre de ses partisans. Cette place, presque tout ouverte, ne pouvait tenir bien long-temps; elle fut emportée. Le vainqueur souilla sa victoire en répandant le sang d'Abdoul Reschid et de neuf princes de sa famille; il voulait éteindre la race de Mahmoud afin de régner sans rivaux. ABDOUL RESCHID. An 1052. De l'hég. 444.

Toughril écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour leur faire part de son avénement et se faire prêter serment d'obéissance. Noshtagi Hagib, à qui Abdoul Reschid avait confié le gouvernement du Moultan après la soumission d'Ali, ne lui répondit que par des reproches sanglans sur sa conduite et par l'expression du plus grand mépris pour sa personne. Noshtagi ne borna TOUGHRIL.

pas là les effets de sa haine contre l'usurpateur; il écrivit à la princesse Anca, fille de Massoud, que le barbare Toughril avait obligée de l'épouser, et à plusieurs omrahs dont il connaissait le dévouement à la famille royale. Il sut communiquer à tous l'indignation dont il était lui-même rempli, et Toughril fut assassiné le quarantième jour de son usurpation, au moment où il venait de s'asseoir sur le trône couvert des ornemens royaux pour se montrer en audience publique. Noshtagi arrivait dans le même temps à Ghazna avec des troupes pour soutenir les conjurés, mais leur secours ne fut point nécessaire.

FÉROCH-ZAD. Les cruelles intentions de Toughril contre la race royale n'avaient pu entièrement s'accomplir. Trois princes, fils du roi Massoud I, avaient survécu aux désastres de leur famille, cachés dans une prison obscure où ils languissaient depuis long-temps. Noshtagi voulut que le sort décidât entre eux du suprême rang; il favorisa Féroch-Zad qui fut sur-le-champ proclamé; celui-ci par reconnaissance éleva Noshtagi à la dignité de vizir. Ce choix fut pleinement justifié : les Seljouks, croyant pouvoir tirer avantage des troubles qui agitaient l'empire, avaient jeté au cœur de ses provinces des hordes nombreuses et aguerries; Noshtagi prit le commande-

ment de l'armée et remporta sur les ennemis une victoire signalée.

Féroch-Zad, qui ne manquait ni de courage ni d'ambition, voulut être à son tour l'agresseur et porter la guerre chez les Seljouks. Il rencontra leurs bataillons sur les frontières du Khorassan, et ses armes furent encore triomphantes. Jaffar-Bek, irrité par ce double échec, réunit toutes ses forces et en confia la direction à son fils Arsilla, jeune homme de la plus grande espérance. Arsilla vengea l'honneur des Seljouks. An 1053. De l'hég. 445.

On dit que Féroch-Zad, de retour à Ghazna, rendit la liberté à tous les prisonniers qu'il avait faits dans la campagne précédente, et que Jaffar Bek, se piquant de l'égaler en générosité, renvoya de son côté tous les Ghaznevides que la victoire d'Arsilla venait de faire tomber dans ses mains; ce qui amena la paix.

Ce prince avait d'excellentes qualités; il était bon, loyal, magnanime, et cependant des assassins attentèrent à sa vie. Quelques-uns de ses esclaves, armés contre lui par des conspirateurs, cherchèrent à l'égorger tandis qu'il était dans le bain; mais Féroch-Zad se jetant sur l'un d'eux, et lui arrachant son épée, se servit de cette arme avec tant de bravoure, qu'il tua plusieurs de ces misérables et donna ainsi aux soldats de sa garde le temps d'arriver. La nature fit peu de An 1058. De l'hég. 450.

temps après ce que les assassins n'avaient pu accomplir; le prince mourut de maladie dès les premiers mois de l'année suivante, laissant pour successeur son frère Ibrahim.

IBRAHIM I. Le nouveau souverain était doux, modéré, religieux; mais ces vertus modestes qui le rendaient très-propre à gouverner avec sagesse un état puissant et sans ennemis, ne suffisaient pas quand il s'agissait de reconquérir par les armes les provinces que la révolte des Omrahs ou la fortune des Seljouks avaient détachées de l'empire sous les règnes précédens. Aussi dès qu'il eut été informé que les Seljouks, alors gouvernés par Malec Schah, petit-fils de Togroul-Bek, se disposaient à faire une irruption sur Ghazna, il eut recours aux négociations et à la ruse pour s'en garantir; il y parvint en semant adroitement la méfiance entre le prince et ses généraux. Il acheta la paix un peu plus tard par la cession irrévocable du Khorassan; afin de rendre cette paix plus solide, il demanda pour son fils Massoud la fille de Malec Schah. Ce mariage procura un long repos à l'empire, et le peuple de Ghazna jouit enfin d'un bonheur qu'il n'avait encore goûté que par courts intervalles.

An 1079. De l'hég. 472. Pour se dédommager de ce qu'il perdait du côté des Seljouks, Ibrahim étendit ses domaines dans l'Hindoustan, et il porta ses armes en des

lieux où les musulmans n'avaient pas encore été vus. Il assista en personne au siége et à la prise du fort d'Adjodin; il investit ensuite un autre fort nommé Roupal, bâti sur le sommet d'un rocher qu'une rivière entourait de trois côtés. La chaîne à laquelle tenait ce rocher était toute couverte de bois épais qui en rendaient les approches très-difficiles. Ibrahim surmonta ces obstacles et s'ouvrit l'entrée du fort; de là, il se porta sur une ville que Férischta ne nomme point et dont les habitans étaient originaires du Khorassan. Leurs ancêtres avaient été chassés de leur patrie par un ancien roi de Perse, à cause de leur caractère inquiet et enclin à la révolte, et ils s'étaient choisi une retraite presque inaccessible au milieu des montagnes. Ibrahim ne parvint que par un long siége à s'emparer de cette ville; les habitans au nombre de cent mille furent conduits à Ghazna et employés aux travaux publics.

Quelque temps après, Ibrahim visitant une mosquée qu'il faisait construire, vit un de ces malheureux qui portait une lourde pierre presque accablé sous le faix; on dit que, touché de compassion, il lui permit de laisser tomber la pierre et qu'il lui rendit la liberté. On ajoute qu'il défendit d'ôter cette pierre de la place où le prisonnier l'avait laissée, quoique ce fût sur la grande route et qu'elle gênât le passage, afin

qu'elle servît à jamais à montrer les malheurs que la guerre entraîne, et qu'elle fût en même temps un monument de son humanité.

An 1098. De l'hég. 492. Ibrahim mourut après un règne d'environ quarante ans, emportant avec les regrets universels la réputation d'un prince bon et juste. Les victoires qu'il avait remportées dans l'Hindoustan lui firent donner les surnoms d'Almodhaffar et d'Almanzor (conquérant et victorieux). Il laissa trente-six enfans mâles et plusieurs filles qu'il avait mariées de son vivant à ceux de ses sujets qui se distinguaient le plus par leurs vertus ou par leur mérite. L'aîné de ses fils lui succéda sans opposition et fut couronné sous le nom de Massoud III. Ce prince ne fut ni moins politique ni moins vertueux que son père, et les seize ans que son règne dura furent encore pour les Ghaznevides seize ans de paix et de prospérité. Cette paix fut due en partie à son alliance avec les Seljouks cimentée par son propre mariage avec Méhid, fille de Malec Schah et sœur de Sinjar prince alors régnant. Toutefois pour entretenir la discipline et l'ardeur martiale parmi ses troupes, Massoud envoya ses généraux sur les rives du Gange; ceux-ci traversèrent le fleuve et revinrent chargés de dépouilles. Après cette expédition, Massoud, convaincu que l'Irak et le Khorassan étaient perdus pour tou-

jours, et que l'Hindoustan seul lui offrait des provinces à conquérir pour remplacer les provinces cédées, fixa sa résidence à Lahor, ville plus centrale que Ghazna, et il y transféra le siége impérial.

A la mort de Massoud III, la couronne passa sur la tête de Schire son fils aîné; mais au bout d'un an, Arsilla son second fils assassina Schire, et d'une main toute dégouttante du sang fraternel il saisit la couronne et la posa sur son front. La terreur qu'il sut inspirer réduisit les grands et le peuple au silence: il fut solennellement reconnu. Mais après avoir égorgé l'aîné de ses frères, il ne pouvait compter sur l'amitié des autres: il donna l'ordre de les arrêter et de les renfermer dans une étroite prison. Byram l'un d'eux parvint à lui échapper, et il se sauva auprès de son oncle Sinjar qui, touché des dangers de ce prince autant que rempli d'une juste horreur pour le crime d'Arsilla, excité encore par sa sœur Méhid que la mort de son fils Schire et l'emprisonnement de ses autres enfans rendaient l'implacable ennemie de l'usurpateur (1),

SCHIRE. An 1114. De l'hég. 508.

ARSILLA.

(1) Férischta dit qu'elle était aussi mère d'Arsilla; mais il est probable qu'Arsilla devait le jour à une autre femme de Massoud.

leva une armée nombreuse, se mit à sa tête et entra sans délai sur les terres de Ghazna.

Arsilla, vaincu malgré la valeur qu'il déploya sur le champ de bataille, s'enfuit dans l'Hindoustan. Sinjar et Byram furent reçus dans la capitale. Au bout d'un mois Sinjar retourna dans ses états. Arsilla n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, que réunissant toutes les troupes qui étaient dans l'Inde il revint sur Ghazna, que Byram trop faible ne put défendre. L'actif Sinjar ne lui laissa pas le temps de goûter les douceurs du triomphe; il reprit les armes, le chassa une seconde fois et le poursuivit avec tant de vigueur que les omrahs, craignant les ressentimens de ce prince et voulant se sauver aux dépens de leur maître, le lui envoyèrent chargé de chaînes. Arsilla fut immédiatement mis à mort par ordre du vainqueur, et la paix fut aussitôt après rétablie. Arsilla n'avait régné que deux ans et demi.

BYRAM I. An 1118. De l'hég. 512.

Byram donnait en montant sur le trône l'espérance d'un règne heureux et paisible. Porté par inclination au bien, ce prince fit fleurir les lois que son père avait réformées, et quoiqu'il n'eût pas lui-même un grand génie il aima les sciences et les lettres, se montrant en toute occasion le protecteur des poètes et des savans. Ce fut lui qui fit faire une version persane d'un livre de fables et d'apologues nommé *Killila-*

rent pas s'accoutumer au joug; ils conspirèrent en faveur de leur ancien maître, de sorte que Byram s'étant présenté inopinément avec une armée sous les murs de Ghazna, les habitans se saisirent de la personne de Seif-ul-Dien et le livrèrent au roi qui, se montrant plus sévère encore qu'il ne l'avait été pour Mohammed, ne le fit mourir qu'après l'avoir abreuvé d'outrages. Ces perfides faveurs de la fortune devaient être payées bien cher. Dès qu'Alla eut été informé du traitement barbare infligé à son frère, le cœur plein de rage il jura de mourir ou de le venger : excités par ses discours, ses soldats firent le même serment.

Le choc fut rude et sanglant, la lutte longue et opiniâtre. La victoire vivement disputée semblait pencher enfin du côté de Byram, qui avait l'avantage du nombre. Dans cette situation désespérée, Alla chargea deux de ses officiers, les frères *Chirmil*, d'une stature gigantesque et d'une An 1152. De l'hég. 547.

rangée par le géographe arabe Aben Haukal parmi celles du Khorassan; le major Rennel la place au sud-ouest de Balkh vers le 34e degré de latitude. Le pays de Gaur ne fut subjugué qu'assez tard par les Musulmans. Situé au milieu des montagnes, il tentait peu l'avidité des conquérans. La ville s'accrut considérablement sous Alla et son successeur Yéas; elle fut tout-à-fait ruinée par l'invasion de Gengiz-Khan.

valeur éprouvée, de retenir ses soldats qui se débandaient, et il poussa lui-même son éléphant vers Byram, qui, le voyant venir, chercha prudemment à s'éloigner. Plus courageux que son père, le jeune Dooulat courut à la rencontre de cet ennemi. L'aîné des Chirmil retournait alors vers Alla; il renverse d'un coup d'épée l'éléphant du prince, et tombe lui-même écrasé par la chute de l'animal. Dooulat cherche à se relever; Alla de sa lance l'étend mort à ses pieds. Byram épouvanté s'élance aussitôt sur un cheval rapide et s'enfuit du champ de bataille, tandis que les Gaurides, excités par leur chef et trouvant moins de résistance dans leurs ennemis, redoublent d'efforts et remportent une victoire complète.

Byram arriva presque seul sur les frontières de l'Hindoustan. Vaincu par l'adversité et par la douleur, il ne put aller plus loin et il expira de regret et de désespoir après trente-cinq ans de règne. Cosrou, son fils, continua de marcher vers Lahor avec les débris de l'armée, abandonnant pour toujours le royaume de ses ancêtres, et sa malheureuse capitale que le farouche Alla remplit durant sept jours entiers de désolation et de deuil. Quand le pillage et le massacre eurent cessé, tous les habitans qui avaient survécu à cet affreux désastre furent chargés de fers et conduits à Gaur où, par un horrible raffine-

ment de barbarie, leur sang répandu par la main des bourreaux servit, dit Férischta, à détremper le mortier dont on cimenta les murs de la forteresse.

Cosrou avait attendu le départ d'Alla pour faire quelque tentative qui le remît en possession de Ghazna; il comptait sur le secours de son parent Sinjar; mais à peine fut-il arrivé dans le Caboul qu'il apprit que Sinjar avait été battu et fait prisonnier par les Turcs de Gazan, et que ces mêmes Turcs marchaient sur Ghazna dans l'intention d'en faire la conquête pour leur propre compte. Ces fâcheuses nouvelles l'obligèrent à retourner à Lahor. Ses soins se bornèrent depuis ce moment à maintenir l'ordre et la paix dans l'Hindoustan. Il mourut au bout de sept ans, laissant pour successeur Cosrou II, son fils, prince faible et inhabile en qui finit la dynastie des Ghaznevides.

COSROU I.

An 1159. De l'hég. 555.

CHAPITRE III.

DE L'EXTINCTION DE LA RACE GHAZNEVIDE; DES PRINCES GAURIDES; DE L'EXPÉDITION DE GENGIZ-KHAN, ET DE L'ESCLAVE COUTTOUB, FONDATEUR DE L'EMPIRE DE DÉLHY.

COSROU II. LE féroce Alla était mort quatre ans avant l'avénement de Cosrou II, et la principauté de Gaur avait passé à son fils Mohammed. Celui-ci ne la garda guère plus d'un an; il fut tué dans une bataille que les Turcs lui livrèrent. Il eut pour héritier son cousin Yéas-ul-Dien; mais ce dernier, ami du repos et du plaisir, se déchargea sur Mohammed son frère de l'administration des affaires, et surtout du soin de faire la guerre au roi de Ghazna dont les généraux avaient repris le Caboul et le Khorassan. Mohammed était actif et entreprenant, il était aimé des soldats à cause de sa valeur, il avait une armée nombreuse et aguerrie : le Khorassan fut bientôt rentré sous le joug gauride, et pour prix de ses victoires Mohammed en fut nommé vice-roi. De là il ne cessa de faire des incursions jusquà Ghazna, dont il finit par se rendre maître. Cosrou II fut comme son père obligé de se retirer à Lahor.

Les omrahs du royaume, attachés à la famille de leurs anciens rois, refusèrent pendant longtemps de ployer sous le pouvoir usurpateur des Gaurides; ils levèrent même des troupes; mais tandis que Mohammed préparait une expédition contre le Moultan ils furent attaqués par Yéas en personne, et manquant de moyens de défense, ils éprouvèrent en peu de temps la nécessité de se soumettre. La conquête du Moultan fut plus longue et plus difficile; elle ne fut même terminée qu'après quatre ou cinq ans de combats; encore fallut-il que la trahison vînt au secours des armes des Gaurides, et leur ouvrît les portes d'une forteresse où le radjah s'était renfermé. An 1171. De l'hég. 567.

Possesseur du Moultan, Mohammed voulut soumettre le Guzzerat; l'événement trompa ses espérances. Dès qu'il se fut engagé dans les plaines de sable qui séparent ces deux provinces, le radjah Bimdéo se présenta devant lui avec une armée nombreuse; les musulmans, complètement battus, eurent beaucoup de peine à gagner les terres de Ghazna. Quand Mohammed eut recomposé et renforcé son armée, il envahit la province de Peischore qu'il subjugua; de là il se dirigea sur Lahor qu'il assiégea, comptant que, affaibli par ses longues guerres avec les radjahs de l'Hindoustan, Cosrou ne pourrait lui opposer une résistance efficace. Déçu encore dans son attente, le An 1178. De l'hég. 574.

prince de Gaur fit un traité ou plutôt une trève avec Cosrou, qui acheta par des concessions la retraite des Afghans et livra même en otage son fils aîné âgé de quatre ans.

An 1184. De l'hég. 580. Peu de temps après, Mohammed se plaignit que les conditions du traité s'exécutaient mal; ce n'était là qu'un prétexte pour une seconde invasion. Il s'avança du côté de Lahor qu'il assiégea inutilement; mais il ravagea tout le pays d'alentour. Il fit même construire à peu de distance la forteresse de Salcot, où il mit une forte garnison. Mohammed n'eut pas plus tôt repris le chemin de ses états que Cosrou tenta de se rendre maître de cette forteresse; tous ses efforts furent vains, et, malgré le secours qu'il avait obtenu des Gickers peuple belliqueux et puissant qui habitait les montagnes de l'est, il dut renoncer à son entreprise. Mohammed ne tarda pas à mettre sur pied des troupes encore plus nombreuses que dans ses expéditions précédentes, déterminé à venger l'infraction du traité par l'entière destruction de Cosrou et de son empire; mais, comme il avait eu deux fois l'occasion de se convaincre que la ville de Lahor ne pouvait être prise de vive force, il employa l'artifice et la ruse. Il commença par écrire à Cosrou que, se préparant à faire la guerre aux Seljouks, il désirait renouveler ses traités avec lui; et, pour

lui donner une preuve de sa bonne foi, il lui renvoyait son jeune fils avec une suite nombreuse et de riches présens. Mohammed se doutait que Cosrou irait à la rencontre de son fils, et, dans cette attente, il prit vingt mille cavaliers choisis, se jeta dans une route détournée, marcha nuit et jour et parvint à se placer entre Lahor et Cosrou qui tomba ainsi dans ses mains. Mohammed exigea la remise de cette ville pour la rançon du roi; mais il n'en fut pas plus tôt en possession qu'il se saisit de nouveau de sa personne. Cosrou fut envoyé avec sa famille dans une forteresse du Gurghistan. Le malheureux prince y fut mis à mort peu de temps après, dit Férischta, afin de prévenir les désastres prédits par les astrologues, que vraisemblablement Mohammed fit parler d'une manière conforme à ses vues politiques.

Ainsi finit la race ghaznevide dont la puissance, fondée par Mahmoud et portée par ses victoires au plus haut période, ne fit que décliner après lui sous des princes faibles, politiques sans bravoure et sans énergie ou courageux sans génie et sans prudence. L'année où ce grand événement arriva (1) ne fut pas moins

(1) Férischta le place deux ans plus tard, c'est-à-dire en

fatale à la branche aînée de la famille royale des Seljouks. Les successeurs de Sinjar avaient tenu le sceptre d'une main incertaine. Le mal fut au comble sous le règne de Toughril II; les omrahs et les gouverneurs des provinces se rendirent indépendans. Tacash, l'un d'eux, vice-roi de Charazm dans l'ancienne Transoxiane, ne se contenta pas d'usurper dans son gouvernement les signes de la royauté, il envahit encore les provinces occidentales de la Perse, fit la guerre à Togroul, le vainquit, le tua et posa les fondemens d'un nouvel empire qui, dans sa courte durée, remplit l'Asie de sa gloire et de sa puissance. Nous verrons bientôt son fils Mohammed venger le malheureux Cosrou par la destruction des Ghaurides, et lutter ensuite, mais avec moins de bonheur que de courage, contre la fortune de Gengiz-Khan.

MOHAMMED II. An 1191. De l'hég. 487.

Après avoir pourvu au gouvernement de Lahor, le prince de Gaur s'était retiré à Ghazna auprès de son frère Yéas. Il semblait avoir renoncé au projet d'étendre ses conquêtes dans l'Inde. Tout à coup, sortant du long repos auquel il s'était condamné, il assembla des trou-

---

l'année 582 de l'hégire. J'ai suivi la chronologie d'Aboulféda, plus exact que lui dans ses dates.

pes, se mit à leur tête, traversa le Moultan et pénétra dans l'Ajmère où son apparition subite répandit la terreur. La ville de Tibérhind, capitale de la contrée, lui ouvrit ses portes et reçut une garnison. Cependant le radjah, Pittou-Ray, surpris par cette marche rapide mais non intimidé, avait rallié ses soldats fugitifs et donné des armes à tous ceux en qui l'amour de la patrie vivait encore. Candi-Ray, radjah de Délhy (1), lui avait amené des secours; plusieurs autres radjahs étaient entrés dans l'alliance. Quand toutes les troupes furent réunies elles se trouvèrent monter à deux cent mille hommes de cavalerie, soutenus par trois mille éléphans. Mohammed avait déjà repris le chemin de Ghazna, quand il apprit que sa garnison de Tibérhind était menacée; il vola à son secours. Les armées se rencontrèrent auprès du village de Sirauri, à quatre-vingts milles de Délhy, sur les bords de la rivière de Sirsutti.

Comme les Hindous étaient de beaucoup supérieurs en nombre, ils débordèrent les deux

(1) L'historien brahmine donne à ce prince le nom de *Prithou-raya*. Aboulfazil l'appelle *Pithou-oura*. Ce fut lui qui refusa au radjah de Canouje de reconnaître sa suprématie. Voyez ce que j'en ai dit au commencement du § III du chap. I, partie première.

ailes des Ghaurides, et ceux-ci au lieu de combattre se retirèrent en se repliant sur l'arrière-garde. Mohammed, qui se trouvait au centre de la ligne lorsqu'il avait rangé ses troupes en bataille, crut que ses deux ailes étaient battues, et, n'écoutant que son désespoir, il se jeta sur les ennemis avec tant d'audace et de bravoure qu'il porta le désordre dans leurs rangs. Le radjah de Délhy, qui ne lui cédait pas en courage, poussa contre lui son éléphant. Mohammed qui l'aperçut se jeta en bas de son cheval pour attaquer l'éléphant et démonter le radjah; mais celui-ci d'un coup de sa lance lui traversa l'épaule droite et le renversa. Mohammed ne dut son salut qu'à la fidélité d'un de ses officiers qui, tandis que les autres résistaient aux efforts des Hindous, le prit dans ses bras et l'emporta loin du champ de bataille.

Les Ghaurides ne se rallièrent qu'à Lahor. Dès que Mohammed fut guéri de sa blessure, il les ramena tous à Ghaur. Arrivé dans cette ville, il dégrada et punit par l'ignominie et l'opprobre les omrahs et les officiers qui avaient pris la fuite sans combattre; et, brûlant du désir de laver la honte de sa défaite dans le sang hindou, il rassembla cent mille cavaliers turcs, persans ou afghans, tous aguerris, courageux et animés de l'espérance du pillage. Avant de partir, cédant à

la prière d'un de ses omrahs, il rappela ceux qu'il avait disgraciés, leur permettant de recouvrer leur honneur par leur future conduite. Cependant les radjahs confédérés avaient repris Tibérhind, et sur la nouvelle qui leur parvint de la marche de Mohammed ils allèrent au devant de lui; soit par calcul soit par l'effet du hasard, ils l'arrêtèrent sur le même champ de bataille où ils l'avaient déjà vaincu.

On prétend que les radjahs hindous étaient au nombre de cent cinquante, et qu'ils avaient trois cent mille chevaux, sans compter les éléphans et l'infanterie. On ajoute que dès qu'ils s'étaient vus en présence de l'ennemi, ils avaient fait des sacrifices à leurs dieux et qu'ils avaient juré par les eaux du Gange de vaincre ou de mourir en combattant. Le souvenir de leur première victoire exaltait leur courage. Le nombre de leurs soldats leur inspirait même tant de confiance qu'ils ne craignirent pas d'envoyer au camp des Ghaurides un héraut chargé d'injurieuses menaces. Mohammed feignit d'éprouver quelque crainte, et par la même voie il fit proposer une suspension d'armes, de sorte que les Hindous trompés par ces fausses avances se livrèrent à une sécurité funeste qui ne leur permit pas de voir les préparatifs que Mohammed faisait pour les surprendre. Les Ghaurides passè-

An 1192. De l'hég. 588.

rent la rivière à gué un peu avant le jour, se rangèrent en bataille sur la rive, et marchèrent en silence vers le camp des Hindous. Ils y pénétrèrent sans avoir été aperçus ; mais comme ce camp était très-étendu, les radjahs eurent le temps de former une grande partie de leurs troupes sur quatre grandes colonnes, ce qui donna aux autres le moyen de se rallier.

La bataille fut longue et meurtrière. Mohammed employa durant la moitié du jour avec tout le succès qu'il en attendait, la tactique ordinaire des Arabes et des Musulmans de ce temps, laquelle consistait à diviser l'armée en plusieurs corps qui se rangeaient en cercle et ne faisaient que passer devant les rangs ennemis, en déchargeant leurs traits. Quand il crut remarquer de l'incertitude ou de la faiblesse dans les mouvemens des Hindous, il se mit à la tête de sa réserve composée de douze mille cavaliers d'élite, tout couverts de fer, et, après avoir recommandé à ses généraux de le seconder, il fondit sur le centre des ennemis, l'enfonça, jeta partout le désordre, et finit par mettre en déroute cette armée innombrable qui comptait la veille sur de faciles triomphes. Le massacre fut horrible. Le radjah de Délhy et plusieurs autres princes furent tués dans la mêlée. Pittou-Ray, radjah d'Ajmère, fut pris dans sa fuite, et puni par le supplice

d'avoir osé défendre son indépendance. Le nombre des morts fut immense; les richesses du camp répondirent aux désirs des vainqueurs, et plusieurs forteresses importantes ouvrirent leurs portes devant eux. Ajmère voulut opposer quelque résistance; ses habitans furent presque tous passés au fil de l'épée, les autres perdirent la liberté. Gola, fils de Pittou-Ray, ne parvint à fléchir Mohammed qu'en se soumettant à un tribut énorme; le successeur de Candi n'obtint pas de meilleures conditions. Le prince de Gaur n'ayant plus d'ennemis à combattre dans cette partie de l'Hindoustan, laissa dans la ville de Coram son esclave Couttoub avec un corps considérable de troupes, et il conduisit le reste vers les montagnes de Séwalik qui servent de limite à l'Inde du côté du nord, semant la dévastation et la mort sur tous les lieux de son passage, depuis ces montagnes jusqu'à Ghazna.

Jaloux de répondre à la confiance de son maître, Couttoub (1) réunit à ses troupes quelques

---

(1) Couttoub-ul-Dien était du Turkestan, ou du moins dans son enfance il avait été conduit de ce pays à Nishapour, où il fut vendu par un marchand à Cassi-ben-Abou qui, trouvant en lui des dispositions, l'envoya à l'école où il fit de grands progrès. Il passa ensuite au pouvoir de Mohammed, qui lui donna le nom d'*Abick* parce qu'il avait eu le petit

bataillons qu'il leva dans le pays, et après avoir soumis le pays d'alentour et le fort de Mérat il alla mettre le siége devant Délhy. Quand la garnison eut remarqué le petit nombre des assiégeans, elle fit une sortie ou pour mieux dire elle vint rangée en bataille offrir le combat à Couttoub qui l'accepta. Les radjepouts qui composaient la garnison se battirent pendant longtemps avec courage; mais à la fin la tactique et la discipline l'emportèrent sur le nombre; les radjepouts défaits rentrèrent dans la ville; la ville elle-même fut forcée de se rendre après un siége opiniâtre où toutes ses provisions s'étaient épuisées.

La famille de Prithou-Raya ou Candi-Rai, précipitée du trône, abandonna pour toujours l'antique cité où ses ancêtres avaient régné durant tant de siècles, et le sceptre tomba dans les mains de Couttoub; ce qui a fait dire à quelques historiens que *l'empire musulman de Délhy fut fondé par un esclave*. Les enfans du dernier souverain se retirèrent dans la Péninsule (1).

---

doigt coupé. Abick ne tarda pas à gagner l'affection du prince qui l'éleva aux premiers emplois de l'armée. Férischta fait le plus grand éloge des qualités et des talens de Couttoub.

(1) Le Vénitien Marc Paul qui voyagea dans l'Inde envi-

Les Jauts ou Jattes établis dans le Guzzerat crurent le moment favorable pour étendre leurs domaines; ils commencèrent par le siége de Hassi. Couttoub vola au secours de la place avec toutes ses forces, et non-seulement il les obligea de lever le siége, mais encore il les poursuivit jusqu'aux frontières de leur pays. L'année suivante il passa la Djumna, prit d'assaut le fort de Kola, établit à Délhy le siége de son gouvernement, et il se préparait à pousser plus loin ses conquêtes lorsqu'il apprit que Mohammed marchait sur Canouge. A cette nouvelle il s'empressa d'aller avec son armée à la rencontre de son bienfaiteur. Mohammed l'accueillit avec la plus An 1193. De l'hég. 589.

ron cinquante ans plus tard, parle d'un prince du nom de Candi et le cite même comme le plus puissant des rois du Dékhan. L'historien Mrityoumjaya raconte autrement la chute des radjahs de Délhy. Suivant lui Prithou-raya ne perdit sa couronne que par l'effet de sa mésintelligence avec Jaya Chandra radjah de Canya-Coubja *; Schah Ouddin profita de leur querelle pour leur faire la guerre avec plus d'avantage, et il ne réussit que trop bien. Voyez la note suivante.

* Canya-Coubja est l'ancien nom de Canouje. Quant à la querelle des deux radjahs, on a vu déjà d'où elle était née. La relation du brahmine s'accorde assez pour le fond avec celle de Férischta; la date du premier répond à l'an 1162.

grande affection, et après avoir passé en revue les cinquante mille chevaux qu'il lui amenait il le combla d'honneurs et de caresses, l'appelant son ami et son fils.

Cependant Ray-Joy (1), radjah de Canouge et de Bénarès, à la tête d'une armée formidable sinon par la valeur des soldats du moins par le nombre des chevaux et des éléphans, attendait les Musulmans entre Choundouar et Atava, dans une position avantageuse. Il se promettait la victoire; il ne fallut pour le vaincre que les seules troupes que Couttoub commandait. Le prince indien, conduit par un aveugle désespoir, se jeta au milieu de la plus forte mêlée. Couttoub qui excellait à tirer de l'arc l'atteignit d'une flèche au milieu d'un œil. La violence du coup fit tomber le radjah de son éléphant, et dès ce moment la déroute de son armée devint générale. Le nombre des morts fut si grand qu'on ne parvint qu'au bout de plusieurs jours à trouver le corps du malheureux Ray-Joy.

---

(1) C'est le même que d'autres et notamment Aboulfazil nomment Jychound. L'historien brahmine l'appelle Jaya-Chandra, et ajoute que ce fut par suite de sa querelle avec Prithou, roi de Délhy, que celui-ci fut détrôné par Schah-Oüddin, qui donna ses états à Couttoub-Oüddin son frère naturel.

Mohammed fit peu de jours après son entrée triomphante à Bénarès, et comme Mahmoud le Ghaznevide, il renversa et brisa les idoles et s'en retourna chargé du plus riche butin. Il fut même si satisfait du succès de son expédition, qu'aussitôt après son arrivée à Ghazna il écrivit à Couttoub une lettre dans laquelle il lui donnait le nom de son fils adoptif (1). Ce dernier fut rappelé à Délhy par les nouvelles qui lui arrivèrent de l'Ajmère.

Après la mort de Pittou-Ray, Gola son fils était devenu radjah d'Ajmère, et il s'était soumis au tribut envers le vainqueur de son père : aussi Mohammed le maintint-il dans le poste auquel sa naissance l'avait appelé. Mais après le départ des Ghaurides, un parent du nouveau souverain, nommé Himrage, se souleva contre lui, et rassemblant sous ses drapeaux tous les mécontens qui étaient en grand nombre, il chassa Gola du trône. Couttoub prit aussitôt les armes pour le rétablir. Il partit de Délhy avec vingt mille chevaux, battit sur sa route un général d'Himrage, marcha sur Ajmère et défit complétement Himrage lui-même. Ce chef des rebelles ayant péri

An 1195. De l'hég. 591.

(1) C'est là ce qui fait dire sans doute à l'historien brahmine que Couttoub était le frère naturel de Schah-Ouddin.

dans le combat, tous ses soldats se dispersèrent, et le rétablissement de Gola n'éprouva plus d'obstacle; mais Couttoub laissa auprès de lui un détachement de troupes sous les ordres d'un officier expérimenté.

De là Couttoub prit le chemin de Narwalla, capitale du Guzzerat. Le radjah Bimdéo ne s'attendait à rien moins qu'à une invasion ennemie; il n'avait que peu de soldats: il eut recours à la fuite, mais son pays fut horriblement dévasté. Couttoub chargé de butin retourna par Ajmère à Délhy, où son mariage avec la fille de Tagi, gouverneur persan du Kirman, l'ancienne Carmanie, devint l'occasion de brillantes fêtes; elles duraient encore que, s'arrachant des bras de sa jeune épouse, il se mit de nouveau à la tête de l'armée pour opérer sa jonction avec Mohammed qui venait de rentrer dans l'Hindoustan. La contrée de Biana fut réduite et reçut un gouverneur musulman; le fort de Goualior, réputé imprenable, dut pareillement se soumettre. Mohammed, avant de quitter l'Inde, en donna le gouvernement général au fidèle Couttoub.

An 1197. De l'hég. 593. Le vice-roi entreprit l'année suivante la conquête du Guzzerat. Ses troupes avaient été battues dans l'Ajmère; il avait aussi cet échec à venger. Il rassembla une puissante armée, purgea de rebelles cette province, et marcha sans s'arrêter sur

Narwalla qui ouvrit ses portes après un siége meurtrier et opiniâtre. Ses armes continuèrent d'être heureuses. La ville de Callinger, que sa situation sur le sommet d'une montagne escarpée semblait devoir défendre contre tous les efforts des musulmans, fut domptée par la famine, résultat d'un blocus étroit. Mhoba capitale du Calpi, Boudaoun au confluent de la Djumna et du Gange eurent le sort de Callinger.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis la conquête de Goualior, Mohammed avait succédé à son frère Yéaz ul Dien, mort sans enfans; et voulant signaler par quelque événement glorieux les commencemens de son règne, il avait porté la guerre dans le Turkestan; mais la fortune refusa de le seconder. Tacash, qui ainsi qu'on l'a vu s'était fait proclamer souverain de Charazm, fut d'abord contraint de se retirer devant les Ghaurides; mais bientôt après, soutenu par les Tartares de Samarcand, il remporta sur eux une grande victoire. Mohammed ne se sauva qu'avec la plus grande difficulté, et comme si tout s'était réuni pour l'accabler, les Gickers d'une part s'avancèrent en armes du côté de Lahor, et de l'autre, la ville de Ghazna déchirée par les factions tomba au pouvoir d'un omrah rebelle. Couttoub accourut au secours de son roi; il attaqua les Gickers, les battit et les dispersa; An 1203. De l'hég. 600.

alors les habitans de Ghazna tremblant des suites que pouvait avoir pour eux la révolte qu'ils avaient partagée en se soumettant au rebelle, se saisirent de sa personne, lui coupèrent la tête et achetèrent ainsi de Mohammed le pardon de leur crime.

Mohammed ne devait plus revoir sa capitale; il avait été obligé de séjourner à Lahor, afin de réprimer les incursions d'une autre tribu de Gickers qui habitaient vers les sources du Nilab, l'une des branches du Sind, et qui, se retranchant dans leurs montagnes quand ils étaient poursuivis, bravaient impunément tous les efforts des Ghaurides. Ces Gickers n'étaient pas moins sauvages et moins féroces qu'ils étaient courageux et entreprenans. Quand il leur naissait une fille, ils l'égorgeaient sans pitié, à moins qu'il ne se trouvât quelque personne qui voulût s'en charger. Cette coutume barbare rendait les femmes très-rares parmi eux; aussi, contre l'usage presque général des peuples de l'Orient, une seule femme avait plusieurs maris. La religion de ces Gickers était conforme à leurs mœurs, ou pour mieux dire ils n'avaient point de religion. On prétend qu'un prisonnier musulman, qui était devenu l'esclave du chef de la tribu vint à bout de le convertir à la loi du prophete. Mohammed profita de cette circonstance pour se faire des alliés de ceux qu'il

n'avait pu vaincre; il envoya des présens et des titres d'honneur au nouveau converti, et celui-ci, entraînant ses sujets par l'exemple, en fit à son tour des musulmans zélés.

Lorsque les affaires de l'Inde furent entièrement réglées, Mohammed, qui depuis long-temps nourrissait le désir de se venger des Charazmiens, laissa un gouverneur à Lahor, et, prenant avec lui toutes les troupes dont il pouvait disposer sans compromettre la sûreté de l'Hindoustan, il se mit en route pour Ghazna. La circonstance lui semblait favorable pour envahir le Turkestan. Le roi Tacash venait de mourir; son trône, encore mal affermi sur ses bases, était tombé au pouvoir d'un jeune homme sans expérience. Il était permis à un vieux guerrier de concevoir l'espérance des triomphes; Mohammed ignorait que le fils de Tacash compensait par le génie ce qui lui manquait du côté des années, et peut-être aurait-il succombé sous les armes du fils comme sous les efforts du père, s'il avait pu le combattre; mais il touchait au terme de sa carrière agitée : il n'était pas encore sorti du territoire indien, que vingt assassins, conduits par la vengeance, lui arrachèrent la vie. C'étaient des Gickers dont les parens avaient péri pendant la dernière guerre. Ils s'introduisirent dans sa tente, au moment où livré au

An 1205. De l'hég. 602.

repos il n'avait auprès de lui que deux esclaves sans armes. Percé de quarante coups de poignard, il passa des bras du sommeil dans ceux de la mort.

ELDOZE à Ghazna. COUTTOUB à Délhy.

Il eut pour successeur son neveu Mahmoud, prince faible, indolent, tout occupé de ses plaisirs. Pour s'y livrer sans obstacle, il confirma le gouverneur de Lahor dans sa charge, donna le commandement de Ghazna à l'esclave Eldoze, l'un des anciens favoris de son oncle, revêtit l'esclave Couttoub des ornemens royaux, se retira dans la ville de Gaur, patrimoine antique de sa famille, et se contentant d'un tribut de Couttoub s'enferma dans son harem. Cette lâche conduite, si contraire aux intérêts d'un empire entouré d'ennemi puissans, produisit les résultats qu'on devait naturellement en attendre. Nassar Eddin, gouverneur du Moultan, se rendit indépendant; Eldoze (1) se fit couronner à Ghazna, ne reconnaissant dans Mahmoud qu'une vaine suprématie, et Couttoub consolida son pouvoir à Délhy.

Cependant une année s'était à peine écoulée depuis la mort de Mohammed que l'ambitieux Eldoze, voulant ajouter à ses domaines les riches

---

(1) Orme et d'Herbelot l'appellent *Tagedin-Ildiz.*

provinces du Penjab, marcha sur Lahore avec une armée. Couttoub n'en eut pas plus tôt reçu la nouvelle que rassemblant ses meilleures troupes il vola au secours de cette ville. Après une lutte opiniâtre, Eldoze battu prit la fuite. Couttoub le poursuivit jusqu'à Ghazna dont il se rendit maître, et le peuple inconstant l'accueillit avec de vives acclamations comme le plus digne héritier de Mohammed. L'amour des plaisirs, déjà si funeste à Mahmoud, manqua de le conduire lui-même à sa perte. Couttoub parut n'être monté sur ce nouveau trône que pour s'abandonner à la plus molle oisiveté : il oublia que sa fortune était le fruit de son activité et de son courage, et qu'il avait besoin pour la conserver des mêmes vertus qui l'avaient créée. Ce moment ne fut point perdu pour ses ennemis; ils s'adressèrent secrètement à Eldoze qui, ayant rallié ses partisans, tomba sur la ville avec tant de promptitude et d'une manière si imprévue que Couttoub sans défense fut contraint à son tour de chercher son salut dans la fuite. Il rentra par Lahore dans l'Hindoustan. La leçon qu'il venait de recevoir de la fortune eut pour lui des résultats salutaires; il ne s'attacha plus qu'à rendre ses sujets heureux en établissant parmi eux l'ordre, la paix et l'autorité des lois. Malheureusement il ne survécut guère à sa réforme; il périt d'une

chute de cheval, laissant après lui une réputation méritée de science militaire, et surtout de générosité : pendant bien long-temps, pour exprimer qu'un homme était libéral, on a dit : *Il est généreux comme Couttoub-oul-Dien.*

CHAPITRE IV.

DES SUCCESSEURS DE COUTTOUB, JUSQU'A L'EXTINCTION DE LA DYNASTIE GAURIDE, ISSUE DE CE PRINCE.

ARAM, fils de Couttoub, fut son successeur. Ce prince faible et sans caractère se montra bientôt accablé sous le poids des affaires publiques. Tandis que Nassar-Eddin ajoutait plusieurs villes aux états qu'il avait usurpés, un autre ancien esclave de Mohammed, de la tribu de Chilligi, se rendait maître du Bengale. Dans le même temps plusieurs radjahs que Couttoub avait soumis au tribut secouèrent le joug. Tant de revers firent perdre au nouveau souverain l'affection des omrahs qui voulaient un prince actif et guerrier, tel qu'il le fallait en ces circonstances pour donner à l'empire naissant de Délhy le temps de se consolider sur ses bases. Ils envoyèrent un message secret mais pressant au gouverneur de Boudaoun, Altoumsh, gendre de Couttoub. Altoumsh qui n'avait pas moins d'ambition que de courage prit sur-le-champ les armes et s'avança

ARAM. An 1210. De l'hég. 607.

vers Délhy. Aram n'attendit pas l'ennemi dans la ville; il craignait d'être livré par les habitans. Cependant il essaya de résister au rebelle Altoumsh avec quelques troupes fidèles qui l'avaient suivi. Mais la fortune se déclara pour son adversaire; Aram perdit à la fois la bataille et l'empire.

ALTOUMSH Altoumsh descendait d'une noble famille tartare; Elim, son père, avait occupé le premier rang dans l'armée. Les heureuses dispositions d'Altoumsh et le germe des talens dont l'avait doué la nature furent aperçus par Elim, et firent naître en faveur de ce fils un sentiment de préférence qu'il ne chercha point à cacher. Ses autres enfans, jaloux de leur frère, l'entraînèrent un jour à la chasse, se saisirent de sa personne et le vendirent à des marchands qui le revendirent au prince de Bokhara. A la mort de son maître il fut conduit à Ghazna et successivement à Délhy, où il fut acheté par Couttoub pour cinquante mille pièces d'argent. Les services qu'il rendit à son nouveau maître lui valurent sa faveur constante, et après avoir passé par tous les grades militaires dont il se montra toujours digne, il finit par devenir l'époux de sa fille.

An 1215. De l'hég. 612. Les commencemens du règne d'Altoumsh furent troublés par la révolte; plusieurs omrahs mécontens de son élévation se liguèrent contre

lui et firent entrer dans le complot toute la cavalerie turque. Altoumsh attaqua les rebelles, les défit complétement, et rétablit la paix par le supplice des chefs de la révolte qui n'avaient point péri dans le combat. Instruit de ces succès, Eldoze qu'on a vu rentrer dans Ghazna voulut affecter la suprématie, et il envoya l'investiture à Altoumsh comme s'il eût été son seigneur suzerain; mais Altoumsh reçut le message avec beaucoup de hauteur, ce qui produisit entre les deux princes une haine profonde à laquelle il ne fallait qu'un prétexte pour éclater.

Mohammed de Charazm, devenu souverain par la mort de Tacash son père, avait terminé la conquête de l'Iran. Son ambition croissant avec sa fortune, il entreprit de s'emparer de toutes les régions voisines, et il subjugua effectivement l'ancienne Bactriane ou le Khorassan et les vastes provinces du Maouralnahr ou Transoxiane; enfin il tourna ses armes vers l'empire Gauride. Eldoze avait eu l'imprudence de le provoquer; il fut dépouillé de son royaume. Mahmoud eut le même sort, et ses états héréditaires de Gaur lui furent enlevés; il périt lui-même peu de temps après sous le fer de quelques assassins, qui ne firent peut-être qu'exécuter des ordres reçus. Quant à Eldoze, il s'était retiré dans son ancien gouvernement de Kirma, sur les fron-

tières de l'Inde, et il s'y était fortifié avec soin, construisant des retranchemens et levant des troupes pour les défendre. Mohammed se contenta de l'avoir chassé de Ghazna : il ne le suivit pas dans sa retraite. Forcé de renoncer à la possession de ce royaume, Eldoze essaya de se dédommager aux dépens de l'Hindoustan ; ce fut pour son malheur. Altoumsh se mit à la tête d'une armée de cent mille chevaux, et non-seulement il le vainquit dans une bataille rangée mais encore il le fit prisonnier, lui et tous les omrahs qui avaient suivi ses drapeaux. Eldoze fut enfermé dans une forteresse où il mourut peu de temps après, de mort naturelle suivant les uns, de poison suivant les autres.

An 1217. De l'hég. 614. Altoumsh avait encore un ennemi à combattre. C'était Nassar-Eddin, maître du Moultan et du Penjab. Le roi de Délhy ne craignait point, il est vrai, que Nassar entreprît de le troubler dans la possession de l'immense héritage de Couttoub ; mais Nassar pouvait facilement élever près de lui une puissance rivale ; il avait de vastes domaines et il cherchait encore à les étendre du côté du Bengale ; il avait vaincu le gouverneur Mohammed de Chilligi, et celui-ci avait invoqué le secours d'Altoumsh. La politique devait faire accueillir cette demande ; Altoumsh arma pour la la défense de Mohammed, et Nassar fut vaincu.

Mais tandis que le roi de Délhy affermit son trône par des victoires, l'empire de Charasm fondé sur les ruines de celui de Ghazna chancèle sur ses bases et menace de s'écrouler.

Mohammed, fils de Tacash, était parvenu au plus haut degré de puissance. Maître de la Perse, du Khorassan, de la Bactriane, du Caboul, de Ghazna, de Gaur, du Maouaralnahr et de Lahore, il voyait sous ses lois cent peuples divers. Sa prospérité l'enivra et parce qu'il n'avait pas été vaincu il se croyait invincible. Il méprisa le tartare Gengiz qui traînant à sa suite des légions innombrables avait déjà conquis la moitié de l'Asie, et la fortune le punit par des revers de son imprudent orgueil. On prétend que le prince tartare avait voulu vivre en paix avec lui, qu'il lui avait envoyé des ambassadeurs et des présens, et que violant tous les principes du droit des gens Mohammed fit périr ces ambassadeurs. Quoi qu'il en soit, la guerre ne tarda pas à s'allumer entre les deux souverains, et Gengiz se mit en campagne avec une armée de sept cent mille hommes, s'il faut en croire ses historiens.

Mohammed, informé de la marche de son ennemi, rassembla ses meilleures troupes, celles qui avaient conquis l'Iran et subjugué les Gaurides, et il vola au-devant des Tartares; il con- An 1218. De l'hég. 615.

duisait quatre cent mille hommes. Ces deux armées immenses se rencontrèrent au-dessus de la rivière de Jaxarte, et le signal du combat fut donné sur-le-champ. La mêlée dura jusqu'à la nuit sans interruption : cent soixante mille Charazmiens restèrent sur le champ de bataille; le nombre des morts fut encore plus grand du côté des Tartares. Le lendemain et les jours suivans les deux armées restèrent dans leurs lignes, jusqu'à ce que Mohammed, comptant sur la résistance de ses places fortes et sur le refroidissement de l'ardeur martiale de Gengiz, eut pris le parti impolitique de la retraite.

Mais dans un cœur tel que celui du Tartare, les obstacles ne faisaient qu'irriter le désir de vaincre. Des troupes nouvelles vinrent de toutes parts remplacer les soldats qui avaient péri; aussitôt formant divers corps d'armée dont il donna le commandement à ses quatre fils, en réservant un pour lui-même, il envahit les états de Mohammed par cinq côtés différens. La ville de Bokhara succomba la première après un long siége; elle fut livrée au pillage et ses remparts abattus annoncèrent aux autres villes de l'empire le sort qui les attendait. La cité fameuse de Samarcand fut bientôt après investie : deux partis nombreux se formèrent dans son sein. L'un fidèle à l'honneur voulait se défendre; l'autre guidé par l'in-

térêt personnel voulait se soumettre et acheter par cette lâcheté la clémence de Gengiz-Khan. Cette opposition de sentimens et de volontés dans une place assiégée ne pouvait manquer d'être funeste : Samarcand, où Mohammed avait mis cent mille fantassins et dix mille chevaux outre sa garnison ordinaire, Samarcand eut à peu de chose près la destinée de Bokhara. La ville de Charazm ne fut pas plus heureuse; toutes celles de la Perse, du Turkestan, du Caboul furent aussi contraintes d'ouvrir leurs portes.

Le malheureux Mohammed, poursuivi de contrée en contrée, de ville en ville, de retraite en retraite, parvint malade et presque seul sur les bords de la mer Caspienne; il s'enferma dans une petite forteresse que son peu d'importance semblait mettre à l'abri de toute tentative de l'ennemi. Mais Gengiz-Khan n'était pas satisfait d'avoir couvert de soldats les vastes régions qui naguère formaient le domaine de son rival, il voulait avoir sa personne, le faire servir à son triomphe. Le dernier asile de Mohammed fut découvert; soudain un corps de cavaliers mogols se présente aux pieds des remparts; le prince n'eut que le temps de se jeter dans un navire que ses amis tenaient toujours prêt. Plusieurs de ces cavaliers poussèrent même leurs chevaux dans les flots, sans pouvoir atteindre la barque fugitive; et leur

commandant, imaginant qu'elle irait aborder à quelque port du rivage de cette mer qui formait la limite occidentale de l'empire Charazmien, envoya des détachemens sur toute la côte. Mohammed prit terre dans une île inhabitée qui se trouve vers la pointe méridionale de la mer Caspienne. Là, à l'aspect de sa misère, de ses grandeurs éclipsées, de l'abandon déplorable où il se trouvait, incapable de soutenir le poids de l'adversité, dévoré de soucis, de regrets et d'inquiétude, il s'écria douloureusement : « Infortuné! de ce vaste empire qui s'étendait jusqu'aux sources du Sind, te restera-t-il seulement quelques pouces de terre où tu puisses mourir en paix! »

Mohammed parlait de la mort; la mort pouvait seule mettre un terme à ses peines; elle vint le frapper peu de jours après, sous une humble tente que les serviteurs qui lui restaient encore avaient dressée sur le rivage. Ses restes furent inhumés sans pompe au milieu du sable sur le bord de la mer. Il eut pour successeur Gélal-Eddin (1), l'aîné de ses enfans. C'était un prince actif, entreprenant, courageux, doué de qualités brillantes et d'une ame supérieure aux revers : il aurait relevé sur ses fondemens le trône de Cha-

(1) Jelal-oul-Dien, suivant Férischta.

razm, si les destinées de cet empire n'eussent été accomplies. La fortune sembla d'abord sourire à ses efforts généreux : il reprit Candahar et Ghazna, et il remporta deux grandes victoires sur les généraux de Gengiz ; mais bientôt la mésintelligence se mit dans son armée. Il avait dans ses rangs un corps nombreux de cavalerie turque. Des querelles survinrent entre les officiers turcs et ceux de Charazm. Les premiers, mécontens, se retirèrent entraînant leurs soldats ; Gélal-Eddin n'eut bientôt que trente mille hommes sous ses ordres. C'étaient, il est vrai, des soldats aguerris, mais les Tartares n'avaient ni moins de bravoure ni moins de courage, et leurs légions étaient innombrables.

Cette défection des Turcs était d'autant plus fâcheuse qu'elle arrivait au moment où le prince tartare, irrité du double échec reçu par ses troupes, marchait sur Ghazna en personne, suivi de trois cent mille combattans. Gélal-Eddin, contraint d'abandonner cette place, se retira sur les rives du Sind. L'armée tartare s'était mise à sa poursuite ; elle l'atteignit non loin de ce fleuve. Le prince de Charazm se défendit avec le plus grand courage, et pendant dix heures il soutint avec ses braves soldats tous les efforts des Tartares ; mais ceux-ci étaient dix contre un. Vingt mille Charazmiens avaient déjà succombé ; le

reste, pressé entre le fleuve et l'ennemi, continuait de combattre mais sans aucun espoir de salut. Gengiz, qui voulait prendre Gélal-Eddin vivant, avait donné l'ordre exprès de respecter ses jours, et les Tartares obéissans pressaient de leurs impénétrables masses le prince et ses défenseurs, mais ils ne faisaient point usage de leurs flèches. Alors Gélal-Eddin qui devina l'intention des Tartares, jugeant que la mort ou la captivité étaient inévitables, et préférant la mort à l'esclavage, s'élança dans le fleuve. Il montait un excellent cheval qui, répondant pour ainsi dire aux voeux de son maître et luttant avec force contre les vagues et la rapidité du courant, parvint heureusement à la rive opposée. Gengiz était accouru sur les bords du fleuve; il admirait la généreuse audace de son ennemi. Sa surprise fut au comble quand il le vit, du milieu des flots, lancer des flèches contre lui-même. Plusieurs officiers tartares et mogols, excités par la présence de leur souverain, se montraient disposés à le poursuivre; mais Gengiz-Khan ne le permit pas, et il s'écria, plein d'enthousiasme: *Heureux sera le fils qui pourra se vanter d'un tel père!*

An 1221. De l'hég. 618. Gélal-Eddin rallia quelques débris de ses troupes qui avaient traversé le fleuve au-dessus du lieu où la bataille s'était livrée, et, autant par son infatigable activité que par la confiance qu'il

savait inspirer, il parvint en peu de temps à former une seconde armée. Heureusement pour lui Gengiz-Khan n'avait point jugé convenable de s'enfoncer dans l'Inde; il était retourné vers le Candahar, d'où il fut même obligé de prendre le chemin de la Tartarie parce que les Chinois menaçaient de rompre les chaînes qu'il leur avait imposées. Gélal-Eddin, trop faible encore pour faire sur Ghazna aucune tentative sérieuse, chercha à se composer un royaume dans l'Inde afin de remplacer celui qu'il perdait, et il fit quelques conquêtes dans le Moultan et le Penjab. Altoumsh justement alarmé rassembla une puissante armée et la conduisit en personne à la rencontre de ce dangereux ennemi. Gélal-Eddin était hors d'état de résister : il se retira vers Lahore. Mais Nassar-Eddin avait de son côté réuni des troupes, et profitant du désordre inséparable d'une retraite forcée, il le harcela si vivement dans sa marche qu'il le contraignit à repasser le Sind, et à chercher un asile (1) dans les montagnes voisines de Gaur.

---

(1) Le brave mais infortuné Gélal-Eddin profita de l'éloignement de Gengiz-Khan pour tenter de nouveau la fortune, et il recouvra en effet une partie de ses états ; mais trois ou quatre ans après la mort de son implacable ennemi,

Cependant Altoumsh ne perdait aucune occasion d'agrandir ses domaines en consolidant son pouvoir. Il avait protégé contre Nassar-Eddin Yéas de Chilligi, prince du Bengale. Quelque temps après il exigea un prix pour les secours qu'il avait donnés; il le contraignit à lui payer un tribut; plus tard il le dépouilla même du Bengale. Encore Yéas ne put-il jouir long-temps du Bahar qu'on lui avait laissé. Le nouveau gouverneur du Bengale lui fit la guerre, battit ses troupes et s'empara de ses villes; Yéas périt les armes à la main. Un autre musulman nommé Cabaja s'était rendu maître de quelques provinces sur la rive de l'Indus : Altoumsh marcha contre lui, et le chassa d'Outch sa capitale; tout le pays se soumit au vainqueur. La forteresse de Rantampor suivit l'exemple d'Outch; le fort de Mandou, boulevard de la contrée de Sewalic, fut pareillement forcé d'ouvrir ses portes.

La satisfaction que durent causer tant de succès au roi de Délhy fut troublée par le chagrin d'avoir perdu son fils aîné : il chercha des distractions dans des guerres nouvelles. Sous le rè-

---

la trahison s'arma contre lui, et il périt sous les coups d'un lâche assassin, en 1231, dans la province du Kurdistan. La race royale de Charazm s'éteignit avec lui.

gne du faible Aram, la fameuse forteresse de Goualior était retombée au pouvoir des Hindous : Altoumsh résolut de la reprendre. Ce n'était pas une entreprise facile ; les remparts de Goualior semblaient défier la plus formidable armée, et il paraissait à peu près inutile d'employer la force ; il se contenta de bloquer étroitement la place, comptant que la famine lui livrerait ses défenseurs. Son attente ne fut point trompée ; le gouverneur du fort voyant ses provisions épuisées s'évada furtivement dans la nuit, et dès le lendemain la garnison capitula.

Altoumsh ne borna pas là ses entreprises ; il conduisit ses troupes victorieuses dans le Malava, réduisit en passant le fort de Belsay et se rendit maître de la célèbre cité d'Oujein, capitale renommée de Vicramaditya. Mais le vainqueur ternit la gloire de ses conquêtes par un double acte d'intolérance religieuse et de fausse politique. Il y avait dans la ville un temple magnifique dédié à Mahakali. Les Hindous avaient voulu, en l'élevant, remplacer celui de Soumnaut que Mahmoud avait renversé ; il était construit sur le même plan et ne possédait pas moins de richesses. Outre l'idole de la divinité, il y avait plusieurs statues d'airain parmi lesquelles on distinguait celle du héros de la contrée, Vicramaditya : Altoumsh fit abattre le temple de fond en com- An 1231. De l'hég. 629.

ble, et la statue du fondateur révéré de la monarchie d'Oujein, transportée à Délhy, fut mutilée et brisée à la porte de la grande Mosquée.

An 1235. De l'hég. 633. Quelque temps après cette expédition, il porta de nouveau ses armes dans le Moultan; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de retourner à Délhy où, le mal empirant, il mourut après un règne de vingt-six ans. Il emporta dans la tombe les regrets des musulmans qui le regardaient comme un prince courageux, habile et entreprenant. Il eut pour successeur Férose, son fils, qui se trouvait à Délhy au momentde sa maladie.

FÉROSE I. Ce prince avait donné de lui les plus belles espérances; il avait fait voir du génie et de la bravoure, et dans le gouvernement de Lahore que son père lui avait confié, ses talens administratifs s'étaient montrés avec avantage; mais à peine fut-il monté sur le trône que, s'abandonnant tout entier aux plaisirs du harem et laissant à des mains avides ou cruelles tout l'exercice de sa puissance, il perdit en très-peu de temps l'affection des grands et l'amour du peuple. Mohammed son jeune frère, gouverneur d'Oude et du Bengale, fit servir le mécontentement de la nation à ses ambitieux desseins d'indépendance; d'autres gouverneurs se révoltèrent; à Délhy les omrahs conspirèrent ouvertement et levèrent des troupes. Férose, sortant alors de sa molle apathie,

réunit son armée et en prit le commandement. Il ne fut pas plus tôt entré en campagne qu'une partie de ses troupes l'abandonna; une bataille perdue acheva de ruiner sa fortune.

Les omrahs restés à Délhy l'avaient déclaré déchu de la couronne; ils élurent à sa place Rizia, sa sœur aînée, princesse du plus grand mérite (1). Férose, abandonné de tous, finit par tomber entre les mains des rebelles, qui l'enfermèrent dans une prison étroite où la mort l'attendait. Il n'avait régné qu'environ sept mois. On prétend que Rizia ne fut pas étrangère à sa fin prématurée. Quoi qu'il en soit de cette imputation, elle ne jouit pas tranquillement elle-même du rang où une faction l'avait fait monter. Une autre faction non moins puissante s'agitait à Lahore; elle ne tarda pas à prendre les armes. Mohammed, qui avait conservé le gouvernement d'Oude, accourut pour défendre sa sœur; mais la fortune favorisa les rebelles; ses troupes furent battues; il fut lui-même fait prisonnier. Rizia ne perdit point courage; elle leva une armée pour RIZIA, reine.

(1) Quand Altoumsh était parti pour l'expédition de Goualior, il l'avait nommée régente de l'empire. Comme on lui demandait la raison de la préférence qu'il donnait à sa fille sur ses enfans mâles, c'est, répondit-il, parce que de tous mes enfans Rizia seule a la tête et le cœur d'un homme.

l'opposer à ses ennemis, et appelant la ruse à son secours, elle parvint à semer la méfiance et la division parmi eux. Ce fut au moment où par suite de leur désunion ils commençaient à opérer leur retraite, que l'armée royale les attaqua. Le succès ne fut point douteux; les principaux chefs des rebelles furent pris et envoyés au supplice; tout le reste se dissipa. Kabirc, gouverneur de Lahore, fit parvenir à Délhy l'offre de se soumettre, et cette offre accompagnée de riches présens fut aussitôt acceptée. L'exemple de Kabirc entraîna les autres gouverneurs de province, de sorte que l'autorité de Rizia fut généralement reconnue par tout l'empire. Elle aurait régné sans opposition si elle n'eût fait naître le mécontentement parmi les omrahs qui l'avaient le mieux servie, par l'élévation d'un de ses favoris au premier poste de l'état.

An 1239. De l'hég. 637. Ce favori s'appelait Jemmal; il était originaire de l'Abyssinie, et il avait passé dans l'esclavage les premières années de sa jeunesse. Rizia le nomma capitaine-général de l'empire, ce qui mettait dans ses mains l'exercice de l'autorité suprême. Les omrahs irrités d'un tel choix se liguèrent contre leur souveraine; le gouverneur de Lahore et celui de Tibérhind entrèrent dans la conjuration. Rizia marcha sans délai contre les deux soubabdars, et celui de Lahore fut

obligé pour la seconde fois de s'humilier devant elle; elle fut moins heureuse avec Altounia, gouverneur de Tibérhind. Les Turcs, qui faisaient la principale force de son armée, se mutinèrent et firent soulever tous les autres soldats. Jemmal périt dans le tumulte, et Rizia, chargée de fers fut conduite au camp d'Altounia. Les révoltés reprirent sur-le-champ la route de Délhy, où à peine arrivés ils mirent la couronne sur la tête de Byram, aussi fils d'Altoumsh.

Cependant Rizia avait conquis sa liberté en devenant l'épouse d'Altounia, et l'armée que celui-ci avait réunie pour la renverser du trône, renforcée par un corps nombreux de Jickers, de Jattes et d'autres peuples des bords du Sind, venait de rentrer en campagne pour la remettre en possession de ses états et venger ses injures. Une bataille meurtrière fut livrée presque aux portes de Délhy. Rizia, vaincue, s'enfuit à Tibérhind. Une seconde tentative de cette princesse fut encore plus malheureuse, car elle et son époux tombèrent aux mains de Byram qui les fit assassiner dans leur prison. L'infortunée Rizia avait régné trois ans et demi.

Byram était un prince artificieux mais timide, BYRAM II. unissant la faiblesse à la cruauté, armant contre ceux qu'il craignait la trahison et la perfidie. Tiggi, son beau-frère, lui donnait de l'ombrage

par le grand crédit dont il jouissait; il ne redoutait pas moins son propre vizir : il chargea deux esclaves turcs de les assassiner. Le premier tomba sous leurs coups; le second ne fut que blessé. Les Turcs reçurent la liberté pour prix de leur crime, mais le vizir conserva son emploi. Plusieurs omrahs conspirèrent alors contre ce ministre afin d'avoir ses dépouilles. L'un des conjurés craignant que la révolte, après avoir renversé le sujet, n'attentât à la vie même du prince, révéla tout ce qu'il savait. Des cavaliers furent envoyés au lieu où les conjurés s'étaient réunis. Ceux-ci, avertis du danger qu'ils couraient, se dispersèrent avant l'arrivée de ces cavaliers. Byram ne fit alors contre eux aucune poursuite. Paraissant même avoir tout oublié, il donna divers commandemens de places et de forteresses aux chefs de la conspiration. Au bout de quelques mois et quand il les vit s'endormir dans une imprudente sécurité, il envoya contre eux des assassins.

An 1241. De l'hég. 639. Cette lâche conduite acheva d'indisposer les omrahs. Le vizir, homme non moins artificieux que son maître, voulut profiter pour lui-même du mouvement des esprits. Oktaï, l'un des fils de Gengiz et son successeur au trône de la Tartarie, avait envoyé une armée assiéger Lahore. Le gouverneur Mallek, trouvant parmi ses trou-

pes un esprit de révolte impossible à vaincre, avait abandonné la place; la garnison se réunit alors aux Tartares pour la livrer au pillage. Ces funestes nouvelles parurent au vizir capables de servir ses propres desseins. Il se mit à la tête d'une armée nombreuse sous prétexte de marcher contre les Tartares; mais à peine fut-il à quelque distance de Délhy que, blâmant le premier l'administration de Byram, il fournit à tous les omrahs l'occasion de faire éclater leur mécontentement; ensuite il écrivit à son maître une lettre confidentielle dans laquelle il lui rendait compte de tout ce qui se passait, lui donnant à entendre qu'il n'avait paru entrer dans les vues des mécontens que pour connaître leurs sentimens secrets. Byram, quoique naturellement soupçonneux et méfiant, donna dans le piége; il envoya l'ordre au vizir de faire périr tous les omrahs coupables. C'était là ce que le ministre attendait; il assembla les omrahs, leur fit voir l'ordre de Byram, excita leur courroux au plus haut degré et en obtint le serment qu'ils le serviraient de tout leur pouvoir. L'armée reprit le même jour le chemin de Délhy. Byram, ouvrant enfin les yeux, fit quelques efforts pour se défendre; mais les privations inséparables d'un long siége, la crainte de voir emporter la ville d'assaut et surtout le peu d'affection des habi-

tans pour leur souverain produisirent enfin la révolte; ils se saisirent de sa personne, le jetèrent dans une prison où peu de jours après il perdit la vie, et ils ouvrirent leurs portes à l'armée du vizir.

MASSOUD IV. Un gendre d'Altoumsh, nommé Balin, chef d'une faction nombreuse, courut sur-le-champ au palais impérial et se fit proclamer souverain; le même jour une autre faction éleva au rang suprême Massoud IV, fils de Férose. La nation s'étant déclarée en faveur de ce dernier, Balin fut contraint de descendre du trône; il reçut en échange le gouvernement d'Ajmère et des provinces du Sind; son jeune frère eut un poste à la cour. Les chefs de la révolte se partagèrent les autres emplois; mais comme ils se méfiaient tous du vizir, ils l'entraînèrent un jour à la chasse, et saisissant le moment favorable ils le percèrent de coups et lui arrachèrent la vie.

Cependant les Tartares, qu'on désignait alors sous le nom de Mogols ou Mongouls (1), étaient

(1) Il paraît que de tout temps les plaines de l'Asie centrale ont été habitées par des tribus innombrables de pasteurs et de chasseurs, vivant constamment en état de guerre entre elles ou avec leurs voisins. Hérodote en comptait huit familles principales. Celle qu'il nomme *royale* habitait sur

sortis du Thibet, et ils avaient pénétré dans le Bengale. Les troupes de la province, renforcées

---

les bords du Tanaïs qui la séparait des Sarmathes, ancêtres des Huns; les *Nomades* résidaient entre la tribu royale et la mer Caspienne; les *Alains* étaient au nord du Caucase; on trouvait les *Messagètes* depuis les bords orientaux de la mer Caspienne jusqu'aux frontières de l'Inde; la *Khersonèse* taurique, aujourd'hui la Krimée, était peuplée par la race cruelle qui sacrifiait à Diane ceux que la tempête poussait sur leurs rivages. Hérodote parle aussi des *Bouddins* qui mangeaient la chair humaine: ils appartenaient à la race des Sarmathes.

Tels furent les ancêtres des Tartares modernes qu'on comprend ordinairement sous trois grandes divisions, subdivisées à l'infini: celle des Tartares proprement dits; celle des Kalmouks et celle des Mongouls ou Mogols. Les premiers habitent au nord-ouest de la mer Caspienne, les seconds occupent les contrées septentrionales de l'Asie centrale, les troisièmes sont répandus dans les régions méridionales jusqu'à l'Océan. Les Usbecks, les Nogaïs, les Zagataïs, les Kipzaks ou Cosaques, les Mancheous et plusieurs autres peuplades plus ou moins fameuses sont tous issus de la même souche.

Quant au *Turkestan* que les musulmans soutiennent être ainsi nommé de Turk qui fut suivant eux le fils aîné de Japhet et qu'ils regardent comme leur père, c'est le *Turan* des anciens Persans et de l'historien Férischta; on suppose qu'il doit son nom à Tur; fils de Féridan, l'un des plus anciens rois de la dynastie pishdadienne. Ce qu'on peut dire, d'après le témoignage unanime des écrivains sacrés et profanes, c'est que

par de nombreux détachemens que Massoud envoya, marchèrent à leur rencontre et leur firent essuyer une déroute complète. Ils reparurent l'année suivante vers les rives du Sind qu'ils tra-

---

toute cette contrée a été primitivement peuplée par les enfans de Japhet. Le Majouj des Arabes, évidemment le Magog de l'Écriture, était le second fils de Japhet, et peut-être le nom de Mogol est-il dérivé de *Magogli* (les enfans de Magog). Pour ce qui est des Tartares ou Tatars, ils proviennent de Tatar-Khan, descendant de Japhet au sixième degré, s'il faut en croire leur historien Aboulghazi Bahadour.

Les deux races tartare et mogole furent continuellement en guerre jusqu'à l'époque où la dernière fut totalement exterminée, à l'exception de deux familles qui se réfugièrent dans les montagnes et y restèrent ignorées elles et leur postérité pendant quatre siècles. Ces Mogols, dit Aboulghazi, habitaient au fond d'une vallée entourée de toutes parts de hautes montagnes; on l'appelait Irgana-Khan, vallée du précipice. Comme leur nombre s'était prodigieusement accru, ils tentèrent de sortir de cette retraite pour s'établir dans un pays plus étendu; mais toutes les issues étaient fermées par des rochers inaccessibles; ils ne retrouvaient plus le passage par lequel leurs ancêtres étaient entrés. L'un d'eux qui était forgeron ou maréchal s'aperçut qu'en un certain lieu la montagne, moins escarpée, se composait de mine de fer; il proposa d'y appliquer le feu. Cet avis fut suivi; chacun se mit sur-le-champ à transporter du bois et du charbon; on en fit une pile énorme qu'on alluma; le feu, dit la chronique, fut excité au moyen de soixante-dix grands soufflets.

versèrent, et ils investirent la ville d'Outch. Massoud qui ne manquait pas de courage voulut les combattre en personne; mais ils ne l'attendirent point, et ils se hâtèrent de regagner leurs

---

L'effet répondit à l'attente des Mogols; la mine fondit et coula en torrens; il se fit une ouverture par laquelle pouvait passer un chameau chargé; et ce fut par là que sortit la colonie. Ce récit d'Aboulghazi, ou plutôt ce conte qui peut au surplus avoir été fondé sur quelque fait historique, a joui pendant très-long-temps chez les Mogols d'une autorité non contestée. Encore au temps d'Aboulghazi ces peuples célébraient tous les ans une grande fête en commémoration de leur délivrance.

La guerre, continue l'historien, recommença aussitôt entre les Mogols et les Tartares; ceux-ci furent vaincus; après quoi les Mogols s'étendirent vers la Chine qu'ils désolèrent par leurs incursions. Ce fut pour s'en garantir que l'an 215 avant J. C., plus tôt même suivant quelques écrivains, l'empereur Shi-Ouang-Ti, de la dynastie de Tsing, fit construire la fameuse muraille; elle avait quinze cents milles de long. L'empire chinois fut en effet tranquille pendant soixante-dix ans. Après cet intervalle les Mogols recommencèrent leurs tentatives. Ils furent repoussés et défaits plusieurs fois par l'empereur Vou-ti, de la dynastie de Hun, qui en les poursuivant arriva jusqu'au Gange. Gengiz rendit la prééminence aux Tartares; les Mogols subjugués par ses armes furent incorporés dans les hordes tartares, et leur nom cessa presque d'être en usage pour désigner un peuple particulier.

frontières. Enivré de ce facile triomphe, Massoud crut avoir fait assez pour sa gloire; il s'adonna aux femmes et à la débauche, au point de perdre la raison dans les excès fréquens auxquels il se livrait. Les omrahs, qui depuis longtemps vivaient dans l'habitude des révoltes, envoyèrent un message secret à Mahmoud, oncle du roi, pour lui offrir la couronne, et malgré le danger de monter sur un trône qui depuis tant d'années n'était pour ses possesseurs qu'un glissant précipice, Mahmoud accepta l'offre avec empressement; il oublia même pour régner les lois sacrées de la reconnaissance, car il devait à Massoud, avec la liberté, les commencemens de sa fortune (1).

MAHMOUD II. An 1245. De l'hég. 643. Mahmoud était aimé; il ne lui fut pas difficile de lever une armée, et il ne tarda pas à marcher sur Délhy. A son approche, les omrahs et

(1) Lorsque Altoumsh eut perdu Nasir son fils aîné, gouverneur du Bengale, il nomma pour lui succéder Mahmoud alors très-jeune qu'il plaça sous la tutelle d'un de ses omrahs; mais à peine Altoumsh eut-il fermé les yeux que Mahmoud poursuivi par ses frères fut enfermé dans une étroite prison. Il y était resté jusqu'à l'avénement de Massoud qui non-seulement lui rendit la liberté, mais qui l'investit encore du gouvernement de Baraje. Il se conduisit dans son gouvernement avec beaucoup de sagesse, et il sut

leurs partisans prirent les armes, triomphèrent sans peine de la garde du prince, s'emparèrent de lui, le déposèrent et le confinèrent dans une forteresse dont les portes se fermèrent sur lui pour toujours. Le nouveau souverain fut proclamé avec pompe, et chacun parut se réjouir d'une révolution qui venait de s'opérer sans tumulte et sans secousse. On espéra pour tout l'empire le calme et la prospérité dont avaient joui les habitans de Barage, et Mahmoud II répondit en grande partie à l'attente des peuples.

Il commença par régler l'administration intérieure et par s'entourer de ministres zélés et habiles. Le poste de vizir fut confié à Balin, frère du gendre d'Altoumsh, de qui j'ai déjà parlé, et ce choix ne pouvait être plus heureux : Balin joignait aux talens militaires la science administrative; il était actif, judicieux, infatigable, et il

---

rendre heureux ses administrés. Ce fut sa réputation méritée qui attira sur lui les yeux des omrahs. Ce prince avait réellement de belles qualités, et il avait donné des preuves de force d'ame. Tant qu'il était resté en prison il avait refusé les secours du roi, ne voulant subsister que du produit de son travail. Aussi disait-il que quiconque ne travaillait pas pour sa nourriture ne méritait pas d'en avoir. Lorsqu'il fut sur le trône il devint le protecteur du peuple, le patron des savans et l'ami généreux des pauvres.

relevait toutes ses qualités par un dévouement à l'épreuve (1).

An 1246. De l'hég. 644. L'armée entra de bonne heure en campagne; conduite par le roi et son vizir, elle prit le chemin du Moultan. Elle campa sur les bords de la Sodra. De là Balin, à la tête d'un fort détachement, alla réduire quelques peuplades sur la rive gauche de l'Indus, tandis que Mahmoud en personne marchait contre les Jickers et les punissait, en désolant leur pays, de leurs incursions continuelles et surtout de leur alliance avec les Mogols, auxquels ils ouvraient les routes de l'Hindoustan. Il y avait dans ces contrées septentrionales plusieurs omrahs qui, profitant de la faiblesse des règnes précédens, s'étaient rendus maîtres des forteresses où ils résidaient, affectant l'indépendance et refusant de contribuer aux charges de l'empire. Balin les fit tous arrêter et les envoya prisonniers à Délhy. Le roi nomma pour les remplacer des officiers

(1) En l'élevant à cette charge, Mahmoud, dit-on, lui adressa ces mots : je confie à ta loyauté le soin de ma propre gloire et le bien de l'état ; j'espère que ta conduite remplira les vœux de ton prince et de la nation, et que tu ne feras jamais rien dont tu ne voudrais pas répondre devant Dieu. Balin lui fit la promesse d'une fidélité qui ne s'est jamais démentie.

dévoués, et l'autorité du trône fut pleinement reconnue dans le Penjab.

La conduite que tint Mahmoud en cette occasion, dit Férischta, rappelle celle d'Alexandre dans une occasion à peu près semblable. Quand le héros macédonien, vainqueur des Persans, voulut prendre la route de l'Inde, quelques-uns de ses vieux généraux refusèrent de le suivre. Leur désobéissance se communiquait aux soldats. Alexandre, inquiet, envoya un messager à son précepteur Aristote pour lui demander son avis. Quand le philosophe eut lu la lettre du prince, il entra sans répondre dans son jardin et, en présence du messager qui l'avait suivi, il donna ordre au jardinier d'arracher toutes les vieilles plantes et d'en mettre de jeunes à leur place, après quoi il congédia le messager surpris qui s'attendait à recevoir une réponse à la lettre qu'il avait apportée. Alexandre à qui le messager rendit compte de ce qui s'était passé, comprit parfaitement le conseil que lui donnait Aristote. Tous les vieux officiers furent cassés; quelques-uns même reçurent la mort, et des jeunes gens pleins d'ardeur et de zèle obtinrent leurs dépouilles.

Deux princes hindous, dont les états se trouvaient vers les sources de la Djumna entre cette rivière et la rive droite du Gange, avaient pris

les armés, et des succès avaient marqué leurs premiers pas; ils furent arrêtés par Balin au milieu de leurs triomphes; leur armée complétement battue se dissipa d'elle-même; leurs familles tombèrent au pouvoir du vainqueur, et ils ne parvinrent eux-mêmes à se sauver qu'avec beaucoup de peine. Une autre révolte éclata peu de temps après vers les montagnes de Marwar. L'infatigable Balin s'y rendit : le fort de Rantampour fut emporté, et la contrée entière rentra sous le joug.

An 1249. De l'hég. 647. La fortune semblait s'être attachée aux étendards de Mahmoud; Mahmoud de son côté, comptant sur ses faveurs, faisait une guerre continuelle aux rebelles, aux Jickers, aux Mogols, aux Hindous. L'attrait des plaisirs n'était pas même capable de le retenir; il volait du harem au camp, battait les ennemis et retournait du camp au harem. Ce fut ainsi qu'après avoir épousé la fille de son vizir, il s'arracha de ses bras pour courir vers les rivages du Sind que les Mogols menaçaient; il ne rentra dans sa capitale que lorsque le danger eut cessé. Avant son départ, il avait donné le gouvernement d'Outch et de Nagore au frère aîné de son beau-père. Cette promotion, qui semblait promettre à l'empire un défenseur fidèle et dévoué, faillit à produire les résultats les plus funestes.

On se souvient qu'après la mort d'Altoumsh, Balin, l'aîné, s'était emparé du trône qu'il ne garda qu'un jour. L'ambition ne s'était pas éteinte dans son cœur. Il ne fut pas plus tôt en possessoin de son gouvernement, qu'enivré des douceurs du pouvoir il travailla sans relâche à se faire des créatures afin d'arriver un jour à l'indépendance. Dès qu'il crut son parti assez fort, il fit éclater ses prétentions; Mahmoud marcha contre lui en personne, et à son approche les rebelles se dispersèrent. Balin lui-même prit la fuite et se tint caché jusqu'au moment où il jugea que le ressentiment du roi se serait calmé. Alors il envoya l'offre de sa soumission avec l'assurance de son repentir; et soit qu'il fût parvenu à faire illusion à Mahmoud, soit que le prince agît par ménagement pour son vizir, le pardon fut accordé et Balin reprit son gouvernement. Toutefois Mahmoud était homme; il ne put se défendre d'un sentiment secret de défiance contre son vizir. Cette méfiance était injuste; Balin, à Délhy, administrait l'état avec sagesse, et quand il était à la tête de l'armée il remportait des victoires.

Mais la gloire de Balin devenait importune à Mahmoud. Une armée mogole s'était avancée du côté de Lahore; le roi donna le commandement des troupes à son neveu Shère, bien digne An 1251. De l'hég. 649.

au fond du poste où il montait. Ce jeune prince, aussi courageux que prudent, s'attacha un corps nombreux de cavalerie qu'il exerça au maniement des armes, et qu'il sut rendre invincible en le soumettant à une discipline inconnue jusqu'à ce jour aux musulmans. Non-seulement les Mogols furent éloignés du Moultan, mais encore ils furent chassés de Ghazna qui rentra pour quelque temps sous la domination des successeurs de Mohammed-Ghori. Il fallait à Shère une récompense: il l'obtint aux dépens de Balin l'aîné qui fut privé de son gouvernement et qui, chose à laquelle on devait peu s'attendre, se laissa dépouiller sans murmure et sans résistance.

Peu de temps après, le vizir lui-même fut disgracié. L'affection de Mahmoud pour cet habile ministre avait cédé à ses préventions. Un intrigant nommé Zingani s'empara de l'esprit du prince. Le sage Balin fut relégué à Hassi; tous ses amis, tous ses partisans furent destitués de leurs charges, et l'autorité souveraine tomba tout entière dans les mains de Zingani. Celui-ci abusant de sa faveur se conduisit avec tant d'insolence et de partialité, il se montra d'ailleurs si peu versé dans l'art de gouverner qu'il excita contre lui un soulèvement général. Les omrahs et le peuple demandèrent à grands cris le rappel

de Balin; une armée nombreuse, formée des détachemens de toutes les provinces, marcha sur la capitale en bon ordre. Mahmoud crut devoir céder au vœu de la nation. Zingani fut à son tour renvoyé; Balin reprit son poste, et il ne chercha à se venger de l'ingratitude de son maître qu'en lui rendant de nouveaux services; plusieurs révoltes furent apaisées et l'empire jouit pendant quelques années d'une paix profonde, qui fut à peine troublée par l'apparition d'un corps de troupes mogoles vers les frontières du Penjab.

La révolte des radjepouts de Séwalic et de Rantampour fut plus sérieuse. Ils avaient pris les armes en masse, et sous la conduite de leurs anciens radjahs ils commirent de grands dégâts dans les pays voisins. Le vizir se chargea d'aller combattre ces dangereux rebelles qui pouvaient se donner la main avec les Mogols et les introduire dans l'Hindoustan. Les radjepouts se replièrent vers les montagnes afin d'avoir l'appui de leurs forteresses. Balin les poursuivit sans relâche, les chassant de poste en poste jusqu'à leurs dernières retraites. Alors les radjepouts, réduits au désespoir, réunirent toutes leurs forces et se jetèrent comme des furieux sur l'armée ennemie. La bataille dura tout le jour et la perte des musulmans fut considérable, mais le génie et la bravoure de Balin décidèrent la victoire. Les radje-

An 1259. De l'hég. 657.

pouts finirent par être enfoncés de toutes parts; dix mille d'entre eux tombèrent sous le fer des musulmans, un plus grand nombre encore, parmi lesquels on comptait quatre-vingt-dix radjahs, furent faits prisonniers; le reste se jeta dans les montagnes désertes de Séwalic. Les prisonniers furent conduits à Délhy. La politique, rarement d'accord avec l'humanité chez les peuples de l'Orient, ordonna un sanglant sacrifice; tous les soldats reçurent des fers, mais les radjahs et les officiers, punis comme rebelles, furent mis à mort.

Vers la fin de la même année, Mahmoud reçut une brillante ambassade de la part de Hallacou, petit-fils de Gengiz et roi de Perse. Le vizir craignant que la démarche du prince tartare ne cachât quelque vue secrète et soupçonnant son envoyé de n'être qu'un honnête espion, résolut de déployer à ses yeux un appareil militaire formidable afin que le compte qu'il rendrait à son maître lui donnât une juste idée de la puissance de Mahmoud. Balin alla donc à la rencontre de l'ambassadeur avec un corps de cinquante mille chevaux, tous étrangers, à la solde de l'empire. Deux cent mille hommes d'infanterie étaient formés en haie sur la route; deux mille éléphans de guerre et trois mille chariots d'artillerie avaient été placés dans les inter-

valles qui séparaient les différens corps. A l'arrivée des Tartares, le vizir fit exécuter plusieurs évolutions militaires pour leur donner l'idée de sa tactique et de la discipline des troupes; ensuite il les fit entrer dans la ville et les conduisit au palais impérial. Ici tout était disposé avec la plus grande magnificence. Tous les omrahs, tous les principaux habitans de Délhy, une foule de princes tributaires, hindous et musulmans, formaient l'imposant cortége du monarque. Rien ne fut oublié de ce qui pouvait frapper l'imagination des Tartares.

Depuis cette époque jusqu'à la mort de Mahmoud, arrivée cinq ou six ans après, la paix de l'empire ne fut point troublée. Ce prince emporta les regrets de la nation; il les méritait parce qu'il avait toujours montré pour ses sujets les sentimens d'un père. Pour donner la mesure de son caractère, naturellement porté à la bienveillance, il suffit de rapporter le trait suivant. Un omrah qui se piquait de science, jetant un jour les yeux sur le Koran de Mahmoud, lui indiqua un mot qu'il prétendait être impropre. Mahmoud se mit à sourire, et il fit une marque au mot dont il s'agissait. Quand l'omrah se fut retiré, il effaça la marque qu'il avait faite et restaura le mot en entier. Comme on lui demandait quel motif le faisait agir de la sorte, il ré-

An 1265. De l'hég. 664.

pondit: «Je savais que le mot était bon; mais j'ai mieux aimé y faire cette marque que d'affliger le cœur de cet homme en lui démontrant son erreur.»

Les historiens musulmans louent aussi Mahmoud de sa tempérance et de son économie; mais il poussait peut-être ces vertus beaucoup trop loin pour un souverain. Il n'avait et ne voulut jamais avoir qu'une femme; encore la chargeait-il de tous les soins du ménage, comme s'il n'eût été que le dernier des musulmans. Quand sa femme se plaignait, il lui répondait que, simple dépositaire des biens de l'état, il ne devait pas les dissiper en dépenses superflues. On prétend même qu'il avait conservé la coutume de transcrire des manuscrits comme dans sa prison, et qu'il appliquait exactement à ses frais d'entretien le produit de ses copies, qu'il faisait vendre.

Férischta qui rapporte ces faits en prend occasion de juger Mahmoud avec sévérité. Il était plutôt, dit-il, l'image ou le simulacre d'un grand roi qu'il ne l'était réellement (1).

---

(1) Les hommes que la nature a doués d'une ame généreuse ont été presque toujours sobres, économes et simples dans leurs goûts: ils ont trouvé en eux-mêmes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une énergie féconde dont les effets

Mengokhan occupa le trône de Tartarie pendant tout le temps du règne de Mahmoud; et tandis qu'il poussait la conquête de la Chine méridionale, Hallacou étendant son empire à l'ouest par de grandes victoires s'emparait de Bagdad et du trône des califes que tenait encore après 523 ans la race dégénérée d'Abbas.

Mahmoud ne laissait point d'enfans mâles. BALIN. Balin, qui était son parent, fut proclamé empereur à l'unanimité; c'était pour lui une récompense due aux services qu'il avait rendus, et pour la nation le présage certain de la paix et du bonheur. Il était turc d'origine et de la tribu d'Albéri, à laquelle appartenait aussi l'empereur Altoumsh. Les Mogols de Gengiz ayant conquis son pays, il fut fait esclave et vendu à un marchand qui l'alla revendre à Bagdad. Il fut acheté par un musulman de Bassora. Celui-ci apprenant qu'il était parent d'Altoumsh le conduisit à Délhy et en fit don à ce prince qui le récompensa magnifiquement. Altoumsh trouvant en lui du mérite l'éleva

---

ont remplacé pour eux ce que le vulgaire appelle des jouissances. D'ailleurs la passion qui les porte au travail et aux grandes entreprises est incompatible avec l'amour du luxe et des profusions, qui plaisent tant au vice et à la mollesse; et en convenant que Mahmoud mit de l'excès dans son économie, faut-il le blâmer d'une vertu qui fait la richesse des états et la paix des peuples?

aux plus hauts emplois. Ce fut lui qui, s'étant jeté dans le parti de Byram, remporta deux victoires décisives sur la malheureuse Rizia.

Pendant le règne d'Altoumsh, quarante esclaves turcs de ce prince, jouissant tous d'un grand crédit (Balin était de ce nombre), se lièrent par une convention secrète dont le but était de s'emparer de l'empire après la mort du souverain, de le partager entre eux et de se prêter un mutuel secours, quels que fussent les évènemens. La jalousie qui se mit entre eux et les prétentions exagérées de quelques-uns empêchèrent l'exécution de ce plan. Depuis cette époque, une partie étaient morts, les autres occupaient des emplois éminens. Dès que Balin fut monté sur le trône, et c'est le seul reproche que l'histoire puisse lui faire, craignant qu'ils ne fissent revivre leurs anciens projets, il fit assassiner ou empoisonner tous ceux qui avaient survécu. Après cette sanglante exécution, il se montra tout le reste de sa vie si généreux, si humain, si compatissant, si juste qu'on peut dire de lui qu'il entra par un crime dans la carrière des vertus.

An 1266. De l'hég. 665. Peu de temps après son avènement, ses ministres lui conseillèrent de porter la guerre dans le Guzzerat et le Malava qui, disaient-ils, ayant été conquis par Couttoub, devaient former une partie intégrante de l'empire. Balin résista à ce

conseil, toute facile que l'exécution paraissait. Il représenta que les Tartares Mogols étaient devenus si puissans dans le Nord que tous les princes musulmans avaient subi leur joug odieux; qu'ainsi, au lieu de s'affaiblir par des guerres étrangères et de laisser les provinces de l'empire dégarnies de troupes, il ne fallait songer qu'à augmenter les moyens de défense afin de repousser les Tartares s'ils venaient attaquer l'Hindoustan. Pour agir conformément à des vues aussi sages, il fit passer des troupes dans le Bengale, afin de ramener à l'obéissance Mohammed fils d'Arsilla, qui en avait la souveraineté à la charge d'un tribut et qui depuis plusieurs années affectait l'indépendance absolue. En peu de jours Mohammed fut soumis. Cette expédition terminée, l'armée se porta vers le sud-est, à quatre-vingts milles environ de Délhy. Il y avait là une vaste contrée qu'on avait toujours négligé de réduire, parce qu'elle ne se composait que de déserts sablonneux coupés en quelques parties de forêts impénétrables. Elle servait de retraite à une tribu féroce appelée Mewat, vivant de vol et de pillage, et s'accroissant tous les jours des Hindous mécontens ou même des malfaiteurs qui fuyaient le châtiment. A l'approche de l'armée, les Mewats se sauvèrent dans les forêts; mais Balin faisant marcher devant les soldats un corps de pionniers

armés de haches et d'autres instrumens, les bois furent abattus et les Mewats pris comme des bêtes fauves. Il en périt, dit-on, près de cent mille, et le pays fut pour toujours délivré de leurs incursions qui souvent s'étendaient jusqu'aux portes de la capitale. Toute la contrée fut mise en culture; les parties, avant couvertes, produisirent d'excellentes terres qui reçurent des colonies, et sur lesquelles on bâtit quelques forts pour les protéger.

Il y eut encore la même année quelques révoltes partielles qui furent promptement apaisées. Des détachemens de cavalerie se rendaient par des marches forcées aux lieux où les rebelles se réunissaient; et ils passaient tout au fil de l'épée sans distinction de sexe ni d'âge. De telles mesures sont bien déplorables, s'écrie l'historien persan; on ne saurait les excuser dans tout autre gouvernement que celui de l'Hindoustan, où les révoltes étaient si communes à cette époque que, sans l'emploi de ces moyens terribles, l'autorité royale n'aurait jamais pu ni s'établir ni se consolider.

Balin conduisit ensuite son armée vers les montagnes de Jéhud, peuplées de tribus encore sauvages, et dont la possession était importante parce qu'elles produisaient les meilleurs chevaux de l'Hindoustan. Il employa près de trois ans à

cette guerre qui eut pour résultat la prise de toutes les forteresses du pays et la réduction des habitans.

De retour à Délhy, Balin reçut la nouvelle de la mort de Shère, neveu de son prédécesseur Mahmoud, lequel gouvernait encore, et toujours avec le même bonheur, toutes les provinces situées entre les cinq branches du Sind. Par ses talens militaires autant que par son activité, Shère avait constamment contenu les Mogols qui menaçaient ses frontières. Dès qu'ils eurent appris qu'il n'existait plus, ils recommencèrent leurs incursions; et le peu d'accord qui régnait entre les omrahs du pays, jaloux les uns des autres et aspirant tous à l'héritage de Shère, empêcha d'opposer aucune résistance efficace. Cependant Balin qui craignait les Mogols et ne voulait pas leur permettre de s'établir dans ses états, leva une armée d'hommes choisis, et donnant à son fils aîné Mohammed le gouvernement du Penjab et le commandement des troupes, il le chargea de chasser l'ennemi. Le jeune prince était accompagné des meilleurs officiers de l'empire; il était lui-même doué des plus belles qualités : il répondit pleinement à l'attente de son père (1). An 1269. De l'hég. 668.

(1) On rapporte de Mohammed qu'il faisait ses délices de

An 1279. De l'hég. 678. Depuis plusieurs années, l'Hindoustan jouissait d'une paix profonde; elle fut troublée par la révolte de Togril, gouverneur du Bengale. Cette contrée qui n'était d'abord que tributaire venait de rentrer sous la domination immédiate du roi de Délhy par la mort de Mohammed, fils d'Arsilla. Togril envoyé pour y faire reconnaître l'autorité de Balin, en obtint le gouvernement pour prix de ses succès. C'était un capitaine habile, mais plein d'ambition et d'audace. Il n'eût pas plus tôt pacifié le pays, qu'il porta ses

---

la poésie et de la société des savans. Il avait écrit de sa propre main un choix volumineux des meilleures pièces de vers qui avaient paru jusqu'alors. Ce recueil se composait de vingt mille stances, et le goût avait présidé à la collection. Parmi les savans qui résidaient à sa cour on citait Chosrou et Hassen; ils l'avaient suivi de Délhy. Mohammed fut visité à Lahore par Osman Marindi, qui avait la réputation du premier poëte de cet âge. On ajoute que Marindi ayant lu en présence du prince et des courtisans une pièce de vers, tous les auditeurs donnèrent les marques d'un plaisir presque extravagant, et que le prince au lieu de partager cette bruyante allégresse versa des larmes. On prétendit que c'étaient des larmes d'attendrissement et de plaisir; il paraît toutefois qu'elles coulèrent par un autre motif : le sentiment secret de son infériorité. Mohammed entretint aussi une correspondance active avec le fameux Sadi de Schiraz qui lui envoya une copie de ses poésies.

armes du côté de Jainagour (1) au sud-ouest du Bengale; il battit plusieurs radjahs hindous, fit un riche butin et emmena quatre ou cinq cents éléphans. Ses intentions durent dès ce moment paraître suspectes; car il n'envoya au roi aucune part du butin. Il arriva aussi qu'à cette époque Balin fut dangereusement malade; il passa même pour mort, et Togril saisissant l'occasion qui semblait s'offrir se fit proclamer roi. Balin revenu à la santé, fit marcher contre lui Tiggi, gouverneur d'Oude. Celui-ci fut malheureux; ses troupes, gagnées en partie par l'argent de Togril, furent complètement battues; une seconde armée sous les ordres de Tourmoutti, général turc, n'eut pas plus de succès. Alors Balin résolut de marcher en personne; il fit d'immenses préparatifs, et prévoyant que son absence serait longue, il pourvut au gouvernement de Délhy qu'il confia aux soins de son ministre Malleck.

Dès que Togril eut appris que l'armée royale s'avançait, soit qu'il ne se crût pas en état de résister, soit qu'il craignît la défection dans ses rangs, il rassembla ses troupes, ses éléphans, ses trésors, et prit la route de Jainagour, avec l'intention d'y rester jusqu'au départ de Balin. Celui-ci entra dans le Bengale sans trouver au-

---

(1) Ville de l'Orissa, près de Kattack.

cune opposition; mais, trompant l'espérance de Togril, il donna le gouvernement de la province à Hissam, et il se mit avec l'armée à la poursuite du rebelle. Comme celui-ci avait eu plusieurs jours d'avance, il avait si bien caché sa marche qu'on ignorait dans quel lieu précis il se trouvait.

Malleck, un des généraux de Balin, fut envoyé en avant avec sept mille chevaux, et l'ordre de ne rien négliger pour découvrir la retraite de Togril. Un officier nommé Mohammed Shir fut un jour chargé d'une reconnaissance; il n'avait que quarante cavaliers. Ayant aperçu dans la campagne un troupeau de bœufs, il s'avança rapidement pour se saisir de la personne des conducteurs. Ceux-ci, interrogés sur le lieu qui recélait Togril, gardèrent un silence obstiné. Mohammed fit trancher la tête à l'un d'eux : les autres, épouvantés, indiquèrent le camp de Togril qui était à quatre milles de distance; ils dirent que l'armée avait fait halte depuis le matin, et que le lendemain elle poursuivrait sa marche vers Jainagour. Mohammed envoya les bouviers à Malleck, et il continua lui-même d'avancer, afin d'examiner de près la position de l'ennemi. Parvenu au sommet d'une petite éminence, il vit l'armée de Togril campée dans une grande plaine; il distingua même la tente du rebelle.

Soudain son imagination s'exalte; il forme le plus hardi projet qu'il fût possible de concevoir, et il montre tant de confiance qu'il communique à ses soldats l'ardeur qui l'anime; la petite troupe s'approche du camp sans laisser voir ni sans inspirer aucune méfiance; elle entre sans obtacle : les rebelles la prennent pour un de leurs partis qui vient d'exécuter une reconnaissance; elle arrive à la tente royale qui est sur-le-champ renversée. Mohammed, le glaive à la main, frappe tous ceux qu'il y trouve, et s'écrie d'une voix forte : Victoire, victoire au sultan Balin! Togril se croyant surpris par l'armée ennemie, se trouble, s'élance sur un cheval sans selle et s'enfuit. Malleck, frère de Mohammed, l'aperçoit et court après lui; il est près de l'atteindre. Togril se jette dans la rivière qui traverse la route de Jainagour; une flèche l'atteint, il tombe de cheval. Mallek entre dans l'eau, le saisit par les cheveux et lui coupe la tête. Au même instant découvrant un parti ennemi, il cache la tête sous le sable, livre le corps au courant et a l'air lui-même de prendre un bain. Le parti rebelle s'approche, le questionne, lui demande s'il a vu le roi, et sur sa réponse continue sa route.

Cependant les gens de Mohammed ont jeté l'alarme au milieu du camp; comme Togril ne

paraît pas, la terreur s'empare des troupes; elles ne peuvent ni connaître la vérité ni compter leurs ennemis. En un moment, la déroute devient générale, la campagne se couvre de fuyards et les quarante braves restent maîtres du camp. Le reste de l'avant-garde royale, conduit par Malleck suivant les indications des bouviers, arriva un peu avant la nuit. Des exprès furent aussitôt envoyés à Balin; ils portaient la tête de Togril. Le roi donna sur-le-champ l'ordre du départ, et il entra le lendemain dans le camp du rebelle.

Balin fit amener devant lui les deux frères, et entendit de leur bouche toutes les circonstances de leur conduite extraordinaire. Il les écouta avec la surprise qui devait naître de ce récit; mais au lieu de leur donner des éloges comme ils s'y attendaient, il les blâma de leur imprudence qui non-seulement pouvait leur être funeste mais encore donner à Togril les moyens de se sauver; toutefois, quelques jours après, il les combla d'honneurs et de distinctions. Balin reprit ensuite le chemin du Bengale où il passa quelques mois, s'occupant d'en régler l'administration intérieure. En même temps ses officiers travaillaient sans relâche à la recherche de tous les coupables. Les membres de la famille de Togril, ses principaux adhérens, un grand nom-

bre de fakirs furent punis du dernier supplice. Balin se montra inflexible; on dit même qu'arrivé à Délhy, après trois ans d'absence, il voulait faire périr tous les prisonniers qu'il emmenait du Bengale, que des échafauds avaient été dressés sur la place publique et que ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté que ses ministres, unissant leurs efforts à ceux des cadis, des fakirs, des savans et de tous les principaux personnages, obtinrent la rétractation de la sentence de mort.

Jusque-là, toujours heureux dans ses entreprises, Balin avait vu la fortune attachée à ses armes. Un événement cruel vint empoisonner ses dernières années: la mort tragique de son fils bien-aimé Mohammed, gouverneur du Penjab. Dès que ce prince eut reçu la nouvelle du retour de son père après l'expédition du Bengale, il se hâta de se rendre à Délhy où Balin le reçut avec toutes les marques de la plus vive tendresse; mais l'apparition soudaine d'une armée mogole sur la rive droite du Sind ne permit pas à Mohammed de faire un long séjour dans cette ville. Il partit après avoir reçu les embrassemens et les instructions du roi; ils ne devaient plus se revoir. An 1282. De l'hég. 681.

Les Mogols furent battus et repoussés; leur chef Mohammed fut même tué dans le combat.

Timur de la famille de Gengiz, maître du Khorassan et de la Perse orientale, prit aussitôt les armes pour venger son ami Mohammed, et après avoir dévasté la campagne de Dévalpour et de Lahore, il tourna vers le Moultan où se trouvait alors le fils de Balin. Les Mogols ne tardèrent pas à rencontrer l'armée ennemie; ils l'attaquèrent avec fureur, et ils furent encore vaincus. Malheureusement le prince de Délhy, emporté par son boullant courage, se mit à les poursuivre jusqu'à ce que mourant de soif et de fatigue il fit halte auprès d'un étang pour se désaltérer; il n'avait avec lui que quatre ou cinq cents cavaliers. Le gros de l'armée n'avait pas reçu l'ordre de s'arrêter, de sorte qu'elle continua de s'éloigner, ce qui devint funeste à son chef. Un corps d'environ deux mille Mogols qui s'était tenu caché dans un bois pour se soustraire à la poursuite, avait choisi ce moment pour se sauver; il rencontra le faible détachement de Mohammed, et comptant sur l'avantage du nombre il l'assaillit avec rage. Les cavaliers de Délhy, quoique surpris de cette attaque imprévue, ne furent point découragés, et ils se défendirent avec tant de vigueur que les Mogols, trois fois enfoncés, durent trois fois revenir à la charge. Une flèche conduite par un destin ennemi vint frapper Mohammed au milieu de la poitrine au moment où

il se croyait enfin sûr de vaincre. Le prince expira au bout de cinq ou six minutes. Ses soldats consternés n'opposèrent plus qu'une défense incertaine; presque tous furent massacrés; ceux qui se sauvèrent ne le durent qu'à l'arrivée de l'avant-garde de l'armée royale qui revenait de la poursuite des ennemis; les Mogols ne l'attendirent pas, ils prirent la fuite.

A l'aspect du corps sanglant du prince, les cris de victoire se changèrent en tristes gémissemens; Mohammed était adoré, et depuis le dernier soldat jusqu'au plus ancien général tous versèrent des larmes amères. La douleur du roi fut extrême, il touchait alors à sa quatre-vingtième année, et depuis ce moment il ne traîna plus qu'une vie languissante. Obligé toutefois de pourvoir à l'administration de ses vastes états, il envoya dans le Penjab Kei-Khozrou fils de l'infortuné Mohammed, et il rappela auprès de lui son fils Kéra qu'il avait laissé dans le Bengale, avec l'intention de lui assurer son héritage.

Kéra passa quelque temps à Délhy, mais voyant que la vie de son père se prolongeait, ce qui retardait pour lui les jouissances du pouvoir suprême, il s'en retourna secrètement au Bengale où il pouvait les avoir. Le vieux monarque indigné de cette conduite écrivit sur-le-champ à Kei-Khozrou pour qu'il se rendît à Délhy, et dès An 1286. De l'hég. 685.

que le jeune prince fut arrivé, il le fit reconnaître en qualité de son successeur par les omrahs réunis, qui tous jurèrent de faire exécuter ses dernières volontés. Balin ne survécut que de peu de jours à cette cérémonie; il mourut ou plutôt il s'éteignit insensiblement et sans souffrance, laissant après lui la réputation d'un des plus grands princes de l'Orient.

L'opinion qu'on avait de sa justice et de sa sagesse était telle que tous les rois de la Perse et de la Tartarie recherchèrent son alliance; il passait en même temps pour si généreux que plusieurs princes orientaux, vaincus par les armes de Gengiz et de ses enfans, vinrent chercher un asile à sa cour; il y en avait du Turkestan, du Maver-ul-Nère, du Khorassan, de la Perse, de l'Irack, de l'Azerbijian, de la Syrie et de l'Asie-Mineure. Ils possédaient à Délhy des maisons, des esclaves et des revenus suffisans pour vivre avec splendeur. Les jours de cérémonie, ils étaient seulement tenus de se rendre à la salle du trône, où ils se rangeaient debout à gauche et à droite. Il n'y en avait que deux qui eussent le privilége de s'asseoir aux deux côtés du trône : ils appartenaient à la race des califes.

La cour de Balin était alors très-brillante. Outre la suite particulière des princes réfugiés, on y voyait les hommes les plus recommandables de

l'Inde en tout genre; les poètes et les savans n'y manquaient pas. Une académie nombreuse tenait ses séances dans le palais du prince Mohammed (1). Le prince Kéra son frère, qui avait plus de goût pour les plaisirs que pour la science, réunissait chez lui des danseurs, des musiciens et des comédiens. Les omrahs imitaient leurs maîtres. Des sociétés savantes ou seulement agréables se formaient dans tous les quartiers de la ville. Quant au souverain il avait la passion de la magnificence et du luxe, et chacun cherchait de son mieux à se régler sur lui. La garde à cheval qui se composait de mille nobles Tartares se distinguait par une brillante armure; ses chevaux, choisis parmi les plus beaux de la Perse, richement caparaçonnés, avaient tous des brides d'argent et des housses brodées. Les éléphans étaient aussi tout couverts d'or et de pourpre. Quand Balin sortait de son palais, cinq cents hommes, en superbe livrée, portant l'épée nue, couraient au-devant de lui et annonçaient son approche afin qu'on lui laissât un libre passage. Tous les omrahs le suivaient, chacun à la place que son rang lui assignait et rivalisant tous de luxe et de

(1) Ce prince est souvent désigné chez les historiens arabes sous le nom de Séhid.

pompe. Le cortége de ce prince était toujours très-nombreux, et il disait à ce sujet que c'était moins pour satisfaire sa propre vanité qu'il en usait de la sorte que pour exalter la royauté elle-même aux yeux du peuple.

Le goût qu'il montrait pour les choses d'apparat ne l'empêchait pas de bien choisir les hommes qu'il employait. Ce n'était jamais le plus riche qu'il nommait à un emploi, mais celui qu'il en jugeait le plus digne par son mérite; et, afin de ne pas se tromper sur le compte des individus, il s'attachait avec un soin extrême à connaître à fond tous ceux qui l'entouraient, étudiant leurs mœurs, leur caractère et la portée de leur talent. Si le mérite et la probité devenaient auprès de lui un moyen de fortune, l'incapacité ou le vice étaient des titres certains à la disgrace; il poussait même à cet égard la justice jusqu'à la rigueur, ce qui était d'autant plus extraordinaire que lui-même, tant qu'il ne fut qu'omrah, se montra fort adonné au vin, au jeu et aux femmes. Mais après son avènement, il parut un autre homme. Il prohiba l'usage du vin sous les peines les plus sévères, il fit divers réglemens de police relativement aux femmes publiques dont le nombre était prodigieux, il condamna au bannissement quiconque serait surpris jouant à des jeux de hasard.

Il ne montra pas moins de zèle à purger sa

cour et ses états des flatteurs et des usuriers. On lui dit un jour qu'un omrah, ancien serviteur de la couronne, mais accusé d'avoir acquis son immense fortune par des moyens peu légitimes, se plaignait de l'indifférence qu'il lui montrait. Cet omrah, ajouta-t-on, achèterait par un présent de plusieurs lacs de roupies une seule parole qui lui serait adressée du trône. Eh! quelle estime, répondit Balin, pourraient faire les gens de bien des paroles de leur prince, s'il les prodiguait indistinctement à des hommes notés d'infamie?

Balin aimait la justice et il la distribuait également à tous ses sujets, sans acception de personnes. Un ancien usage de l'Hindoustan autorisait un meurtrier à racheter sa vie en payant une somme convenue aux parens de la victime, si toutefois ceux-ci voulaient y consentir. Il abolit cette coutume qui tendait à interrompre en faveur des riches le cours de la justice, et il condamna peu de temps après à la peine capitale le gouverneur de Boudaoun, sur la plainte d'une pauvre femme dont il avait tué le fils.

Ce prince se montra constamment jaloux de son autorité. Un crime irrémissible à ses yeux c'était la révolte; il la poursuivait sans relâche, et si les coupables tombaient dans ses mains, il n'y avait pour eux aucun espoir de salut. Le châtiment n'atteignait pas seulement les chefs de la

rébellion, il s'étendait jusqu'aux derniers soldats.

Mais si de son vivant ses volontés avaient été respectées, il n'en fut pas de même après sa mort; il avait désigné pour son successeur, ainsi qu'on l'a vu, son petit-fils Kei-Khozrou, et tous les omrahs avaient prêté en ses mains le serment de leur future obéissance; mais à peine eut-il fermé les yeux que le chef de la justice, Malleck, cédant à l'impulsion d'une vieille haîne qu'il avait eue contre Mohammed père du jeune prince, se mit à exagérer devant les omrahs les inconvéniens d'un choix qui allait, disait-il, exposer l'état aux caprices d'un jeune homme d'un caractère violent et intraitable, et entraîner infailliblement la guerre civile, parce que le prince Kéra ne ferait pas facilement le sacrifice de ses prétentions. Il fit encore observer, en ce qui concernait Kéra lui-même, qu'il ne convenait pas plus à l'empire que Kei-Khosrou; que d'ailleurs son absence s'opposait à son élection. Tous les inconvéniens étaient levés par le choix de Kei-Kobad, fils de Kéra, prince d'un caractère doux et facile. Malleck avait une telle réputation de sagesse et de prudence consommée que tous les omrahs adhérèrent à sa proposition. Kei-Kobad fut élu et proclamé sans opposition, et Khozrou, s'estimant heureux de survivre à l'injuste exclu-

sion qu'on lui donnait, reprit à la hâte le chemin de Lahore, chef-lieu de son gouvernement.

KEI KOBAD.

Kei-Kobad n'avait que dix-huit ans quand il fut élevé à la dignité impériale. La nature lui avait prodigué tous les dons extérieurs; elle ne lui avait refusé même ni l'imagination ni les qualités de l'esprit, mais il tenait aussi d'elle un goût immodéré pour les plaisirs, ce qui le rendait peu capable de porter la couronne avec gloire. Le premier effet que produisit sur les mœurs publiques la connaissance de son caractère, ce fut de les dépraver et de les corrompre. Dès qu'on sut que le prince aimait le plaisir, chacun s'y livra sans réserve; les sages réglemens de Balin furent oubliés, et, la cour donnant l'exemple, Délhy ne fut plus qu'un lieu de débauche où l'on ne vit pas seulement des femmes dissolues afficher en public le scandale, où l'on vit encore, dit Férischta, des magistrats s'enivrer dans les rues et donner l'exemple du vice qu'ils étaient chargés de punir. Le prince lui-même, pour n'être point troublé dans ses jouissances, fit bâtir un palais sur les bords de la Djumna, et il s'y enferma avec des danseurs, des musiciens et des femmes, laissant l'autorité au mains de Nizam-ul-Dien, neveu de ce Malléck auquel il devait son élévation.

Nizam sentait bien que la conduite du roi le

rendrait odieux à la nation; il osa concevoir l'ambitieux dessein de monter sur le trône d'où il prévoyait que son maître serait forcé de descendre. Le perfide vizir commença par se délivrer d'un rival dangereux en faisant périr traîtreusement Khozrou, fils de Mohammed, auquel sa naissance et le choix de Balin donnaient des droits incontestables. Il fit ensuite assassiner tous les anciens serviteurs du feu roi. Ses mesures avaient été si bien prises que personne ne le soupçonnait d'être l'auteur de ces crimes; mais, les assassinats continuant toujours, son secret finit par transpirer, et il devint pour les musulmans un objet de terreur et d'exécration.

An 1288. De l'hég. 687. Cependant les Mogols avaient paru du côté de Lahore; une armée envoyée contre eux les avait repoussés, et la contrée en était complètement délivrée. Nizam tira parti de cet événement pour arracher au faible Kei-Kobad un arrêt de mort contre une foule de braves officiers, Mogols d'origine, qui depuis long-temps avaient pris du service dans l'Inde; il craignait leur fidélité: il les rendit suspects. Tous ces infortunés, appelés un jour au palais impérial par un ordre du prince, y furent égorgés à mesure qu'ils arrivèrent; et leurs biens confisqués allèrent grossir le trésor, ou pour mieux dire enrichir le ministre. Kei-Kobad avait pour ce scélérat une confiance

si aveugle que, lorsque des amis de son père ou de sa propre gloire hasardaient quelque remontrance ou voulaient l'éclairer sur la conduite de son vizir, il les lui dénonçait comme des ennemis, ce qui était les dévouer à l'assassinat.

Nizam se montrait si avide d'autorité et de pouvoir qu'il voulait dominer jusque dans le harem de son maître; il y avait en effet réussi par le moyen de sa femme qui y fut introduite avec le nom de *mère du roi*, et qui à ce titre y exerçait une espèce de souveraineté. Le vieux Malleck se repentait de son ouvrage. Il chercha par de sages conseils à ramener son neveu dans les voies de la modération et de la justice. Son âge avancé, il touchait à sa quatre-vingt-dixième année, devait donner à ses paroles toute l'autorité qui s'attache à l'expérience consommée. L'hypocrite Nizam lui répondit que son unique intention était de conserver la faveur du roi, et qu'ayant beaucoup d'ennemis, il ne pouvait sans imprudence abandonner aucune partie de son pouvoir.

Cependant le prince Kéra, qui gouvernait toujours le Bengale, informé de ce qui se passait à Délhy, avait lu dans le cœur du vizir et devinait ses projets odieux; il écrivit à son fils une lettre pleine de sages avis. Kei-Kobad n'en tint aucun compte. Kéra, jugeant alors qu'il ne pourrait le délivrer de l'obsession de son ministre qu'en em-

ployant la force, leva une puissante armée et s'avança sur Délhy. Kei-Kobad ne vit ou ne voulut voir qu'un ennemi dans son père; il réunit toutes ses troupes et courut à sa rencontre. Déjà on se préparait de part et d'autre à combattre; mais au moment d'en venir aux mains, Kéra fit auprès de son fils une dernière tentative; il lui écrivit de la manière la plus affectueuse, lui protestant qu'il ne désirait que son bonheur et le conjurant de lui accorder une entrevue.

Kei-Kobad ne résista point aux prières de son père; il consentit à le voir. Nizam qui redoutait cette conférence et ne pouvait l'empêcher, voulant en diminuer les dangers, obtint qu'elle n'aurait lieu que dans le camp de son maître, comme empereur de Délhy; il espérait que la fortune lui fournirait quelque moyen pour rompre les conférences, ou que peut-être Kéra offensé refuserait de faire les premiers pas; mais Kéra qui aimait tendrement son fils ne discuta point sur les conditions de l'entrevue, et déposant les droits paternels en faveur de l'amitié, il se hâta de se rendre auprès de Kei-Kobad. Celui-ci l'attendait monté sur son trône. Quand Kéra s'approcha, il reçut l'ordre de se prosterner trois fois contre terre suivant l'usage. Le noble vieillard ne put alors retenir l'explosion de sa douleur; un torrent de larmes sillonna ses

joues. A cet aspect, Kei Kobad attendri descend précipitamment de son trône, et va tomber aux pieds de son père qu'il conjure de lui pardonner son irrévérence. Kéra le relève, le reçoit dans ses bras, des pleurs coulent encore de ses yeux, mais ils sont de plaisir et de sensibilité.

Cette scène attendrissante promettait d'heureux résultats; mais le bien ne fut qu'apparent. L'adroit Nizam ne perdait point Kei-Kobad de vue, ou s'il était obligé de s'éloigner il l'entourait de serviteurs affidés, de sorte qu'au bout de vingt jours et après plusieurs entretiens qui ne purent rouler que sur des matières générales d'administration et de bien public, Kéra près de partir n'eut qu'un moment pour glisser à l'oreille de son fils quelques mots que Nizam ne pût pas entendre. Le vieillard prit le chemin du Bengale, triste et peu satisfait. *Il me semble*, disait-il à ses amis, *que j'ai pris congé en ce jour de mon fils et de son empire.* Quant au jeune prince, il parut durant quelques jours que les avis de son père avaient fait impression sur lui; mais Nizam lui offrit tant de distractions et de séductions nouvelles, inventant chaque jour quelque fête voluptueuse et capable d'allumer ses désirs, qu'il retomba dans toutes ses habitudes et s'y abandonna même avec tant d'excès que ses forces finirent par s'épuiser. Assailli par

une maladie cruelle, fruit amer de son intempérance, il commença de comprendre que Nizam, sous le voile obséquieux d'un lâche dévouement, était au fond son plus dangereux ennemi, et il fit sur-le-champ des projets sincères de réforme. Il fallait d'abord éloigner de lui son ministre : il le nomma au gouvernement du Moultan ; mais Nizam trouvait toujours des prétextes pour différer son départ. Alors quelques omrahs qui le haïssaient lui firent donner du poison ; on prétend même qu'ils n'agirent que sur l'ordre secret de l'empereur (1).

Kei-Kobad montra dès ce moment de bonnes intentions ; mais il était trop tard ; la fortune avait déjà marqué la fin de son règne et la chute de sa famille. Parmi les omrahs qu'il avait promus aux divers ministères depuis la mort de Nizam, on distinguait Malleck Férose, chef de la tribu afghane de Chilligi. Il avait caché jusque-là une ambition effrénée sous les apparences du zèle et de la loyauté; mais à peine fut-il investi d'une portion du pouvoir qu'il voulut le posséder tout entier. Kei-Kobad dont le mal n'avait

(1) Depuis quelque temps les rois de Délhy prenaient le titre d'empereur ; il paraît que cette innovation était due à Balin qui aimait la représentation et le faste.

fait qu'empirer était devenu paralytique de la moitié du corps. Quelques omrahs en crédit montrèrent des espérances coupables; les amis de la famille royale proposèrent de couronner Kei-Mourse, fils de Kei-Kobad et âgé seulement de trois ans. L'armée se divisa en deux grandes factions. Les Tartares en leur qualité d'étrangers (1), dégagés de motifs particuliers d'affection ou de haine, embrassèrent avec ardeur la cause royale; ils tirèrent Kei-Mourse du harem, le reçurent dans leur camp et le proclamèrent leur empereur. Les Chilligis qui étaient nombreux et puissans accoururent sous les drapeaux de Férose.

Cependant les Tartares, se voyant appuyés par le peuple, résolurent d'assurer le triomphe de leur parti en faisant tomber quelques têtes dans le parti opposé. Le nom de Férose était le premier sur la liste de proscription. Cet omrah se trouva donc placé entre le supplice et la révolte. Il avait des amis, des armes, du courage, il n'hésita pas : ses soldats le saluèrent du nom de roi. Au même instant ses fils, tous d'une valeur éprouvée, choisissent cinq cents cavaliers déterminés, courent au camp des Tarta-

(1) Il y en avait un corps très-nombreux à la solde de l'état.

res, pénètrent jusqu'à la tente royale, s'emparent de Kei-Mourse et avec un bonheur égal à leur audace rentrent au camp de Férose. Le peuple de Delhy, instruit de l'événement, court de tous côtés aux armes; il veut reconquérir la personne du prince. Ce même Malleck à qui déjà l'on devait l'exclusion de Khozrou, et dont les conseils dictés par le zèle et l'amour du bien public semblaient, par une fatalité malheureuse, devoir enfanter les plus grands désastres, Malleck se présente, s'oppose seul aux flots du peuple mutiné, le harangue, lui fait entrevoir que le signal des hostilités contre les Chilligis sera pour Kei-Kobad et pour son jeune fils un arrêt de mort, parvient à dissiper les rassemblemens et à rétablir le calme dans la ville. Calme trompeur! présage d'une horrible tempête!

Pendant que Malleck parle au peuple, Férose donne ses instructions à un assassin : c'était un tartare de qui Kei-Kobad avait fait mourir le père à l'instigation de Nizam. Le tartare, excité par l'espoir de la vengeance et l'appât d'un riche salaire, s'introduit dans le palais. Le malheureux souverain est seul, attaché par le mal à un lit de douleur; il n'a pas un seul esclave pour veiller sur lui ou pour le servir. Le tartare s'avance armé d'une massue, il frappe le prince, l'assomme, le roule dans ses draps et le jette par la

croisée dans la rivière qui baigne les murs du palais. Dès qu'il a rendu compte à Férose de sa mission, les Chilligis font retentir la ville du nom du nouveau prince qu'ils ont choisi; et le peuple frappé d'une morne terreur semble avoir perdu toute son énergie; il voit Férose envahir le palais, s'asseoir sur le trône, immoler à sa sûreté le faible enfant, dernier rejeton de la race royale : il garde le silence et il se soumet.

Ainsi finit la dynastie de Ghor qui depuis Mohammed, vainqueur des Charizmiens et des Ghaznevides, avait occupé le trône cent dix-sept ans. Coublaï, petit-fils de Gengiz, régnait alors sur la Tartarie et sur la Chine; Ilkan, fils d'Hallacou, possédait la Syrie et la Perse, et les descendans de Zagataï étendaient leur domination sur la Transoxiane ou Maver-ul-Nère et sur toutes les provinces qui formèrent jadis l'empire de Ghazna.

CHAPITRE V.

DE LA DYNASTIE DES CHILLIGIS, DE RACE AFGHANE, JUSQU'A L'INVASION DE TIMUR OU TAMERLAN.

Les historiens persans et arabes sont peu d'accord sur l'origine des Chilligis. Les uns en font un peuple très-moderne, les autres veulent au contraire qu'ils viennent directement de Chilligi qui fut, à ce qu'ils prétendent, un des onze fils de Japhet. Rien n'est plus commun chez ces écrivains que de telles généalogies; ils ont en les forgeant l'avantage de ne pouvoir être contredits, mais il n'ont pas toujours celui d'inspirer la confiance. Férischta rejette ces deux origines; il se contente de dire que ce peuple a déjà paru dès le temps de Soubouctagi et de son fils Mahmoud, et que depuis cette époque il a vécu dans les montagnes de Ghaur et celles du Ghirgistan sur les confins de la Perse, avec la réputation de former une race courageuse et guerrière mais inculte et sauvage, faisant de la

guerre un métier, et vendant son sang et ses services à qui voulait les payer, comme font encore chez nous les Suisses. Le père de Férose s'appelait Malleck; c'était un de ces soldats qui vivent de l'épée; sa bravoure l'avait fait distinguer par Balin qu'il servait. Férose lui-même, joignant à la valeur des qualités morales, fut élevé au gouvernement de Sammana, d'où il fut tiré par Kei-Kobad après la fin tragique de Niza pour remplir l'un des principaux ministères; il était déjà près d'atteindre sa soixante-dixième année, et l'âge, comme on le voit, n'avait encore éteint dans son cœur ni l'ambition ni l'audace.

Il avait, ainsi que Balin, débuté par des actes qui annonçaient la cruauté, et comme s'il l'eût pris pour modèle, il ne se fit remarquer ensuite que par sa bonté et par sa justice. L'assassinat des prétendans à la couronne ou de ceux qui avaient le droit d'y prétendre était regardé en Orient comme un fait légitime, ou plutôt comme un sacrifice nécessaire au repos de l'état; et il ne paraît pas que le peuple tirât de ces premiers actes d'un règne aucun présage d'oppression pour l'avenir. Toutefois Férose ne comptait pas beaucoup sur les habitans de Délhy qu'il jugeait légers et volages, et il établit sa résidence à Kilogourri; c'était le nom du palais que Kei- FÉROSE II.

Kobad avait fait construire. Tout en l'embellissant de jardins et de constructions nouvelles, il ne négligea pas d'en faire un château-fort d'où il pût braver l'inconstance du peuple. Les grands qui partout cherchent à imiter le souverain en adoptant ses goûts, ne manquèrent pas de trouver le séjour de Kilogourri préférable à celui de la ville: ils bâtirent des palais autour de celui de Férose, et dans peu de temps ce lieu devint si brillant et surtout si peuplé que, quittant son ancien nom, il prit celui de *Ville-Nouvelle.*

D'un autre côté les habitans, éprouvant tous les jours la douceur du gouvernement sous lequel ils vivaient, et voyant que leur souverain déployait sans cesse dans sa conduite toutes les vertus royales, finirent pas oublier la dynastie qui n'était plus pour s'attacher à celle qui commençait. D'ailleurs Férose, qui voulait acquérir de la popularité, protégea les savans et surtout les poëtes de cette époque, leur fit de grandes libéralités et en obtint en échange, comme c'est l'ordinaire, des éloges pompeux qui à force d'être répétés ne parurent plus que l'expression naturelle de la vérité et de la justice.

An 1289 De l'hég. 688. Un neveu de Balin, Chidjou, nabab ou gouverneur de Kourrâh, avait refusé de céder aux événemens, et non-seulement il n'avait pas reconnu l'usurpateur Férose, mais encore il s'é-

tait fait proclamer roi dans son gouvernement. Le nabab d'Oude avait embrassé son parti. Férose envoya contre eux son fils Arkilli à la tête de la cavalerie de Chilligi qui excellait à tirer de l'arc. Il se disposait lui-même à suivre son fils avec un corps de réserve; mais le prince n'eut pas besoin de secours. Les deux nababs complétement défaits prirent la fuite. Un grand nombre d'omrahs tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui les fit charger de liens et les envoya à son père. Dès que Férose les aperçut, il les fit sur-le-champ délivrer de leurs chaînes, et les appelant devant lui: « Rien n'est plus aisé, leur dit-il, que de rendre le mal pour le mal; moi, pour le mal que vous vouliez me faire, je ne vous rendrai que le bien. Allez, vous êtes libres. » Peu de jours après, Chidjou trahi par ses propres officiers fut aussi présenté à Férose; sa clémence ne se démentit point. Chidjou s'attendait à la mort: il reçut la liberté et une pension avec l'ordre de résider dans le Moultan.

Les omrahs chilligis blâmaient la bonté de leur souverain; ils l'appelaient imprudence ou faiblesse; ils l'exhortaient à imiter la politique de Balin qui ne pardonna jamais à aucun traître ni à aucun rebelle; ils voulaient que Chidjou fût au moins privé de la vue afin que, suivant l'usage de l'orient, il fût tenu pour incapable de

régner; ils représentaient que l'indulgence enhardissait les mécontens; que bientôt on verrait la révolte éclater de toutes parts; que si les Tartares avaient une fois la supériorité, ils détruiraient jusqu'au nom de la race de Chilligi. « Tout ce que vous dites peut être vrai, leur répondait Férose; mais, mes amis, je suis vieux, le tombeau m'attend: voulez-vous que j'y entre tout souillé de sang ? »

Cependant les craintes des Chilligis commençaient à se voir justifiées par l'événement. Il n'y avait pas précisément des partis rebelles en campagne, mais chacun presque sûr de l'impunité exerçait ses vengeances particulières; et d'un autre côté, il s'était formé des bandes nombreuses de brigands qui désolaient les campagnes et n'épargnaient pas même les environs de la capitale. Les omrahs justement effrayés, et tremblant sur les suites d'un tel désordre qui ne pouvait même qu'augmenter par l'impolitique bonté du roi, formèrent le projet de le déposer et de mettre à sa place un de ses parens. Ils se réunirent à cet effet chez l'un d'eux, mais la conférence étant précédée par un banquet et quelques-uns d'entre eux n'étant pas très-sobres, il arriva que la discussion ne s'ouvrit qu'au moment où le plus grand nombre étaient incapables d'y prendre part. Il y en eut dont la tête s'était si fort échauf-

fée qu'ils proposèrent d'assassiner le roi au lieu de le déposer, et qu'ensuite ils se débattirent longuement entre eux pour décider par qui serait porté le premier coup. Pendant qu'ils cherchaient à se mettre d'accord sur ce point, un omrah qui avait conservé sa raison s'échappa de la maison furtivement et courut avertir Férose. Celui-ci envoya sa garde saisir les coupables; ils furent amenés devant lui. Il commença par leur reprocher leur dessein criminel; ensuite, tirant son épée qu'il jeta au milieu de la salle : « Ne croyez-pas, leur dit-il, que je veuille défendre contre vous cette vie que vous voulez m'arracher. Voici mon sein, venez, courez tous le frapper. » Les omrahs confondus tombèrent aux pieds du souverain qui accueillit les marques de leur repentir et leur pardonna.

Malgré ces dissensions domestiques qui troublaient son repos, Férose ne négligeait ni les soins de l'administration publique ni la défense de l'empire, et dans plus d'une occasion il prouva que s'il se montrait doux et compatissant ce n'était point par faiblesse. Toutes les fois qu'un danger quelconque menaçait une partie de ses états, il marchait en personne à la tête de son armée; mais sur le champ même de bataille son caractère humain et bienveillant trouvait l'occasion de se développer. Une insurrection assez grave ayant

An 1291. De l'hég. 691.

éclaté dans le Malava, il s'y rendit sans délai battit plusieurs fois les rebelles et les réduisit à se renfermer dans le fort de Rantampour. Tout était disposé pour le siége, mais comme l'issue en paraissait douteuse à cause de la position avantageuse du fort, il se contenta d'avoir soumis la contrée et ne voulut pas permettre un assaut qui lui aurait coûté un grand nombre de soldats. «Je l'ai dit souvent, s'écria-t-il en donnant l'ordre de lever le siége, il ne me reste que peu de jours à vivre; je ne veux pas charger ma tête des malédictions des veuves et des orphelins.»

Du Malava, Férose se rendit avec l'armée sur les frontières du Moultan où les Mogols cherchaient à pénétrer, et les ayant rencontrés il leur livra une sanglante bataille. Long-temps indécise, la victoire finit par se fixer sous ses étendards. La perte des Mogols fut considérable. Férose aurait peut-être pu les exterminer s'il les eût poursuivis, on le lui conseillait: il offrit la paix aux vaincus. Les Mogols l'acceptèrent avec reconnaissance; ils furent même si touchés de la générosité de Férose, que trois mille d'entre eux conduits par Hallacou de la famille de Gengiz se rendirent à son camp et demandèrent à être admis au nombre de ses soldats Férose les accueillit avec bonté et les emmena à Délhy où ils embrassèrent l'Islamisme. Leur chef

Hallacou obtint pour épouse une des filles du roi; tous les autres eurent des terres ou pour mieux dire un district voisin; ils y bâtirent une ville qui devint considérable en peu de temps et prit le nom de Mogolpourra.

Ici commence pour les habitans du Dékhan une longue période d'infortunes et de désastres. Jusque là, ils n'avaient assisté que comme spectateurs aux sanglantes révolutions qui avaient bouleversé l'Hindoustan, et l'invasion musulmane s'était arrêtée loin de leurs frontières; mais ils devaient à leur tour subir leur Mahmoud, et voir leur pays en proie à tous les ravages qui accompagnent la guerre. Allà-oul-Dien, neveu et gendre de Férose, avait obtenu la soubahbie du Kourrâh, contrée limitrophe du Dékhan propre. Les Hindous de Belsa firent quelques incursions sur son territoire; Allà réunissant ses troupes passa la Nerbouddha, envahit le pays ennemi, le pilla, dévasta ses temples et brisa ses idoles. Une partie du riche butin qu'il avait fait fut envoyée à l'empereur, l'autre servit de récompense aux soldats; Férose fut si satisfait de la conduite de son neveu qu'il ajouta la soubahbie d'Oude à celle de Kourrâh. An 1292. De l'hég. 692.

Ce premier succès irrita l'ambition d'Allà : il conçut le dessein de faire la conquête du Dékhan. Toutefois, s'il faut en croire Férischta, l'invasion

de la péninsule par les musulmans n'aurait pas eu l'ambition de leur chef pour cause; il prétend que l'épouse d'Allà (1) était d'un caractère altier, violent, capable des plus grands excès; qu'Allà, qui probablement l'avait offensée, craignant pour sa propre vie, avait résolu de se rendre dans quelque pays tellement éloigné qu'il pût lui servir de retraite et le mettre à couvert des fureurs conjugales; que dans cette vue il demanda l'agrément de son oncle pour marcher à la conquête du Dékhan, qu'il représenta comme non moins avantageuse que facile. Ce qui paraît certain, c'est que l'année suivante Allà entreprit son aventureuse expédition à la tête de huit mille cavaliers, tous déterminés comme lui.

An 1294. De l'hég. 694. Il partit sous prétexte d'une grande partie de chasse, et tournant aussitôt ses pas vers le midi, il traversa le territoire de plusieurs petits radjahs; il eut soin d'éviter toute espèce d'hostilités, affectant de dire que, peu satisfait de son empereur, il allait offrir ses services à Ramdéo, radjah de Télingam, le plus puissant prince de la Péninsule. A l'aide de ce stratagème il arriva sans opposition et par une marche de deux mois sous les murs d'Élichpour, qu'il eut l'air d'inves-

(1) Il la nomme Mallecke Jéhan, fille de Férose.

tir pour attirer sur ce point l'attention des Hindous; mais soudain levant son camp pendant la nuit, il tombe à l'improviste sur Déoghir, capitale de Ramdéo à deux journées d'Élichpour. Ramdéo surpris n'opposa qu'une faible résistance; trois ou quatre mille soldats rassemblés à la hâte ne purent défendre les portes de la ville, Déoghir fut emporté et le radjah renfermé dans la citadelle dont le siége commença immédiatement.

Pour prévenir l'impression dangereuse que pouvait faire sur les esprits, quand ils seraient revenus de ce premier moment de trouble, l'aspect du petit nombre de ses troupes, Allà eut soin de publier qu'elles ne composaient que l'avant-garde de l'armée impériale qui était en pleine marche; et cette ruse nouvelle eut tant de succès que les radjahs voisins, au lieu de se réunir pour aller au secours de Ramdéo, coururent s'enfermer chacun dans sa capitale pour y préparer leur défense. De son côté Ramdéo presque sans provisions et sans troupes, abandonné lâchement par de tous ses vassaux, voisins ou alliés, conjecturant d'une part que l'intention de Férose était de soumettre toute la Péninsule, songeant de l'autre à ses propres intérêts, crut prudent de faire sa paix particulière avant que le gros de l'armée musulmane arrivât. Il écrivit donc à Allà, lui offrant une somme im-

mense pour la rançon de la ville et du pays, à condition qu'il effectuerait sa retraite sans le moindre délai.

L'offre de Ramdéo fut acceptée par Allà qui vit bien qu'elle aurait pour lui beaucoup plus d'avantage que le pillage même et la violence. Il reçut donc les sommes stipulées, cinquante éléphans, cinq à six mille chevaux; en échange il relâcha ses prisonniers et fixa son départ à un jour très-prochain. Mais au moment où les musulmans allaient commencer leur retraite, le fils aîné de Ramdéo qui avait pris la fuite dès l'apparition d'Allà se fit voir en armes à très-peu de distance de Déoghir. Ramdéo lui envoya un message pour l'informer que la paix était faite, et lui ordonner positivement de s'abstenir de toute agression. Mais le jeune prince, qui conduisait trois fois plus de troupes qu'Allà n'en avait et qui attendait par momens de nouveaux renforts, refusa d'obéir, et dans sa folle présomption il adressa au général ennemi une lettre arrogante et pleine de menaces, où il le sommait de rendre tout ce qu'il avait pris ou reçu s'il voulait avoir la liberté de se retirer.

Allà indigné déchira la lettre en présence du messager, laissa mille chevaux sous les ordres de Malleck pour tenir la citadelle investie, et marcha audacieusement avec tout le reste à la

rencontre des Hindous. Le choc fut rude et sanglant, mais la résistance des Hindous fut plus vive qu'Allà ne pensait; les musulmans épuisés de fatigue étaient même près de se laisser accabler par le nombre, malgré les efforts surhumains de leur valeureux chef. En ce moment, Malleck averti du danger que court l'armée viole généreusement l'ordre qu'il a reçu et, suivi des mille cavaliers qu'il commande, il vole au lieu du combat. A son approche, tout change de face. Les Hindous imaginent que c'est l'armée entière qui arrive, la terreur les saisit, ils prennent la fuite dans le plus grand désordre. Allà ne jugea point à propos de les poursuivre; il reprit le chemin de Déoghir.

Cette malheureuse ville fut livrée au pillage et à l'incendie, et la citadelle bloquée pour la seconde fois. Ramdéo se vit enfin contraint par le défaut absolu de vivres à souscrire aux conditions les plus dures. Aux sommes qu'il avait déjà livrées il ajouta, dit un auteur de qui Férischta emprunte ces détails, six cents *maunds* ou mesures (1) d'or pur, sept de perles, deux de diamans et autres pierres précieuses, mille d'ar-

(1) Le maund du Dékhan équivaut au poids de vingt-cinq livres.

gent, quatre mille pièces d'étoffes de soie et plusieurs autres objets dont la nomenclature pourrait paraître incroyable, si l'on ne savait que l'Inde a renfermé les plus grandes richesses, sans cesse accumulées de siècle en siècle jusqu'au moment de l'invasion étrangère. Le Radjah fut encore obligé de faire aux musulmans la cession d'Élichpour et de son territoire. Allà mit dans cette ville une petite garnison, après quoi chargé d'un butin immense il retourna vers son gouvernement, dans l'intention d'y lever de nouvelles troupes. Il eut, dit Férischta, bien des dangers à courir, en traversant le territoire des radjahs de Malva, de Koundouana, de Kandésh et de plusieurs autres. Il se vit souvent entouré d'armées nombreuses qui semblaient disposées à lui couper la retraite; mais il marcha constamment à travers toutes ces contrées ennemies avec tant d'ordre et de résolution qu'on n'osa point l'attaquer sérieusement.

An 1295. De l'hég. 695. Cependant Férose, qui depuis plusieurs mois n'avait aucune nouvelle de son neveu et qui savait seulement qu'il était absent de Kourrah, soupçonnant quelque entreprise contre l'autorité royale ou craignant une conspiration contre Allà lui-même, se mit à la tête d'un corps considérable de cavalerie, et sous prétexte de vouloir construire une forteresse du côté de

Goualior, il tourna ses pas vers le midi. Il ne tarda pas à être informé de ce qu'Allà venait de faire et il s'en réjouit, comptant que son neveu n'avait fait l'importante conquête d'Élichpour que dans l'intérêt de l'empire. Mais plusieurs de ses officiers furent hautement d'une opinion contraire. Ahmed Chip, de qui l'on vantait la rare prudence et la sagacité, parla des projets d'Allà comme s'il les eût connus; il conseillait à Férose de marcher sans délai contre lui. D'autres combattirent cet avis; ils prétendirent que si les intentions d'Allà étaient bonnes, une démarche hostile tentée contre lui le pousserait nécessairement à la révolte; que si au contraire il avait le dessein de se soustraire à l'autorité du souverain, on ne ferait que hâter le moment de sa défection sans pouvoir l'empêcher. Férose qui aimait son neveu et le croyait incapable de trahison, se rendit sans peine au raisonnement de ces derniers et se remit en route vers Délhy.

A peine y fut-il arrivé, qu'il reçut un message d'Allà : celui-ci, instruit par ses espions de ce qui s'était passé et joignant l'artifice à la perfidie, écrivit au monarque dans les termes les plus soumis; il poussa même la dissimulation jusqu'à demander grace, tant pour lui que pour ceux qui l'avaient accompagné dans une expédition qui, n'étant pas autorisée, pouvait passer

pour criminelle. Férose lui répondit par une lettre pleine d'expressions de tendresse et de confiance. Les envoyés qui l'apportèrent trouvèrent Allà sur le point de passer au Bengale; ils l'y suivirent, mais on veilla sur eux de si près qu'il leur fut impossible de transmettre à Délhy le moindre avis. En même temps, Allà mandait à son frère Almass qui résidait à Délhy et avec lequel il s'était mis secrètement d'accord, qu'il était public dans Kourrah que sa perte était jurée; qu'il le priait de conjurer son oncle de lui pardonner, parce qu'il ne pouvait supporter l'idée de l'avoir offensé; qu'il ne craignait nullement la mort, mais seulement le juste ressentiment du roi; que si le roi ne se laissait point toucher, il était résolu à terminer ses jours par le poison. Enfin Allà disait dans cette lettre qui devait être montrée à Férose tout ce qu'il jugeait capable d'émouvoir le malheureux vieillard, et de lui ôter toute défiance.

L'effet de cet écrit fut tel, et ce qu'Almass y ajouta de vive voix fit tant d'impression sur Férose, qu'emporté d'un côté par son affection et séduit de l'autre par l'espérance de prendre part aux richesses de Déoghir, il fit l'imprudent projet d'aller au-devant de son neveu, qui déjà depuis quelque temps était dans le Bengale où il feignait de s'assurer une retraite, et où il s'occu-

pait de lever des soldats. Férose s'embarqua sur le Gange avec quelques serviteurs; un corps de mille chevaux, également embarqué sur plusieurs bâtimens, lui servait de garde ou d'escorte; l'armée, sous le commandement d'Ahmed, avait reçu l'ordre de suivre les bords du fleuve. Dès que Allà fut informé du départ de Férose, il traversa le Gange avec ses troupes, et il campa sur la rive opposée aux environs de Mannickpour; ce fut là qu'il attendit l'arrivée du roi.

Quand le bâtiment qui le portait se fit apercevoir, Allà donna l'ordre aux soldats de se former en haie comme pour rendre au souverain les honneurs qui lui étaient dus. En même temps Almass qui avait devancé de quelques heures l'arrivée de Férose afin d'avoir le loisir de se concerter avec son frère, retourna vers le prince auquel il fit entendre qu'Allà ne désirait rien tant que de pouvoir embrasser ses genoux, mais que la vue de l'escorte l'avait effrayé au point qu'il était près de s'enfuir. Férose avait eu soin de l'enfance d'Allà; il l'avait chéri comme un fils : pouvait-il le soupçonner d'intentions coupables? Toujours plus confiant, il entra dans une chaloupe avec un petit nombre de ses serviteurs, laissant en arrière tout le reste ainsi que ses mille chevaux. Allà s'avança de son côté avec

quelques amis, vers le lieu où la chaloupe prit terre. Dès que Férose eut mis le pied sur le rivage, Allà se prosterna devant lui : le roi le frappant doucement de la main sur l'épaule : « Allà, lui dit-il, depuis tes plus jeunes ans je t'ai toujours montré la vive affection d'un père ; as-tu pu croire que le père aurait conspiré contre la vie de son enfant ? » Ensuite le prenant par la main pour le faire lever, il l'embrassa tendrement. Ce fut ce moment que choisit le perfide Allà pour donner le signal aux assassins qu'il avait amenés. Au premier coup de poignard, l'infortuné monarque s'écria : « Que fais-tu, traître ? » Il ne put continuer ; un nouveau coup le renversa demi-mort sur le rivage. Alors un des assassins le saisit par les cheveux et lui coupa la tête ; cette tête auguste, plantée sur-le-champ au bout d'une lance, fut promenée dans le camp et dans les rues de Mannick aux cris répétés de « Vive Allà, notre nouveau maître ! »

La nouvelle de ce lâche assassinat se répandit rapidement de toutes parts. Dès qu'elle fut parvenue aux oreilles d'Ahmed, il reprit à la hâte le chemin de Délhy. Son arrivée y jeta la consternation et le désordre. Arkilli fils aîné de Férose était dans le Moultan ; Rouckoun son second fils, jeune homme sans talens et sans expérience, fut couronné par l'influence de sa mère Mallecke

Jéhan (1). On ne pouvait dans ces circonstances adopter une mesure plus funeste. Les grands et la nation se divisèrent en deux partis, et perdirent ainsi le pouvoir de résister à l'usurpateur qui s'avançait avec son armée malgré la rigueur de la saison. Quand il parut sous les murs de la capitale, le trouble et la confusion y furent extrêmes; pour comble de mal, la désertion se mit dans l'armée impériale; la plus grande partie des omrahs eux-mêmes passèrent dans les rangs d'Allà. Rouckoun n'avait ni les moyens ni le courage de combattre; il prit la fuite avec sa mère et ses femmes, et il se retira dans le Moultan.

Allà fut reçu dans Délhy comme l'héritier légitime du trône, et au bout de très-peu de temps on avait oublié Férose et sa famille. Des fêtes et des distributions d'argent et de vivres à la populace; des emplois, des titres d'honneur aux omrahs et aux grands; de l'or à tous ceux qui voulurent se vendre, tels furent les moyens, presque toujours efficaces, par lesquels Allà fit sanctionner son usurpation par le peuple. Pour achever de consolider son pouvoir, il ne lui manquait plus que d'exterminer la race royale;

ALLA-OUL-DIEN.

(1) Il ne faut pas la confondre avec la femme d'Allà. Celle-ci, du même nom, était sa fille.

An 1298. De l'hég. 698. Une invasion nouvelle des Mogols fit abandonner pour quelque temps le projet d'achever la conquête du Guzzerat. Il fallut envoyer contre eux une armée; le commandement des troupes fut confié à Ziffer qui passait pour le plus habile général de son siècle. Les Mogols s'étaient emparés du fort de Séostan; il fut repris sur eux. Leur armée avait tenté vainement de faire lever le siége : elle avait été battue; Jildou, leur général, et deux mille soldats environ furent faits prisonniers et envoyés à Délhy. Mais Ziffer se fit tant d'honneur par sa victoire que sa réputation blessa l'orgueil jaloux d'Élich, et même excita l'envie du souverain. Ce sentiment aveugle de haine était près d'éclater, lorsqu'une seconde armée mogole, beaucoup plus nombreuse que celle de Jildou, fit par sa présence ajourner l'exécution du projet d'Allà d'ôter le commandement à son général.

Les Mogols étaient conduits par Couttoulich, fils de Dova, roi du Maver-ul-Nère; ils étaient au nombre de deux cent mille hommes de cavalerie, tous pleins d'audace et de l'espérance de conquérir l'Hindoustan. Ziffer contraint par le nombre avait dû se replier sur Délhy, de sorte que Couttoulich put impunément ravager tout le pays depuis l'Indus jusqu'à la Djumna; et comme il ne trouvait nulle part d'obstacle, jugeant la

conquête plus facile qu'il n'avait cru d'abord, il arriva jusqu'aux portes de la capitale, semant partout l'épouvante et chassant devant lui des flots de population. Le nombre des fuyards devint si grand que Délhy, malgré son immense étendue, ne pouvait plus les contenir. Un fléau plus terrible encore que la guerre, la famine, ne tarda pas à se faire sentir.

Le danger était grand; une telle situation long-temps prolongée aurait infailliblement entraîné la ruine de l'empire; il n'y avait qu'une voie pour en sortir : attaquer les Mogols et les vaincre. Les omrahs, partageant la terreur générale, n'étaient point de l'avis d'attaquer; Allà méprisa leurs conseils timides; il donna des armes à tous ceux qui pouvaient en porter, sortit de Délhy par la porte de Boudaoum, et rangeant son armée en bataille à mesure qu'elle entrait dans la plaine, il la conduisit en face des Mogols qui déjà s'étaient disposés à la recevoir. Allà donna l'aile droite à Ziffer, l'aile gauche à Élich, et il se mit lui-même au centre. L'action s'engagea par la droite, et en moins d'une heure le brave Ziffer, rompant avec ses éléphans la ligne ennemie et la rejetant sur le centre qu'il prit en flanc, eut décidé la victoire. Pour la rendre plus complète, il se mit à la poursuite des ennemis; Allà, témoin de ce beau succès, voulut

le soutenir; il envoya l'ordre à Élich de seconder Ziffer de tout son pouvoir; mais le perfide obéit mal, ou pour mieux dire il n'obéit point. A très-peu de distance du champ de bataille, il s'arrêta ainsi que sa troupe, laissant Ziffer engagé à vingt-cinq milles plus loin. Un général mogol s'apercevant que Ziffer n'était pas appuyé, le chargea vigoureusement avec dix mille chevaux qu'il commandait. Couttoulik, ralliant d'un autre côté quelques troupes, attaqua Ziffer en flanc et par derrière de sorte que les musulmans furent entièrement enveloppés. Ziffer fit en cette occasion tout ce qu'on pouvait attendre d'un général habile et d'un soldat courageux. Malheureusement son cheval fut tué sous lui, et le nombre des ennemis qui le pressaient était si grand qu'il ne lui fut pas possible de monter sur un autre; il ne laissa pas de se défendre, et il déploya tant de bravoure que Couttoulich, rempli d'admiration, aurait voulu épargner ses jours. Il avait ordonné à ses soldats de tâcher de le prendre vivant; mais quand Ziffer, se voyant presque seul, s'aperçut du dessein de ses ennemis, il se précipita au milieu de la plus épaisse mêlée, et il y trouva la mort qu'il préférait à la captivité.

L'avantage que les Mogols venaient d'obtenir sur les troupes de Ziffer par la faute du prince

Élich n'était que partiel; sur tous les autres points ils avaient été battus complétement, ce qui leur fit sentir la nécessité de continuer leur retraite et d'évacuer l'Hindoustan au plus vite. Ce fut ce qu'ils exécutèrent, et de cette expédition de laquelle ils s'étaient promis tant d'avantages il ne leur resta que des souvenirs amers. On dit qu'ils n'oublièrent pas la valeur du malheureux Ziffer; elle était passée chez eux en proverbe, et quand un de leurs chevaux se cabrait ou résistait à l'éperon, ils disaient que c'était l'esprit de Ziffer qui lui était apparu. Quant à l'empereur Allà, il ne fut pas moins satisfait, dit-on encore, de la mort de Ziffer que de la grande victoire qu'il avait remportée. Au reste il récompensa généreusement les officiers et les soldats qui s'étaient bien comportés; d'un autre côté il punit avec rigueur tous ceux qui avaient laissé voir de la lâcheté. Un omrah qui était du nombre de ces derniers fut ignominieusement promené par les rues de Délhy, monté sur un âne et couvert d'inscriptions qui annonçaient la faute et le châtiment.

Vainqueur des Mogols et comblé des faveurs de la fortune, Allà livra son cœur à la présomption et à l'orgueil. Il forma le projet de donner à ses peuples une religion nouvelle et d'être, comme Mahomet, prophète, législateur et guerrier; il

pensait que par ce moyen son nom vénéré passerait à la postérité la plus reculée. Un second projet qui devait s'exécuter dans le même temps consistait à faire la conquête du monde. Ici, il se proposait Alexandre-le-Grand pour modèle; déjà même il avait pris le nom du héros grec, et il se faisait appeler *Secander* second. La monnaie battue à cette époque portait, autour de son effigie, ce nom adoptif. Pour former ce dernier dessein il ne fallait que de l'ambition et de la confiance en soi-même : Allà n'en manquait point; mais le premier était d'autant plus extraordinaire qu'Allà savait à peine lire, et que la nature en le formant ne lui avait donné que le génie militaire.

Allà-oul-Moulouk, qui était chef de la magistrature, et que son grand âge non moins que ses vastes connaissances rendaient extrêmement respectable, parvint à changer les intentions du prince par ses sages représentations. Toutefois, comme il fallait à cette ame active et inquiète les moyens d'exercer ses facultés, Oul-Moulouk lui proposa d'achever la conquête de l'Inde en subjuguant la Péninsule, et de faire rentrer sous sa main les provinces septentrionales du Sind que les Mogols avaient envahies.

An 1299. De l'hég. 699. L'empereur, approuvant ce conseil, envoya une armée contre le radjah de Rantampour. Elle était commandée par Élich et par le vizir Nou-

zerit. Tout le plat pays se soumit sans faire aucune résistance; les places fortes se défendirent. Le château de Jaïn fut emporté d'assaut, mais le siége de la capitale dut se faire en règle. Le vizir s'étant un jour approché des murailles pour en reconnaître l'état, une pierre lancée par une machine l'atteignit avec tant de force qu'il fut tué sur la place. Au même instant, le radjah fit une sortie générale si vigoureuse que les assaillans, dans une déroute complète, furent contraints de lever le siége.

Dès qu'Allà eut appris cette funeste nouvelle, il ne songea qu'à réparer et à venger l'échec de ses armes; il rassembla ses meilleurs officiers, ses plus braves soldats, et se mettant à leur tête il courut au secours de son frère. Arrivé à Jilpout (1) il fit halte pour laisser reprendre haleine aux chevaux. Son intention était d'y passer la nuit et la journée du lendemain; il voulut employer à une partie de chasse dans les environs de son camp les heures de jour qui restaient. Surpris par les ténèbres au milieu d'une forêt voisine, il résolut d'y attendre le retour de l'aurore. Dès qu'elle parut, il monta sur une éminence avec quelques-uns de ses serviteurs, et il

---

(1) Petite ville à quelques lieues de Délhy.

distribua ses chasseurs en plusieurs corps qu'il fit partir sur diverses directions.

Il était resté presque seul. Akit son neveu et son gendre, qui nourrissait depuis long-temps dans son cœur le désir d'usurper la couronne, fit remarquer à ses amis que la fortune leur envoyait l'occasion de tuer Allà aussi facilement que dans une circonstance à peu près semblable Allà lui-même avait tué Férose. Les amis d'Akit, excités par ses paroles et surtout gagnés par ses promesses, environnèrent aussitôt le monarque et lancèrent contre lui plusieurs flèches. Allà tomba sans connaissance et baigné dans son sang. Akit allait lui couper la tête. Un serviteur du monarque l'en empêcha en lui remontrant qu'il y aurait trop de barbarie à mutiler un cadavre. Akit s'en rapportant à ce que lui dit cet homme et jugeant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de temps à perdre rentra dans le camp, s'achemina vers la tente impériale, monta sur le trône et de là fit part à l'armée de la mort de son roi. Cette nouvelle jeta d'abord la confusion dans les esprits; mais comme Akit était le plus proche parent d'Allà et que depuis long-temps on le regardait comme son héritier présomptif, il fut reconnu sans opposition par les omrahs et par les soldats; le même jour la chotba fut récitée en son nom.

Après cette cérémonie, Akit en sa qualité nouvelle de souverain voulut s'introduire dans le harem; mais le chef des eunuques, Dinar, faisant seul ce que chacun aurait dû faire, lui en refusa l'entrée et jura qu'il n'y entrerait point lui vivant, à moins qu'il ne lui fît voir la tête d'Allâ dont rien jusque-là ne prouvait la mort. L'observation de Dinar parut alors juste et naturelle à ceux qui les premiers avaient cru sans examen ce qu'Akit avait rapporté; l'on ne sait en effet de quoi il faut plus s'étonner, de l'audace et en même temps de l'imprévoyance d'Akit ou de la crédulité et de l'insouciance des omrahs. Cependant Akit, se repentant de n'avoir pas suivi son premier mouvement, envoya quelques-uns des siens vers la forêt pour qu'ils lui rapportassent la tête de son oncle.

Il était trop tard; l'empereur revenu à lui avait bandé lui-même ses blessures et quitté ce funeste lieu. Il rencontra sur son chemin un gros de chasseurs auxquels il fit part de la trahison d'Akit, et imaginant que son neveu n'avait agi que d'après un plan concerté avec les omrahs, il leur montra l'intention de se retirer vers son frère Élich, qui avait rallié son corps d'armée à Jaïn. Mallek-Hamid, en serviteur zélé, combattit cette résolution. Il représenta que l'usurpateur n'aurait pas eu encore le temps d'affermir son pouvoir,

que les soldats étaient tous attachés à leur ancien maître, et qu'aussitôt qu'ils l'apercevraient ils reviendraient en foule vers lui. Allà suivit l'avis de Mallek; il monta non sans peine sur un cheval et se dirigea vers le camp. Il eut bientôt lieu d'espérer un heureux résultat. Comme on portait déployée devant lui sa bannière impériale (1), quelques soldats qui fourrageaient dans la campagne se hâtèrent d'accourir à ce signal révéré, et quand ils virent leur empereur ils firent éclater une joie trop vive pour être feinte ou suspecte.

Encouragé par cette épreuve, Allà se rendit sur une hauteur d'où sa bannière pouvait être aperçue de toute l'armée. Quelques-uns des soldats qui l'accompagnaient se détachèrent en même temps pour aller répandre parmi leurs camarades l'heureuse nouvelle que l'empereur leur était rendu. Ce double moyen eut un plein succès. Les soldats se rendirent par milliers auprès d'Allà, qui rentra dans le camp aux acclamations universelles. Akit se voyant abandonné avait pris la fuite, mais poursuivi par un détachement

(1) C'était un étendard blanc qui annonçait toujours la présence de l'empereur quand il était déployé. La couleur était autrefois rouge ; elle avait été changée par Férose.

de cavalerie, il ne put éviter la mort. Sa tête fut la seule qui tomba dans ce jour. Quelque temps après, on fit périr divers individus sans motif apparent; comme c'étaient d'anciens amis d'Akit, on supposa qu'on les punissait d'avoir pris part aux manoeuvres criminelles de l'usurpateur.

Dès que les blessures d'Allà furent guéries, il poursuivit sa marche vers Rantampour, et ayant été joint par Élich il commença le siége de cette ville. Les Hindous se défendirent avec courage; d'ailleurs les remparts étaient si solides et si élevés que tous les efforts des assiégeans semblaient devoir échouer; mais plus l'entreprise était difficile, plus Allà brûlait de réussir; il jura qu'il ne quitterait Rantampour qu'après l'avoir vu tomber devant lui. Cependant tout ce qu'il put faire, ce fut de convertir le siége en blocus et de tâcher de réduire les habitans et la garnison par famine; mais cette place, abondamment pourvue, n'était pas encore près de se rendre. Durant le blocus, plusieurs détachemens furent envoyés dans les contrées environnantes qu'ils ravagèrent. La fortune se chargea de venger les Hindous; elle suscita contre Allà des conspirateurs qui profitèrent de son éloignement pour troubler la paix intérieure. An 1300. De l'hég. 700.

Deux de ses neveux, gouverneurs d'Oude et de Boudaoun, se révoltèrent et réunirent leurs

forces dans l'intention de surprendre Délhy. Les omrahs de la capitale et ceux des contrées voisines ayant pris les armes suivant les ordres d'Allà, combattirent les rebelles et les vainquirent. Cette guerre se termina par la mort des deux princes, qui périrent dans les tortures. Leur fin tragique ne put servir d'exemple à Molah, qui par ses manœuvres fit éclater la révolte au sein même de la capitale. Pour lui donner une couleur légitime aux yeux du peuple, il tira de sa prison un descendant de l'empereur Altoumsh, nommé Allavi, et il le plaça sur le trône. Les partisans d'Allà, assaillis à l'improviste, furent obligés de s'enfuir pour éviter les fureurs de l'inconstante populace. Hamid, beau-frère d'Allà, parvint à rallier quelques troupes fidèles, et s'étant ménagé des intelligences dans la ville il y entra de nuit par une porte qui lui fut livrée. A la suite d'un combat sanglant dans lequel Molah périt de la main même d'Hamid, l'autorité impériale fut pleinement rétablie. Le malheureux Allavi, instrument et victime d'une ambition étrangère, eut la tête tranchée.

Cependant le siége de Rantampour continuait sans être plus avancé; rien n'annonçait que la place éprouvât la moindre privation, quoique le blocus durât depuis plus d'un an. Allà, pour en presser l'issue, eut recours à cet expédient :

il fit fabriquer une quantité immense de sacs propres à contenir de la terre; puis, rassemblant tous les paysans d'alentour et les réunissant à ses propres troupes, il fit emplir ces sacs avec lesquels, à force de temps et de peine, on construisit une longue chaussée qui, s'élevant progressivement, finit par atteindre le haut des remparts de Rantam pour. Dès que ce gigantesque ouvrage fut terminé, l'empereur ordonna l'assaut. Les musulmans, dont le courage s'était longuement irrité par les obstacles, animés d'ailleurs par le double espoir du succès et du pillage, triomphèrent par leur valeur de la résistance des Hindous. La garnison fut passée au fil de l'épée. Le radjah Amirdéo et ses enfans ne furent point épargnés, et la ville expia par les plus sanglantes exécutions la défense opiniâtre qu'elle avait due à ses remparts. Les habitans éprouvèrent toute sorte de désastres; mais dans leur malheur ils eurent du moins une consolation : le vizir du radjah et quelques officiers hindous avaient déserté durant le siége et offert leurs services à l'empereur qui les avait acceptés; mais à peine fut-il entré dans la ville qu'il les fit conduire sur la place publique, où tout se trouvait disposé pour leur supplice. « Celui qui trahit son maître légitime, dit-il pour motiver l'arrêt de leur mort, n'aura pas plus de fidélité pour un nou-

veau maître. » Élich fut laissé à Rantampour avec le titre de gouverneur du pays conquis; il y mourut de maladie environ six mois après.

De retour à Délhy l'empereur, que les fréquentes révoltes de ses sujets avertissaient énergiquement des vices de son administration, voulant connaître les abus afin d'y porter un remède, convoqua un conseil général de tous ses ministres auquel il appela les principaux omrahs, plusieurs généraux, tous ceux enfin qui lui semblèrent capables de juger sainement des choses et de donner un avis raisonnable. Comme le souverain avait réellement l'intention de trouver la source du mal, chacun mit du zèle dans l'investigation des abus. On les vit principalement dans l'accumulation sur la tête de quelques individus de toutes les places qui donnaient le crédit et le pouvoir; dans les alliances que contractaient entre elles deux familles déjà puissantes et qui le devenaient davantage en se prêtant un appui mutuel; dans la division trop inégale des propriétés foncières, division qui plaçait toute la richesse territoriale dans un petit nombre de mains; enfin dans les pouvoirs trop illimités qu'on accordait aux gouverneurs des provinces, qui, à force d'agir en souverains dans leurs gouvernemens, finissaient par vouloir une indépendance absolue. Quelques musulmans zélés se ré-

crièrent surtout contre l'usage immodéré du vin et des liqueurs spiritueuses. « On se rassemble, disaient-ils, dans les cabarets et autres lieux de ce genre; on montre l'intention de se livrer au plaisir, et souvent ces rassemblemens de buveurs deviennent des bandes de conspirateurs; car en buvant les têtes s'échauffent, la raison s'altère, et la révolte naît de cette effervescence des esprits. »

Allà se montra tout-à-fait docile aux représentations de ses omrahs; il commença par rechercher la conduite de tous les hommes en place; il récompensa ceux qui remplissaient exactement leurs devoirs; les autres, et c'était le plus grand nombre, furent punis avec rigueur et remplacés. Ensuite il donna des soins particuliers à l'administration de la justice, et la surveillance des magistrats devint si active qu'au bout de peu de temps on n'entendit plus parler de vols, bien qu'il fussent avant très-communs; les voyageurs, les marchands et les caravanes traversèrent en tous sens l'Hindoustan sans crainte d'être dépouillés. L'usage du vin fut prohibé sous peine de mort; l'empereur lui-même, pour donner l'exemple, fit répandre sur la place publique tout celui qui remplissait sa cave et ses tonnes. Il défendit par un édit rigoureux qu'aucun mariage pût désormais être conclu entre deux familles

d'omrahs sans son exprès consentement; les réunions particulières ne purent sous aucun prétexte continuer d'avoir lieu sans autorisation; un grand nombre de particuliers, musulmans ou hindous indistinctement, furent dépouillés par des confiscations sur le motif que leurs biens étaient mal acquis; les émolumens attachés au plus grand nombre des emplois furent considérablement réduits, et le cumul ne fut plus toléré; les impôts mieux répartis, plus facilement perçus, devinrent beaucoup plus productifs pour l'état sans grever davantage le peuple. Les possesseurs de fonds de terre, ou pour mieux dire les engagistes, ne purent acquérir au-delà d'une quantité limitée; le nombre des serviteurs qu'ils pouvaient avoir fut pareillement fixé, proportionnellement aux besoins de l'agriculture.

Tous ces règlemens étaient sages relativement aux hommes et aux choses auxquels ils s'appliquaient, mais ils étaient sévères et l'empereur tint la main à ce qu'ils fussent exécutés. Aussi beaucoup d'employés se voyant sevrés des profits illicites qu'ils avaient faits jusque là dans leurs places, voulurent donner leur démission. Un nouvel édit déclara qu'aucune démission ne serait acceptée ou du moins n'aurait son effet, qu'après que le titulaire aurait été remplacé. En un mot, Allà dans son ardeur de réformes des-

cendit jusqu'aux moindres détails d'administration. Les sciences et les arts ne furent point négligés. Bien qu'Allà fût illétré, il sentait néanmoins le prix et l'utilité des lumières; il dota des écoles et des colléges, se fit instruire lui-même et s'adonna principalement à l'étude des lois et des maximes de gouvernement.

Ces occupations paisibles furent interrompues pendant quelque temps par les soins de la guerre. Une armée envoyée au Bengale prit le fort d'Arinkil sur le radjah de Tillingam; l'empereur lui-même, à la tête d'une autre armée, alla mettre le siége devant Chitor et prit cette ville au bout de six mois. Les musulmans n'y avaient jamais pénétré; il en donna le gouvernement à son fils Chizer. Le prince mogol de Maver-ul-Nère, ayant entendu parler de cette expédition et comptant sur la longue absence d'Allà, saisit cette occasion pour faire une irruption dans l'Hindoustan. Il traversa les montagnes avec cent vingt mille chevaux, et descendant le cours de la Djumna il vint camper non loin de Délhy. Allà était accouru à la première nouvelle de l'invasion; mais comme ses meilleures troupes se trouvaient du côté d'Arinkil, il se tint sur la défensive en attendant que les gouverneurs des provinces, exécutant ses ordres, lui eussent envoyé leurs contingens. Les Mogols battaient de tous côtés la campagne

An 1303. De l'hég. 703.

avec de forts détachemens, et ils empêchaient les troupes des provinces d'arriver au camp d'Allà; mais comme il s'en présentait sur tous les points, ils craignirent qu'elles ne se réunissent en un seul corps d'armée qui, agissant d'un côté tandis qu'Allà de l'autre seconderait ses efforts, pourrait finir par leur couper la retraite. Ces considérations les déterminèrent à reprendre le chemin de Maver-ul-Nère au bout d'environ deux mois.

Délivré de la présence de ces dangereux ennemis, Allà voulut prévenir les maux qui pouvaient naître de leur retour, soit en établissant chez eux le théâtre de la guerre, soit en augmentant les fortifications de Délhy. Le second point n'éprouva pas d'obstacles. Des ouvriers furent requis de toutes les parties de l'empire, et une citadelle nouvelle s'éleva sur l'emplacement même de celle qui existait et qui fut abattue. Le premier point fit naître plusieurs difficultés. L'empereur leva il est vrai une armée formidable; mais elle était si nombreuse que lorsqu'il voulut se rendre compte des sommes que son entretien coûterait, il vit clairement par le simple calcul que tous les revenus de l'empire seraient insuffisans pour payer les soldats. Ne pouvant se résoudre à en licencier une partie il imagina de réduire leur paie; mais en même temps, et pour que cette réduction ne

pût pas leur nuire en leur ôtant les moyens de se pourvoir des choses nécessaires, il fixa le prix de toutes les denrées à un taux beaucoup moindre, et plus bas à peu près de moitié.

Pour opérer sans secousse la réduction du prix des grains, il établit sur les bords du Gange et de la Djumna de vastes magasins. Comme l'impôt foncier se payait en nature, la moitié du produit fut versé dans ces magasins; et ce grain porté aux marchés publics se vendit au prix marqué. Par ce moyen les marchés furent toujours approvisionnés et les propriétaires forcés de vendre au même prix. Ils y étaient au surplus obligés en vertu d'une autre mesure: nul ne pouvait garder chez lui une plus grande quantité de grains que celle qu'il lui fallait pour nourrir sa famille. D'un autre côté l'exportation des grains de toute sorte était rigoureusement défendue, de manière que les propriétaires n'avaient absolument aucune voie ouverte pour retirer de leurs denrées un prix supérieur au taux fixé; enfin l'empereur se faisait tous les jours rendre compte de l'état des marchés et des magasins, ainsi que des contraventions qui pouvaient avoir été commises.

La mesure qui établissait le prix des comestibles fut étendue à toutes les autres branches de commerce. Le prix des toiles et des étoffes fut pareillement soumis à un bas tarif, et l'importa-

tion à l'étranger de ces divers articles fut favorisée efficacement par des exemptions, et même par des prêts d'argent faits aux commerçans. La valeur des chevaux était devenue excessive par la ligue secrète qu'avaient formée les maquignons; afin d'entretenir leur prix à un taux très-élevé, ils ne faisaient venir qu'un très-petit nombre de ces animaux qu'ils tiraient de la Perse et des contrées voisines; l'empereur les assujétit à tenir registre des achats qu'ils faisaient et des prix qu'ils avaient payés, et ils furent obligés de se contenter d'un bénéfice honnête, tel qu'il était réglé. Plusieurs maquignons convaincus d'inexactitude ou d'infidélité dans la tenue de leur registre furent condamnés, les uns à la confiscation et au bannissement, les autres à la peine capitale.

An 1304. De l'hég. 704. Cependant les Mogols, toujours repoussés et toujours acharnés à la conquête d'un pays dont les grandes richesses excitaient leurs désirs et leur avarice, ne tardèrent pas à se montrer de nouveau du côté du Penjab; ils avaient quarante mille cavaliers. Touglick, l'un des meilleurs généraux d'Allà, fut chargé de les repousser; il leur livra bataille, leur tua sept mille hommes et fit neuf mille prisonniers parmi lesquels se trouvèrent les deux généraux tartares. Allà qui détestait les Mogols fit massacrer tous les pri-

sonniers ; les généraux périrent par le supplice. Touglick obtint la soubahbie du Penjab. Dans le même temps Moultani, autre général d'Allà, réduisait la province de Malava et s'emparait d'Ougein et de quelques autres places : il fut fait soubah de Malava. Le radjah de Jallore, effrayé de l'approche de Moultani, n'attendit pas un assaut, et sur la première sommation il livra ses états et capitula.

Le soulèvement de Chitor fut une espèce de compensation à ces divers succès, et la cause qui le produisit fut surtout sensible pour l'empereur. Le radjah était depuis quelque temps prisonnier à Délhy. Allà, ayant entendu parler comme d'une merveille de l'une des filles de ce prince, lui fit offrir la liberté avec la restitution de Chitor en échange de cette fille si belle. Le radjah, las de sa captivité qui était fort rigoureuse et qu'on rendit plus dure encore afin d'arracher son consentement, écrivit à sa fille, lui donnant l'ordre de se rendre à Délhy, et lui faisant part du destin glorieux qui l'attendait dans le harem impérial. Il est probable que le radjah n'avait écrit sa lettre que sous les yeux et sous l'influence de ses geôliers ; et il s'était servi de termes qui, à tout événement, rendaient témoignage pour lui de sa bonne volonté. La famille du radjah, recevant cette lettre, regarda

comme une infamie ce qu'il appelait un honneur, et pour soustraire la fille à la nécessité d'obéir à son père il fut arrêté que le radjah serait empoisonné. La jeune personne s'opposa vivement à l'exécution d'un projet qui ne faisait éviter un mal que par un crime: elle promit de sauver son père et de se sauver elle-même si on voulait la laisser faire. Elle obtint sans peine le consentement de la famille. Elle commença par écrire à son père en lui annonçant sa prochaine arrivée à un jour certain, et elle chargea son messager de lui donner de vive voix quelque avis secret; ensuite elle choisit quelques hommes déterminés qui s'enfermèrent, bien armés, dans des palanquins ou espèces de chaises closes qui servent uniquement à faire voyager les femmes. Toutes ces dispositions prises, et munie d'un firman impérial que son père lui envoya, elle se mit en marche avec une suite nombreuse. Elle n'arriva que de nuit à Délhy, et elle se rendit de suite à la prison du radjah sous le prétexte bien légitime de le voir encore une fois avant d'être livrée à l'empereur qui, en donnant l'ordre de l'introduire auprès du prisonnier, applaudit lui-même à sa piété filiale. Les palanquins qui passaient pour contenir les femmes de la princesse furent aussi introduits dans la prison. A un signal convenu ils s'ouvrirent; les hommes

qu'ils recélaient en sortirent, tuèrent les geôliers du radjah, rompirent ses chaînes, le firent monter et montèrent eux-mêmes ainsi que sa fille sur des chevaux qu'on tenait tout prêts. Le succès couronna cette entreprise hardie; toute la troupe sortit heureusement de Délhy et rentra au bout de quelques jours à Chitor. L'empereur fut vivement piqué; il ne chercha pourtant à tirer aucune vengeance; d'autres événemens absorbaient son attention : d'une part les Mogols inquiétaient ses frontières, de l'autre le radjah Ramdéo cherchait à se soustraire au tribut.

Les Mogols commandés par Kabeick avaient envahi le Moultan, et ils y exerçaient les plus grands ravages, cherchant à venger la mort de leurs compagnons qui avaient péri l'année précédente. Ils ne furent pas plus heureux. Tandis qu'une armée s'avançait venant de Délhy, Touglick qui avait réuni toutes ses forces, manœuvrant sur leurs derrières, leur coupa la retraite. Placés entre deux écueils ils ne pouvaient qu'échouer dans leur entreprise; ils furent complétement défaits, et périrent presque tous durant l'action ou pendant la poursuite. Quelques-uns tentèrent de pénétrer dans les deserts sablonneux du Moultan : ils y trouvèrent pareillement la mort au milieu des plus cruelles privations.

Sur cinquante-sept mille cavaliers qui avaient commencé la campagne il n'en resta, dit Féríschta, qu'environ trois mille qui, forcés de rendre les armes, furent conduits à Délhy. Il eût bien mieux valu pour eux avoir le sort de leurs frères. Tous ces malheureux, Kabeick à leur tête, furent condamnés à être foulés sous les pieds des éléphans, et l'horrible sentence reçut son exécution. On n'accorda la vie qu'à quelques enfans et aux femmes; mais ce fut pour les vendre sur la place publique.

An 1306. De l'hég. 706. Vainqueur des Mogols, Allà tourna ses vues du côté de la Péninsule. Il mit sur pied une armée de cent mille chevaux de laquelle il donna le commandement à Cafour, son favori; le soubah de Malava, Moultani, et celui du Guzzerat, Alip, eurent l'ordre de se réunir à Cafour avec toutes leurs troupes. Quand la jonction fut opérée les musulmans traversèrent le pays des Mahrattes qu'ils ravagèrent et qu'ils soumirent; ensuite ils allèrent investir Déoghir, qui depuis a été plus connu sous le nom de Dowlat-Abad. Ramdéo n'était pas en état de résister; il prit le parti de la soumission, et laissant dans la ville son fils Singeldéo il alla, précédé de riches présens, au devant des généraux d'Allà. Cafour écrivit de suite à Délhy pour annoncer à l'empereur son facile triomphe, et il suivit lui-même sa lettre,

accompagné du radjah. L'empereur leur fit une réception magnifique. Cafour reçut des marques extravagantes de faveur; Ramdéo eut le titre de rai-raïan (roi des rois), et non-seulement il fut remis en possession de ses domaines, mais son territoire fut encore augmenté de plusieurs cantons à la charge de les tenir en fief de l'empire. Férischta observe qu'en cette occasion, Allà faisant des présens à Ramdéo, ne fit que lui rendre une partie des biens qu'il lui avait pris.

Pendant que le favori avait été absent, l'empereur lui-même était allé en personne faire le siège de Séwana, forteresse réputée imprenable au sud-ouest de Délhy, et qui en effet avait résisté jusque-là aux efforts souvent réitérés de ses prédécesseurs. Le radjah vivait dans une sécurité funeste; il savait que l'armée était dans le Dékhan, et il ne remarquait dans la capitale aucun préparatif de guerre : il se trouva investi de tous côtés sans avoir vu même se former l'orage qui venait de fondre sur lui. Réduit en peu de temps aux dernières extrémités, il envoya, dit-on, à l'empereur sa propre image, en or massif, avec une chaîne du même métal passée autour du cou, en signe de soumission et de vasselage. Un don de cent éléphans et d'autres objets précieux accompagna le message; Allà reçut les

présens, mais il fit répondre au radjah qu'il ne croirait à sa soumission qu'autant qu'il lui en donnerait l'assurance formelle, en personne et non par une vaine représentation. Le radjah subit la dure loi qu'on lui imposait; il se rendit en suppliant au camp impérial. Allà le reçut au nombre de ses vassaux ou tributaires, mais il disposa en faveur de ses favoris d'une grande partie des domaines du prince hindou.

An 1309. De l'hég. 709. Vers le même temps une troisième armée avait été envoyée dans le Bengale pour tenter de reprendre le fort d'Arinkil, et cette armée, après divers échecs, avait été forcée à la retraite; Allà chargea Cafour d'aller venger l'honneur de ses armes, et afin qu'il pût mieux surprendre le radjah d'Arinkil, son maître lui donna l'ordre de passer par Déoghir, ce qui le portait sur les derrières de l'ennemi. Cafour obéit, et il apparut sur les frontières de Télingan, le fer et la flamme à la main, semant partout la désolation et l'épouvante et se dirigeant sur Arinkil. Tous les princes voisins, à l'aspect du danger du radjah Liderdéo, réunirent leurs soldats pour le secourir; mais Cafour avait fait tant de diligence qu'il les devança tous, de sorte que loin de pouvoir entrer en campagne ils n'eurent que le temps de s'enfermer dans leurs propres capitales. Le siége d'Arinkil fut aussitôt commencé; au bout de

plusieurs mois la ville fut emportée d'assaut. La citadelle tenait encore; les assaillans redoublèrent d'efforts. Liderdéo prit alors le parti de se soumettre; il reçut toutes les conditions qu'il plut à Cafour de lui imposer. Lorsque l'heureux favori fut près de rentrer à Délhy, l'empereur suivi de toute sa cour l'alla recevoir au-delà de la porte de Boudaoun.

Les richesses que Cafour avait apportées et dont il fit hommage à son maître, excitèrent encore l'avidité d'Allà; il savait que l'intérieur du Dékhan possédait des trésors capables de satisfaire tous les désirs d'un conquérant. Depuis une infinité de siècles, l'or et l'argent apportés par le commerce n'avaient cessé de s'y amonceler, et ce pays, libre jusque-là d'invasions ennemies, n'avait rien perdu de ses richesses : c'était comme un dépôt que la fortune semblait garder pour lui; il forma le projet de s'en saisir et de réduire ces florissantes provinces. Comme personne mieux que Cafour ne lui paraissait propre à faire cette conquête, ce fut encore à lui qu'il donna le commandement général des troupes. An 1310. De l'hég. 710

Ramdéo était mort depuis peu; Singeldéo, son fils, lui avait succédé. Il paraissait assez mal disposé en faveur des musulmans. Cafour se contenta d'établir en passant un camp retranché sur les bords du Gange, afin de s'assurer la retraite

à tout événement, et il continua sa marche se réservant au fond du cœur de punir plus tard Singeldéo des sentimens presque hostiles qu'il avait montrés. Après une marche de trois mois, il arriva sur les frontières du Carnatic. Bélaldéo, souverain de cette contrée, tenta vainement de défendre l'entrée de ses états ; il fut battu et fait prisonnier; tout son royaume fut ravagé; plusieurs temples fameux, livrés au pillage, fournirent un immense butin, et beaucoup d'habitans des deux sexes tombèrent dans l'esclavage. Cafour fit construire dans la capitale de Bélaldéo une petite mosquée où la chotba fut récitée au nom de son maître. Ce monument, preuve de la conquête, subsistait encore au temps de l'historien persan. « Les Hindous, dit-il, l'ont respecté parceque c'est un lieu consacré à la divinité. » Les musulmans n'ont jamais laissé voir autant de tolérance.

Chargé d'un butin qui passait ses espérances, Cafour se disposait à reprendre la route de Délhy : l'ordre du départ était donné. La nuit du jour marqué, on entendit quelques brahmines qui s'étaient réfugiés dans son camp contester ensemble assez vivement. Par malheur pour eux, quelqu'un de ceux que la curiosité avait attirés comprenait leur langage; il s'agissait de trésors enfouis, et la querelle était née au sujet du par-

tage qu'ils se proposaient d'en faire après le départ de l'armée. Cafour, informé du fait, donna sur-le-champ l'ordre de les arrêter pour les forcer à découvrir leurs trésors. Ils gardèrent d'abord un silence obstiné; mais à la fin la peur des tortures dont l'appareil se dressait devant eux leur arracha leur secret. Ils déclarèrent sept lieux différens, et les fouilles qu'on y fit furent si productives qu'on chargea plusieurs éléphans de l'or, des perles et des pierreries (1) qu'ils recélaient.

A l'aspect des richesses que le favori rapportait l'empereur ne put modérer sa joie; il fit à son général les plus tendres caresses, et le combla d'autant d'honneurs qu'en pouvait recevoir un sujet. Il fit ensuite de grandes libéralités à tous ses omrahs, aux officiers de sa maison, aux fakirs, aux gens de lettres; le peuple eut aussi part à ses largesses. Mais enivré lui-même par tant de succès, il ouvrit son cœur à l'orgueil et aux faiblesses du despotisme; il n'écoutait plus aucun avis, et sa volonté sur tout était pour chacun la

---

(1) Férischta fait le détail des richesses que Cafour apporta aux pieds de son maître; et ce détail serait incroyable si, comme nous l'avons déjà dit, on ne savait que ce pays recevait tous les ans par les échanges une immense quantité d'or et d'argent qui y demeuraient à jamais enfouie.

loi suprême. Heureusement il abusa peu de son pouvoir : la justice sagement administrée, le bon ordre maintenu partout, la paix intérieure que rien ne troublait, l'agriculture honorée, le commerce protégé, des monumens publics s'élevant de toutes parts rendirent l'Hindoustan heureux, riche et puissant. Cet état de prospérité ne commença de souffrir quelque altération que lorsque, voulant se livrer tout entier aux plaisirs et à la mollesse, Allà remit aux mains de son favori les rênes du gouvernement. Le mécontentement naquit parmi les omrahs et gagna jusqu'aux dernières classes du peuple. D'un autre côté les hommes sensés gémissaient de voir que l'éducation des enfans d'Allà était entièrement négligée, et qu'à peine sortis de l'adolescence ils obtenaient des gouvernemens importans, où ils s'accoutumaient à vivre dans l'indépendance et contractaient les habitudes du despotisme et de la tyrannie.

An 1312. De l'hég. 712. Par un enchaînement extraordinaire de circonstances, la nomination de Chizer, l'aîné des jeunes princes, à la soubahbie de Chitor devint pour le Dékhan une source nouvelle de désastres en attirant pour la quatrième fois l'invasion musulmane dans ses provinces. Le gouvernement de Chizer était limitrophe du Dékhan, et ce prince ne manquait pas d'ambition. Il était à pré-

sumer qu'il voudrait marcher sur les traces du favori, et qu'il chercherait même à l'éclipser. Le jaloux Cafour ne voulait de rival ni dans le pouvoir ni dans la renommée; il se hâta de demander à l'empereur la permission de retourner dans le Dékhan autant pour continuer ses conquêtes que pour faire rentrer dans le devoir quelques radjahs qui essayaient, comme celui de Déoghir, de se soustraire au tribut. Alla consentit à tout, et cette expédition nouvelle n'eut pas moins de succès que les précédentes. Singeldéo fut vaincu et mis à mort; ses états réunis à la couronne formèrent une soubahbie importante, à laquelle on incorpora plusieurs contrées voisines qui reçurent aussi le joug musulman.

Cependant Allà ruinait sa santé par l'abus des plaisirs; il tomba dangereusement malade. Se voyant abandonné par sa femme et par son fils Chizer, il rappela Cafour près de lui; l'ordre de se rendre à la cour fut aussi reçu par Alip, soubah du Guzzerat. L'empereur se plaignit amèrement à eux de la conduite de Chizer et de sa mère. Cafour qui depuis long-temps aspirait en secret à l'empire saisit avidement cette ouverture pour rendre suspects le prince, la princesse et Alip lui-même : il y réussit. L'empereur avait eu quelque peine à se décider au sujet de son fils; celui-ci même aurait pu aisément avec

quelques prévenances réveiller l'affection paternelle dans le cœur d'Allà; mais, par sa conduite imprudente, il semblait conspirer avec Cafour contre lui-même. Il fut arrêté; son frère Shadi partagea sa disgrace, et on les enferma l'un et l'autre dans la forteresse de Goualior. Leur mère, odieuse à Cafour, eut pour prison la citadelle de Délhy. Alip fut accusé d'un crime que peut-être il n'avait point commis, et il périt sur l'échafaud; son frère Nizam, soubah de rallore, fut assassiné par Coummal qui obtint sa dépouille.

An 1316. De l'hég. 716. La tyrannie de Cafour produisit pour fruit la révolte. Le soubah de Chitor, successeur de Chizer, chassa de la ville et de la province tous les employés nommés par l'empereur; et livrant les places et les honneurs à ses créatures, il fut en retour proclamé souverain. Dans le même temps Hirpaldéo, beau-frère de l'infortuné radjah de Déoghir, fit soulever tout le Dékhan et recouvra la plus grande partie des domaines de sa famille. D'un autre côté, tout le Guzzerat était en feu; les amis d'Alip et de Nizam, excités par un juste désir de vengeance, avaient pris les armes, et Coummal envoyé contre eux avec une armée, ayant été battu et tombant dans leurs mains, expia par un cruel supplice le lâche assassinat dont il s'était souillé. Toutes ces nou-

velles arrivant à la fois à Délhy, allumèrent dans le cœur d'Allà tous les feux du ressentiment; la fureur à laquelle il se livra fit empirer son mal; et malgré l'art des médecins il expira dans les convulsions d'une impuissante rage, après un règne d'environ vingt ans.

Immédiatement après la mort d'Allà, Cafour assembla les omrahs, et produisant un testament supposé du défunt qui désignait Omar (1) le plus jeune de ses fils pour lui succéder, il éleva cet enfant sur le trône et se fit adjuger la régence, conformément aux dispositions du même testament. En convoquant l'assemblée, Cafour avait eu soin d'y attirer ses partisans en grand nombre, afin d'avoir la majorité. Ceux-ci firent tout ce qu'il leur dicta; les autres n'osèrent pas manifester leur opposition. Le premier acte d'administration du régent fut de cruauté et de barbarie; il envoya un messager à Goualior avec ordre de priver de la vue les deux princes Chizer et Shadi, et il fut obéi; Mallecke-Jéhan leur mère fut resserrée dans sa prison, et tous ses biens confisqués tombèrent dans le trésor. Le troisième fils d'Allà, Moubarick, fut aussi confiné dans une forteresse; le sort de ses frères lui

OMAR, *régence de Cafour.*

(1) Il n'était âgé que de sept ans.

était réservé : des assassins furent même envoyés pour lui ôter la vie ; mais ils se laissèrent toucher par ses prières et surtout par l'or qu'il leur donna, de sorte que non-seulement ils épargnèrent ses jours, mais qu'ils intéressèrent encore en sa faveur le commandant de la garde à pied.

Celui-ci, ému de pitié pour le prince et plein d'indignation contre le régent, forma sur-le-champ le projet de sauver Moubarick et de délivrer l'Hindoustan du joug du despote Cafour. Il communiqua son dessein à ses officiers et leur fit partager tous les sentimens qui l'animaient. Peu d'heures après Cafour avait cessé de vivre. Ses principaux adhérens, ministres ou instrumens de ses volontés, furent immolés avec lui. Cette catastrophe eut lieu trente-cinq jours après la mort d'Allà. Lorsque la nouvelle s'en répandit par la ville, chacun témoigna la plus vive allégresse. Le prince Moubarick fut ramené en triomphe dans la capitale, et la régence lui fut confiée. Moubarick se contenta d'abord du titre qu'avait porté Cafour ; il semblait vouloir n'être que le premier ministre de son frère ; le peuple applaudissait à sa modération : mais il ne permit pas à l'erreur de se prolonger. Dès qu'il se fut créé un parti parmi les omrahs, il allégua les droits de sa naissance, déposa Omar, se plaça sur le trône et suivant la barbare coutume dont

il avait manqué lui-même d'être victime, il fit crever les yeux au malheureux enfant.

Moubarick annonça dès les premiers jours un règne d'injustice et de cruauté. Le commandant de la garde auquel il devait la vie et son élévation, et les officiers qui l'avaient secondé, reçurent tous la mort pour récompense. Il donna pour raison que ces hommes auraient mis à un trop haut prix le service qu'ils venaient de lui rendre. Quant aux soldats de la garde, ils furent dispersés par tout l'Hindoustan. Cependant, pour acquérir quelque popularité, il distribua des graces aux nobles, fit ouvrir les prisons des détenus pour dettes ou pour simples contraventions et rappela tous les exilés. Il accorda à l'armée une gratification égale à six mois de paie; il soulagea les pauvres du fardeau de l'impôt en le réduisant, et lorsque par ces moyens il se crut sûr de l'affection de ses sujets il s'adonna au vin, au jeu et à la débauche. MOUBARICK.

Voulant toutefois montrer qu'il était capable de conduire une armée, il marcha vers le Dékhan en personne, fit la guerre à Hirpaldéo et aux radjahs qui s'étaient réunis à lui. Déoghir fut repris ainsi que toutes les autres places de la province. Hirpaldéo eut un sort plus funeste encore que son beau-frère; il fut écorché vif par l'ordre du barbare Moubarick, et sa tête fut

suspendue au-dessus de la principale porte de Déoghir.

Après cette victoire, Moubarick ne montra plus aucune retenue. Un de ses cousins accusé de conspiration fut condamné à mort; on prétendit que les deux princes Chizer et Shadi avaient trempé dans le complot: ils furent égorgés dans leur prison. Si une femme frappait ses regards, fût-elle la fille ou l'épouse d'un de ses omrahs, il la faisait enlever et ne la rendait que déshonorée. Formait-il un vœu? il fallait l'accomplir, à tout prix. Tant d'excès le rendirent odieux. Le mécontentement, il est vrai, craignait de paraître, mais il était évident qu'il saisirait pour éclater la première occasion favorable. Il ne fallait, pour profiter de la disposition des esprits, qu'un homme audacieux et entreprenant, car tout lui garantissait l'impunité; cet homme se présenta: c'était Chozrou, général habile que ses talens avaient fait monter de l'esclavage aux premiers rangs de l'armée, jouissant de la faveur du souverain, mais trop digne émule de l'esclave Cafour.

Chozrou avait passé un an vers la côte de Malabar qu'il avait soumise; il revint avec un grand butin; ses richesses lui valurent des amis; il avait néanmoins trop peu de moyens pour lever ouvertement l'étendard de la révolte: il eut re-

cours à l'artifice. Il se plaignit à l'empereur d'avoir à Delhy beaucoup d'ennemis qui cherchaient constamment à lui nuire; ensuite il lui fit entendre que c'était à lui-même qu'on en voulait; il dit que les omrahs n'aspiraient tous qu'à l'indépendance personnelle et au renversement du trône impérial; il lui proposa de faire venir du Guzzerat quelques hommes dont la fidélité ne serait pas suspecte, et qui le serviraient avec zèle. Moubarick accueillit cette proposition, et Chozrou attira près de lui vingt mille individus qui remplirent la ville et le palais, et qui le regardant comme leur patron, lui étaient entièrement dévoués.

Il avait eu d'abord le dessein d'assassiner Moubarick à la chasse; mais les conjurés n'ayant pu se mettre d'accord, on résolut de choisir un autre moment et de consommer l'attentat dans le palais même. On prétend qu'un ancien serviteur de Moubarick, nommé Cassi, avait pénétré les desseins de Chozrou et averti le prince; que cet avis n'avait fait sur lui que peu d'impression tant était grande sa confiance en Chozrou, et qu'au moment où Cassi finissait de parler le favori entra couvert de vêtemens de femme, affectant les airs et la démarche d'une jeune fille, ce qui fit tant de plaisir à Moubarick qu'il se leva pour l'embrasser, oubliant en un instant

An 1321. De l'hég. 721.

tout ce que le vieillard avait dit. Ce dernier, soupçonnant quelque trahison, se tint sur pied une partie de la nuit pour s'assurer que les gardes étaient à leur poste, jusqu'à ce qu'ayant été rencontré par Moundoul, oncle de Chozrou, un des conjurés s'approcha par derrière et le renversa d'un coup de poignard. Le fidèle Cassi ayant crié à la trahison! à l'assassinat! quelques gardes accoururent; alors les conjurés saisissant leurs armes tombèrent sur les soldats qui furent tous égorgés avant qu'ils eussent pu se défendre.

L'empereur alarmé par ce bruit en demanda la cause à Chozrou qui était dans sa chambre. Chozrou eut l'air d'aller voir par une terrasse ce qui se passait; il revint en disant que c'étaient quelques chevaux qui s'étaient échappés et qu'on courait après eux. Cette réponse satisfit Moubarick; mais peu d'instans après les assassins montèrent sur la terrasse même d'où venait Chozrou, et tuèrent quelques domestiques qui essayèrent de leur fermer le passage. L'empereur très-effrayé voulut se retirer dans les appartemens du harem par une galerie dont il avait seul l'usage. Chozrou, craignant qu'il ne parvînt à se sauver, le suivit et le saisit par les cheveux vers le milieu de la galerie. Moubarick qui était fort et vigoureux renversa Chozrou; mais avant qu'il

eût pu se dégager, les assassins arrivèrent et lui coupèrent la tête qu'ils jetèrent dans la cour du palais. A l'aspect de cette tête sanglante, les gardes épouvantés prirent la fuite, et les conjurés restèrent maîtres du palais et du trône sur lequel ils placèrent leur digne chef.

Chozrou semblait n'être arrivé au pouvoir que pour se signaler par d'atroces violences. Il fit massacrer tous les serviteurs de Moubarick, tous ceux qu'il soupçonnait d'être ou d'avoir été ses amis; leurs femmes et leurs enfans furent vendus comme esclaves. Tous les gouvernemens, tous les emplois lucratifs ou honorifiques ravis à leurs possesseurs devinrent le partage des conjurés. Les hommes les plus vils, les plus décriés pour leurs mœurs furent élevés aux postes les plus éminens. Chozrou fit une exception en faveur de Jonah fils de Touglick-Ghazi, gouverneur de Lahore et de Débalpour, célèbre par ses victoires sur les Mogols. Chozrou craignait Touglick; il crut acheter son amitié ou du moins sa neutralité en répandant les dignités et les biens sur la tête de son fils. CHOZROU.

Jonah et son père étaient bien loin de répondre aux espérances du nouveau souverain. Ghazi que ses grandes qualités rendaient cher à tous les habitans du Penjab n'eut pas de peine à lever des troupes ni à les remplir d'indignation contre

l'usurpateur. Jonah de son côté se sauva clandestinement de Délhy et s'alla réunir à son père. Alors Ghazi ne ménagea plus rien; il écrivit à tous les omrahs, les invitant à faire cause commune avec lui. Quelques-uns craignirent de prendre un parti; d'autres excités par son exemple, joignirent leurs troupes aux siennes; tous ensemble marchèrent vers la capitale. Chozrou sentait qu'il s'agissait de combattre pour le trône et pour sa vie; il rassembla une armée considérable, et il distribua tous ses trésors aux soldats afin de les attacher à sa cause. Mais il avait en tête des troupes endurcies aux fatigues par leurs guerres continuelles avec les Mogols, et commandées par un général d'une habileté souvent éprouvée. Ses soldats au contraire avaient usé leur vigueur dans les délices de la capitale; ils étaient timides, peu exercés aux manœuvres: le succès ne pouvait pas même être balancé. Après une heure de combat, ils furent mis dans une déroute complète. Chozrou se sauva du côté de Jilpour; se voyant presque seul, abandonné de ceux qu'il croyait les plus fidèles, ne sachant comment soustraire sa tête aux dangers qui la menaçaient, il fut réduit à se cacher dans un tombeau. Il y fut découvert dès le lendemain, et on l'en arracha pour le traîner au supplice.

Ghazi fit à Délhy une entrée triomphante. Le peuple se pressait autour de lui, l'appelait son libérateur et son père, et comme il ne restait aucun prince de la famille royale, les omrahs et l'armée d'une voix unanime le proclamèrent empereur de Délhy, ne trouvant personne qui fût plus digne de commander.

Ce prince était d'origine patane. Son père avait été esclave de Balin, sa mère était de la tribu hindoue des Jauts; c'est à peu près tout ce qu'on sait de sa famille, mais il n'en est pas moins compté parmi les princes gaurides, bien qu'il ait formé une branche distincte de celle de Couttoub. Quoi qu'il en soit, il montra sur le trône les vertus qu'il avait déployées dans le commandement des armées. Il trouvait les affaires dans le plus grand désordre : il le fit cesser en veillant à ce que les lois fussent exécutées. Pour donner au peuple les moyens d'élever les enfans, il multiplia les colléges et les écoles, et quand la paix intérieure reposa sur des bases solides, voulant garantir l'Hindoustan de toute invasion ennemie, surtout de la part des Mogols qu'aucun mauvais succès ne pouvait rebuter, il établit sur les frontières du Caboul une ligne de troupes et de forteresses. En un mot, il n'oublia rien de ce qui fait la force et la prospérité des empires. TOUGLICK GHAZI

Le radjah d'Arinkil, Liderdéo, avait tiré avantage des troubles antérieurs pour se dispenser de payer le tribut, reprendre son indépendance et entraîner dans la rébellion les peuples de Déoghir. Jonah, fils aîné de l'empereur, fut chargé de le ramener à l'obéissance. La guerre se fit d'abord avec tant de succès, que Liderdéo chassé de poste en poste et n'opposant partout qu'une résistance inefficace, fut obligé de se renfermer dans sa capitale, son dernier asile. Mais au moment où le siége semblait tirer à sa fin, des maladies contagieuses, causées par les chaleurs et la mauvaise qualité de l'eau, éclatèrent tout d'un coup dans le camp impérial, et firent en peu de jours des progrès si effrayans que les soldats périssaient par milliers. Jonah s'obstinait toutefois à continuer le siége; mais le découragement et la désertion se mirent dans le reste de l'armée; le prince, resté presque seul, fut obligé de reprendre le chemin de Déoghir où il passa deux ou trois mois.

Il employa ce temps à réparer ses pertes et à lever de nouvelles troupes, et il réussit à former une armée plus nombreuse encore que n'avait été la première. Il ne tarda pas à reparaître devant Arinkil, après avoir emporté plusieurs places qui se trouvaient sur sa route. Le siége, renouvelé aussitôt, se termina par la réduction

de la ville et de la citadelle ; la garnison fut massacrée ; des milliers d'habitans eurent le même sort ; beaucoup d'autres, chargés de fers avec leurs femmes et leurs enfans, allèrent peupler les marchés de Délhy. Liderdéo fut pris vivant avec sa famille, et il finit ses jours dans une étroite captivité.

L'empereur, qui s'occupait alors à construire à Délhy une seconde citadelle et à réparer les fortifications de la ville, ordonna de célébrer par des fêtes solennelles la victoire de son fils et de faire de larges distributions au peuple. Les nouvelles arrivées du Bengale altérèrent la satisfaction qu'il éprouvait. Les peuples de cette province, en proie à d'horribles vexations, et inhumainement dépouillés par leur gouverneur de qui l'avarice se montrait chaque jour plus insatiable, avaient fait parvenir leurs plaintes jusqu'au pied du trône ; l'empereur touché de leurs maux résolut sur-le-champ d'y porter un remède. Ce gouverneur s'appelait Nazir ; il était petit-fils de l'empereur Balin. Dès qu'il apprit que Touglick s'avançait avec une armée, il chercha à se faire un mérite d'une soumission prompte et entière. Il accourut au-devant de Touglick, protestant de son dévouement et de sa fidélité ; de riches présens destinés à l'empereur et à ses ministres ne plaidèrent pas moins éloquemment pour lui que

An 1323. De l'hég. 724.

lui-même; et, comme cela n'est que trop ordinaire, il se disculpa si bien qu'il conserva sa place au prix de quelques vaines promesses d'amendement.

L'armée se remit aussitôt après en marche pour la capitale. Quand elle fut arrivée sur les montagnes de Tourhat, elle rencontra plusieurs radjahs indiens qui s'étaient emparés des passages et semblaient disposés à vouloir les lui disputer. Quelques charges de cavalerie suffirent pour les mettre en fuite; ils se réfugièrent dans une forêt voisine si épaisse qu'il était impossible à la cavalerie d'y pénétrer. Aussitôt les soldats, saisissant des haches, se mirent à couper les arbres de la forêt. Ils arrivèrent en quelques heures à une clairière qui se trouvait au milieu du bois; sur cette clairière s'élevait la ville de Tourhat, défendue par de hautes murailles et sept fossés pleins d'eau. L'empereur fit soudain investir la place : il fallut trois semaines pour combler les fossés et pratiquer une brèche. La ville succomba; le radjah, ses fils, sa famille, plusieurs princes ses alliés tombèrent dans les mains du vainqueur qui les emmena prisonniers à Délhy : une bonne garnison fut laissée dans la ville sous les ordres d'un officier de mérite nommé Ahmed.

An 1324. De l'hég. 725. La nouvelle de cette victoire avait précédé

l'empereur ; Jonah, suivi des principaux omrahs et d'une grande partie de la population, se rendit à Afghanpour afin d'y attendre son père ; il avait fait dresser pour le recevoir une espèce d'arc de triomphe ; mais à peine Touglick fut-il parvenu à la place qui lui était préparée que, la voûte de l'édifice venant à se détacher, Touglick fut écrasé sous ses débris. Cinq de ses officiers périrent auprès de lui. Quelques historiens ont pensé que ce désastre n'était dû qu'au peu de solidité de la voûte et à l'ébranlement des colonnes qui la supportaient, causé accidentellement par le passage des éléphans destinés à l'empereur et à sa suite. D'autres assurent, et ce n'est point peut-être sans raison, que Touglick périt victime de l'ambition de son fils ; ils se fondent sur ce que la construction de cet édifice était tout-à-fait inutile, et que sa chute ne devint funeste qu'à l'empereur et aux siens.

Jonah monta sans opposition sur le trône et prit le nom de Mohammed III. Il fit au peuple et à l'armée d'immenses distributions d'argent ; et comme à la mort de Touglick le trésor impérial était presque épuisé, il est à présumer qu'il avait retenu clandestinement la plus grande partie de l'or qu'il avait tiré du Dékhan et d'Arinkil, ce qui fortifia l'horrible soupçon qu'il n'était pas étranger à l'accident qui terminait les jours de son MOHAMMED III.

père. On dit au surplus qu'il était rempli de connaissances, austère dans ses mœurs, ennemi des plaisirs, zélé pour l'accomplissement de ses devoirs religieux; mais comme en toute circonstance il se montra cruel, sanguinaire et vindicatif, on ajoute que ses vertus n'étaient que de l'hypocrisie, et ce qui rend cette opinion très-plausible, c'est qu'après un règne désastreux de vingt-sept ans il mourut détesté de tous ses sujets dont il avait été le fléau.

An 1326. De l'hég. 727. A peine était-il monté sur le trône qu'une armée innombrable de Mogols, conduite par Séri de la tribu de Zagataï, envahit l'Hindoustan sa marche fut même si rapide qu'elle parut sous les murs de Délhy avant qu'on eût pu préparer aucun moyen de défense. Mohammed acheta la paix; il envoya des présens magnifiques au général mogol, lui promit une somme immense et le détermina ainsi à la retraite. Dès que les Mogols se furent éloignés, il recruta et réorganisa son armée, mit de fortes garnisons dans toutes les places frontières et s'attacha surtout à rendre la capitale imprenable; ensuite il envoya divers corps d'armée dans le Dékhan et jusque dans le Carnatic. Tous les radjahs de ces vastes contrées se soumirent au tribut.

Ces avantages furent cruellement compensés par les troubles qui désolèrent l'empire d'un

bout à l'autre. Les impôts avaient été triplés dans plusieurs provinces; un décret dont l'exécution était ordonnée sous les plus fortes peines donnait aux monnaies de cuivre la valeur de l'argent; quatre cent mille chevaux d'une part et cent mille de l'autre étaient mis en réquisition pour les armées qui devaient faire la conquête du Khorassan et de la Chine; le sang musulman et le sang hindou coulaient par la main des bourreaux sur les places publiques au moindre sujet vrai ou imaginaire de mécontentement. Tant de maux à la fois excitèrent les murmures de la nation et firent craindre un soulèvement général. Mohammed fut contraint de reprendre la monnaie de cuivre qu'il avait émise, et cette opération épuisa nécessairement les coffres de l'état, ce qui ne fit que déplacer le mal sans le guérir. Ce fut dans ces circonstances qu'il songea sérieusement à faire la conquête de la Perse; mais au moment de partir les soldats, qu'il ne payait pas, quittèrent les drapeaux et se répandirent par tout l'empire, traînant après eux le pillage, l'incendie et la dévastation.

Forcé d'abandonner ce projet, il en voulut exécuter un autre qui n'était pas moins étrange; ce fut, comme je l'ai dit, de se rendre maître de la Chine dont on vantait beaucoup les richesses. Il donna le commandement de l'armée à son ne- An 1337. De l'hég. 738.

veu Chozrou. Les omrahs, les ministres, et en général tous les gens sages blâmaient hautement cette expédition; Mohammed n'écouta personne et Chozrou partit. L'armée composée de cent mille chevaux arriva aux montagnes qui servent de barrière à la Chine; elle y fut assaillie par les pluies de l'hiver, par la maladie et par la famine. Chozrou perdit tout son bagage et les neuf dixièmes de ses soldats qui périrent de faim et de misère. Ceux qui réussirent à se sauver n'eurent pas un meilleur sort que leurs compagnons. Un ordre de Mohammed les condamna tous à la mort: le despote vengea sur eux la faute qu'il avait commise lui-même en les envoyant lutter contre le climat et les élémens.

La consternation se répandit dans la capitale, témoin de ces sanglantes exécutions; mais ce n'était là qu'un prélude aux maux qui attendaient les habitans eux-mêmes. Comme si tous les desseins de Mohammed devaient être marqués au coin de la plus funeste démence, il en forma un troisième, dont l'exécution allait convertir cette capitale superbe, orgueil de l'Hindoustan, en une vaste solitude. Dans une de ses parties de chasse, il était arrivé jusqu'à Déoghir, et la situation de cette ville lui parut si ravissante qu'il résolut sur-le-champ d'y transférer le siége de son gouvernement. Il assembla pour la

forme le conseil des omrahs. Presque tous furent d'avis que s'il fallait s'éloigner de Délhy, ce devait être pour s'établir à Oujein dont la position centrale offrait tous les avantages; mais le plan de l'empereur était fait d'avance : il opina seul pour Déoghir, et l'on dut se soumettre. Aussitôt l'ordre fut donné à tous les habitans, sans distinction, de se rendre à la capitale nouvelle avec leurs familles, leurs esclaves et leur mobilier; il voulut que Déoghir portât désormais le nom de Dowlat-Abad (ville fortunée); il en répara les fortifications, y construisit un grand nombre d'édifices, et n'épargna rien pour y transporter la magnificence et la splendeur qu'on admirait à Délhy.

L'obéissance était d'autant plus pénible que le sacrifice était douloureux. Le déplacement ne faisait pas seulement perdre aux habitans leur patrie, mais il leur coûtait encore des frais immenses qui pour le plus grand nombre entraînaient une ruine complète : aussi les plaintes se faisaient entendre de toutes parts, et la terreur seule comprimait l'effervescence des esprits. Ibah, gouverneur du Moultan, crut qu'à la faveur de ce mécontentement il pourrait secouer le joug du tyran; il avait refusé d'envoyer sa famille à Dowlat-Abad, et il savait que Mohammed ne pardonnait rien : il se jeta dans la révolte. L'em-

An 1338. De l'hég. 739.

pereur, emporté par un désir effréné de vengeance, se mit lui-même à la tête d'une armée innombrable. Ibah, trahi par la fortune, fut tué dans la mêlée; la déroute se mit parmi ses soldats, et l'empereur donna l'ordre de les massacrer tous. Ce ne fut pas sans peine que ses officiers, plus humains, obtinrent la révocation de cet ordre barbare.

Au retour de cette expédition, l'armée passa par Délhy. A l'aspect de cette ville abandonnée, les regrets des soldats se réveillèrent; presque tous, désertant leurs drapeaux, coururent se cacher dans les bois. L'empereur craignit les suites de cette désertion; il entra dans Délhy, déclara qu'il y fixait de nouveau sa résidence et permit à chacun d'y rentrer. Les habitans accoururent en foule; mais au bout de deux ans un nouvel ordre, plus rigoureux encore que le premier, les arracha pour la seconde fois à leurs foyers. Mohammed ne fut pas plus tôt arrivé à sa ville chérie, que toute la contrée située entre le Gange et la Djumna se souleva. Les habitans, accablés sous le poids des impôts qui allaient toujours croissant, brûlèrent leurs maisons et se retirèrent dans les montagnes. Mohammed envoya contre eux des troupes qui les poursuivirent jusqu'au fond de leurs retraites sauvages. Tous ces malheureux pé-

rirent par le fer des soldats ou par l'excès des misères.

Les habitans de Dowlat-Abad n'étaient pas moins à plaindre : manquant de tout, ils supportaient leurs maux en silence, parce que les murmures étaient punis de mort ; mais le désespoir, forcé de se concentrer, ne leur était pas moins funeste que la tyrannie de leur maître. Mohammed leur permit encore de retourner à Délhy. La famine les attendait sur la route ; ils périssaient par milliers. Ceux qui purent arriver à Délhy durent y combattre le même fléau. La vue de tant de désastres parut toucher alors le cœur du prince : on eût dit qu'il avait réformé son caractère en changeant de conduite. Il ouvrit ses trésors, fit des distributions au peuple, et répara une partie des malheurs qu'il avait produits ; mais son naturel féroce ne tarda pas à reprendre sa place, et les persécutions recommencèrent. An 1342. De l'hég. 743.

Afin que rien ne manquât alors aux misères de l'Hindoustan, quelques tribus d'Afghans qui habitaient les montagnes du nord-ouest firent plusieurs incursions dans les contrées voisines ; il fallut faire marcher des troupes pour mettre un terme aux ravages qu'elles commettaient. Dans le même temps la révolte éclatait du côté du Bengale et dans le Dékhan.

Kisnanaig, fils de Liderdéo, ancien radjah An 1344. De l'hég. 745.

d'Arinkil, fut l'auteur de ce mouvement. Déterminé à délivrer son pays d'une domination détestée, il chercha des hommes capables comme lui de tout braver pour y réussir, et quand il se fut ainsi formé un parti il essaya de se faire des alliés. Il s'adressa à plusieurs radjahs voisins d'Arinkil; il leur persuada sans peine que le projet des musulmans était de les anéantir tous, et il leur fit sentir qu'il était urgent de les prévenir. Bélaldéo, souverain du Karnatic, entra dans la ligue; son exemple entraîna d'autres princes hindous. Les musulmans, attaqués partout à l'improviste, n'opposèrent qu'une faible résistance; en quelques mois ils furent chassés de tous les postes qu'ils occupaient; et des vastes conquêtes de Cafour et de Touglick il ne resta plus à Mohammed, dans le Dékhan, que sa ville de Dowlat-Abad.

A ces tristes nouvelles, Mohammed eut des accès de rage qui augmentèrent encore sa férocité. Ne pouvant se venger sur les radjads révoltés, il assouvit ses ressentimens sur ses propres sujets. Ceux-ci, pour se soustraire à ses fureurs, émigraient par bandes nombreuses et se sauvaient au Bengale. D'un autre côté, la famine continuait d'exercer ses ravages dans la capitale. Mohammed fut contraint lui-même à s'en éloigner avec son armée, et il alla camper

sur les bords du Gange. Dès que ce fléau fut un peu apaisé, il envoya de nouveaux gouverneurs dans le Dékhan avec des troupes nombreuses, et l'ordre de réduire à tout prix les provinces soulevées. Un second corps d'armée marcha vers le Malava sous les ordres d'Aziz; celui-ci dans ses instructions secrètes émanées de Mohammed, avait celle de se défaire de tous les *Siddas* qui se trouvaient dans cette province. On donnait ce nom aux Mogols qui, à diverses époques, avaient pris du service dans l'Hindoustan et s'y étaient établis. Aziz, de cabaretier devenu général d'armée, se montra digne de Mohammed. Arrivé à Bédar, résidence du gouverneur, il donna une fête à laquelle tous les chefs mogols furent invités. Quatre-vingts d'entre eux s'y rendirent avec leurs amis; tous furent inhumainement égorgés. Aziz informa aussitôt l'empereur de ce qu'il avait fait, et l'empereur lui envoya des présens pour le récompenser de son zèle.

Ce traitement barbare fait aux Mogols du Malava alarma ceux du Guzzerat; déterminés à vendre chèrement leurs vies, ils prirent les armes et se liguèrent avec ceux du Dékhan. Ils nommèrent même un roi parmi eux en la personne d'Ismaël. L'armée impériale, infiniment plus nombreuse, n'obtint sur eux que très-peu d'avantage; mais à la longue ils auraient succombé, si d'au- An 1347. De l'hég. 748.

tres siddas sortis du fond du Guzzerat et commandés par Tiggi n'avaient opéré une diversion puissante. Tiggi était d'autant plus dangereux que beaucoup de musulmans allaient tous les jours grossir son armée, au point qu'il put bientôt entreprendre d'importantes conquêtes. Il commença par se rendre maître de Narwalà, capitale de la province, ensuite il ravagea les environs de Cambaye et de Barage.

Mohammed voyait tant d'ennemis paraître à la fois sur tous les points de l'empire qu'il ne savait contre lequel il devait porter les premiers coups. Ismaël s'était emparé de Dowlat-Abad, et il aurait voulu l'y forcer; mais le pouvoir de Tiggi croissait rapidement: il fallait l'abattre avant de lui laisser le temps de se consolider. Mohammed abandonna donc à un de ses généraux le soin de continuer le siége de Dowlat-Abad qu'il avait commencé, et il prit avec ses meilleures troupes le chemin du Guzzerat. Constamment harcelé dans sa marche par des partis hindous, ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à Barage, où il comptait rencontrer les Siddas; il y apprit que Tiggi s'était replié sur Cambaye. Bouckérà fut envoyé à sa poursuite. Tiggi l'attira dans un lieu où il pouvait compter sur l'avantage du terrain, et faisant tout d'un coup volte-face, il le chargea si vigoureusement qu'il remporta une victoire com-

plète. Bouckérà fut tué; presque tous les siens eurent le même sort, et par une politique barbare qui tendait à placer tous les Siddas dans la nécessité de vaincre pour éviter le supplice, Tiggi fit égorger tous les prisonniers qu'il avait faits jusque-là.

Mohammed brûlait de toutes les ardeurs de la vengeance. Il s'avança vers Cambaye; mais Tiggi ne l'attendit pas et se retira vers Narwalà. D'abondantes pluies qui survinrent forcèrent l'empereur à suspendre sa marche pendant un mois. Tiggi n'avait point perdu ce temps; il s'était renforcé par quelques levées, et se croyant assez fort pour se mesurer avec l'empereur, il revint sur ses pas lui offrir la bataille : Mohammed l'accepta. Au moment décisif, Tiggi commit une imprudence qui lui coûta la victoire : voulant exciter l'ardeur de ses troupes, il leur distribua des liqueurs spiritueuses qui les enivrèrent. Les Siddas se portèrent au combat comme des furieux; mais à cette vigueur factice succéda la faiblesse : ils furent battus. Tiggi se sauva vers les bouches du Sind; le fils de Boukhérà, respirant la vengeance, le poursuivit avec ardeur, et l'empereur entra dans Narwalà afin d'y rétablir son autorité.

Les Siddas étaient plus heureux dans le Dékhan. Commandés par Hassen-Kako, ils avaient

battu l'armée impériale et nettoyé d'ennemis toute la province. Ismaël avait abdiqué en faveur de Hassen qui prit le nom d'Allà. L'armée de l'usurpateur avait reçu des renforts considérables, et tout annonçait qu'il serait difficile de le vaincre. Mohammed aurait voulu marcher contre lui, mais le Guzzerat était encore loin d'être tranquille et soumis, et il sentait bien que s'il s'en éloignait avant de l'avoir pacifié, la révolte s'y montrerait de nouveau. Il avait d'ailleurs besoin de recruter son armée qui avait essuyé des pertes considérables, de sorte que deux ans se passèrent avant qu'il eût pu quitter Narwalà.

An 1349. De l'hég. 750. Le poète Birni, contemporain et historiographe de Mohammed, dit que tous ces revers survenus coup sur coup avaient fait impression sur l'esprit de ce prince qui, persuadé que sa tyrannie seule produisait la révolte, avait formé le projet de changer de conduite; malheureusement il ne persévérait pas dans ces intentions. Elles passaient dans sa tête avec la rapidité de l'éclair, et l'instant d'après il reprenait ses habitudes. Mohammed, s'entretenant un jour familièrement avec ce poète, dit: « Que les maux de l'empire étaient d'une nature si perverse et si opiniâtre qu'ils ne paraissaient pas plus tôt guéris d'un côté qu'ils se montraient d'un autre. » Birni

répliqua, s'il faut l'en croire, « Que dès qu'une fois le mécontentement avait pris racine dans le cœur des peuples il n'était pas facile de l'en extirper; que le meilleur parti, dans ces circonstances, serait peut-être qu'il résignât la couronne à son fils et qu'il se tînt désormais éloigné des affaires. « Je n'ai aucun ami parmi mes enfans, reprit Mohammed avec humeur; je ne puis donc compter sur aucun d'eux. Je puis encore moins compter sur le peuple: il faut que je continue à faire comme j'ai fait, quel que soit l'événement. »

L'empereur tomba malade à Kondal, peu de temps après cette conversation. Il avait assemblé près de lui ses omrahs et ses ministres. Le mal ayant un peu fléchi, il profita de ce retour apparent de santé pour passer l'armée en revue, et donner l'ordre de préparer tous les bâtimens qu'on trouverait sur les bords de l'Indus pour y embarquer ses troupes et gagner Tatta où Tiggi s'était réfugié. Quand toutes les dispositions furent faites, il partit de Kondal, arriva sur les bords du fleuve qu'il traversa malgré l'opposition d'un corps de Siddas qui défendait l'autre bord, et continua de marcher sur Tatta. Parvenu à vingt lieues environ de cette ville, il fit faire halte à l'armée sur le rivage du Sind, afin d'y passer les premiers jours du mois de Moharram.

An 1351. De l'hég. 752.

Comme il se piquait d'être religieux observateur des pratiques de son culte, il se soumit au jeûne ordinaire; mais quand il le rompit, il mangea du poisson avec tant d'excès qu'il fut saisi par la fièvre. On lui conseillait de se coucher, mais au lieu de suivre cet avis, il fit encore douze ou quinze lieues; il ne put aller au-delà; il expira sur le rivage de l'Indus, laissant pour héritier de sa couronne son cousin Férose.

On dirait, s'écrie l'historien persan, que Mohamed n'avait travaillé toute sa vie que pour se rendre odieux et mériter l'horreur que son nom seul inspirait. Non-seulement il fut pour ses sujets un tyran exécrable, se jouant de leurs vies et de leur fortune, mais encore par sa conduite impolitique, par ses guerres injustes, par ses rigueurs révoltantes envers les vaincus, il excita de toutes parts le mécontentement, ne laissa souvent à ses vassaux que le choix du supplice ou de la révolte, et mit souvent lui-même son trône en péril. Sa cruauté surpasse tout ce qu'on trouve dans l'histoire, et jamais l'Hindoustan n'avait eu de souverain d'un caractère aussi dur et même aussi féroce. Quand un chef de rebelles tombait entre ses mains, il le faisait écorcher vif en sa présence; il se plaisait à voir les douleurs qui naissaient de cet horrible supplice. Tel fut le sort

de Kirshasib, gouverneur de quelque portion du Dékhan, et son propre neveu. Egaré par son ambition, ce jeune prince s'était rendu maître de Déoghir; mais vivement pressé par l'armée impériale, il avait été obligé de prendre la fuite et de chercher un asile dans le Karnatic auprès de Bélaldéo; celui-ci craignant d'attirer sur lui-même les armes de Mohammed, se sauva de ce danger en violant les lois sacrées de l'hospitalité. Kirshasib fut livré à son oncle, qui voulut assister à l'affreux spectacle de son supplice, et faisait crier par un héraut : *Ainsi sont traités les traîtres et les rebelles !*

Lorsque les malheureux Hindous qui habitaient entre le Gange et la Djumna voulurent s'expatrier pour se soustraire aux impôts qui les dévoraient, le tyran les fit poursuivre par ses soldats auxquels il donna l'ordre de les massacrer s'ils résistaient, et de leur crevèr les yeux s'ils mettaient bas les armes. Dans une autre occasion, se trouvant à Délhy, il partit avec un corps de troupes pour une partie de chasse, comme c'était l'usage de ses prédécesseurs. Quand il fut arrivé à Birren, il ordonna le massacre de tous les habitans, sans motif et sans raison, se contentant de dire qu'il ne faisait pas la chasse aux bêtes, mais aux hommes. Plusieurs milliers de têtes furent apportées à Délhy et suspendues à

ses remparts. Peu de temps après il renouvela les mêmes horreurs à Canouje; il convertit en un désert les environs de cette ville fameuse, et la ville elle-même.

Quelquefois ses actions tenaient de la démence, et plus d'un écrivain a dit que son esprit n'était pas bien sain. Un jour, à la suite d'un violent mal de dents, il fit enterrer avec beaucoup de pompe une dent qu'il avait perdue; et la place où elle fut enterrée se couvrit d'un monument superbe qui existait encore deux cents ans après. S'étant imaginé que tous les malheurs qui troublaient son règne ne lui arrivaient que parce qu'il n'avait pas reçu l'investiture du calife, il envoya une ambassade à la Mecque, où les califes s'étaient retirés depuis qu'ils avaient été expulsés de Bagdad par les armes tartares. Ses ambassadeurs rapportèrent, comme on peut aisément le présumer, l'institution la plus ample, en échange des richesses qu'ils laissaient dans les mains du calife. Alors Mohammed fit retrancher de la chotba le nom de tous les rois que les califes n'avaient pas reconnus; il ne fit pas même d'exception en faveur de son père. En revanche, un prince de la race dégénérée d'Abbas étant venu à Délhy pour lui demander une retraite, il ne le reçut pas seulement avec bienveillance, mais il lui prodigua les marques du plus grand

respect, au point d'avilir la dignité impériale. Il montra également une vénération profonde pour tout ce qui venait de Mahmoud le Ghaznevide. Il avait surtout beaucoup de dévotion pour le tombeau de Massoud, prince de sa famille, tué à Barage par les Hindous, dans les temps de Mohammed-Ghori.

Férose eut bien des obstacles à surmonter avant de monter sur le trône. Il était à l'armée au moment de la mort de son cousin, et l'effet de cette nouvelle fut de faire naître plusieurs factions. Les Mogols qui se trouvaient à la solde de l'empire voulaient piller le trésor et s'en retourner ensuite dans leur pays. Parmi les omrahs, les uns attachés à Férose le nommaient l'héritier légitime de Mohammed; d'autres soutenaient que Mohammed avait laissé un fils, encore enfant, et se montraient peu favorables à Férose. Toutefois la crainte des Mogols les réunit tous dans un même vœu, et ils allèrent ensemble conjurer Férose d'accepter la couronne. Férose eut pendant quelque temps l'air de refuser, mais à la fin il permit qu'on ceignît son front du bandeau impérial. Aussitôt il somma les Mogols de déposer leurs armes, et sur le refus qu'ils en firent il leur livra une bataille sanglante où presque tous leurs chefs périrent ou furent faits prisonniers. Ensuite il envoya une partie de l'armée dans le

FÉROSE III.

Guzzerat pour mettre un terme à la rébellion de Tiggi; il en donna le commandement à un habile officier nommé Ahmed. En même temps il marchait lui-même sur Outch afin de se rapprocher de Délhy.

Dès qu'il fut arrivé à la première de ces deux villes, il apprit que la capitale était en proie aux dissensions intestines, et qu'un parent de Mohammed, Jéhan, vieillard plus qu'octogénaire avait mis sur le trône un enfant nommé Mohammed comme le dernier empereur de qui on le disait fils. Férose voulait éviter la guerre civile; il députa quelques-uns de ses officiers à Jéhan pour l'inviter à rentrer dans le devoir et l'assurer de l'oubli entier du passé. Jéhan répondit au message en offrant à Férose la régence pendant la minorité du jeune Mohammed. Férose assembla sur-le-champ le conseil des omrahs: tous, à l'exception d'un seul, déclarèrent qu'ils ne ne connaissaient point d'enfans à Mohammed, et que par conséquent il ne pouvait avoir d'autre héritier que Férose, son cousin-germain. Celui-là même qui semblait avouer l'existence d'un fils dit formellement qu'il fallait s'en tenir à ce qui était fait. La proposition de Jéhan fut donc rejetée; toutefois les négociations se continuèrent avec activité. La nouvelle qui survint en ce moment d'une victoire complète remportée sur Tiggi par

Ahmed, fit prendre un nouvel essor au zèle des partisans de Férose; ils lui proposèrent de marcher sur la capitale. C'était aller au-devant de ses vœux.

Quand Jéhan se vit près d'être investi et que, calculant ses moyens de défense, il trouva pour résultat l'impuissance de résister; quand il eut appris que le vizir, les ministres et les principaux omrahs avaient passé dans le camp de Férose; que les soldats menaçaient de les imiter; et que, sondant l'opinion publique, il se fut assuré que les habitans étaient fort peu disposés à soutenir un siége, il ne songea plus qu'à se tirer du danger où il s'était mis par son zèle pour la famille de Mohammed. Il fit demander un sauf-conduit qu'il obtint, et il se rendit aussitôt au camp impérial où il fit sa soumission en personne. Férose laissa vivre le trop faible vieillard, mais il le relégua dans une forteresse. Quant au jeune prince, il n'en est point parlé dans l'histoire; il est à présumer qu'il fut aussi privé de la liberté, peut-être même de la vie.

Férose III fit immédiatement son entrée à Délhy. Il y fut reçu avec joie par les habitans qui, sur ce qu'on rapportait de ses qualités et de son caractère, conçurent l'espérance d'un règne heureux et prospère qui leur ferait oublier la longue oppression qu'ils avaient soufferte. Férose ré-

pondit pleinement à leur attente. Il passa plusieurs mois à régler l'administration intérieure, à réparer le désordre des finances, à rendre l'impôt plus léger et à ne laisser aucune plainte, aucune réclamation de ses sujets sans réponse. Tous les jours il donnait une audience publique, et il recevait lui-même les pétitions qu'on lui présentait. Il pensait qu'en les accueillant toutes, il connaîtrait par la nature des plaintes quels étaient les besoins de l'état, et les abus à corriger.

L'année qui suivit son avènement fut consacrée à réprimer les entreprises de plusieurs feudataires de l'empire, qui sans se révolter ouvertement affectaient de ne reconnaître dans l'empereur qu'une vaine prééminence. Lorsqu'il les eut ramenés à l'obéissance, il tourna ses vues vers le Bengale dont le gouverneur avait pris le titre de roi et s'était emparé du Bahar et de Bénarès. Résolu à le soumettre, mais prévoyant que la guerre pourrait être longue, il pourvut au gouvernement de Délhy et se mit en personne à la tête des troupes. La victoire accompagna d'abord ses drapeaux; le rebelle Élias battu sur tous les points fut contraint de s'enfermer dans une forteresse, sa dernière retraite. Férose en commença le siége, mais l'hiver et les pluies étant venus au secours des assiégés, il fut à son tour

obligé de se retirer laissant ainsi son ouvrage imparfait.

Ce fut au retour de cettte expédition qu'il fit construire la ville de Férose-Abad, contiguë à la capitale, et qu'il creusa plusieurs canaux qui, portant dans l'intérieur les eaux de la Djumna, devinrent des sources de prospérité publique, en servant à la fois le commerce et l'agriculture. Peu de temps après il reçut des présens d'Élias qui demandait la paix et offrait un tribut. Quoique les prétentions d'Élias tendissent à détacher le Bengale de l'empire, Férose crut devoir provisoirement accepter les conditions qu'on lui proposait : les Mogols commençaient à se montrer en armes vers les frontières du nord, et ces éternels ennemis rendaient nécessaire l'emploi de toutes ses forces. An 1354. De l'hég. 755.

Les Mogols avaient évité une action générale; ils s'étaient contentés de surprendre quelques villes sans défense, et de s'y charger de butin; ils ne montraient pas l'intention de faire des conquêtes. Quand l'armée de Férose approcha, ils repassèrent le Sind, mais ils laissèrent le pays qu'ils avaient envahi complètement dévasté. D'un autre côté, les Siddas du Dékhan s'y étaient maintenus et fortifiés, et l'empereur fut forcé de traiter avec eux aux mêmes conditions qu'avec l'usurpateur du Bengale. Les nouvelles tentatives An 1359. De l'hég. 760.

qu'il avait faites pour subjuguer cette riche contrée n'avaient pas été très-heureuses, et il n'espérait pas davantage de celles qu'il aurait pu faire contre les Siddas. Toutefois il soumit au tribut quelques radjahs indépendans dont les domaines se trouvaient du côté de Bénarès.

Férose avait peu de succès à la guerre; mais il défrichait des terres incultes, construisait des villes et des forteresses, formait des établissemens utiles, et ces paisibles conquêtes de l'art et de l'industrie sur la nature valaient bien les lauriers sanglans des batailles. Il y avait dans la province de Sirhind, non loin de Hirdar, une montagne de laquelle sortait un vaste courant d'eau qui allait tomber dans le Satalège, sans aucun profit pour l'agriculture, et la province n'était arrosée que par la petite rivière de Sélima qui naissait de la même montagne; les deux sources n'étaient séparées que par une éminence qui causait la déviation des courans. Férose entreprit de percer le rocher et d'y creuser un lit pour les eaux de la grande source qui seraient ainsi amenées dans la Sélima. Cinquante mille ouvriers furent employés à ces travaux que le succès couronna. Une étendue immense de terrain fut fertilisée et se couvrit de riches moissons. On assure qu'en creusant ce canal, on trouva dans la terre des squelettes d'éléphans d'une grandeur prodi-

gieuse et des ossemens humains non moins remarquables par leurs dimensions gigantesques. Plusieurs de ces squelettes étaient pétrifiés.

L'empereur avait encouragé et activé les travaux par sa présence. Quant ils furent terminés, il bâtit une forteresse pour la défense de Sirhind; il lui donna le nom de *Férosepour*. De là, il dirigea ses pas vers la montagne de Naugracut. Les radjahs du pays se soumirent après une résistance assez vive : la ville même de Naugracut ouvrit ses portes. Cette ville était fameuse dans l'Hindoustan par son temple antique et l'idole qu'on y révérait (1).

Après la conquête de Naugracut, Férose conduisit l'armée dans le Guzzerat où l'insurrection avait éclaté. La ville de Tatta, asile des rebelles, fut contrainte à capituler ; Férose usa de clémence, et les vaincus furent épargnés. Il se montra plus sévère plusieurs années après contre

(1) S'il faut en croire les historiens de Férose et les traditions locales qu'ils rapportent, cette idole était l'image de Noshaba, épouse ou concubine d'Alexandre; et le colonel Dow observe là-dessus qu'il est probable que cette statue était celle de quelque divinité de la Grèce, apportée par le conquérant et adoptée ensuite par les brahmines qui lui donnèrent le nom de Jewalamoucki. Férose la fit enlever et l'envoya à la Mecque où on l'enterra sous le seuil de la porte de la grande mosquée.

les meurtriers du gouverneur de Boudaoun. Tous les coupables, leurs familles, leurs amis, leurs serviteurs furent enveloppés dans une proscription générale; et la contrée qu'ils habitaient, dévastée tous les ans par un détachement nombreux de soldats, finit par se convertir en une triste solitude.

An 1385. De l'hég. 787. Cependant Férose était parvenu à une grande vieillesse, et l'âge avait amené la faiblesse et les infirmités. Son visir Jéhan (1) était mort depuis long-temps et il avait donné sa charge au fils du défunt, comptant qu'il serait servi par le fils comme il l'avait été par le père; mais le nouveau ministre avait plus d'ambition que d'attachement pour son maître. Il s'était emparé de l'esprit du vieux monarque, et l'autorité souveraine ne s'exerçait qu'en passant par ses mains. L'ambition ne peut s'assouvir par aucune jouissance; elle croît plutôt par les succès: on dirait que le but qu'elle veut atteindre s'éloigne à mesure qu'elle avance vers lui. Jéhan ne se contentait pas de régner sous le nom de Férose; il voulait s'assurer le pouvoir après lui, et par son ascendant sur l'esprit de ce prince se frayer à lui-même un chemin jusqu'au trône.

---

(1) Autre que l'omrah qui lui avait donné un rival dans le fils de Mohammed.

Il accusa de trahison le prince Mohammed, fils et successeur désigné de Férose, et le faible monarque se laissa surprendre l'ordre d'arrêter le prétendu coupable. Mohammed se sauva de la mort par une prompte fuite, et il demeura caché durant plusieurs jours. Au bout de ce temps, il trouva le moyen de s'introduire dans le harem de son père; dès qu'il l'aperçut, il courut au-devant de lui, se jeta à ses pieds, protesta de son innocence et accusa le visir. Férose, ébranlé d'abord par les paroles de son fils, touché de la confiance qu'il lui montrait en se remettant volontairement entre ses mains, ému, attendri par les caresses et les marques d'affection qu'il en recevait, fit relever Mohammed et le reçut dans ses bras. Le prince profita de ce moment pour obtenir la destitution de Jéhan; mais celui-ci comptant sur ses nombreux amis, voulut se soutenir par la force au poste qu'il occupait. Blessé dangereusement dès le premier choc, il s'enfuit à la hâte vers Méwat, où le prince le fit poursuivre.

Férose ainsi délivré de la tyrannie de son ministre, et se sentant chaque jour moins capable de supporter le poids de l'administration publique, prit le parti d'abdiquer en faveur de son fils. Cette cérémonie eut lieu immédiatement, et Mohammed IV prit en main les rênes de l'État. Cependant le visir, arrivé à Méwat, s'était

MOHAMMED IV.
An 1387.
De l'hég. 789.

réfugié chez un ancien ami de sa famille. Celui-ci craignit, si la chose se découvrait, d'attirer sur lui-même les vengeances du nouveau souverain; il livra Jéhan au gouverneur du Guzzerat qui lui fit trancher la tête. La mort de Jéhan délivrait Mohammed d'un ennemi dangereux; mais cette première faveur de la fortune ne fut suivie que de revers. Les Siddas du Guzzerat se révoltèrent pour la seconde fois; ils tuèrent le gouverneur et s'emparèrent de plusieurs villes. Mohammed, entièrement livré aux plaisirs, parut insensible à cet évènement; il ne souffrait même pas qu'on lui en parlât. Si quelque omrah hasarsardait un mot, une remontrance salutaire, il le bannissait de sa cour et donnait sa place à un autre.

Cette conduite souleva tous les esprits contre Mohammed. Baha, son neveu, forma le projet de lui ravir un trône dont il se montrait indigne. Il se ligua étroitement avec les omrahs disgraciés; cent mille esclaves de toute nation reçurent des armes, et la révolte éclata dans le sein même de la capitale. Mohammed effrayé envoya des parlementaires aux révoltés qui refusèrent de les entendre; il fallut combattre. Pendant quarante-huit heures, la ville entière offrit un champ de désordre et de carnage. Amis et ennemis, vainqueurs et vaincus gisaient ensemble baignés

dans des flots de sang. Le troisième jour, les rebelles désespérant de triompher de la résistance de l'armée, se rendirent au palais de Férose, le placèrent dans un palankin et le portèrent au milieu de la plus forte mêlée. Dès que les soldats de Mohammed virent leur ancien maître, l'affection qu'ils avaient eue pour lui venant à se réveiller, ils passèrent tous dans les rangs ennemis. Mohammed resté presque seul chercha son salut dans la fuite, et dès qu'il se fut éloigné, les deux partis jurèrent la paix devant le vieux monarque. Tout rentra dans l'ordre. Cependant Férose, moins capable encore qu'auparavant de gouverner parce que ses infirmités avaient augmenté, assembla le conseil des omrahs, et d'après leur avis, il confia le timon de l'état à son petit-fils Touglick, à qui la couronne appartenait de droit comme représentant Fatte, son fils aîné, mort depuis plusieurs années.

Le premier usage que fit Touglick de son autorité fut dirigé contre les partisans de Mohammed; l'ordre fut partout donné de les poursuivre à outrance, et de les exterminer en quelque lieu qu'ils fussent. Férose survécut peu de temps à cette révolution; il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans après un règne moins glorieux que paisible, durant lequel la nation eut de longs intervalles de repos et de prospérité. Il ne laissa TOUGLICK II.

pas la réputation d'un grand capitaine; mais une foule de monumens élevés par ses soins restèrent après lui pour attester qu'il s'était occupé du bonheur du peuple. Des canaux avec des écluses, des palais, des routes, des mosquées, des écoles, des hospices pour les malades, des caravanserais pour les voyageurs, des ponts, des bains, des fontaines, des jardins; tels furent ses titres à la reconnaissance publique.

Pendant les premières années de son règne, la Perse fut divisée entre plusieurs petits princes descendans de Gengiz, et cet état de choses continua jusqu'au moment où Timur-Bec, que l'on connaît mieux en Europe sous le nom de Tamerlan, monta sur le trône de Zagatay qui dominait sur le Maver-ul-Nère, le Zabulistan et le Caboul. Ce prince, dévoré d'ambition et brûlant de la soif des conquêtes, commença par subjuguer la plus grande partie de la Tartarie. Tournant après ses armes contre la Perse, il soumit tous les petits états dont elle se composait; ensuite il entra dans le Khorassan, qui reçut pareillement le joug sept ou huit ans avant la mort de Férose. Quand Touglick II succéda à son aïeul, Timur était sur les bords de l'Euphrate poursuivant le cours de ses exploits.

An 1388. De l'hég. 790. Le prince Mohammed s'était retiré à Sirmore; mais une armée ayant été envoyée contre lui, il

s'enfonça dans les montagnes voisines. Il y fut poursuivi; obligé de reculer de poste en poste devant un ennemi de beaucoup supérieur en nombre, et poussé jusqu'à Naugracut, il s'enferma dans cette place qui était extrêmement forte, décidé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais ses ennemis ne jugèrent pas à propos de faire le siége d'un lieu qui leur parut inaccessible : ils reprirent le chemin de Délhy.

Touglick tomba dans les mêmes excès qui avaient perdu son oncle : ils eurent pour lui le même résultat. Négligeant les affaires pour le plaisir, esclave de toutes ses passions, il devint méfiant, soupçonneux, et la méfiance le rendit injuste et cruel. Abou-Bicker, son cousin, craignant pour sa vie, s'enfuit de la cour, et trouvant des hommes disposés à la révolte, il conspira contre lui. Plusieurs omrahs et les mêmes esclaves qui deux ans auparavant s'étaient ligués contre Mohammed, entrèrent dans la conjuration. Au bout de cinq mois de règne, Touglick fut assassiné.

Abou-Bicker fut aussitôt proclamé empereur; ABOU BICKER. sa naissance lui donnait des droits à ce titre puisqu'il était de même que Touglick petit-fils de Férose. Roukoun, l'un des principaux conjurés, fut promu au poste de vizir; mais la première dignité de l'état lui parut encore au-

dessous de lui : il conspira contre celui dont l'élévation était son ouvrage. Abou-Bicker averti de ses coupables desseins se hâta de les prévenir; il le fit mettre à mort avec tous ceux qu'on put convaincre de complicité. Mais ces précautions ne purent sauver le nouvel empereur d'une chute prochaine. Mohammed trouva des amis qui lui fournirent de l'argent et des troupes; il marcha audacieusement vers la capitale suivi de vingt mille chevaux : il s'empara même d'une partie de la ville. Abou-Bicker se retira dans Férose-Abad. Les deux armées en vinrent aux mains dans les rues et sur les places publiques. La victoire resta long-temps incertaine; mais un renfort amené par Nahir à l'empereur lui donna l'avantage, et Mohammed fut chassé de Délhy.

Abou-Bicker ne recueillit presque aucun fruit de sa victoire; il s'endormait à Délhy au sein des voluptés, tandis que Mohammed travaillait sans relâche à augmenter son parti et à recomposer son armée. Le soubah du Moultan, mécontent de l'empereur, passa dans les rangs de son rival, et dès que Mohammed se vit à la tête de cinquante mille chevaux il rentra en campagne. La nouvelle de sa marche tira l'empereur de son apathique mollesse; il réunit l'armée à la hâte, partit avec elle, rencontra Mohammed auprès d'Hindali, lui livra bataille et le battit encore

complétement; mais au lieu de le poursuivre, comme ses généraux le lui conseillaient, il revint à Délhy. Cette faute était en quelque sorte excusable; Houmaïoun, fils de Mohammed, menaçait la capitale avec les troupes qu'il avait levées vers Sammana. Il ne fut pas plus heureux que son père; défait à Panniput, il dut se replier sur le lieu d'où il venait.

Toutes ces tentatives de Mohammed, bien qu'infructueuses, ne laissèrent pas d'alarmer l'empereur. Il comprit que son ennemi avait des partisans dans la capitale; il tâcha de les découvrir, et plusieurs omrahs soupçonnés de complicité périrent par les supplices, ce qui n'empêcha pas que Mohammed ne rassemblât une troisième armée. L'empereur résólut de l'attaquer avant qu'il eût terminé ses préparatifs. Mohammed, instruit de son approche, laissa le gros de ses troupes à Tillassar, et, prenant un chemin détourné, il fondit sur Délhy avec quatre mille chevaux. Secondé par les amis qu'il avait dans la ville, il s'empara d'une de ses portes, celle de Boudaoun, et courut sans s'arrêter au palais impérial. Là, se couvrant des ornemens impériaux, il monta sur le trône et se fit proclamer par la populace entraînée et par ses soldats. Mais Abou-Bicker l'avait suivi de près. Il arriva le même jour à Délhy, força la garde que Mohammed

avait mise aux portes, marcha vers le palais, s'en rendit maître, chassa de nouveau Mohammed et reçut les hommages des volages habitans.

Il semblait que la contestation devait être finie, et que la fortune avait jugé irrévocablement le droit des deux rivaux; il est même probable qu'Abou-Bicker aurait triomphé définitivement s'il n'avait éprouvé la défection d'un grand nombre d'omrahs qui voulaient que les troubles continuassent, espérant qu'il en sortirait pour eux quelque occasion d'acquérir du pouvoir ou de la fortune. Le chef des esclaves, nommé Hagib, écrivit secrètement à Mohammed pour l'engager à de nouveaux efforts, promettant que de son côté il opérerait une utile diversion. Abou-Bicker eut connaissance de ces manœuvres criminelles, et il en fut si épouvanté qu'il prit sur-le-champ la fuite avec quelques-uns de ses serviteurs. Mohammed, qu'on informait soigneusement de ce qui se passait à Délhy, ne tarda pas à se montrer devant cette ville. Cette fois il y entra sans obstacle, et dès le même jour son nom fut cité dans la chotba.

An 1390. De l'hég. 792. Cependant les esclaves ne reçurent pas le prix qu'ils attendaient de leur trahison. Au lieu des récompenses auxquelles ils croyaient avoir droit, ils furent dépouillés de leurs chevaux et de leurs éléphans. Le ressentiment qu'ils conçurent con-

tre Mohammed les jeta de nouveau dans le parti d'Abou-Bicker; un grand nombre d'entre eux se sauvèrent furtivement pendant la nuit dans l'intention de rentrer au service de leur premier maître. Mohammed, informé presque au même instant de leur évasion, s'applaudit intérieurement d'une chose qui servait ses propres desseins, et non-seulement il ne permit pas qu'on les poursuivît, mais encore il bannit par édit et sous peine de mort tous ceux qui étaient restés dans la ville. Quelques-uns obéirent; d'autres, ne pouvant se résoudre à faire l'abandon de leurs propriétés, cherchèrent à se cacher dans leurs maisons ou chez leurs amis; mais les ordres les plus rigoureux avaient été donnés; on fit des visites domiciliaires et tous ceux qu'on put rencontrer furent massacrés sans pitié (1).

Mohammed ne se borna pas là; voulant à tout prix consolider son pouvoir, il donna cinquante mille chevaux à son fils Houmaïoun, et l'envoya investir Kottouh qu'Abou-Biker avait choisi pour

(1) Ces malheureux, dit Férischta, pour tâcher d'éviter la mort, affirmaient qu'ils étaient d'origine tartare ou afghane. Les bourreaux leur faisaient alors prononcer le mot *gourra-gourri*; cette épreuve était périlleuse; tous ceux de qui l'accent hindou se refusait à la prononciation correcte de ce mot étaient mis à mort sur-le-champ.

en faire sa place d'armes. Abou-Bicker ne l'attendit pas dans la ville et, suivant le conseil de Nahir son général, il surprit Houmaïoun dans son camp. Ce prince avait du courage; il fit tête à l'ennemi, et puissamment secondé par le vizir de son père, il contraignit Abou-Bicker à se retirer vers Méwat. Mohammed, qui voulait terminer cette guerre d'un seul coup, était parti de Délhy avec une autre armée en même temps que son fils, et c'était justement sur Méwat qu'il s'était porté. Il s'y trouvait quand son rival y arriva. Le malheureux Abou-Bicker perdit toute espérance à l'aspect de ce nouvel ennemi, et jugeant la défense impossible ou inutile, il se rendit à discrétion. Mohammed l'envoya dans une forteresse où il mourut deux ou trois ans après.

Le nouveau souverain ne jouit pas tranquillement du trône qu'il devait à sa persévérance. La révolte éclata dans le Guzzerat, et plusieurs radjahs mahrattes ayant uni leurs forces envahirent les provinces de la frontière. Ziffer fut chargé d'apaiser les troubles du Guzzerat, Mohammed marcha lui-même contre les Hindous. Narsing, leur généralissime, fut obligé de demander la paix; mais les rebelles du Guzzerat opposèrent une résistance opiniâtre. L'empereur était près de s'y rendre pour seconder les opérations de Ziffer, lorsque la nouvelle d'une autre révolte

lui fut apportée. Le gouverneur d'Attava, sous prétexte d'une injustice commise à son égard, prit les armes et dévasta les provinces voisines de sa résidence. Mohammed, par une marche rapide, se porta sur Attava qu'il surprit. Cette malheureuse ville fut rasée et détruite de fond en comble. De là, Mohammed se dirigea du côté de Canouje et de Tillasar. Il fit quelque séjour dans cette dernière ville. Il y bâtit même une vaste forteresse à laquelle il donna son nom. Dans le même temps, on lui manda de Délhy que son vizir allait se faire proclamer souverain du Penjab et du Moultan. Il partit aussitôt pour sa capitale, et bien qu'il n'existât pas contre le vizir la plus légère apparence d'infidélité ou de trahison, il le fit arrêter et charger de chaînes. Le vizir nia toutes les charges qu'on lui imputait, mais l'empereur qui était jaloux de sa popularité et de sa renommée saisit cette occasion pour s'en délivrer, et justement ou non il le laissa juger et condamner.

L'année suivante, les Mahrattes se montrèrent de nouveau sur les terres de l'empire; mais ils furent reçus partout avec tant de vigueur qu'ils ne tardèrent pas à regagner leurs montagnes. Un événement beaucoup plus important, ce fut l'apparition au cœur de l'état d'un corps de troupes commandé par Nahir, ancien ami d'Abou-

bicker. Excitée par le désir de venger son ancien maître, cette armée étendit ses ravages jusqu'aux portes même de Délhy; le succès était d'autant plus facile que dans ce moment l'empereur était dangereusement malade; mais à peine ce prince eût-il recouvré la santé que, formant un corps de cavalerie d'élite, il en prit le commandement et se porta sur Méwat où Nahir s'était fortifié. Celui-ci tenta de disputer les approches de la place; mais il fut complétement battu et il se sauva, presque seul, à Jidger.

An 1393. De l'hég. 795. Après cette victoire, l'empereur reprit le chemin de Mohammed-Abad dont les fortifications n'étaient pas encore terminées. De là, il envoya l'ordre à son fils de se rendre dans le Penjab où les Jickers avaient occasioné quelques troubles; mais Houmaïon n'avait pas encore quitté Délhy, qu'un second courrier vint lui apporter la nouvelle de la mort de son père. Mohammed avait succombé en peu d'heures à une seconde attaque du mal qui avait déjà mis ses jours en péril. Son règne n'avait duré que six ans et demi.

HOUMAÏOUN. Houmaïoun ne fit que paraître sur le trône. Au bout de quarante-cinq jours, il fut enlevé par une maladie aiguë qui brava tout l'art des médecins. Sa mort imprévue fut suivie d'un interrègne qui manqua de finir par l'anarchie; les emrahs se divisèrent en plusieurs factions qui,

chacune à leur gré, voulaient disposer de l'empire. Celle du visir Jéhan eut à la fin l'avantage; on plaça sur le trône un jeune enfant fils de Mohammed sous le nom de Mahmoud.

Ce choix ne fut utile qu'à la faction victorieuse MAH-
qui se partagea le pouvoir, les richesses et les honneurs; il ne pouvait convenir à l'empire qui, depuis long-temps sur le déclin, aurait eu besoin d'une main ferme et habile capable de lui rendre la force et la puissance qu'il avait perdues, et d'empêcher sa chute, soit en triomphant des ennemis au-dehors, soit en réduisant à l'obéissance ces fiers omrahs dont les divisions éternelles l'affaiblissaient en le déchirant.

Les Hindous des provinces orientales tentèrent de secouer le joug; ils croyaient le moment favorable. Le vizir Jéhan ne leur laissa pas le temps de se fortifier; il se rendit dans le Bengale avec une armée, soumit tous les radjahs du pays et assujettit au tribut le soubah du Bengale qui depuis Mohammed III vivait dans l'indépendance; mais oubliant pour les siens les intérêts de son maître, il se fit proclamer roi de l'Orient et nomma Jionpour capitale de son royaume. En même temps, Saring qui gouvernait les provinces des bords de l'Indus, travaillait à les détacher de l'empire pour en faire son patrimoine, tandis que Eckbal son frère s'emparait de l'esprit de Mahmoud afin

de régner sous son nom. Toutefois il avait un rival dans la faveur du prince : c'était Sadit l'un des plus puissans omrahs de l'Hindoustan. Eckbal résolut de s'en défaire; Moubarick et Allà, tous deux commandans des troupes, entrèrent dans le complot; Sadit pénétra leurs projets, il les prévint par l'assassinat. Allà et Moubarick périrent; Eckbal parvint à se soustraire au fer des meurtriers, et courut se renfermer à Délhy d'où l'empereur était absent depuis environ un mois.

Sadit n'avait pas moins d'ambition que son ennemi; il prétendait comme lui à la première place. Mouckirrib, de simple commandant de Mohammed-Abad, était devenu capitaine-général des armées. L'éclat de ce poste et les prérogatives qui s'y trouvaient attachées tentèrent Sadit; il solda des assassins. Mouckirrib fut averti du danger qui le menaçait : Sadit avait juré publiquement par le Koran vénéré qu'il le punirait de la protection qu'il avait accordée à Eckbal; aussi quand Mahmoud de retour voulut entrer dans sa capitale, il en trouva les portes fermées. Excité par Sadit, Mahmoud investit la place, mais ce fut sans succès; convaincu à la fin que cette guerre intestine n'avait lieu que dans l'intérêt de Sadit, il traita en particulier avec le capitaine-général, et aussitôt les portes de la ville s'ouvrirent devant lui.

Sadit était exclu du traité; Mouckirrib fit même une sortie pour tâcher de le surprendre ou de le mettre en déroute; cette tentative ne réussit pas et Mouckirrib fut battu; mais de quoi servait à Sadit sa victoire, s'il ne pouvait entrer dans Délhy? Cependant la saison pluvieuse avait commencé, il fallait prendre un parti. Soudain une idée s'offre à son esprit, il la saisit, l'exécute et le succès répond à son audace. L'ordre est donné de lever le camp à l'entrée de la nuit, et par une marche rapide que les ténèbres dérobent à ses ennemis, il fond sur Férose-Abad et s'en rend le maître. Aussitôt il envoie un messager au prince Nousérit petit-fils de Férose, lui offre la couronne, l'engage à se rendre auprès de lui, et le fait proclamer en publiant que Mahmoud n'est qu'un usurpateur. Malheureusement pour lui sa conduite hautaine ne tarde pas à indisposer les esclaves; ceux-ci s'emparent de la personne de Nouzérit, ils le nomment leur prince, leur souverain; ils lui jurent obéissance et fidélité, mais ils menacent les jours de Sadit; il faut quitter Férose-Abad ou s'exposer à périr. Abattu et troublé par l'infortune, il osa compter sur la générosité de son ancien ennemi; il se remit aux mains de Mouckirrib, et Mouckirrib le fit conduire à la mort.

Cependant les malheurs publics ne faisaient

que s'accroître. Les omrahs de Férose-Abad et de plusieurs provinces épousèrent la cause de Nouzérit; ceux de Délhy se prononcèrent pour Mahmoud. Les deux princes rivaux, armés l'un contre l'autre, résidèrent dans la même ville, exerçant à la fois l'autorité suprême et ne s'en servant que pour ordonner le meurtre et la dévastation. Pendant trois ans que dura cet état de choses (1), la capitale fut une sanglante arène où tous les jours les deux partis en venaient aux mains. Des milliers de victimes tombèrent de part et d'autre, et des torrens de sang coulèrent dans les rues et sur les places publiques. Le cours de la justice était interrompu, les lois n'avaient plus de force, les impôts ne se payaient point; l'anarchie était au comble. Mais la guerre civile ne s'étendait pas au-delà des murs de la capitale; au-dehors c'étaient d'autres excès: chaque canton, chaque ville aspirait à l'indépendance; tout semblait concourir pour amener une catastrophe terrible.

(1) L'histoire offre un autre exemple d'un fait du même genre. Quand les Arabes-Maures eurent perdu toutes leurs provinces d'Espagne, à l'exception de Grenade et d'un territoire de deux ou trois lieues, deux princes régnèrent en même temps dans la ville et s'épuisèrent dans une lutte cruelle en présence d'un ennemi puissant qui attendait pour les attaquer qu'ils se fussent mis hors d'état de lui résister.

Le Moultan venait de tomber au pouvoir des Mogols; qui pouvait prévoir où s'arrêteraient les conquêtes de ce peuple guerrier qui depuis tant d'années cherchait à s'établir au-delà du Sind? Saring, dans sa manie d'agrandissement, avait fait la guerre à Chizer, gouverneur du Moultan, et tandis que les deux empereurs se disputaient l'un à l'autre la moitié de la capitale, il dépouillait Chizer de la vaste province qui formait son gouvernement. Maître de Dévalpour, de Lahore et de Moultan, il s'enivrait de sa grandeur et de sa puissance, lorsqu'il reçut la nouvelle que Mohammed-Jéhanghir, petit-fils de Timur, avait jeté un pont sur le Sind, et qu'après avoir traversé le fleuve il avait investi la ville d'Outch. Saring envoya des troupes au secours de la place assiégée. Mohammed vint à leur rencontre, et remporta une victoire éclatante qui répandit la terreur et la consternation dans tout le pays. Le général mogol sut tirer parti de ce premier succès: il poursuivit Saring, l'enferma dans Moultan, l'assiégea et le força de se rendre à discrétion. Saring fut assez heureux pour se sauver de sa prison, mais le Moultan fut irrévocablement perdu.

An 1395. De l'hég. 797.

Eckbal se trouvait alors au plus haut degré de puissance; il avait quitté le parti de Mahmoud pour celui de Nouzérit. Le prince et lui se jurè-

rent sur le Koran amitié et fidélité à toute épreuve; mais à peine trois jours s'étaient-ils écoulés, que le perfide Eckbal conspira contre son nouveau maître, et le contraignit de s'éloigner en fuyant de Férose-Abad. Il en prit aussitôt possession pour lui-même. Maître d'une partie de la capitale, il voulut le devenir de l'autre; il commença par se délivrer de Mouckirrib en l'assassinant dans sa propre maison; ensuite il s'empara de la personne de Mahmoud, mais il respecta ses jours : il en avait besoin pour pallier son usurpation. Il gouvernait l'empire au nom de Mahmoud; toutes les fois qu'il voulait faire un acte d'autorité, il montrait Mahmoud au peuple; mais dans le fond la volonté apparente de Mahmoud n'était pour ainsi dire qu'un docile instrument dont il se servait pour légitimer la sienne.

An 1398. De l'hég. 800. L'infidèle ministre ne devait pas jouir long-temps d'un pouvoir dû à tant de crimes. Des flots de peuple épouvanté descendant des rives du Sind, fuyant devant le fer et le feu qui brillaient dans les mains des Tartares, portèrent à Délhy la funeste nouvelle que Timur avait passé les frontières de l'empire, qu'il conduisait une armée formidable, et qu'il annonçait l'intention de conquérir l'Hindoustan.

CHAPITRE VI.

DE L'INVASION DE TIMUR OU TAMERLAN; DE SES EFFETS; DU CHANGEMENT DE DYNASTIE OPÉRÉ PAR CHIZER, ET DE SES SUCCESSEURS JUSQU'A BÉLOLI, RESTAURATEUR DE L'EMPIRE DE DÉLHY.

Timur faisait la guerre pour satisfaire une passion dominante: il aimait les armes comme un autre eût aimé le plaisir. Un champ de bataille valait mieux à ses yeux que le plus beau palais, et les lauriers arrosés du sang des vaincus flattaient plus ses goûts que toutes les jouissances du luxe. Quand il voyait tous ces milliers d'hommes qu'un mot de sa bouche, qu'un signe de sa main faisait mouvoir comme s'ils n'eussent vécu que pour lui, son cœur se remplissait d'une vive satisfaction; et quand ces mêmes hommes, bravant cent fois la mort dans les combats, lui donnaient la victoire sur ses ennemis, il se regardait comme destiné par la nature à commander aux autres. Destitué de grandes vues politiques, il faisait consister la gloire à subjuguer les plus

fiers potentats, à traîner leur sceptre dans la poussière, à forcer tous les hommes de ramper ou de fléchir devant lui, car il avait plus d'orgueil que d'ambition et il songeait beaucoup moins à consolider sa domination qu'à l'étendre, faisant dés conquêtes pour le plaisir de les faire, le plus souvent sans aucune intention de les garder, se mettant peu en peine de ce que son empire deviendrait après lui, et voulant seulement avoir pour lui-même le plus vaste empire du monde. Il avait conquis toute l'Asie occidentale, toutes les provinces du nord de la Tartarie; il lui restait à soumettre la Chine, mais il voulait n'y arriver qu'à travers l'Hindoustan.

Dès qu'il eut franchi les trois premières branches du Sind, il campa sur les bords du Choule, Jallali ou Chelum (1), pour donner aux soldats le temps de réparer leurs forces épuisées par de longues marches. Toutefois Nour-oul-Dien, qui commandait l'avant-garde, eut l'ordre d'avancer et de chercher l'armée ennemie qui, conduite par Moubarick, prétendait repousser l'invasion. Quand ce dernier eut appris que les Mogols étaient vingt fois plus nombreux que son corps d'armée, il s'enferma dans une forteresse que sa

---

(1) L'ancien Hydaspes.

position au milieu des eaux semblait rendre imprenable, et dans laquelle il comptait qu'il pourrait se défendre jusqu'à ce que Eckbal, qui était alors le vrai souverain de Délhy, eût envoyé des renforts. Le général mogol fit combler les fossés. Les assiégés, voyant du haut de leurs murs les préparatifs d'un assaut, firent une vigoureuse sortie; mais après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent contraints de rentrer dans la ville. Timur ne tarda pas à paraître avec le reste de ses troupes. Alors Moubarick épouvanté fit embarquer sa famille et ses trésors, entra lui-même dans un bateau, et s'abandonnant au cours impétueux du fleuve chercha son salut dans la fuite. Il fut assez heureux pour échapper aux poursuites. La garnison abandonnée par son chef offrit de se rendre, et elle obtint des conditions assez douces.

Timur continuant sa marche, arriva aux environs de Touloumba, au confluent du Jenaub, à douze ou quinze lieues au-delà de Moultan. La ville sommée d'ouvrir ses portes se hâta d'obéir, comptant se faire un mérite d'une prompte soumission. Timur lui permit de son côté de se racheter du pillage en payant une forte contribution. Les habitans se mirent sur-le-champ à rassembler les sommes nécessaires pour s'acquitter; vain empressement! une querelle d'abord légère,

née entre un d'eux et plusieurs soldats amena des désordres qui se terminèrent par le massacre de ces malheureux et la dévastation de la ville entière. Le lendemain l'armée se remit en route, et le jour d'après elle campa sous les murs de Schanavas, ville située non loin des rives du Béyah; deux mille Jickers, qui tentèrent de pénétrer dans la place, périrent presque tous.

Cette ville qui, suivant Schéreffeddin, était grande et populeuse fut d'abord dépouillée des riches magasins de blé qu'elle renfermait, et successivement livrée aux flammes. Deux jours après, les Mogols campaient à Jengian, au-delà du Béyah qu'ils avaient traversé sur un pont de bateaux. Ils y furent joints par le prince Mohammed, qui venait de terminer la conquête du Moultan d'où il rapportait un butin immense. Timur le partagea, sans en rien réserver, entre les généraux et les soldats pour exciter leur courage par l'appât des récompenses. Arrivé à Jéhaul, ville située entre Dévalpour et Lahore sur la grande route de Délhy, il prit dix mille cavaliers d'élite, et confiant l'armée aux soins de ses généraux auxquels il donna rendez-vous à Sammana dans les environs de la capitale, il se dirigea sur Battnir ou Battnize, qu'il jura de détruire pour satisfaire un injuste désir de vengeance contre le gouverneur Raw-Chilligi: il vou-

lait le punir d'avoir donné des secours aux habitans de Dévalpour, lorsque l'année précédente son petit-fils Mohammed les avait attaqués. Battnir était une place très-forte par elle-même, et dans une situation qui devait la mettre à l'abri des invasions ennemies : elle s'élevait au milieu d'un désert de sable(1).

Les Mogols, animés par la présence de leur souverain, attendirent à peine qu'on leur donnât l'ordre de livrer à Battnir un assaut général. Tous les ouvrages extérieurs, ainsi que les faubourgs, furent emportés dès le premier jour, et beaucoup de soldats de la garnison reçurent la mort. Le gouverneur parut d'abord vouloir se défendre jusqu'à l'extrémité; mais bientôt après, craignant pour lui-même l'implacable courroux du prince tartare, considérant peut-être que les nombreux habitans de Dévalpour et d'Adjodin qui étaient venus se refugier dans Battnir, allaient épuiser en fort peu de temps ses provisions, il envoya des parlementaires à Timur pour lui demander quartier et se recommander à sa clémence. Timur se laissa fléchir, et il fit grace au

(1) Le major Rennel croit que ce désert fait partie de celui dont parlent les historiens d'Alexandre, de douze journées de marche, entre l'Hyphase et le Gange.

gouverneur, dont il reçut de riches présens; mais les misérables habitans de Dévalpour n'en restèrent pas moins dévoués à la mort. On les força de sortir de la ville avec leurs enfans et leurs femmes, et quand ils furent tous dans la campagne, ils tombèrent sous le fer des féroces Tartares; les femmes et les enfans furent réservés pour l'esclavage. Cette sanglante expédition remplit de terreur l'ame des habitans de Battnir, de sorte qu'au lieu de recevoir les Mogols aux termes de la capitulation ils fermèrent leurs portes quand ceux-ci se présentèrent pour prendre possession. Timur, plein de rage, ordonna sur-le-champ l'assaut et le massacre; ses ordres ne furent que trop bien exécutés. Les Mogols escaladèrent les remparts, entrèrent dans la ville, y mirent le feu et passèrent tous les habitans au fil de l'épée.

Timur prit ensuite le chemin de Sammana, où il passa quatre ou cinq jours. Dès que tous les corps de l'armée s'y furent réunis, il donna l'ordre du départ; mais il voulut que les troupes marchassent désormais rangées en bataille, afin qu'elles se trouvassent constamment prêtes à combattre. Son petit-fils commandait l'aile droite; Mahmoud, sultan de Zagatay, commandait l'aile gauche; il était lui-même au centre avec l'élite des soldats. On arriva dans cet ordre, dit Ché-

reffeddin, à Toglockpour, ville remarquable par le dogme religieux de ses habitans qui reconnaissaient et adoraient deux principes gouvernant l'univers (1). Ils s'étaient enfuis à l'approche des Tartares, et ceux-ci pour les punir brûlèrent leurs habitations ou les renversèrent de fond en comble. Panniput éprouva un sort semblable. Les habitans avaient abandonné leurs maisons; quand ils revinrent long-temps après, ils ne trouvèrent qu'un désert et des ruines.

En partant de Panniput, Timur donna l'ordre aux soldats de se revêtir de leur armure de bataille: c'était une espèce de cotte de mailles ou de justaucorps fait de plusieurs doubles d'étoffe de coton piqués avec soin. Trois jours après on fut en vue de Délhy. Timur prit possession du palais de Géhannoumai, bâti par Férose sur la pointe d'une montagne, à deux lieues de Délhy. La Djumna baigne le pied du rocher qui le supporte; le fort de Loukni, qui se trouve sur l'autre rive du fleuve, fut pris d'assaut le même jour. Les généraux Jéhan et Soliman ruinèrent et dévastèrent tous les lieux d'alentour, et Timur

(1) C'étaient probablement des parsis, qui avaient cherché dans l'Inde un asile contre la persécution que leur secte éprouvait en Perse.

prenant avec lui huit ou neuf cents chevaux, s'avança vers la place pour la reconnaître et choisir les points sur lesquels il dirigerait son attaque. Eckbal voyant si peu de monde, fit sortir aussitôt de la ville mille chevaux et quelques éléphans commandés par Sillif. Malgré l'immense avantage du nombre, ces troupes furent repoussées. Sillif fut fait prisonnier et mis à mort sur-le-champ, ce qui effraya si fort ses soldats qu'ils se sauvèrent dans le plus grand désordre.

Dès le lendemain, Timur quitta Géhannoumai et rapprocha son camp de la ville. Son historien Schéreffeddin (1) rapporte qu'il réunit dans sa tente tous ses généraux, et qu'il leur fit un discours éloquent sur toutes les matières qui concernent la guerre, la manière de diriger une ar-

---

(1) Cet auteur ne doit être lu qu'avec beaucoup de circonspection. Son histoire a été composée sous les yeux même de Timur, et il n'a fait que prêter son style aux matériaux qu'on lui a fournis. Il est souvent désigné par le nom d'Ali Yezdi parce qu'il était né à Yezd, ville de la Perse. Timur a eu aussi pour historien l'arabe Aben Arabshah, dont M. Vatier a traduit l'ouvrage. Ce dernier a écrit sur un ton tout-à-fait opposé à celui de Schéreffeddin. Il est l'ennemi de Timur qu'il peint des couleurs les plus odieuses, et l'on peut dire que son ouvrage sert de correctif aux récits adulateurs du premier historien.

mée, la conduite à tenir sur un champ de bataille, la méthode à suivre pour rompre les rangs ennemis, les meilleures règles d'attaque et de défense; tous les auditeurs, ajoute-t-il, se retirèrent pénétrés de la plus vive admiration. Quoi qu'il en soit, comme il sut par quelques déserteurs que l'empereur de Délhy était résolu à lui livrer bataille, il fit sans délai ses dispositions, et rapprocha plus encore ses lignes. Mais on lui dit que les prisonniers qui se trouvaient dans son camp avaient montré beaucoup de joie le jour précédent au moment où il avait été attaqué sous les murs de la ville; qu'on ne pouvait douter qu'ils ne désirassent sa ruine; qu'il était même à craindre qu'ils ne conspirassent contre lui ou qu'ils ne se révoltassent pendant qu'il serait occupé à combattre, et le cruel Timur donna l'ordre barbare de massacrer tous ces prisonniers. Leur nombre était de cent mille et plus; leurs têtes tombèrent sous les yeux des habitans de Délhy, qui couronnaient les remparts et qui purent prévoir dès-lors le sort qui les attendait.

Il n'y avait dans Délhy qu'environ cinquante mille hommes de troupes régulières, et toutes les avenues de la ville étaient si bien gardées par les Tartares qu'aucun secours ne pouvait y entrer. Cependant Melloukhan, général de Mah-

moud, était décidé à tenter la fortune d'une bataille; il comptait sur ses éléphans de guerre et sur un corps de vétérans qui faisait sa principale force. Ces éléphans, dit Schéreffeddin, tous d'une taille extraordinaire, étaient couverts de cuirasses de métal, et leurs défenses étaient armées de lances dont la pointe était empoisonnée. Sur leur dos s'élevaient des tours de bois remplies d'archers et d'arbalétriers. Quant aux vétérans, ils lançaient des matières enflammées et des espèces de fusées armées d'un dard très-aigu, qui faisaient beaucoup de ravage dans les rangs ennemis. Les Mogols craignaient extrêmement ces fusées; ils redoutaient surtout le choc des éléphans qu'ils regardaient comme des animaux féroces, invulnérables et d'une force si prodigieuse que rien n'était capable de leur résister.

Timur appréhendait pour ses soldats l'effet de ce préjugé. Il fit creuser en avant de sa ligne de front un large fossé qu'il arma de palissades, ensuite il fit attacher à ces palissades un grand nombre de buffles, portant à leurs cornes des bottes de paille auxquelles on devait mettre le feu dès que les éléphans s'avanceraient. Il attendait assez de succès de ce stratagème pour être sans inquiétude sous ce rapport; mais il savait que les Tartares superstitieux avaient été décou-

ragés par les astrologues dont les prédictions étaient peu favorables, et il voulait, avant de les conduire au combat, effacer l'impression fâcheuse qu'ils avaient reçue. Il fit comparaître devant lui tous les astrologues qui se trouvaient dans son camp, et en présence de tous ses officiers il leur dit, d'un ton qui montrait la plus grande confiance, que ce n'était point des astres que dépendaient ni la destinée des hommes ni la fortune des armées; que tout était dans les mains de Dieu, créateur des astres. Il ajouta que, lorsqu'après avoir consulté toutes les règles de la prudence il avait cru trouver le moment favorable pour combattre, ce serait une insigne folie que de l'attendre des étoiles. En même temps il prit un koran qu'il éleva sur sa tête en présence de l'armée; ouvrant ensuite le livre sacré au hasard, du moins en apparence, il tomba sur un passage qui annonçait des victoires et des triomphes, et comme s'il eût voulu rendre grace à Dieu d'un si heureux présage, il se prosterna contre terre et resta quelque temps dans l'attitude d'un homme qui prie avec ferveur.

Au même instant le signal de l'attaque fut donné; l'engagement commença sur les ailes, et en peu d'instans les troupes de Délhy furent enfoncées. Le centre opposa une vive résistance, mais il ne put soutenir le choc de la cavalerie

tartare (1). Il fut enfoncé malgré tous les efforts de Melloukhan, et la déroute ne tarda pas à devenir générale. Les vaincus s'enfermèrent dans les murs de Délhy. Le faible Mahmoud, ne croyant pas ses remparts capables de le défendre, se sauva dans la nuit et prit la route du Guzzerat. Eckbal suivit son exemple et s'enfuit du côté de Berren. Les habitans, ainsi livrés à leur fortune, perdirent le courage et la volonté de résister. Ils envoyèrent des parlementaires au camp de Timur, pour demander la paix aux conditions qu'il voudrait leur imposer.

Timur faisait en ce moment ses dispositions pour un assaut général; il accepta avec joie la proposition qu'on lui fit, et il promit aux habitans protection et sûreté, moyennant une forte contribution qui serait payée dans un délai qu'il fixa. Dès le même jour la chotba fut récitée au nom du vainqueur, et de nombreux percepteurs furent nommés pour lever la taxe de guerre. Malheureusement ces percepteurs mirent tant de rudesse dans l'exercice de leurs fonctions, ils

(1) Schéreffeddin fait de cette bataille une description pompeuse. La victoire aurait été, suivant lui, disputée avec un acharnement sans exemple. Férischta dit au contraire que les troupes de Délhy plièrent presque dès le premier choc. On sent que le premier veut relever la gloire du vainqueur.

usèrent même de moyens si violens pour extorquer l'argent des habitans, que quelques-uns de ceux-ci poussés à bout se réunirent en armes et tuèrent plusieurs percepteurs. Timur n'avait pas encore quitté son camp où, disent quelques historiens, il célébrait sa victoire selon l'usage des Tartares par des banquets et des fêtes. Dès qu'on lui eut rendu compte de ce qui venait d'arriver, il fit entrer dans la ville un corps considérable de troupes, avec ordre de la livrer au pillage. Les habitans voulurent défendre leurs propriétés, et les soldats furieux les passèrent au fil de l'épée (1). Le massacre dura plusieurs heures, et le nombre des morts fut si considérable que les rues en étaient encombrées. Plusieurs édifices furent ruinés ou renversés; d'autres de-

---

(1) Le massacre de Délhy est raconté de plusieurs manières par les divers historiens de Timur. Son biographe Schéref-feddin prétend qu'il fit tous ses efforts pour retenir ses soldats et sauver les habitans, mais qu'il n'y put réussir; il représente l'armée comme en pleine révolte contre ses officiers. D'autres écrivains disent que les troubles commencèrent à l'occasion de quelques habitans qui avaient enfoui leurs trésors et refusaient de payer leur part de la contribution; ils ajoutent que tous ces désastres ne furent connus de Timur qu'au bout de cinq jours, c'est-à-dire à la fin d'une fête qui avait duré tout ce temps; ce qui n'est pas vraisemblable. Je suis le récit de Nizam, cité par Férischta.

vinrent la proie des flammes. Délhy n'offrit bientôt qu'un théâtre de désolation et de carnage.

Après avoir passé environ quinze jours au milieu des ruines fumantes de la capitale de l'Inde, Timur donna brusquement l'ordre du départ : d'autres conquêtes s'offraient à son imagination. Il ne laissa qu'un détachement peu nombreux à Délhy ; tout le reste de l'armée se mit en marche. Timur fit d'abord halte à Férose-Abad. Ce fut là qu'il reçut la visite de Chizer, l'ancien gouverneur de Lahore, dépouillé par Saring frère d'Eckbal, et il lui fit l'accueil le plus favorable. Non-seulement il le confirma dans son gouvernement de Lahore, mais il y ajouta celui de Moultan et de Dévalpour.

De Férose-Abad, l'armée se porta sur Pannipout. De là Timur envoya un de ses lieutenans assiéger Mérat, place très-forte à vingt-cinq lieues de Délhy. Comme la garnison se défendit avec vigueur, il se rendit au siége en personne avec de nouvelles troupes, et Mérat fut emporté à la suite d'un assaut meurtrier. Avant de se retirer, il fit démanteler la place; après quoi, continuant sa marche, il arriva devant Toglockpour sur les bords du Gange. Une armée nombreuse rangée en bataille sur la rive opposée, l'attendait pour lui disputer le passage; mais il le franchit sous une grêle de traits avec autant de bonheur que

d'audace. Il avait passé le premier avec mille cavaliers pour frayer la route à l'armée, et cette troupe faible par le nombre mais invincible par le courage suffit pour mettre les Hindous en fuite. Il les poursuivit de très-près et il arriva en même temps qu'eux aux roches escarpées de Koupèle, d'où le Gange tombe dans l'Hindoustan par l'ouverture qu'on appelle *la Tête de Vache*.

Il trouva dans ce lieu une seconde armée plus nombreuse que celle qu'il venait de combattre, et renforcée encore de tous les fuyards échappés de l'action précédente. Les Hindous furent vaincus de nouveau, mais Timur qui, emporté par sa bravoure, les avait attaqués avec sa seule avant-garde courut les plus grands dangers. Il était resté seul avec cent cavaliers, tout le reste poursuivait les vaincus. Tout à coup un Hindou nommé Maleck-Sheyka, qui se tenait embusqué avec un pareil nombre d'hommes, fond impétueusement sur sa troupe et lui cause d'abord quelque désordre; mais Timur lance à Maleck une flèche avec force et le renverse dangereusement blessé; ensuite, d'un revers de son cimeterre, il lui abat la tête et termine ainsi le combat.

Après cette victoire, il repassa le Gange, et ne voyant plus d'ennemis dans l'Inde il se dirigea vers Lahore à travers les hautes chaînes des monts Séwalics. Ce ne fut pas sans peine qu'il

effectua son passage. Sans cesse harcelé, attaqué par les habitans de ces montagnes, il dut avoir toujours les armes à la main pour les repousser. A la fin il parvint à Jimbo, forteresse située à quinze ou vingt lieues de Lahore. Pendant qu'il attaquait et prenait Jimbo, une partie de son armée alla investir la capitale du Penjab. A son arrivée dans l'Inde, il en avait donné le gouvernement à un chef des Jickers qui lui paraissait extrêmement dévoué. Ce dévouement n'avait que de l'apparence : dès que Timur s'était éloigné, le nouveau gouverneur avait voulu être indépendant; il paya de sa tête sa désobéissance. Ce fut alors que Timur nomma Chizer pour le remplacer, Chizer à qui la fortune destinait un trône.

An 1399. De l'hég. 801. Cependant Timur impatient de revoir Samarcand ne fit point de séjour à Lahore. Arrivé à Gébhan, sur les frontières du Kaschmir, il reçut l'hommage de Sékander-Khan, prince de cette contrée, qui vint en personne solliciter son alliance ou pour mieux dire sa protection. Timur flatté de sa démarche lui remit une grande partie du tribut auquel il l'avait d'abord taxé; après quoi, chargé des riches dépouilles de l'Hindoustan et suivi des éléphans de Mahmoud, il continua sa route vers la capitale de la Tartarie, où il rentra en triomphe dans les premiers jours du mois de mai; son expédition n'avait duré qu'environ dix

mois. La conduite ultérieure de ce prince prouve bien qu'il ne l'avait point tentée avec le dessein de s'établir dans le pays conquis, car il ne fit aucun changement dans l'administration civile ou politique, se contentant de confirmer dans leur poste les soubahs qui s'étaient soumis, et ne faisant aucune tentative sérieuse pour détruire la dynastie régnante. Il est vrai qu'après la fuite de Mahmoud il le fit poursuivre par quelques cavaliers, mais ceux-ci n'atteignirent que l'arrière-garde de son escorte; ils s'en retournèrent après quelques escarmouches sans résultat, et depuis ce moment Timur ne s'était plus occupé du prince ni de sa famille. On ne peut pas dire non plus que Timur ait été poussé par l'avarice, comme Mahmoud le Ghaznevide. Timur n'aimait point les richesses pour en jouir par lui-même, mais pour les répandre autour de lui. Quand il s'éloigna du Kaschmir, il fit de grandes libéralités à tous ses officiers de même qu'à l'armée; ses largesses s'étendirent également aux omrahs de l'Hindoustan qui s'étaient attachés à sa cause, et qui l'avaient accompagné jusque là. En les congédiant il les combla de présens.

D'un autre côté, son ambition même était étroite et mesquine, quoiqu'elle fût immense et sans bornes. Ses vues ne s'étendirent guère sur l'avenir; il voulait dominer sur tout, être le pre-

mier, le seul potentat de l'Asie; pour cela il fallut détruire ce qui existait, mais il ne mit rien à la place de ce qu'il avait détruit.

Dès qu'on eut appris qu'il avait porté ses armes dans la Syrie, toutes les prétentions particulières que la terreur avait jusque là comprimées, toutes celles dont il avait lui-même créé le germe en élevant aux soubahbies les hommes qu'il voulait favoriser, se développèrent de toutes parts, ou, pour mieux dire, éclatèrent avec violence depuis les sources de l'Indus jusqu'aux bouches du Gange. Le faible Mahmoud ne conserva guère que le vain titre d'empereur, tout le pouvoir se divisa entre ses propres officiers et les créatures de Timur. Chacun dans son gouvernement exerçait l'autorité souveraine et prenait le titre de roi. Deux surtout, plus ambitieux, plus puissans ou plus heureux que les autres, prenaient les titres fastueux de *roi de l'Orient* et de *roi de l'Occident*. Chaja-Jéhan, le premier, s'était emparé de Canouje, d'Oude, de Kourrah et de Géhampour; Azim, le second, avait usurpé les vastes provinces du Guzzerat. Le Malava était au pouvoir de Délawir; Chizer possédait les provinces septentrionales; Sammana, Biana, Mahoba, plusieurs autres contrées avaient aussi leurs rois particuliers.

A Délhy les révolutions succédèrent à l'anar-

chie qui avait suivi le départ de Timur. Ce même Nouzérit qu'on avait vu pendant trois ans régner à Férose-Abad au milieu du trouble et des alarmes, rassembla deux mille chevaux dans les environs de Mérat où il s'était caché, s'avança vers Délhy, et n'éprouvant aucune résistance prit possession d'un trône qui paraissait abandonné. Quelques omrahs, ses anciens partisans, lui amenèrent aussitôt des troupes et dix éléphans. Cependant Eckbal songeait aussi à sortir de sa retraite, et sur la nouvelle qu'il commençait ses préparatifs Nouzérit envoya contre lui toutes ses forces. Mais ses troupes, attaquées et surprises pendant la nuit par celles d'Eckbal, furent complètement défaites et perdirent tout leur bagage; leur général fut même tué. Eckbal poursuivant ses avantages marcha rapidement sur la capitale. Nouzérit s'enfuit à son approche; et le vainqueur, entrant dans la ville en triomphe, reprit l'exercice du pouvoir sans ajouter pourtant à son usurpation celle du titre d'empereur qu'il voulait laisser encore porter à Mahmoud.

Les habitans que la crainte des Tartares avait dispersés accoururent alors de toutes parts, et en peu de temps la ville reprit un aspect vivant et animé surtout dans la partie qu'on appelait la *Ville-Neuve*. Cependant l'autorité impériale ne s'étendait guère au-delà de l'enceinte de la ville

et d'un petit territoire qui formait sa banlieue. Eckbal, malgré son activité, ne parvint à soumettre du côté de l'est que le pays qui s'étend depuis la Djumna jusqu'au Gange. Les choses restèrent en cet état pendant plusieurs mois. Eckbal employa tout ce temps à consolider son pouvoir à Délhy; dès qu'il le crut assez bien affermi, réunissant quelques troupes, il marcha sur Biana dont il se rendit maître.

An 1400. De l'hég. 803. Encouragé par ce premier succès, il voulut en obtenir d'autres; informé que Chaja-Jéhan, le roi de l'est, venait de mourir à Jéhanpour et que son fils s'était fait proclamer empereur sous le nom de Moubarick, il tourna ses armes contre ce dernier et il remporta d'abord une grande victoire sur ses partisans, non loin des rives du Gange. Il se flatta que cette victoire lui ouvrirait les portes de Canouje et les routes du Bengale, mais après plusieurs vaines tentatives il fut contraint de retourner à Délhy où d'autres soins d'ailleurs l'appelaient. L'empereur Mahmoud n'avait pas quitté le Guzzerat; Eckbal, sentant qu'il avait encore besoin du nom de ce prince que le peuple regardait toujours comme son souverain, l'invita secrètement à se rendre à Délhy; et Mahmoud, peu satisfait de la conduite qu'avait tenue envers lui Ziffer, soubah du Guzzerat, se rendit à l'invitation. L'empereur sanctionna

tout ce qu'Eckbal avait fait; il se contenta même d'un vain titre auquel son ministre ajouta une pension, de la possession paisible du harem et du simulacre de l'autorité.

Peu de temps après, on apprit à Délhy que Moubarick était mort à Jéhanpour; Eckbal jugea le moment propre à favoriser des tentatives nouvelles. Il rassembla l'armée, et emmenant avec lui Mahmoud comme si la guerre ne se faisait que pour lui, il alla mettre le siége devant Canouje. Cette ville capitula; il s'agissait de soumettre Jéhanpour, mais Ibrahim frère et successeur de Moubarick se disposait à soutenir ses droits par les armes, et il avait réuni des troupes nombreuses et dévouées. Déjà les deux armées étaient en présence; tout à coup un événement auquel personne n'était préparé vint, par des conséquences non moins étranges que le fait qui les produisait, opérer sans convention une suspension d'armes et bientôt après terminer les hostilités. Mahmoud se lassait de vivre sous la dépendance d'Eckbal; imaginant follement qu'Ibrahim abdiquerait en sa faveur et le ferait monter sur le trône de l'orient, il se sauva furtivement du camp d'Eckbal et entra dans celui d'Ibrahim. A peine eut-il fait connaître ses espérances, qu'Ibrahim lui donna l'ordre de se retirer sans délai, s'il ne voulait exposer sa vie. Mahmoud, très-

mécontent d'Ibrahim et craignant le ressentiment d'Eckbal, prit le chemin de Canouje, non sans de vives inquiétudes pour l'avenir. Eckbal se hâta de le rassurer, il lui offrit de le laisser dans Canouje dont il aurait la propriété, ce que Mahmoud accepta; et de son côté Ibrahim informé de cet arrangement parut l'approuver en abandonnant ses prétentions sur cette ville et en reprenant le chemin de Jéhanpour dès qu'il vit Eckbal retourner à Délhy.

Celui-ci ne resta pas long-temps dans l'inaction; il fit diverses tentatives contre Goualior qui était retombé au pouvoir du radjah Narsing; elles furent infructueuses; il fut obligé de se retirer après avoir néanmoins fait le dégât dans toute la contrée. Alors il résolut de reprendre Canouje et de remettre Mahmoud sous sa tutelle; mais il échoua encore devant les remparts de cette ville dont les habitans, autant par intérêt pour leur malheureux empereur qu'en haine du gouvernement d'Eckbal, opposèrent la plus vive résistance. Alors il tourna ses pas vers Sammana qui était au pouvoir de Ghalil, ancien esclave turc de Férose. Ghalil, trop faible pour se défendre, prit le parti de la soumission, et non-seulement il lui remit Sammana mais encore il entra lui-même à son service avec toutes ses troupes. L'armée d'Eckbal s'étant ainsi aug-

ıentée et son ambition croissant avec ses forces, l forma le projet de déposséder Chizer du Moulan. Il commença, sous prétexte de trahison, par aire périr l'ancien gouverneur de Sammana en qui sa jalousie craignait de rencontrer un rival; nsuite il continua sa marche vers le nord. Quelques avantages remportés par ses troupes excièrent encore son audace et ses espérances, mais 'inconstante fortune l'attendait à Adjodin. Son rmée fut totalement défaite, et il fut tué luinême tandis qu'il cherchait à la rallier.

A peine la nouvelle de sa mort, apportée par es fuyards, fut-elle parvenue à Délhy, que Dowat-Lodi commandant de la garnison envoya des xprès à Canouje; ils en ramenèrent Mahmoud. L'empereur, accueilli par les habitans, reprit possession de son trône; mais il perdit Canouje. Aussitôt après son départ Ibrahim s'en empara le nouveau, et ses faibles efforts pour reprendre cette ville furent infructueux. Il fut même sur e point d'être assiégé dans Délhy par l'audacieux Ibrahim qui ne se retira que sur la nouvelle qu'Azim, soubah du Guzzerat, s'était rendu maître du Malava et qu'il se dirigeait vers Jéhanpour. An 1404. De l'hég. 807.

Mahmoud avait récompensé le zèle de Dowlat-Lodi en l'élevant au rang de commandant en chef de toutes les troupes de l'empire, et Dowlat avait justifié en partie cette confiance par des victoires An 1407. De l'hég. 810.

remportées sur le soubah de Sammana; mais il fut battu à son tour par Chizer qui, profitant de ses avantages, vint mettre le siége devant Délhy. Tout semblait annoncer que Mahmoud allait succomber; il n'avait ni vertus militaires, ni troupes aguerries; il manquait surtout de ce génie qui sait créer des ressources. Toutefois la fortune combattit pour lui; la disette se mit dans le camp de Chizer, et comme tout le pays d'alentour était ruiné, le siége dut être levé. La même chose arriva quatre ans après. Chizer était revenu avec une armée non moins nombreuse que la première, et pour la seconde fois la famine le contraignit à une prompte retraite.

An 1413. De l'hég. 816.

Mahmoud ne jouit pas long-temps de son bonheur. Étant allé chasser dans une forêt voisine, la fièvre le saisit et il succomba peu de jours après. Il avait régné environ vingt ans sans autorité et sans gloire, aussi peu fait, dit Férischta, pour le temps auquel il vivait, qu'il était peu digne lui-même de vivre en des temps meilleurs. En lui s'éteignit la dynastie afghane de *Chilligi*, fondée par Férose.

DOWLAT-LODI.

Les omrahs de l'empire élurent pour lui succéder Dowlat-Lodi, d'origine patane. Ce prince avait donné quelques preuves de talent à la tête des armées, mais dès qu'il fut sur le trône il s'en montra tout-à-fait dépourvu; aussi l'empire fut-

il attaqué d'un côté par Ibrahim, et de l'autre par Chizer. Le premier se contenta d'investir quelques places de la frontière; Chizer qu'aucun mauvais succès n'avait pu rebuter marcha directement sur la capitale. Dowlat s'enferma dans la citadelle où il soutint un siége de quatre mois; n'étant point secouru, il fut obligé de se rendre et il passa du trône dans une prison où il mourut peu de temps après. Sharock, fils de Timur, tenait alors le sceptre (1) de la Tartarie. Il continuait de posséder Ghazna et les provinces limitrophes de l'Indoustan, mais il ne paraît pas que sa domination se soit jamais étendue au-delà du Sind. Timur lui-même n'avait pas retenu ses conquêtes de l'Inde, parce que ses guerres dans la Perse et dans la Syrie ne lui avaient point permis de laisser des troupes sur les rives éloignées du Gange.

Chizer était de la race du prophète, que les musulmans appellent *Séid* (2); c'est tout ce qu'on sait de son origine. CHIZER. An 1414. De l'hég. 817.

(1) M. Jones dans la vie de Nadir Shaw dit que ce prince avait reçu de son père ce nom qui signifie échec par le *roc* ou par la tour, parce qu'il jouait aux échecs et qu'il faisait précisément ce coup à son adversaire quand on lui apporta la nouvelle de la naissance de ce fils.

(2) Les historiens musulmans distinguent par le nom de Séides Chizer et ses successeurs.

Soliman, son père, avait été adopté par Dowlat, gouverneur du Moultan sous le règne de Férose, et après la mort de Dowlat et celle de Malleck son fils naturel, il succéda au gouvernement en qualité d'enfant adoptif; il le transmit à Chizer. Celui-ci avait été dépouillé par Saring et réintégré par Timur qui ajouta au Moultan Lahore et Débalpour. Ce fut cet accroissement de puissance qui lui fraya par la suite le chemin du trône. Mais bien que revêtu de la puissance suprême, il ne prit point le nom d'empereur. Il ne possédait, disait-il, que pour l'empereur Sharock, et non-seulement il faisait insérer son nom dans la Chotba à la première place, mais encore il envoyait assez régulièrement à Samarcand de riches présens en guise de tribut. Au reste, Chizer n'agit certainement ainsi que par politique. Les mêmes omrahs qui se seraient révoltés contre lui, s'il avait porté le titre de roi se soumettaient au joug sans murmure, parce qu'ils se croyaient sujets de Sarock. Encore eut-il très-souvent des rebelles à combattre, et malgré tous les succès qui couronnèrent ses armes il n'exerça jamais qu'une autorité contestée.

Chizer fut puissamment secondé au commencement de son règne par son vizir Malleck-Joppa, qui soumit au tribut plusieurs radjahs hindous et fit rentrer divers soubahs dans l'obéissance.

Mais tandis que Joppa travaillait à pacifier l'intérieur, une tribu nombreuse et guerrière de turcs s'empara de la province de Shirind. Chizer y envoya une puissante armée sous les ordres de Zirick. Les Turcs ne l'attendirent pas, et à son approche ils se sauvèrent dans les montagnes voisines de Naugracut. Zirick les poursuivit; mais comme les habitans même de Naugracut et de tout ce pays les favorisaient ouvertement, il fut contraint de retourner à Délhy sans avoir obtenu de bien grands avantages.

L'année suivante, Chizer se mit en personne à la tête des troupes. Ahmed, qui se faisait appeler roi du Guzzerat, avait entrepris d'étendre ses domaines du côté de Délhy : il ne s'attendait pas à trouver Chizer en mesure. La nouvelle que ce dernier s'avançait avec une forte armée le remplit de frayeur, et sans attendre le résultat d'une bataille il s'enfuit précipitamment vers Malwa. Chizer ne crut pas devoir se mettre à sa poursuite; il se contenta de prendre en passant plusieurs forteresses et d'assujétir au tribut Hanir et Goualior; la première de ces villes avait été construite par l'empereur Allà. Cependant les Turcs ne tardèrent pas à reparaître sous les murs de Sirhind. Zirick, alors gouverneur de Sammana, fit tant de diligence qu'il parvint à les atteindre avant qu'ils eussent regagné leurs montagnes.

An 1416. De l'hég. 829.

Tan, leur chef, demanda la paix sous l'offre de se rendre tributaire; elle lui fut accordée, et pour garantie de ses promesses, il donna son propre fils en otage. Il fut laissé en possession de Jallender.

An 1419
De l'hég.
822.

Cependant quelques omrahs, couvrant leur mécontentement particulier du voile officieux d'un dévouement factice pour la famille de Mahmoud, conspirèrent contre la vie de Chizer. Celui-ci, averti à temps du complot, leva incontinent le siége de Boudaoun qu'il faisait alors, et reprit la route de Délhy sous prétexte que la saison était trop avancée. Avant d'arriver à la capitale, il fit faire halte à son armée et il donna une grande fête à laquelle tous les conjurés furent invités. A peine furent-ils entrés dans la salle du festin que la garde impériale fondit sur eux et les massacra sans qu'il s'en sauvât un seul.

Échappé de ce danger, Chizer en eut un autre à combattre. Un imposteur, nommé Saring et se disant inspiré, faisant agir tous les ressorts du fanatisme et en même temps flattant par des promesses toutes les passions de la populace, parvint en peu de temps à traîner après lui une troupe nombreuse de prosélytes; bientôt il en fit des soldats. Malleck-Lodi, gouverneur de Sirhind, le gouverneur de Jallender, celui de Sammana et quelques autres ayant joint leurs forces, défirent complétement l'imposteur, qui se

sauva dans les montagnes ; mais au bout de quelques mois il reparut du côté de Sirhind avec une armée plus considérable encore que la première. Il fut de nouveau battu et tous ses partisans s'étant dispersés, on n'entendit plus parler de lui.

Chizer tourna pour lors ses armes contre les possesseurs de Goualior et d'Attava, et la guerre commença sous d'heureux auspices. Vainqueur sur tous les points où il se montrait, sa marche ne fut qu'une suite de triomphes. La mort vint en arrêter le cours. Se sentant malade, il se fit transporter à Délhy ; mais tous les secours furent impuissans : il expira, vivement regretté par le peuple, qui commençait à retrouver sous son règne la prospérité des temps de Férose. Il n'occupa le trône que sept ans et demi, et il emporta la réputation d'un prince juste, généreux et humain. Il eut pour successeur son fils aîné, Moubarick II, qui se fit appeler *soutien de la religion* et *père des victorieux*. An 1421. De l'hég. 824.

Moubarick ne goûta pas tranquillement les douceurs du pouvoir suprême ; il n'eut pas plus tôt placé sur son front la couronne qu'il fut obligé de prendre les armes pour la défendre. Jissérit, frère de Schéca prince des Jickers, comptant sur la valeur indomptable de ses montagnards et plein de présomption pour lui-même, forma le dessein de s'emparer de Délhy et de conqué- MOUBARICK II.

rir l'Hindoustan. Pour y parvenir, il leva une armée qu'il composa de toutes les hordes sauvages que l'appât de l'or pouvait séduire; il prit aussi à son service Tan avec ses Turcs. Celui-ci, infidèle à ses engagemens envers Chizer, avait pris parti pour l'imposteur Saring, et quand Saring fut défait, il dut lui-même quitter l'Hindoustan pour se soustraire à la peine due à sa trahison; il saisit avec empressement cette occasion de satisfaire sa haine et de recouvrer ses possessions.

Les hostilités commencèrent dans le Penjab toutes ses riches campagnes furent dévastées et Lahore, prise et livrée au pillage, vit ses édifices détruits et ses monumens renversés. Moubarick n'avait pu arriver à temps pour empêcher ces ravages; il put au moins les venger. Les Jickers furent battus et taillés en pièces. Jissérit ne se sauva lui-même qu'avec la plus grande difficulté. L'empereur rentra aussitôt après dans Lahore, dont il répara les fortifications avant de retourner à Délhy. Jissérit, se montrant supérieur aux revers, rallia dans les montagnes les débris de son armée, y réunit d'autres troupes et rentra en campagne dès que la saison le permit. Il commença par investir Lahore; mais outre que la ville opposa beaucoup de résistance une armée qui s'avançait pour la secourir, con

duite par le vizir Malleck-Secunder, le contraignit à lever le siége à la hâte. Plusieurs omrahs du Penjab vinrent alors, suivant l'usage, se joindre au vainqueur, et le vizir de qui ce renfort doublait les ressources poursuivit Jissérit de si près qu'il passa au fil de l'épée huit à dix mille Jickers.

Dans le même temps Moubarick, à la tête d'une autre armée, portait la guerre dans le pays de Kittar et d'Attava, et forçait les radjahs à se soumettre, à payer un tribut et à donner des otages; il aurait poussé plus loin ses conquêtes si les affaires du Penjab n'eussent demandé de nouvelles mesures. Jissérit commençait sa troisième campagne, et tous ses pas étaient marqués par l'incendie et le ravage. Secunder que l'empereur avait laissé à Lahore n'osait pas courir les chances d'une bataille. D'un autre côté, Amir-Ali, général mogol, excité par Jissérit, menaçait le Moultan; il fallut envoyer une armée pour couvrir toutes ces provinces. Moubarick voulait la suivre; mais de nouveaux ennemis se montraient dans le Malava; il fallait aussi les combattre. Hassen eut le commandement de l'armée du nord; l'empereur se rendit dans le Malava. Le premier paralysa les efforts des Jickers; le second fit lever le siége de Goualior, repoussa le radjah de Malava, subjugua celui de Biana,

An 1422.
De l'hég. 826.

et punit celui d'Attava de sa défection en l'imposant à une forte contribution.

Moubarick venait de rentrer dans sa capitale; il comptait s'y livrer au repos et aux plaisirs. La révolte des habitans de Méwat et de la contrée voisine vint l'arracher malgré lui aux délices de son palais. Ces peuples naturellement fiers et ennemis de la dépendance déposaient les armes quand la fortune se déclarait contre eux; ils les reprenaient dès que la moindre chance de succès venait se montrer. Pour mieux dire, c'étaient des ennemis implacables qu'on désarmait un moment mais qu'on ne soumettait jamais. L'empereur porta le fer et la flamme dans leur pays. Jillow et Kiddow, leur principaux chefs, forcés de se rendre à discrétion, furent envoyés à Délhy. La tranquillité parut par là rétablie ; mais deux ou trois mois s'étaient à peine écoulés que, combinant leur plan de révolte avec l'attaque projetée par Ibrahim, roi de l'Orient, ils rompirent la trêve qu'ils avaient conclue. Ce ne furent durant trois ou quatre ans que des siéges, des marches, des engagemens partiels, des combats meurtriers, mais peu décisifs. A la fin Moubarick, voulant terminer cette guerre désastreuse où les forces de l'état s'épuisaient lentement sans produire aucun résultat avantageux, marcha contre Ibrahim avec ses meilleures troupes, bien

convaincu que les habitans de Méwat rentreraient dans le devoir dès qu'Ibrahim leur allié serait abattu.

L'armée impériale et celle d'Ibrahim se rencontrèrent au delà de la Djumna, auprès de Choundwar, et elles restèrent plusieurs jours en présence. Ibrahim offrit le premier la bataille; elle fut longue et sanglante. La nuit sépara les deux armées sans que la victoire se fût déclarée. L'empereur attendait le retour de l'aurore pour recommencer le combat: mais à peine ses premiers rayons furent-ils venus dissiper les ténèbres, qu'Ibrahim levant son camp à la hâte et donnant le signal de la retraite se dirigea du côté de Jéhanpour. Moubarick, satisfait de rester maître du champ de bataille, ne voulut pas qu'on le poursuivît, et après avoir donné aux soldats quelques jours de repos, il se remit en route pour gagner Goualior et soumettre en passant Biana. An 1426. De l'hég. 830.

Cependant Jissérit avait fait une irruption nouvelle dans le Penjab; il avait eu même quelques succès; le gouverneur Secunder qui l'avait d'abord repoussé de Lahore, s'était laissé battre ensuite. L'empereur se hâta de lui envoyer des secours; mais avant qu'ils fussent arrivés, le brave Secunder reprenant l'offensive avait battu Jissérit à son tour, recouvré le butin et les prisonniers qu'on lui avait faits, et chassé An 1428. De l'hég. 832.

les Jickers de tout le Penjab. Cette victoire fut suivie d'un événement qui manqua de compromettre la sûreté de l'empire. Un esclave turc, nommé Fowlat, leva l'étendard de la révolte et s'empara de Tiberhind; ses progrès furent si rapides que l'empereur se vit obligé de marcher contre lui en personne. Fowlat s'enferma dans la place qui était très-forte. L'empereur prévoyant que le siége serait long, se sentant d'ailleurs rappelé à Délhy par l'intérêt de ses plaisirs, en laissa la direction à ses généraux; il eut même l'imprudence de renvoyer dans le Moultan une partie de l'armée.

Fowlat profita du départ de Moubarick pour ajouter à ses moyens de défense; et non-seulement il soutint pendant six mois tous les efforts des assiégeans, mais encore il fit tant par ses négociations secrètes qu'il attira les Mogols dans l'Hindoustan. Ali, gouverneur du Kaboul, passa le Sind avec une armée qui se renforça sur sa route d'un corps nombreux de Jickers. Le siége de Tiberhind fut levé avec le plus grand désordre. Ali, vainqueur avant d'avoir combattu, ravagea toutes les provinces septentrionales, menaçant à la fois le Moultan, le Penjab et Dévalpour. Quarante mille Hindous furent, dit-on, massacrés; un plus grand nombre encore reçurent des fers.

Ameid-oul-Moulouck, gouverneur du Moultan, avait déployé autant de bravoure que de talent et d'activité dans la défense de ces vastes provinces ; mais il n'avait que très-peu de troupes. On prétend que l'empereur, jaloux de sa gloire militaire, le laissait à dessein dans une position difficile où il devait succomber ; à la fin pourtant ramené à des sentimens plus légitimes par le besoin de secourir ses peuples qu'un ennemi barbare égorgeait, il envoya l'ordre à plusieurs omrahs de joindre Ameid avec toutes leurs troupes. Dès qu'Ameid eut reçu ces renforts et qu'il se fut assuré de la disposition des soldats, il se mit à la poursuite des Mogols. Ceux-ci, jusques-là victorieux, crurent que de nouveaux triomphes les attendaient ; mais la fortune trompa cruellement leur attente ; ils furent si complétement battus et l'on en fit un si grand carnage qu'Ali ne put arriver au Kaboul qu'avec une centaine de cavaliers. Tout le reste avait péri, les uns sur le champ de bataille, les autres dans les divers bras du Sind et principalement au passage du Djéloum. An 1330. De l'hég. 834.

Cette victoire signalée aurait pu assurer la paix au dehors. Mais l'envie de Moubarick se réveilla ; tous les omrahs qui avaient pris part aux travaux d'Ameid durent se rendre à Délhy ; Ameid lui-même y fut appelé par un ordre par-

ticulier. Jissérit ne laissa pas échapper cette occasion favorable de recommencer les hostilités. Rassemblant ses Jickers, il marcha sur Lahore qu'il assiégea. Ce ne fut pas le seul mal que produisit le rappel d'Ameid. Ali rentra dans le Moultan, prit Tilbouna par capitulation, et violant ensuite toutes les conditions qu'il avait accordées, mit cette malheureuse ville à feu et à sang. D'un autre côté Fowlat, sortant de Tiberhind, porta la désolation dans tout le pays d'alentour.

An 1431. De l'hég. 835. L'empereur accourut pour arrêter les funestes progrès de tous ces ennemis. Le vizir fut envoyé vers Lahore, et Jissérit leva le siége : le prince entra dans le Moultan, et les Mogols repassèrent les frontières; quant à Fowlat il se renferma de nouveau dans Tiberhind. Alors Moubarick donna le gouvernement de Lahore à Nousérit, chargea son visir du siége de Tiberhind, donna commission au brave Ameid d'aller apaiser quelques troubles à Goualior, et retourna s'enfermer dans son harem.

Ce ne fut pas pour long-temps : Jissérit et Ali se remirent en campagne; il fallut y rentrer comme eux. Ameid-oul-Moulouk fut envoyé avec une forte division qui formait l'avant-garde, l'empereur conduisait le corps d'armée. Le nom seul d'Ameid produisit un changement total dans les affaires : les ennemis ne songèrent qu'à s'as-

surer une retraite. Ali était du côté de Tiberhind, et c'était là qu'Ameid avait l'ordre de se rendre. Ali, qui le craignait, évita sa rencontre; mais par une marche rapide qu'il eut soin de cacher à ses ennemis, il alla fondre sur Lahore qu'il surprit et qu'il saccagea, après quoi, laissant dans la citadelle une garnison de deux mille hommes, il reprit sans délai le chemin du Kaboul. Cette garnison ne fit pas une longue défense. Dès que l'armée impériale eut investi la place, elle demanda à capituler, et elle obtint entre autres conditions la liberté de rentrer dans le Kaboul.

Il était dans le caractère de l'empereur d'être jaloux de tout ce qui sortait de la ligne commune. Il l'avait été d'Ameid, et la dévastation de plusieurs belles provinces fut le fruit amer qu'il reçueillit d'un sentiment aussi aveugle dans sa source qu'injuste dans ses effets; il le fut de son vizir, et les résultats eurent pour lui de bien plus funestes conséquences. Le crédit que le vizir tirait de sa place lui causa de l'ombrage; voulant diminuer son pouvoir, il lui adjoignit Kammal dans le viziriat; le vizir Sourour-el-Moulouk ne respira dès ce moment que haine et vengeance. Il gagna deux Hindous de la tribu des Tschatryas et quelques omrahs auxquels il fit jurer l'assassinat de Moubarick au premier moment favorable. L'occasion ne tarda pas à se présenter. L'em-

An 1433. De l'hég. 837.

pereur faisait construire une cité nouvelle su[r] les bords de la Djumna; il s'y rendait souven[t] pour visiter les travaux, presque seul et san[s] escorte. Un soir il entra dans la mosquée pou[r] y faire ses prières; il n'avait auprès de lui qu[e] cinq ou six esclaves. Ce fut cet instant que le[s] conjurés choisirent. Moubarick tomba percé d[e] coups après un règne agité d'environ treize ans. I[l] avait, dit Férischta, les qualités d'un bon prince et s'il fût né en des temps plus tranquilles, il au-rait pu faire le bonheur de ses peuples.

MOHAMMED V.

Le vizir Sourour avait fait avertir en secre[t] Mohammed, petit-fils de Chizer, pour qu'il s[e] tînt prêt à monter sur le trône, et la possessio[n] d'un trône a tant d'attraits que Mohammed n[e] rougit pas de la devoir à un crime. Il fut pro-clamé empereur au même instant où la mort d[e] Moubarick fut annoncée. Le co-vizir Koumm[...] tint conseil avec les omrahs fidèles pour déter-miner le parti qu'on prendrait. On décida qu'i[l] fallait se conformer aux temps et aux circonstan-ces plutôt que d'allumer la guerre civile, et at-tendre une occasion favorable pour venger su[r] les assassins le meurtre infâme de Moubarick, afin de ne pas leur assurer l'impunité par de[s] mesures imprudentes. Tous les omrahs se ren-dirent donc au palais, et reconnurent en Mo-hammed V le successeur de Moubarick [...]

l'empereur de Délhy. Tous les conjurés furent amplement récompensés par le vizir Sourour ; les uns eurent des gouvernemens, d'autres des emplois lucratifs. Quant aux serviteurs de Moubarick, en qui l'on regardait comme un crime leur attachement à leur ancien maître, ils furent sous divers prétextes bannis, emprisonnés, destitués : quelques-uns éprouvèrent même un traitement plus rigoureux.

Sourour, par cette conduite, excita le mécontentement et la révolte. Plusieurs omrahs, parmi lesquels se trouvaient le gouverneur de Boudaoun et Malleck-Lodi, commandant des troupes, informés par une main amie que leur sentence de proscription avait été prononcée dans le conseil de Sourour, prirent incontinent les armes, bien déterminés à défendre leur vie. Le co-vizir Koummal, qui par les apparences du zèle et de l'affection était parvenu à tromper la sombre méfiance de Sourour, fut chargé de réduire les rebelles. C'était là ce qu'attendait Koummal. Dès qu'il se vit à la tête de l'armée, il gagna sans beaucoup de peine les officiers et les soldats, auxquels il fit partager tous ses désirs de vengeance contre les assassins de Moubarick. Les omrahs qui avaient pris les armes vinrent se joindre à lui, et son armée se grossissant chaque jour des mécontens qui affluaient de toutes les

parties de l'empire, il marcha sur la capitale pour en faire le siége.

Sourour s'enferma dans la citadelle avec Mohammed, auquel il persuada que c'était contre lui que la rébellion dirigeait ses coups. Cependant au bout de trois mois ce dernier, éclairé par quelque conseiller fidèle et bien convaincu qu'on n'en voulait qu'à Sourour, résolut de sacrifier ce ministre à la haine publique. De son côté Sourour, averti des desseins de son maître, forma le projet de le prévenir en l'assassinant. Heureusement la garde de l'empereur ne s'était pas laissé corrompre, et elle avait reçu des ordres secrets qu'elle exécuta. Quand les conjurés entrèrent dans les appartemens de Mohammed, ils furent entourés et saisis par les soldats à un signal convenu. On les réserva pour le supplice. Quant à Sourour, il fut sur-le-champ mis à mort et déchiré en lambeaux; et comme les partisans de Sourour en grand nombre dans la ville, prévoyant le sort qui les attendait, entourèrent le palais en armes, Mohammed fit ouvrir aux assiégeans l'une des portes de la citadelle. Les soldats de Koummal se répandirent aussitôt dans la ville; tous les partisans du vizir, tous ses complices, hindous ou musulmans, furent impitoyablement massacrés, sans qu'un seul d'entre eux pût éviter la mort,

toutes les issues de Délhy se trouvant gardées à l'extérieur.

Après avoir tiré du meurtre de son ancien maître une vengeance éclatante, Koummal donna le premier l'exemple de la soumission et de l'obéissance en prêtant de nouveau serment de fidélité à l'empereur Mohammed; il fut imité par les omrahs et par l'armée, et la tranquillité publique ne tarda pas à se rétablir. Par malheur Mohammed, jeune et sans expérience, était peu digne de la couronne qu'il ne conservait que par la loyauté de Koummal.

Entièrement livré au plaisir, il n'abandonna pas seulement le soin des affaires publiques, mais encore il en ôta la direction à Koummal même. Les gouverneurs des provinces sentirent que par cette conduite, où l'injustice se mêlait à la faiblesse de caractère, Mohammed courait à sa perte, et ils ne cherchèrent qu'à pourvoir à leur propre sûreté dans leurs gouvernemens. Béloli-Lodi, à qui la fortune réservait la plus brillante carrière, de simple gouverneur de Sirhind le devint par son propre fait de Lahore et de Dévalpour. Les troupes que l'empereur envoya contre lui à diverses reprises furent battues, et Béloli osa dicter à son maître les conditions auxquelles il offrait de déposer les armes.

Ibrahim, toujours roi de l'Orient, ne manqua An 1440. de l'hég. 844.

pas de tirer avantage des troubles de l'empire, et il ajouta plusieurs villes à ses domaines. D'autre part, Mahmoud-Chilligi (1) qui gouvernait le Malava avec l'autorité d'un roi, et à qui sa naissance semblait donner des droits à la couronne impériale, s'avança presque sans obstacle jusqu'à une demi-journée de la capitale. L'empereur très-effrayé envoya des messagers à Béloli pour qu'il vînt le défendre; c'était se sauver d'un danger par une imprudence. Béloli accourut suivi de vingt mille cavaliers presque tous persans, qui par conséquent ne voyaient leur maître qu'en lui. Les troupes de Délhy se joignirent aux Persans; l'empereur, trop timide pour s'exposer aux chances d'un combat, se déchargea sur Béloli du commandement général de l'armée et de la tâche de repousser Mahmoud.

La bataille, livrée pour ainsi dire aux portes de Délhy, fut longue et meurtrière. Les troupes impériales s'enfuirent dès le premier choc; mais l'intrépide Béloli soutint seul avec ses Persans tous les efforts de Mahmoud. Quelques omrahs de Délhy, honteux de la pusillanimité *qu'ils* avaient montrée, parvinrent à rallier les fuyards et les ramenèrent à la charge. Béloli se sentant

---

(1) Il descendait de l'empereur Férose I, de la tribu de Chilligi.

outenu redoubla d'efforts; les ennemis commen-
èrent à plier et si la nuit n'était point survenue
s auraient essuyé une déroute complète. Mah-
noud, découragé par ce mauvais succès, son-
eait à demander la paix, mais par une circon-
ance aussi étrange qu'imprévue, ce fut Moham-
ned qui envoya le premier des parlementaires au
amp de Mahmoud. La paix fut bientôt conclue
ntre eux. Mais Béloli, méprisant également ces
eux faibles rivaux, refusa de ratifier cette paix
onteuse, et quand Mahmoud eut donné à ses
roupes l'ordre du départ, il se mit à la tête de
es braves Persans, le poursuivit, le vainquit et
ui prit tous ses équipages. Mohammed, incapa-
le d'avoir une volonté ferme et soutenue, loua
éloli de sa désobéissance et lui prodigua tous
s titres d'honneur.

Cependant Jissérit avait fait quelque mouve- An 1441. de l'hég. 845.
ent du côté de Lahore. Mohammed se reposa
ur Béloli du soin difficile de le réduire; il le con-
rma dans le gouvernement de Lahore et de Dé-
alpour, et lui confia la direction de la guerre,
ans l'astreindre à recevoir les ordres de son vi-
r. Par là, Béloli devint extrêmement puissant;
uni d'une autorité sans bornes, il leva une ar-
ée nombreuse d'Afghans; mais au lieu de com-
attre Jissérit dont il estimait les talens et le
ourage, il s'en fit un fidèle allié. Ainsi, tandis

que le pouvoir impérial s'affaiblissait de jour en jour dans les mains inhabiles de Mohammed, le sien se consolidait si bien que, se trouvant enfin en état de jeter le masque, il partit de Lahore pour aller investir Mohammed dans sa capitale.

An 1442. De l'hég. 846. Quand une nation est livrée à elle-même, c'est-à-dire quand l'intrigue n'excite pas les passions de la multitude et que l'or d'un ambitieux n'achète point les désordres publics en soudoyant la révolte et la trahison, elle conserve autant par instinct que par habitude le sentiment de fidélité qui la lie au gouvernement établi. Mohammed n'était point aimé, et son ennemi s'avançait précédé d'une brillante renommée; cependant les habitans de Délhy s'armèrent pour la défense du souverain qui n'avait aucun titre à leur affection, contre celui qu'ils auraient voulu si le choix eût été dans leurs mains. Béloli se retira après quelques mois d'un blocus inutile, mais il ne fit qu'ajourner ses prétentions et ses espérances. Mohammed était d'une santé faible et languissante; les traverses qu'il avait éprouvées, les chagrins qui sans cesse allaient l'assaillir sous le dais impérial, l'abandon dans lequel ses omrahs le laissaient, mille sujets d'inquiétude semblaient, en altérant encore sa constitution par de continuelles secousses, devoir hâter une catastrophe que Béloli regardait comme prochaine, et qui pouvait le porter sur le trône.

L'empereur s'approchait en effet du terme de a carrière; il tomba malade et mourut; mais éloli ne trouva pas encore la nation disposée à e recevoir pour maître; elle reconnut solennelement le fils aîné du défunt sous le nom d'Ala II. Aussi ne put-il dissimuler son dépit, car, eul entre les omrahs, il n'alla point à Délhy rêter serment d'obéissance au nouveau souveain. Allà parut d'abord annoncer plus de vieur que son père, mais il montra bientôt encore plus de faiblesse. Il avait laissé voir au prenier moment le désir de se venger de Béloli; mais uand son armée fut réunie, la crainte s'empara e lui, et au lieu d'attaquer Béloli qui lui parut rop puissant, il partit pour aller soumettre iana dont la conquête lui sembla plus facile. Il vait fait à peine quelques lieues, que le bruit e répandit dans son camp que le roi de l'Orient 'avançait pour surprendre la capitale. Ce bruit vait été semé par la malveillance; la crédulité e fit germer, et l'empereur en fut si effrayé qu'il eprit à la hâte le chemin de Délhy.

An 1446. De l'hég. 850 (1). ALLA II.

Toutes ces marches et contre-marches avaient ausé aux soldats beaucoup de fatigues; ils s'en

---

(1) Férischta place cet événement à l'année précédente. e suis ici la chronologie d'Aboulféda, adoptée par Frasher.

vengeaient en décriant la conduite d'Allà. L'empereur, disaient-ils hautement, est encore plus inconséquent et plus faible que son père. Les habitans de Délhy recueillirent avidement ces propos, et soit que la chose fût vraie, soit que seulement ils la désirassent dans l'espérance d'un changement, ils ajoutèrent qu'Allà était en état de démence et par conséquent incapable de régner. Ce qui augmenta l'éloignement qu'on avait pour lui, ce fut le dessein qu'il manifesta d'établir le siége de l'empire à Boudaoun, ce qui aurait fait perdre à Délhy sa prééminence. Hissam son vizir n'eut pas peu de peine à le faire changer de sentiment; mais Allà, tout en renonçant à l'exécution d'un plan qui lui plaisait, ne put s'empêcher de témoigner au vizir son mécontentement pour la contrariété qu'il lui faisait éprouver. Cependant ce ministre le servait avec zèle; il cherchait les moyens de rendre à l'empire son ancien lustre, et de ramener à l'obéissance les gouverneurs des provinces; mais la *fortune* qui voulait renverser Allà de son trône, avait jeté un épais bandeau sur ses yeux; non-seulement il résistait aux sages conseils d'Hissam, mais encore il se livrait sans réserve aux hommes qui cherchaient à le perdre.

An 1447. De l'hég. 851. Béloli qui de son côté tâchait d'augmenter le désordre qui régnait à Délhy, fit une seconde

tentative moins avec la volonté ou l'espérance de réussir que dans la secrète intention de sonder l'esprit public. Il parut en armes sous les remparts de Délhy, mais il ne fit aucune attaque sérieuse. Les ennemis du vizir profitèrent pourtant de cette circonstance pour achever d'aigrir contre lui l'esprit de son maître. Ils firent entendre à l'empereur que toutes les révoltes des omrahs avaient leur source dans leur juste haine pour le vizir. Ils ajoutèrent que s'il destituait Hissam et surtout s'il le faisait emprisonner, tous les omrahs chercheraïent à rentrer en grace par une soumission prompte et sincère. Allà se laissa persuader; il donna l'ordre qu'on lui demandait; et se trouvant par-là délivré de l'opposition que la sagesse de son ministre avait mise à son projet favori, il partit sans délai pour sa résidence de Boudaoun.

Ses perfides conseillers ne s'en tinrent pas là; ils lui représentèrent que pour dissiper entièrement les alarmes et les craintes des omrahs il devait leur sacrifier son ancien vizir : la sentence de mort fut aussitôt prononcée. Le frère du ministre si injustement proscrit, ayant eu à temps connaissance du danger, rassembla ses amis, courut à la prison, la força et mit heureusement son frère en liberté. Hissam se rendit à Délhy, s'empara de tous les effets de l'empereur ainsi que

du trésor, et envoya des messagers à Béloli pour l'engager à venir prendre possession du trône.

An 1449. De l'hég. 853. Allà perdit le temps à consulter les astrologues; mais pendant qu'il s'occupait de ces pratiques superstitieuses, le vizir se mettait en état de braver tous ses ressentimens. Béloli d'autre part, ayant accepté la proposition du vizir, se rendit à Délhy avec des troupes choisies et il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. La conduite que tint alors Béloli envers l'empereur est assez singulière; lui qui à deux reprises avait cherché à s'emparer de vive force de la capitale, il eut l'air de craindre que sa fidélité ne fût soupçonnée, quand la vengeance du vizir l'en eut rendu maître. Il écrivit à l'empereur qu'il n'était venu à Délhy que pour en chasser son ancien ministre; et quoique son propre nom fût inséré dans la Chotba, il voulut qu'on y laissât encore celui d'Allà. Peu de temps après, il partit pour Dévalpour où il leva un corps nombreux d'Afghans qu'il conduisit à Délhy; il confia à ces étrangers dont il était sûr la garde de la citadelle, du palais et des portes de la ville; après quoi il écrivit de nouveau à l'empereur pour lui annoncer que le vizir était expulsé.

Soit que l'empereur le crût, soit que réellement dégoûté des grandeurs par les inconvéniens qui les accompagnent il voulût se réduire à une

condition privée, soit que craignant Béloli il cherchât à garantir sa propre vie en cessant volontairement d'être un obstacle à son ambition, il lui répondit que puisque Mohammed son père l'avait jadis adopté pour son fils, il voulait lui-même le regarder comme un frère, et qu'il n'aspirait qu'à porter ce titre; qu'il lui cédait la couronne à laquelle l'adoption lui donnait des droits; que pour lui il serait satisfait s'il lui était permis de rester en possession de Boudaoun, ne fût-ce qu'à titre de fief relevant de l'empire.

Béloli au comble de ses vœux accorda au faible Allà tout ce qu'il demandait; et d'après ce consentement formellement exprimé, il monta sans aucune opposition sur le trône impérial. Allà resta paisible possesseur de sa ville chérie; il n'y mourut qu'au bout d'environ trente ans. Son père avait laissé après lui la réputation d'un prince mou, sans vigueur et de mœurs dissolues, instrument des ambitions particulières de ses sujets, incapable de tenir le sceptre. Allà poussa plus loin peut-être la faiblesse de caractère, et s'il vécut avec résignation dans la retraite qu'il s'était choisie, ce fut plus par indolence que par vertu, pour se livrer à ses penchans voluptueux plus que pour jouir de lui-même dans un heureux éloignement des grandeurs, ennemies du repos.

BÉLOLI. An 1450. De l'hég. 854.

Sharock, fils de Timur, avait gouverné l'em
pire tartare avec beaucoup de gloire et de sagesse
il était mort la même année que Mohammed V
Son héritage se divisa entre ses neveux, fils d
son frère Bazinkar, et son propre fils, le célèbr
Oulouk-Bec. Les premiers eurent les pays con
quis, le Khorassan, la Géorgie, la Perse, le Ka
boul; Oulouk-Bec conserva la Tartarie propre e
les provinces orientales. Toutefois on peut dir
que l'empire mogol fondé par Timur cessa d'exis
ter dès le temps d'Allà. Ses petits-fils se firent con
stamment la guerre; la Perse et la Tartarie occi
dentale furent en proie à des troubles intermi
nables. Quant à l'empire de Délhy, bien qu'il eû
été restauré en partie par Chizer et par Mouba
rick, il était loin encore de s'étendre jusqu'à se
anciennes limites. Des princes musulmans possé
daient les provinces orientales et celles de l'occi
dent, l'Oude, le Bengale, le Malva et le Guzzerat
Un état indépendant s'était formé de même dan
le Dékhan, qui jusqu'au temps d'Akber demeur
divisé entre les musulmans et les Hindous.

CHAPITRE VII.

DU RÈGNE DE BÉLOLI, FONDATEUR DE LA DYNASTIE AFGHANE DE LODI, ET DE SES SUCCESSEURS JUSQU'AU RÈGNE DE BABER. PREMIÈRE EXPÉDITION DES PORTUGAIS.

Béloli était de la tribu afghane de Lodi, qui depuis quelque temps se faisait remarquer par la prospérité du pays qu'elle habitait plus que par des conquêtes de territoires étrangers. Elle faisait un commerce très-actif avec la Perse et l'Hindoustan, et les bénéfices qu'elle en retirait formaient pour elle une source intarissable de richesses. Ibrahim, grand-père de Béloli et contemporain de l'empereur Férose, ayant gagné par cette voie une grande fortune, voulut joindre à l'opulence l'illustration : il se rendit à la cour et il fit si bien que Férose lui donna le gouvernement du Moultan. Islam, l'aîné de ses fils, eut par la suite la faveur de Chizer ; ce fut lui qui tua Eckbal de sa main dans la bataille qui donna l'empire à Chizer ; il eut pour récompense le

gouvernement de Shirind. Après la mort de son oncle Islam, Béloli obtint ce gouvernement au préjudice de Gouttoub son cousin; mais il dut combattre plusieurs années pour s'y maintenir. On l'avait rendu suspect à Délhy, et ce ne fut qu'après beaucoup d'alternatives de bien et de mal qu'il parvint à s'y faire confirmer par l'empereur Mohammed.

Tout était extraordinaire dans Béloli, jusqu'à sa naissance; dès ses plus jeunes années il parut réservé par la fortune pour une carrière d'événemens peu communs. Sa mère ayant péri étouffée par la chute d'une maison tandis qu'elle le portait encore dans son sein, Calla, son père, qui en ce moment se trouvait seul avec sa malheureuse épouse, lui sauva la vie par une opération qu'il eût le courage et l'adresse de faire. Après la mort de Galla, il se retira auprès de son oncle Islam, qui l'estima tant pour sa valeur et pour ses talens qu'il lui donna sa fille en mariage.

Pendant qu'il était au service de son oncle, il rencontra un jour un dervîche (1) de Sammana renommé pour sa science. Béloli s'inclina devant lui et lui demanda sa bénédiction, mais

(1) Dervîche ou dervish, espèce de religieux musulman.

le derviche, prenant un ton et un air prophétique, s'écria : Qui veut donner deux mille roupies pour l'empire de Déhly? Béloli n'en possédait que seize cents; il les lui offrit. Le derviche accepta la somme et lui tint compte pour le reste de sa bonne volonté; ensuite lui imposant les mains sur la tête, il le proclama roi. Les compagnons de Béloli riaient de cette aventure. « Si la chose arrive, leur répondit-il, je n'aurai point fait un mauvais marché; dans le cas contraire, la bénédiction de ce pauvre homme ne peut me faire aucun mal. » Ce qui est assez probable, c'est qu'une prédiction semblable faite à un jeune ambitieux, dans l'âge le plus propre à recevoir les impressions du fanatisme, doit avoir fortement contribué à le pousser au trône, en faisant du trône le but de ses désirs et de ses démarches, et en lui donnant cette longue persévérance qui vient à bout de tout.

Il est fâcheux que le premier pas de Béloli dans la carrière nouvelle qui s'ouvrait devant lui, soit marqué par un acte d'ingratitude : il fit arrêter et emprisonner le vizir auquel il devait l'empire; telle était la politique de ces temps de troubles et de révolutions, et soit que ce ministre voulût mettre un trop haut prix à ses services, soit que Béloli pensât que l'homme qui trahit son prince pour se donner à un nouveau maître ne

doit pas inspirer beaucoup de confiance, l
malheureux vizir alla terminer ses jours dan
une étroite captivité. Si de telles rigueurs pou
vaient être justifiées par l'exemple ou légiti
mées par la nécessité, les apologies ne manque
raient pas pour Béloli. Les exemples se trouven
à chaque pas dans l'histoire des peuples de l'O
rient, et la nécessité de ces mesures est un de
premiers fruits du despotisme. Lorsque le sou
verain n'obéit qu'à sa volonté, et qu'un simpl
soupçon contre la foi de l'esclave peut deveni
un arrêt de mort, l'esclave soupçonné n'a d
moyen de salut que dans la révolte. Le despot
le sait, et pour prévenir la révolte il frapp
l'esclave.

An 1451. De l'hég. 854. Quand l'empereur eut ainsi concentré dan
ses mains toute l'autorité, il forma le projet d
ramener au devoir par la force tous les ancien
gouverneurs de province qui s'en étaient écarté
par ambition, dans les faibles temps d'Allà et d
Mohammed. Mais comme pour y parvenir il fal
lait une armée et surtout une armée dévouée e
fidèle, Béloli se rendit dans son ancien gouver
nement afin d'y faire des levées d'Afghans et d
Tartares. Mahmoud, roi de l'Orient (1), qui de son

(1) Il ne faut pas le confondre avec Mahmoud Chillig
qui régnait dans le Malava. Celui-ci avait succédé à Ibrahim

té aspirait à l'empire de Délhy, choisit le moent de l'absence de Béloli pour renouveler ses ntatives sur la capitale, ce qui lui sembla d'aunt plus aisé que plusieurs omrahs, jaloux ou écontens de l'élévation de Béloli, entretenaient ec lui de coupables intelligences; en effet, s qu'il se montra sur les terres de l'empire, allèrent grossir son armée avec leurs partins et les soldats qu'ils purent entraîner.

Béloli, informé de la marche de Mahmoud, rtit sur-le-champ de Dévalpour avec toutes les oupes qu'il avait pu lever. Mahmoud envoya ente mille chevaux avec quelques éléphans à rencontre. L'engagement eut lieu à Pérah, lix ou douze lieues de Délhy. Couttoub, cou de l'empereur, s'y distingua par son courge, ce fut même lui qui décida la victoire par trait de présence d'esprit. Au fort de la mêlée, rencontra Diria-Lodi, l'un des omrahs relles. Diria, lui dit-il, est-ce là votre place? est donc pour livrer vos enfans et vos femmes l'ennemi que vous combattez contre nous? ria, sensible à ce reproche, tourna au même stant ses armes contre les soldats de Mahoud, et tous les Afghans qui étaient sous ses dres firent comme lui. Dès ce moment la balle fut gagnée; Hérevi, général de Mahmoud, t fait prisonnier; sa tête envoyée à l'empereur

lui annonça le triomphe de ses troupes,
Mahmoud épouvanté leva le siége de Dél
avec tant de hâte, qu'il abandonna la pl
grande partie de ses bagages.

Mahmoud ne tarda pas à reprendre les arme
à l'instigation d'un omrah nommé Jonah; ma
cette seconde expédition ne fut pas heureus
la paix qui la termina lui coûta la cession
quelques parties du territoire. Cette paix n'éta
même qu'une trêve; à peine était-elle expir
que de part et d'autre les armées rentrèrent
campagne; toutefois, cette lutte qui se prolo
gea plusieurs années, produisit peu de résulta
ce ne fut qu'une guerre de marches, d'esca
mouches et de négociations. Mahmoud éta
mort. Son successeur, Mohammed, avait été
sassiné après un règne très-court. Hassen, frè
de Mohammed, avait été placé sur le trône,
tous ces événemens, dont Béloli aurait t
parti s'il n'avait eu son attention partagée ent
l'ennemi du dehors et ceux du dedans, coû
rent du sang et de l'or, causèrent souvent la d
vastation d'une province, la ruine de quelqu
villes, et ne changèrent rien à la situation gén
rale des affaires.

An 1478. De l'hég. 883. Mais lorsque enfin Béloli, triomphant de to
les rebelles et régnant sur un peuple so
mis, eut une armée nombreuse et composée

ldats dévoués; lorsque la mort d'Allà, qui
enait d'expirer à Boudaoun, l'eût délivré d'un
val dont l'existence avait été constamment
our lui un sujet d'inquiétude, parce que Bou-
oun pouvait toujours offrir un point de rallie-
ent aux mécontens, il réunit toutes ses forces
ur les employer contre son implacable enne-
, et il songea sérieusement à faire la conquête
Jéhanpour et des contrées qui en dépen-
ient. Les premières hostilités avaient eu lieu
la part d'Hassen qui cherchait à se rendre
ître de Boudaoun, mais au premier avis
la marche de l'empereur il battit en re-
ite. Poursuivi par Béloli, il perdit quelques
upes et plusieurs officiers de marque; auprès
rumbidger, il osa tenter le sort d'une ba-
le. Il ne fut point vainqueur, mais la vigueur
il sut déployer étonna ses ennemis qui lui
mirent de continuer sa retraite et cessèrent
l'inquiéter.

L'année n'était pas expirée qu'il reparut sur la
e droite du Gange. Il avait fait de nouvelles le-
s, et plus que jamais il se flattait de l'espérance
a victoire. Mais Béloli qui de son côté s'était
firmé dans le dessein d'abattre entièrement
puissance, avait fait d'immenses préparatifs.
sen et lui se rencontrèrent près de Sinhar.
premier fut battu, il perdit ses trésors, son

bagage, et dut reprendre à la hâte le chemin d ses états; atteint à Rabéri, il fut obligé d'e venir aux mains une seconde fois, et Béloli rem porta une seconde victoire.

Rien n'excite le courage comme la fortune les lauriers appellent toujours d'autres lauriers Dans l'ivresse de ces premiers triomphes, l soldats de Béloli demandaient l'occasion d'e obtenir d'autres; l'empereur sut habilemen profiter de leurs dispositions : tournant ses p vers Attava que défendait Ibrahim, frère d'Ha sen, il fit le siége de cette place et la força capituler; de là il se porta sur Calpi, où Hasse s'était fortifié. Une troisième bataille gagnée so ses murs lui en ouvrit les portes. Hassen se reti sur Jéhanpour, et Béloli se dirigea vers Canouj Hassen retourna sur ses pas pour tâcher de d fendre cette ville importante; plus malheureu encore qu'auprès de Calpi, il perdit de no veau ses trésors et ses équipages, et une gran partie de son harem tomba même au pouvo du vainqueur.

An 1479. De l'hég. 884.

La saison pluvieuse suspendit pour quelqu mois les opérations de la guerre, et chacun en ploya ce temps de repos à se procurer le moye de les reprendre avec plus d'avantage. Mais l malheurs d'Hassen refroidissaient le zèle de s partisans, tandis que les prospérités de son a

rsaire lui attiraient de nombreux amis. Béloli ne
rda pas à se montrer sous les murs de Jéhanpour
ec une armée formidable. Cette ville alors flo-
ssante, riche et populeuse, à deux journées au
ord-ouest de Bénarès sur la rivière Gounti, était
capitale de l'empire d'Orient fondé par Jéhan,
ère d'Ibrahim. Elle n'opposa pas une longue
sistance, et tout le pays voisin suivit son
emple. Plusieurs autres villes considérables
uvrirent pareillement leurs portes et reçurent
es garnisons et des gouverneurs. Hassen, après
oir échoué dans ses tentatives pour reprendre
capitale, fut rejeté vers les montagnes, et ne
nserva de ses vastes domaines que les provinces
ientales de Béhar. Béloli plaça Barbec, l'un
ses fils, sur le trône de Jéhanpour, et rentra
eu de temps après à Délhy où, durant plusieurs
nées, il jouit paisiblement de sa gloire et de ses
nquêtes.

Parvenu à un âge très-avancé et sentant sa An 1488. De l'hég. 894.
n prochaine, Béloli voulut régler les droits de
s enfans à sa succession. Il consulta plus l'af-
ction paternelle que l'intérêt de l'état, et il
artagea ses domaines entre eux. Barbec con-
rva les états de Jéhanpour; Nizam fut appelé
l'empire de Délhy, dont le territoire se trouva
éduit au pays compris entre la Djumna et le
ange. Peu de temps après cet arrangement,

Béloli tomba malade. Quelques omrahs voul rent l'engager à changer ses dernières volontés ce qui touchait son fils Nizam; de son côté la mè de ce prince se servit de son ascendant sur l'e prit du vieux monarque pour rendre inefficac les sollicitations des omrahs; en même temps el écrivit à son fils de se rendre à Délhy pour fai valoir ses droits; celui-ci accourut sur l'invit tion de sa mère, mais quand il arriva l'er pereur n'était plus. Ce prince avait passé tren huit ans sur le trône.

Ce monarque fut généralement regretté; passait pour juste, doux et humain, accueilla tous ses sujets avec une égale bienveillanc traitait les omrahs comme ses amis ou ses égau partageait avec eux ses trésors, dédaignait luxe et les choses d'apparat. Quoiqu'il ne fût p lui-même très-instruit, il sut toujours appréci et reconnaître le mérite, excitant parmi ses suje le goût des arts et des sciences par les faveu qu'il répandit sur ceux qui s'y distinguaier Il avait souvent donné des preuves personnell de bravoure, mais il aima toujours mieux n gocier que combattre, et quand il formait ur entreprise il calculait d'avance tous les moyer de succès, afin de ne rien donner au hasard.

Aussitôt après sa mort les omrhas s'assen blèrent pour l'élection de son successeur. L

ns tenaient pour Azim-Houmaïoun, son petit-ls, d'autres pour Barbec, l'aîné des enfans sur-ivans ; un troisième parti se forma en faveur de izam, qui avait pour lui la volonté de son père. endant qu'on débattait ces grands intérêts, ana, mère de Nizam, entra au lieu de l'assem-lée et tâcha par ses paroles de gagner des par-sans à son fils. Elle devait le jour à des parens rfévres, et elle ne tenait sa fortune que de son ktrême beauté. Isah, neveu de Béloli, lui dit rutalement qu'il n'appartenait pas à la fille d'un rfévre de vouloir disposer de l'empire. A ces ots, Firmilli, qui d'une classe obscure s'était evé par son mérite cent fois éprouvé au poste e premier omrah, reprit aigrement Isah de man-uer aussi grossièrement aux convenances. « C'est vous à respecter cette femme, répliqua Isah, ous qui étiez au nombre des serviteurs de Bé-li. — Cela est vrai, répondit Firmilli en tâ-hant de contenir son indignation, j'étais servi-ur de Béloli, et je jure que je vais le devenir e son fils Nizam. » Aussitôt, il sortit de la hambre du conseil pour aller joindre le prince ui était resté hors de Délhy. Il fut suivi par ses artisans, qui tous prêtèrent serment d'obéis-nce à Nizam sous le nom de Secunder, comme éloli l'avait recommandé.

Isah, resté le maître des délibérations par la SECUNDER.

retraite de Firmilli, prit aussitôt les arme
moins pour appuyer l'élection d'un autre souv
rain que pour faire maintenir l'exclusion de S
cunder. Mais ses efforts, désavoués par la fo
tune, eurent pour lui-même le plus fâcheu
résultat; il fut battu à deux reprises, bles
dangereusement et forcé de se rendre à disc
tion. Il obtint son pardon, mais il ne jouit p
long-temps des effets de la clémence royale éta
mort de ses blessures peu de jours après. S
cunder ne se montra pas moins généreux env
Allum, un de ses frères, qui s'était jeté dans
parti d'Isah; il le fit amener en sa présence, l'
cueillit avec amitié, et quand le prince s'attend
sans doute à être traité conformément aux usag
de l'orient, il reçut le gouvernement d'Attava

Il restait à l'empereur un ennemi plus dang
reux qu'Isah et qu'Allum : c'était son frère B
bec, qui non-seulement avait refusé de fa
hommage à la couronne de son gouverneme
de Jéhanpour où il affectait d'étaler tous les
tributs de la royauté, mais qui en outre avait m
sur pied une armée considérable, dans l'esp
rance de détrôner Secunder encore mal afferm
Secunder était brave, actif, politique et rusé
vola au-devant de son frère, et mit tout en usa
pour triompher. Il savait que la principale fo
de Barbec consistait dans les troupes que

it amenées Calla-Par, un de ses omrahs, et
rtout dans les talens et l'habileté de cet offi-
r qui passait généralement pour l'un des
eilleurs capitaines de son siècle. Quand les
ux armées furent engagées, Secunder se mêla
urageusement parmi les combattans, et don-
nt l'exemple avec le précepte il essaya de s'as-
rer la victoire par quelque manœuvre hardie
ui portât le trouble parmi les troupes de Balbec.
étant aperçu qu'un parti de cavalerie ennemie,
oursuivant l'avantage qu'il avait obtenu sur une
e ses ailes, s'était éloigné du corps d'armée, il
t exécuter par sa garde une évolution rapide par
aquelle il parvint à l'envelopper et il le força
le rendre les armes. L'officier qui le comman-
dait fut fait prisonnier : c'était Calla-Par. Dès
que Secunder le vit, il s'avança vers lui, des-
cendit de cheval et lui dit en l'embrassant, qu'il
devait être sans crainte et qu'il trouverait en lui
toute l'affection d'un fils. Calla-Par, touché de
ces paroles et de l'accueil qu'il recevait, s'écria
que sa vie était désormais à Secunder, et, de-
mandant un cheval et des armes, *vendant*, dit
Férischta, *sa réputation pour un compliment*, il
chargea sur-le-champ les troupes de Barbec, ce
qui ne contribua pas peu à la victoire; car en
voyant Calla-Par dans les rangs ennemis les soldats
de Barbec crurent que la moitié de l'armée l'avait

suivi. Cette idée fit naître le découragement, la terreur frappant du même coup tous les espri comme la commotion électrique, la déroute fu si prompte et si générale que Barbec resté pre que seul, eut beaucoup de peine à se sauver. So fils Moubarick fut fait prisonnier; quant à lu comptant sur la force de Boudaoun, il cour s'y renfermer; mais il fut bientôt forcé dans cet retraite, ou pour mieux dire manquant de tou il se rendit à discrétion; Secunder le reçut av tendresse, et l'amena avec lui à Jéhanpour. A bout de quelque jours Secunder le remit en po session de son gouvernement, mais il plaça pou tant auprès de lui quelques personnes sûres qu chargea secrètement de surveiller sa conduite

An 1491. De l'hég. 897.

Cependant l'ancien roi de Jéhanpour, Hasse n'avait pas perdu l'espérance de reconquérir cet belle portion de ses états, et depuis quelq temps il n'attendait que l'occasion de recomme cer la guerre avec avantage. Un de ses ancie omrahs, qui désirait le retour des troubles p blics pour les faire tourner au profit de sa fo tune, lui écrivit que la cavalerie de Secunder éta en fort mauvais état, et qu'elle ne résisterait p à une attaque régulière. Hassen crut ce qu'on l dit parce qu'il le désirait, et sans chercher à s' assurer mieux, il entra sur-le-champ en ca pagne. De son côté, Secunder ne perdit pas u

moment : il courut au-devant de son ennemi, et l'ayant rencontré au-delà du Gange, à environ douze lieues de Bénarès, il lui livra bataille et le défit complétement. De là il porta ses pas vers le Bahar en le poursuivant toujours. Hassen, dans sa détresse, se retira auprès d'Allah, roi du Bengale. On dit que, renonçant dès ce moment aux grandeurs, il mena à la cour de ce prince une vie paisible et retirée.

Secunder, maître de tout le Bahar, voulut punir Allah d'avoir donné asile au roi détrôné. Il pénétra dans le Bengale avec une armée considérable; mais des négociations ayant été aussitôt entamées et les deux souverains se montrant disposés à la paix, il fut fait un traité par lequel ils s'engagèrent mutuellement à faire respecter par leurs omrahs des frontières leurs limites respectives, et promirent de ne recevoir dans leurs états aucuns déserteurs ni aucuns rebelles. An 1494. De l'hég. 900

Tandis que l'empereur, triomphant de ses ennemis, rendait au trône une partie de son ancien lustre, et qu'après avoir reculé ses limites à de grandes distances il consolidait ses conquêtes par des traités, une puissance exotique, transplantée dans l'Inde, s'enracinait sur la côte de Malabar, faisait d'un comptoir de commerce une ville forte et populeuse, et posait les fondemens d'un empire qui devait en quelques années An 1498. De l'hég. 904.

parvenir au plus haut point de splendeur, et entrant immédiatement dans les voies rapides de la décadence laisser à peine, au bout d'un siècle, de faibles souvenirs de sa brillante mais courte existence.

Jean II, roi de Portugal, successeur d'Alphonse, avait envoyé Covillan en Afrique pour y faire des découvertes. Covillan s'embarqua sur le golfe d'Arabie avec les marchands qui faisaient le voyage des Indes. Le commerce qu'il vit à Calicut, à Cananor et sur toute la côte occidentale de la Péninsule le remplit d'étonnement. De retour à Lisbonne en 1489, il rendit compte au roi de ses observations et lui inspira le désir de s'approprier ce commerce. Dans le dessein d'y parvenir, Jean offrit une grande récompense à quiconque trouverait le moyen d'arriver aux Indes par mer. Excités par cet appât, Diaz et l'Infant entreprirent leur voyage en 1493; mais arrivés à la pointe méridionale de l'Afrique, ils furent accueillis par de violentes tempêtes qui furent un obstacle invincible à ce qu'ils continuassent leur route. Diaz ne ramena que deux hommes de son équipage; tout le reste avait péri. Le roi accueillit toutefois ce navigateur avec de grandes distinctions, et il donna le nom de *Bonne-Espérance* au cap que Diaz avait désigné par celui de cap des Tourmentes.

Emmanuel, successeur de Jean, équipa trois grands vaisseaux dont il confia le commandement à Vasco de Gama, et celui-ci, après avoir surmonté bien des dangers, arriva sur la côte de Malabar à la rade de Calicut par une navigation d'environ onze mois. La ville de Calicut était alors la capitale d'un petit royaume tributaire de celui de Viznagour. Le souverain, de la race des Naïrs ou guerriers, s'appelait Samorin (1). Ce prince reçut très-bien Gama et les Portugais; mais il y avait déjà dans le pays beaucoup de mahométans venus de l'Afrique et de l'Arabie, ennemis naturels des chrétiens; ils ne virent dans les Portugais que des rivaux ambitieux qui venaient s'emparer d'un commerce dont ils voulaient conserver le monopole exclusif, ils remplirent l'ame de Samorin de soupçons et d'inquiétude. Gama fut averti de ce qui se passait par un Tunisien établi à Calicut, et craignant d'être arrêté ou égorgé il regagna ses vaisseaux à la hâte. De là il écrivit au prince pour se plaindre des soupçons qu'il avait conçus et qu'il attribuait à la basse jalousie des musulmans. S'il eût été ennemi, ajou-

(1) Ce nom, comme je l'ai dit ailleurs, avait été dénaturé par les Portugais. Quant au roi de Viznagour, ses états se composaient encore de l'ancien pays de Pandion.

ta-t-il, rien ne lui aurait été plus facile que d
réduire Calicut en cendres ; mais il n'était ven
qu'avec des vues pacifiques. Cette lettre amen
de la part du prince des explications satisfa
santes ; un traité de commerce fut conclu, e
Gama chargea ses vaisseaux en partant des den
rées et des marchandises les plus précieuses d
l'Inde.

Le roi de Portugal éprouva du retour de Gam
la plus vive satisfaction. Excité par ce premie
succès à de nouvelles entreprises, il envoya un
flotte sous le commandement de Capralès, don
le nom était déjà fameux par la découvert
du Brésil. Moins heureux que Gama dans s
traversée, il éprouva de grandes avaries; toute
fois il se présenta devant Calicut avec des force
assez imposantes pour que Samorin crût néces
saire de faire les avances pour le maintien de l
paix. Ce prince l'envoya complimenter par de
personnages marquans de la ville. Les députés l
pressèrent au nom de leur maître d'effectue
son débarquement, mais Capralès déclara qu'i
ne quitterait ses vaisseaux qu'après qu'on lu
aurait donné des otages. Samorin dut y con-
sentir quoiqu'avec beaucoup de peine. Capra
lès se rendit alors près de lui, et en reçut un
audience solennelle où le traité précédent fu
confirmé. L'amiral obtint de plus la cession d'un

lambeau de terrain avec la faculté d'y arborer la bannière portugaise et d'y fonder un comptoir.

D'aussi heureux commencemens semblaient annoncer la prospérité de l'établissement portugais; mais ils furent suivis d'une révolution aussi funeste qu'elle avait été prompte et inespérée. Le facteur portugais, aigri ou trompé par les rapports de deux négocians maures, saisit deux bâtimens indiens. Cette mesure fut loin de produire un effet salutaire. Les habitans de Calicut coururent aux armes, investirent le comptoir, en forcèrent l'entrée, mirent tous les effets au pillage et firent main basse sur les Portugais. Cinquante sur soixante-cinq furent inhumainement massacrés; le facteur Corrèa fut de ce nombre. Capralès tira une vengeance éclatante de cet acte d'agression. Treize gros bâtimens qui se trouvaient dans le port furent coulés à fond, et les hommes des équipages mis à la chaîne. Ensuite, s'approchant du rivage le plus possible, il canonna la ville pendant deux jours entiers, abattit un grand nombre de maisons, fit périr sept ou huit cents personnes et contraignit Samorin à se sauver dans la campagne.

Après cette sanglante expédition, Capralès fit voile vers le midi, et aborda à Cochin, à trente lieues environ de Calicut. Le radjah Trimumpara, ennemi de Samorin, chercha de lui-même à

se lier avec les Portugais; les radjahs de Coula
et de Cananor, ses voisins, entrèrent dans cet
ligue qui pour le moment n'eut aucun résu
tat; mais comme cette contrée est fertile sur tou
les points en poivre et en épiceries, Capralé
n'eut pas de peine à composer la cargaison de se
vaisseaux. Au moment de son départ les tro
radjahs le prièrent de recevoir à son bord leu
trois ambassadeurs, chargés d'une mission pou
le roi de Portugal. Ce fut durant sa traversée d
retour que l'amiral découvrit le rocher de Saint
Hélène, qui devait acquérir un jour une si tris
célébrité.

An 1501. De l'hég. 906. Il ne resta sur les rivages de Cochin que qua
tre vaisseaux portugais qui étaient arrivés de Li
bonne un peu avant le départ de Capralès; i
étaient commandés par un brave officier nomm
Jean Calléca. Samorin n'avait pas été plus t
informé de l'éloignement de Capralès qu'arma
quarante navires qu'il chargea de soldats, il p
rut disposé à porter la guerre à Cochin. Malg
l'infériorité du nombre, compensée il est vrai p
la force des vaisseaux et surtout par une grand
supériorité de manœuvres et de tactique, Calléc
n'hésita pas à frapper les premiers coups; il brû
ou coula à fond plusieurs bâtimens ennemi
Presqu'au même temps arrivèrent d'Europe vin
bâtimens, conduits par le même Gama qui le pr

ier avait abordé sur ces parages. Quoique ces ıtimens ne fussent destinés qu'au commerce, ils e laissèrent pas de partager les dangers de Callé-, et le vieux Gama, près de quitter la vie, cou-it de lauriers ses cheveux blancs. La flotte de morin fut de nouveau complétement battue.

Ce prince, désespérant de vaincre ses ennemis ır mer, prépara une expédition par terre; il tendit que Gama fût parti, et à la tête de cin-ıante mille hommes il envahit le territoire de ochin. Trimumpara essaya d'opposer quelque sistance, mais son armée fut battue et sa capi-le livrée aux flammes. La face des affaires ne ıangea qu'à l'arrivée des deux frères Albuquer-ıe, François et Alphonse; ils conduisaient dix isseaux bien équipés et portant des troupes de ébarquement. François reprit tous les postes ont Samorin s'était emparé, tailla en pièces les ırnisons qu'il y avait laissées et ramena Trimum-ıra à Cochin. Ensuite il envoya six cents hom-es attaquer deux radjahs qui avaient usurpé eux îles voisines : leurs terres furent ravagées; flotte de Samorin, composée de cinquante oiles, fut totalement dispersée et détruite; et rançois d'Albuquerque se couvrit de gloire et chargea de butin.

Le général portugais mit au service qu'il ve-ıit de rendre un prix dont le radjah ne sentit

peut-être point toutes les conséquences; ce fut
faculté de construire un fort dans la ville, so
prétexte de la protéger contre Samorin. Le ra
jah ne donna pas seulement le consenteme
qu'on lui demandait, mais il fournit même l
matériaux et des ouvriers. Albuquerque, cr
gnant de la part du radjah la rétractation d'u
permission qu'il avait accordée dans l'élan ir
fléchi de la reconnaissance, poussa les trava
avec une ardeur peu commune, et Alphonse, s
frère, qui arriva peu de jours après, ayant f
mettre la main à l'œuvre par ses soldats, la f
teresse fut construite et terminée dans un tr
court intervalle (1). Elle était si bien située,
l'historien portugais De Faria, qu'elle comma
dait à la fois la ville, le palais et le château,
elle était pourvue de remparts et d'ouvrages e
térieurs tels que toute la puissance des H
dous n'aurait pu suffire pour la prendre. Ce
est certain, c'est que les Portugais regardèrent

(1) J'ai déjà dit qu'on trouva en creusant les fondemen
un crucifix de bronze, et que François d'Albuquerque l'e
voya au roi comme une chose miraculeuse. Les person
sages ne doutèrent point que ce ne fût là une de ces frau
pieuses dont l'histoire fournit mille exemples; toutefois e
ne comprirent pas quel but politique elle pouvait avoir.

ndation de cette forteresse comme une vérita-
e prise de possession de tout le pays; et ce fut
ssi sur cet acte qu'ils établirent leur droit de
ropriété exclusive contre toutes les prétentions
ıropéennes.

Dès que les Portugais eurent ainsi donné à
urs projets d'envahissement l'appui d'une for-
resse inexpugnable, ils se mirent peu en peine
es suites des violences qu'ils exercèrent; s'ils
oyaient un moyen quelconque d'étendre leur
fluence, ils n'avaient besoin pour le saisir que
ı plus mince prétexte. Aussi quelques vassaux
ı radjah ayant voulu secouer le joug, ils firent
es irruptions sur leurs terres et finirent par s'en
nparer après les avoir ravagées. Ensuite ils
onfisquèrent à leur profit plusieurs bâtimens de
alicut, sur le motif qu'en croisant sur la côte
e Cochin ils troublaient le commerce de cette
lle.

Les Hindous témoins ou victimes de ces actes
bitraires commencèrent à croire que les musul-
ans leur donnaient un conseil prudent quand ils
ur recommandaient de se méfier de ces étran-
rs, et dans leurs impuissans murmures ils les
mparaient aux Tartares de Timur. Cependant
morin, tremblant pour ses états qu'il pouvait
peine défendre, finit par demander la paix. Les
ortugais la lui vendirent à un très-haut prix, et

Samorin souscrivit à toutes leurs demand
Mais les sacrifices qu'ils lui arrachèrent ne p
rent assouvir leur avarice. Un bâtiment char
de poivre pour le compte du prince fut saisi
pleine paix, au moment même où le traité ven
d'être signé. Six hommes de l'équipage périre
victimes de leur juste résistance, les autres
sauvèrent couverts de blessures. Samorin se pl
gnit et François d'Albuquerque, dédaignant
descendre à la moindre explication, mit inc
tinent à la voile pour le Portugal avec ses va
seaux, déjà tout chargés des denrées précieu
qui avaient servi à payer le prix réel d'une p
illusoire.

Samorin, transporté d'un juste courroux q
tous ses sujets partagèrent, leva une armée no
breuse, et porta de nouveau la guerre dans
états de Cochin. Pachéco, que les Albuquerq
avaient mis en partant à la tête des affaires,
défendit avec tant de courage, de talent, de c
stance et de bonheur, qu'avec trois vaisseau
une poignée de soldats il força le roi de Cali
à la retraite (1). Ces succès soutenus donnère

(1) S'il faut en croire De Faria, il défit dans une occa
une armée de cinquante mille hommes avec cinq ou
cents soldats.

es Portugais la plus haute opinion : partout où
s se montraient, ils trouvaient des peuples dis-
osés à se laisser imposer les traités les plus oné-
eux. Ils établirent en divers lieux des factoreries
t des forteresses, et ils chargèrent de tant d'en-
raves le commerce des naturels avec les mar-
hands des autres nations, qu'ils s'en appro-
rièrent le monopole et ses immenses profits.

Les peuples européens, de même que les Mau-
es, voyaient d'un œil jaloux ce système de do-
nination ou de tyrannie s'étendre sur les belles
ontrées de l'Hindoustan. Mais la fortune, qui à
ette époque favorisait ouvertement les Portu-
ais, semblait avoir accumulé à dessein les obs-
acles et les embarras autour de tous les souve-
ains d'Europe; de son côté Emmanuel, qui
oulait mériter de nouveaux avantages par des
fforts toujours croissans, fit partir une flotte de
reize grands vaisseaux et de six caravelles sous
es ordres de François d'Almeida, comte d'A-
rantès, donna des instructions secrètes à cet ami-
al pour la construction de plusieurs forteresses,
ui conféra le titre de gouverneur-général avec
a faculté de l'échanger contre celui de vice-roi
lès qu'il aurait affermi son pouvoir dans l'Inde,
t l'autorisa même à former une garde parti-
ulière de cent hommes pour sa personne. Quant
u prince lui-même il prenait fastueusement le

nom de *roi des Indes*, quoiqu'on ignorât enc
à Délhy son existence.

An 1506. De l'hég. 910, 11. Alméida ne pouvait arriver plus à prop
une flotte musulmane croisait sur la côte
Malabar; elle venait au secours de Samorin.
prince, suivant le conseil d'un brahmine qui
détestait pas moins les mahométans que les ch
tiens, ennemis communs de sa patrie, et qui au
voulu les détruire les uns par les autres au l
de soutenir une guerre ruineuse avec des for
que la supériorité de talent et de courage d
les Portugais rendait inégales, ce prince av
envoyé des ambassadeurs au sultan des ma
loucks d'Égypte; ils étaient chargés de lui
mander du secours en faisant valoir son pro
intérêt, c'est-à-dire la ruine de son comme
qui, depuis l'apparition des Portugais, av
quitté ses anciennes routes. Le sultan du Ca
fit menacer le roi de Portugal et le pape du m
sacre de tous les chrétiens résidans dans ses éta
de la destruction de toutes leurs églises et mê
de la dévastation du saint sépulcre, si les P
tugais n'abandonnaient la voie nouvelle qu
s'étaient frayée en passant par le cap. Comme
menaces ne produisirent aucun effet, le sult
équipa une flotte de douze grands vaisseaux d
les matériaux lui furent fournis par les Vénitie
et il y fit embarquer un corps considérable

mamloucks. Cette flotte, sortie d'un des ports de la mer Rouge, s'accrut de plusieurs vaisseaux de guerre arabes pour qui l'idée de pillage et de butin attachée à cette expédition était un aiguillon puissant.

La rencontre des flottes ennemies eut lieu devant Diu; la bataille fut longue et meurtrière : des deux côtés on se battit avec acharnement; mais les Portugais sentaient qu'il y allait du sort de leurs établissemens dans l'Inde; ils firent d'incroyables efforts que la victoire enfin couronna de la manière la plus brillante. La flotte musulmane fut totalement dispersée, celle de Samorin eut le même sort et les Portugais restèrent maîtres de la mer. Almeida alla jouir à Cananor des douceurs du triomphe. Ce fut là qu'il prit le titre de vice-roi.

Le radjah de Bisnagour, le plus puissant prince de cette partie de la Péninsule, rechercha l'alliance des Portugais, et il fit avec eux un traité dont ils recueillaient seuls tous les avantages. Dans le même temps le radjah de Cochin ayant abdiqué en faveur de son neveu, Nobéa Dowra, très-affectionné aux Portugais, Almeida profita de cette disposition d'esprit du nouveau souverain pour le soumettre lui et son peuple à la domination portugaise. Il convoqua tous les principaux habitans dans une assemblée extraordi-

naire. Là, il dit que le roi de Portugal, voulan reconnaître les importans services de Trimum para mais ne pouvant le faire à cause de so abdication, l'avait chargé de témoigner sa grati tude au successeur de Trimumpara. A ces mot il posa sur la tête du prince une couronne d'o au nom d'Emmanuel; il lui fit ensuite de riche présens, ajoutant que, pour mettre désormais l ville de Cochin à l'abri de toute insulte, il allai y construire une seconde citadelle plus forte en core que la première. Le prince indien ne vi dans cette cérémonie que des distinctions flat teuses pour lui, et au lieu de se défendre de l'as servissement qu'on lui préparait il approuva d bonne foi tout ce qu'avait dit Almeida, et se dé clara sans le savoir vassal d'un roi étranger.

Au moment où le vice-roi, au comble de honneurs, jouissait délicieusement de sa gloir et de sa fortune, il eut le déplaisir cruel de voi arriver un successeur pour le remplacer. C'étai Alphonse d'Albuquerque, avec le titre de gou verneur-général. Emmanuel, jaloux du crédi d'Almeida et craignant le pouvoir qu'il pouvai acquérir, avait supprimé son titre et le rappelai lui-même en Europe. Almeida outré de colèr fit emprisonner Albuquerque, mais à l'arrivé de Fernand d'Acugna, grand-maréchal du Por tugal, qu'accompagnaient trois mille homme

de troupes réglées, il fut contraint de lui rendre la liberté et de lui remettre le gouvernement.

La guerre fut aussitôt reprise; le maréchal d'Acugna marcha sur Calicut, mais s'étant imprudemment engagé dans l'intérieur avec un faible détachement, il se laissa surprendre par l'ennemi qu'il avait méprisé, et il perdit la vie dans une embuscade. Dans le même temps l'amiral Siqueira, qui était allé à la découverte des îles de l'orient, reconnut celle de Ceylan sur laquelle trois ans auparavant Almeida avait fait acte de prise de possession, traversa le golfe de Bengale, et prit terre à la pointe de Sumatra dans le royaume d'Achem. Il fit alliance avec les petits rois de la côte, et dressa un poteau sur le rivage, aux armes de Portugal. De là il fit voile pour Malacca où il aborda vers la pointe de la presqu'île, mais les dangers qu'il courut de la part des naturels le firent renoncer à la continuation de son voyage, et comme il s'était brouillé avec Albuquerque à cause d'Almeida, il partit directement pour l'Europe sans avoir vu le nouveau gouverneur.

An 1509. De l'hég. 915.

Albuquerque échoua dans l'attaque de Calicut; il reçut même à cette occasion plusieurs blessures dont la guérison demanda plusieurs mois. Mais durant ce temps de repos forcé, son imagination n'avait pas été oisive; elle avait conçu un projet hardi mais vaste, dont l'exécution offrait

mille difficultés, qui pourtant ne l'effrayaien pas. Il s'agissait de prendre Goa qui appartena au prince du Dékhan, d'y former un établisse ment d'où les Portugais pussent repousser tou les efforts des souverains mahométans du Dékhai et du Guzzerat, et de fermer ensuite aux Égyp tiens et aux Arabes les routes de l'Inde. Baha dour possédait alors le Guzzerat; il avait mis profit les troubles de l'état sous les empereur de la race de Lodi pour former un état indépen dant. Quant au souverain du Dékhan, Mahmou Schah, c'était, suivant Férischta, un prince faib et débauché qui avait laissé usurper la plu grande partie de ses états par un de ses générau nommé Adil-Schah par le même historien Idalcar par les Européens.

An 1510. De l'hég. 916. Sur toute la côte de Malabar, il n'y avait poi de poste plus avantageux que Goa; c'était ass pour déterminer Albuquerque, et tandis q Adil-Schah poursuivait contre Mahmoud l progrès de son usurpation, Goa ouvrait s portes aux Portugais. Ceux-ci ne gardèrent p long-temps cette ville importante. Adil n'eut p plus tôt appris la perte qu'il avait faite, qu déterminé à tout entreprendre pour la répar il accourut avec une armée considérable. garnison qu'Albuquerque avait laissée dans place fut obligée de se rendre. Adil en au

nenta les fortifications, la pourvut de munitions et de vivres, et comptant l'avoir mise en tat de résister à un nouveau siége, il reprit le hemin de l'occident pour repousser une invasion nnemie. Albuquerque terminait alors ses préaratifs; Adil ne pouvait pas être encore bien loigné que déjà Albuquerque était devant Goa. 'attaque fut si vive que tous les ouvrages extéieurs furent enlevés immédiatement. La ville ne e défendit pas avec plus de succès; elle rentra u pouvoir des vainqueurs. Albuquerque y plaça outes les administrations militaires et civiles, et en fit le siége du gouvernement.

Albuquerque devait à l'inimitié des mahoméans toutes les guerres qu'il avait dû soutenir. Dès qu'il eut mis Goa à l'abri des chances ordiaires d'un siége, il songea sérieusement à l'exéution de son plan qui, s'il réussissait, devait le enger pleinement de ces odieux ennemis en uinant tout-à-fait leur commerce. Les trois ports e plus fréquentés par leurs marchands à cette poque étaient celui d'Aden sur la côte de l'Aabie, celui d'Ormuz à l'entrée du golfe Persique, t la ville de Malacca dans la presqu'île du même nom. Dans son voyage de découvertes l'amiral Siqueira avait été attaqué par les Malais qui lui vaient fait quelques prisonniers, et ces prisonniers n'avaient pas encore recouvré leur liberté.

Ce fut le motif que prit Albuquerque pour att
quer Malacca. Les habitans avaient préparé le
défense de longue main ; mais ni leurs fortific
tions ni leur propre courage ne purent les sa
ver. La ville fut emportée, saccagée et pillé
tous les musulmans qui s'y trouvaient fure
massacrés. De Malacca, le général portugais al
conquérir les Moluques, si fécondes en épiceri
pour assurer la domination du Portugal, il bâ
un fort à Ternate.

Cependant Adil-Schah, ayant appris qu'Alb
querque s'était absenté pour une expédition loi
taine, avait rassemblé une armée considérab
et l'avait envoyée assiéger Goa pour la secon
fois. La garnison portugaise était peu nombreus
elle ne tarda pas à capituler. Cette triste no
velle parvint aux oreilles d'Albuquerque au m
ment où il se disposait à pousser ses conquêt
il donna aussitôt l'ordre du retour, et malgré
vents qui retardèrent sa marche, malgré le na
frage du vaisseau qu'il montait, il arriva he
reusement devant Cochin où, réunissant to
tes ses troupes, il forma le hardi projet
reprendre Goa par un coup de main. Son he
reuse témérité lui réussit. Goa fut reprise,
Albuquerque tira tant d'honneur de sa condu
courageuse, que tous les princes voisins et A
lui-même le regardant comme invincible

voyèrent des ambassadeurs pour traiter de paix.

Albuquerque partit peu de temps après pour n expédition d'Aden; mais trouvant la ville trop en fortifiée pour pouvoir la prendre avec le peu troupes qu'il avait, il se contenta de faire quelle butin sur la côte et de former un établissement à Maskat, dans l'Arabie-Heuseuse, après quoi appareilla pour l'île d'Ormuz, poste très-imrtant qui par sa position domine sur l'enée du golfe Persique; il y opéra son débarquement à l'ombre d'un traité d'alliance qu'il avait t trois ans auparavant avec le souverain. Les rconstances le favorisèrent : toute la contrée ait agitée par les factions, et un grand nombre mécontens coururent se rallier sous ses draeaux. Quand il eut été reçu dans l'île, il fit courir bruit qu'une flotte égyptienne devait venir ttaquer, et sous prétexte de pourvoir à la dénse il se fit livrer toute l'artillerie de la ville. es Portugais en formèrent des batteries sur la te, ce qui finit par les en rendre maîtres. Albuierque ne s'éloigna qu'après avoir mis dans la tadelle une forte garnison capable d'"imposer à multitude désarmée qui l'entourait.

Ce fut par cette politique, où la force s'appuya uvent sur la ruse et la perfidie, que les Portuis, sous la conduite d'Almeida, d'Albuquerque

et de leurs successeurs, usurpèrent la dom
tion exclusive de l'Inde et la conservèrent p
dant un siècle, portant leurs établissemens d
côte de Malabar à celle de Coromandel et d
aux villes de l'intérieur, et depuis l'île de C
lan à la plupart de celles qui composent le va
archipel indien.

L'empereur Secunder régnait encore à Dé
toujours avec bonheur et même assez de glo
Après avoir fait la paix, ainsi qu'on l'a vu, a
le roi de Bengale, il passa quelques années d
le repos. Toutefois ce temps ne fut point per
et s'il en donna une partie à ses plaisirs, il en
serva toujours assez pour l'administration de
faires publiques, s'appliquant surtout à ce
la justice fût sagement distribuée, et ne souffr
pas que le crime jouît de l'impunité quel que
le coupable. Ainsi on le vit, après une abse
assez longue, rentrer dans sa capitale, m
der le gouverneur Asghir dont les malve
tions avaient provoqué un grand nombre
plaintes et le soumettre à un châtiment mér
Asghir eut beau s'avouer coupable, embras
ses genoux et implorer sa clémence, l'emper
le punit par une prison perpétuelle. S'il n'avait
fensé que moi, dit-il, je lui pardonnerais ; m
il a opprimé mon peuple ; user de miséricor
ce serait me charger moi-même de sa faute.

La ville d'Agra qui dépendait du gouverne-
nent de Biana s'étant révoltée, il fallut y en-
oyer des troupes ; et tandis qu'il laissait à ses
énéraux le soin de réduire les rebelles, il mar-
hait lui-même sur Goualior dont il désirait de-
uis long-temps faire la conquête. Mais le radjah,
renant le parti de la douceur et de la soumis-
ion, lui fit demander la paix par Bickermajit,
on propre fils. Ce jeune prince plut à l'empe-
eur; il obtint pour son père un traité beaucoup
noins onéreux que celui-ci ne s'y attendait. L'em-
ereur se rendit ensuite à Agra, et il fut si sa-
isfait du séjour qu'il fit dans cette ville qu'il la
éclara capitale de l'empire, y transportant réel-
ement le siége du gouvernement et sa propre
ésidence. Il n'imita pas néanmoins Mohammed
uand il voulut réaliser un projet du même genre
n faveur de Dowlat-Abad. Secunder laissa à
élhy ses habitans, ses édifices, ses richesses et
on commerce; le déplacement n'eut lieu que
our lui et pour ses ministres. Toutefois depuis
ette époque qui remonte à l'an 909 de l'hé-
ire, l'ancienne capitale commença à déchoir;
t bien que dans la suite le siége impérial y eût
té réintégré, elle ne put jamais arriver à l'état
e splendeur d'où elle était descendue.

Les dernières années du règne de Secunder An 1516. De l'hég. 922.
ont peu fertiles en événemens importans. Quel-

ques tentatives contre divers radjahs du Malva
la prise de la forteresse d'Awingtgour, la rédu
tion de Narvar, place importante encore possédé
par les naturels, tels sont les principaux. Ma
l'empereur ne faisait par là que préluder à l'ex
pédition qu'il avait eue constamment en vue, e
qu'il n'avait qu'ajournée sans y renoncer jamai
Décidé à soumettre enfin Goualior, où les révo
tés et les mécontens de ses propres états tro
vaient toujours un asile, il faisait dans Agra d'in
menses préparatifs quand la mort, qui se pla
à renverser les projets des faibles mortels, vi
le frapper dans la vingt-neuvième année de so
règne. Il emporta la réputation d'un prince h
bile, et les talens divers qu'il déploya dura
sa longue administration justifièrent pleineme
le choix que son père avait fait de lui au préj
dice de ses aînés.

Une révolution importante eut lieu dans
Perse un peu avant la mort de Secunder. L'u
bech Schoubiani avait dépossédé de la Tarta
occidentale et du Khorassan les descendans
Timur. Ismaël sophi qui avait soumis une po
tion de la Perse fit la guerre à Schoubiani; celu
ci perdit la vie dans une bataille, et ses états pa
sèrent au pouvoir d'Ismaël. Quant au Caboul
aux provinces voisines du Sind, ou pour mie
dire du Nilah, elles étaient possédées par le s

n Baber, à qui la fortune destinait le trône de
Iindoustan.

Ibrahim II, fils et successeur de Secunder, au- IBRAHIM II.
it pu devenir le plus puissant monarque de
sie s'il eût marché sur les traces de son père et
son aïeul; mais il se perdit lui-même par son
gueil insupportable. Un roi, disait-il, ne doit
oir ni amis ni parens; il n'a besoin que d'es-
ves. Ce fut sur ce principe bien digne d'un
spote farouche qu'il régla sa conduite. Aussi
rdit-il en très-peu de temps l'affection du peuple
des omrahs. Ceux de la tribu de Lodi qui
uissaient sous les précédens règnes de très-
ands priviléges, confondus maintenant dans la
asse commune, perdirent plus que les autres
devinrent ses ennemis les plus dangereux. Ils
mmencèrent par ourdir une conspiration qui
vait diviser l'empire en deux parts, laisser à
rahim Délhy et les provinces de l'occident qui
dépendaient, et relever le trône de Jéhan-
ur (1) pour y faire monter le prince Jellal, son
re. Séduit par l'offre brillante que lui firent les
écontens, Jellal leva quelques troupes, entra
ns Jéhanpour sans éprouver d'opposition et se
proclamer souverain.

---

(1) Ou Jioumpour.

Avant de recourir à la voie des armes, Ibr him, par le conseil de ses ministres, se conten de promulger un décret qui déclarait traîtres l'état Jellal et ses partisans ; en même temps c prit des mesures pour s'assurer de la fidélité d omrahs des provinces usurpées. Ce moyen pr duisit un heureux effet. Le parti de Jellal dim nuait sensiblement tous les jours, de sorte qu'e frayé de cette désertion le prince jugea qu'il pouvait rétablir ses affaires que par une actio d'éclat, et il se décida à se mettre de suite en cam pagne afin de tenter la fortune. Azim-Houmaïou gouverneur de Callinger s'unit avec lui, et pe dant quelques jours il eut de faibles lueurs d'e pérance.

An 1518. De l'hég. 924. Mais Azim n'eut pas plus tôt eu connaissan de l'approche de l'empereur qu'il déserta les dr peaux de Jellal, emmenant avec lui toutes s troupes. Cependant Jellal ne perdit point co rage. Il approvisionna le fort de Calpi où il e ferma ses trésors et sa famille, y mit une bonn garnison, et se porta sur la ville d'Agra esp rant la surprendre. Mais il trouva les habitan prêts pour la défense. Forcé d'entreprendre u siége régulier, il perdit inutilement beaucou de temps devant cette place, tandis que l'emp reur, dirigeant en personne l'attaque de Calp contraignit cette forteresse à ouvrir ses porte

cette nouvelle, les soldats de Jellal, frappés e terreur, s'enfuirent et se dispersèrent comme ils avaient eu déjà l'ennemi en présence. Jellal, esté presque seul, se retira lui-même à Goua-or.

En recevant dans ses murs le prince fugitif, An 1519. De l'hég. 925.
e radjah Man-Sing attira sur lui-même les armes 'Ibrahim. Il était brave et habile; il aurait pu endre inutiles tous les efforts de l'empereur. Ialheureusement il mourut quelques jours après arrivée de Jellal, et son fils Bickermajit était oin d'avoir ses talens. Il ne laissa pas d'opposer l'armée impériale une longue résistance; mais près plusieurs mois, le manque absolu de pro-isions le contraignit à se rendre. On trouva dans ioualior un grand taureau d'airain fondu. C'é-ait, dit-on, une idole très-révérée dans le pays.)n l'envoya d'abord à Agra, puis à Délhy, où il ıt placé au-dessus de la porte de Bagdad.

Jellal n'avait pas attendu l'issue du siége. Il était sauvé auprès de Mahmoud, roi de Malva; nais celui-ci effrayé du sort de Goualior le con-raignit à chercher un autre asile. Le malheureux rince fut découvert dans sa fuite et conduit au amp d'Ibrahim. L'empereur donna l'ordre de le onduire au fort d'Hassi; mais les soldats de l'es-orte avaient reçu la commission secrète de l'as-assiner sur la route, ce qui fut exécuté. Un

grand nombre d'omrahs qui avaient embr
son parti eurent le même sort, et dans beauc
de villes les places publiques se teignirent
sang.

Cette rigueur excessive n'était guère prop
calmer l'effervescence des esprits. L'omrah Is
se révolta ouvertement dans Kourrah. Ibrah
fit marcher contre lui une armée sous les or
d'Ahmed, frère d'Azim; mais à peine fut-elle
venue aux environs de Canouje que, tomb
dans une embuscade, elle éprouva une gra
perte. Ibrahim, irrité de ce que son général
tait laissé surprendre, lui manda qu'il ne com
plus sur sa faveur s'il n'exterminait les rebel
et néanmoins il lui envoya des renforts consi
rables. Les rebelles avaient quarante mille c
vaux, cinq cents éléphans et un corps nombr
d'infanterie; mais instruits des préparatifs que
sait Ibrahim, ils cherchèrent à négocier. Ibrah
rejeta avec hauteur les propositions qu'on lu
en leur nom, et ôtant le commandement à Ahm
renforçant une seconde fois son armée par
vers corps de troupes qu'il tira des provin
voisines du théâtre de la guerre, il envoya l'or
exprès de combattre et de vaincre par tous
moyens. Les rebelles se défendirent avec d'
tant plus de courage qu'il leur restait mo
d'espérance de salut dans le cas de mauvaise f

tune, et pendant long-temps ils tinrent la balance indécise. Mais à la fin leur général Islam ayant été tué et son lieutenant Seïd s'étant laissé prendre, ils perdirent tout à coup leur audace et ils prirent la fuite, abandonnant leurs tentes et leurs bagages.

Ibrahim se conduisit en cette occasion comme il l'avait fait après la réduction de Jellal : il fit périr par divers supplices une infinité d'omrahs et même d'autres personnes. Ceux qu'on ne pouvait pas convaincre de complicité, mais qu'on regardait comme suspects, étaient assassinés par des sicaires soldés et sûrs de l'impunité. Ce sang répandu sur les échafauds ou par le fer des assassins fit germer de nouvelles haines, et les omrahs, loin d'être intimidés par la crainte d'éprouver le sort des autres rebelles, ne manquaient jamais d'accourir là où se montrait pour eux un point de ralliement. Ceux de la tribu de Lodi surtout, plus ils étaient persécutés, plus ils devenaient dangereux, parce que leurs ressentimens étaient soutenus par la valeur, le crédit, la richesse et le nombre. Extrêmement favorisés sous les règnes précédens, ils avaient envahi tous les gouvernemens, tous les postes civils et militaires, toutes les branches de l'administration, et il régnait entre eux un esprit de communauté qui les intéressait tous à l'injure d'un seul.

L'empereur aurait voulu d'un seul coup les exterminer, pour se délivrer de leur influence ou se garantir de leurs manœuvres; mais une exécution de ce genre étant impossible, il y aurait eu pour lui plus d'avantage à les ménager, car seuls, par leur accord et leurs forces réunies, ils auraient pu le défendre contre un ennemi puissant qui depuis quelques années méditait sa ruine. Cet ennemi, c'était Baber, sultan de Caboul, descendant direct de Timur par Abousaïd son père, arrière-petit-fils du conquérant tartare. Après une longue et sanglante lutte, d'abord avec ses frères puis avec les Usbeks, mêlée de succès éclatans et de grands revers, il avait été forcé de renoncer au trône de la Tartarie; mais en perdant un royaume, il conservait l'espérance d'en conquérir un autre, et du Caboul où il s'était retiré il ne cessait de jeter les yeux au-delà du Sind. Il s'informait très-exactement de l'état de l'empire afghan de Delhy; il recueillait jusqu'à la moindre circonstance, afin d'apprendre à connaître les hommes et les ressources d'un pays dont il méditait la conquête, et après la mort de Secunder il compta autant sur l'inexpérience de son successeur que sur les troubles qu'excitaient en tous lieux les chefs des Lodis, pour l'accomplissement futur de ses projets.

Ses prétentions s'annoncèrent dès le moment où l'état, déchiré par les factions, lui sembla moins capable de résistance; et lorsque l'empereur vainqueur et meurtrier de son frère poursuivait le rebelle Islam, Baber s'avança vers les frontières de l'Inde, traversa le Nilah, soumit les contrées voisines et ne s'arrêta qu'à Bérah, ville du Penjab. De là il envoya des ambassadeurs à Ibrahim pour lui remontrer que les provinces septentrionales du Sind avaient été long-temps possédées par les descendans de Timur qu'il représentait, et que le seul moyen d'éviter la guerre c'était de lui abandonner cette portion de l'ancien patrimoine de sa famille. Ibrahim ne répondit pas à ce message, et ne pouvant tirer raison de l'injure par la voie des armes, à cause de l'occupation que lui donnaient les ennemis du dedans, il fut contraint de dévorer son ressentiment; mais il promit bien dans son cœur de faire à Baber une guerre à outrance, dès que les rebelles auraient été subjugués. Baber, qui au fond n'attachait aucune importance à la réponse d'Ibrahim, agit en souverain dans le pays conquis, et il y établit Hassen-Beg avec le titre de gouverneur et des troupes suffisantes pour s'y défendre s'il était attaqué. Ensuite il tourna ses armes contre les Jickers, et tandis que Doust-Beg, son général, les attaquait en face avec le gros de l'armée, lui-

même, à la tête d'un corps d'élite, les tournait rapidement pour leur couper la retraite et les forcer ainsi à se rendre. Cette manœuvre eut un plein succès : les Jickers posèrent les armes, et Pirhala, leur principale forteresse, ouvrit ses portes et reçut garnison mogole.

Vers la fin de la même année, Baber fit une seconde tentative sur l'Hindoustan ; il construisit même une forteresse à Peshawir, et il était au moment de traverser le Sind quand il reçut la nouvelle que le roi de Buckarie menaçait les frontières du Caboul. Il retourna aussitôt sur ses pas, laissant quatre mille chevaux sur les bords du fleuve pour y maintenir son autorité jusqu'à son retour. Le roi de Buckarie s'était hâté de rentrer dans ses états ; Baber ne jugea pas à propos de le poursuivre ; il aima mieux attaquer les Afghans ses voisins qui avaient saisi ce moment pour faire une irruption sur ses terres. Il les battit en plusieurs rencontres, dévasta leur pays et leur imposa de fortes contributions. Sa troisième expédition contre l'Inde eut lieu dès l'année suivante, et elle n'eut pas plus de résultat que celle qui l'avait précédée. Le roi de Kandahar envahit ses états durant son absence, ce qui pour la seconde fois le força d'abandonner ou du moins d'ajourner ses projets de conquête. Mais bien convaincu qu'il ne devait songer sérieuse-

ment à s'engager dans une guerre lointaine que
orsque, par un exemple frappant, il aurait con-
raint ses voisins à respecter le Caboul même en
on absence, il résolut de porter la guerre dans
e Kandahar et de ne poser les armes qu'après
voir subjugué cette contrée. Schah-Beg qui la
ossédait, se défendit avec beaucoup de réso-
ution; mais plus il opposait de résistance, plus
l augmentait dans son ennemi les désirs du
riomphe. La guerre dura trois ans; au bout de
e temps, Schah-Beg fut obligé de se rendre à
iscrétion, et pour avoir imprudemment attaqué
n ennemi plus puissant ou plus heureux que
ui, il perdit lui-même son royaume et la liberté.
Baber donna le gouvernement du Kandahar à
on fils Camiran.

Cependant Ibrahim était loin d'avoir détruit An 1524. De l'hég. 930.
e germe des révoltes dans son empire; c'étaient
es têtes sans cesse renaissantes de l'hydre. Il est
rai que sa rigueur inflexible envers les rebelles
qui n'obtenaient jamais de pardon, sa cruauté
même envers des omrahs soumis, anciens ser-
iteurs de sa famille et que par cela même il re-
gardait comme suspects, servaient d'excuse aux
mécontens et pouvaient presque légitimer leur
onduite. Quiconque avait le malheur de faire
naître un soupçon était sûr de tomber sous le
fer des sicaires; il n'y avait pour lui chance de

salut que dans la révolte. Ce fut ainsi qu'après l'assassinat du loyal Firmilli à qui son père devait l'empire, celui de Jéhan-Lodi et le meurtre non moins odieux de Diraï-Lohani, soubah de Bahar, Diraï-Lodi parent des deux derniers se voyant menacé à son tour, leva quelques troupes dans son gouvernement de Béria ou Bérour, et se fit proclamer empereur sous le nom de Mohammed. Aussitôt un grand nombre de mécontens coururent se ranger sous ses drapeaux, et il eut en peu de temps jusqu'à cent mille hommes sous ses ordres.

Ghazi-Lodi avait le commandement des troupes destinées à la défense des frontières septentrionales; il reçut d'Ibrahim l'ordre de marcher contre Diraï; mais soit qu'il fût mécontent luimême, soit qu'il ne comptât pas sur ses troupes ou qu'il jugeât ses forces insuffisantes pour les opposer avec avantage aux rebelles, il ne tint la campagne qu'un mois environ, et au bout de ce temps il se retira à Lahore auprès de Dowlat son père qui en était soubah. Quelque motif qu'on pût alléguer en faveur de Ghazi pour justifier sa conduite, on était certain d'avance qu'il ne trouverait point d'excuse auprès de l'ombrageux Ibrahim, et l'on n'ignorait pas le traitement qu'il faisait subir à quiconque avait encouru sa disgrace. Dowlat crut que la ré-

volte seule pouvait soustraire son fils au supplice qui le menaçait; mais en même-temps, afin de ne rien négliger de ce qui pouvait assurer le succès de ce moyen extrême, il écrivit au sultan Baber pour lui demander du secours, l'engageant même à tenter la conquête de l'Hindoustan.

Cette invitation sourit à Baber; il se mit sur-le-champ en marche avec une armée choisie, et il s'avança jusqu'à une demi-journée de Lahore. Par-Lodi, Moubarick de la même tribu et Bicken-Lohani, tous riches et puissans, avaient levé des troupes dès qu'ils eurent appris que Baber venait de passer le Sind. Bien qu'ennemis personnels de l'empereur, ils étaient restés fidèles à leurs devoirs envers la patrie et ils tentèrent de repousser l'étranger. La fortune, qui accompagnait Baber, trahit leur courage: ils furent complétement battus sous les murs même de Lahore, qui se rendit au vainqueur immédiatement après la bataille. Baber ne passa dans la ville que quatre jours, et dans l'intention de continuer ses conquêtes, il se dirigea du côté de Dévalpour. Arrivé devant cette place, il somma la garnison de capituler; sur le refus du gouverneur, Baber donna le signal de l'assaut, la ville fut emportée et la garnison passée au fil de l'épée. Dowlat-Lodi et ses enfans joignirent Baber à

Dévalpour; Dowlat obtint le gouvernement de Jallender et de la plus grande partie du Penjab.

Peu de temps après, Dowlat fit passer au sultan l'avis vrai ou faux qu'une armée d'Afghans se réunissait à Kourrah; il lui donnait le conseil de détacher une partie de ses troupes pour dissiper ce rassemblement qui pouvait devenir dangereux. Mais Delawir, le plus jeune des enfans de Dowlat, préférant la faveur de Baber à l'affection paternelle, fit entendre au sultan que Dowlat ne cherchait à diviser ses forces que pour pouvoir exécuter plus facilement ses propres projets d'usurpation et d'indépendance. Ce qui donnait à ce rapport une grande apparence de vérité, c'était la circonstance que Dowlat descendait de la même famille de Lodi dont une branche occupait le trône impérial. L'ordre fut expédié d'arrêter Dowlat et Ghazi, mais ils parvinrent à se soustraire à son exécution et ils s'enfuirent dans les montagnes; Delawir obtint leurs dépouilles. Toutefois, comme la défection de Dowlat privait Baber d'un secours sur lequel il avait compté, il reprit le chemin du Caboul pour faire de nouvelles levées.

An 1524. De l'hég. 931. A peine Baber fut-il parti, que Dowlat fondit sur Jallender à la tête d'une cavalerie nombreuse, et il s'empara de la ville et de la personne de son fils Delawir, qui fut chargé de

fers et envoyé dans une forteresse. De là il se porta non moins rapidement sur le Dévalpour où Baber avait mis pour gouverneur un frère d'Ibrahim, Allà que l'ambition et la jalousie avaient jeté dans les rangs ennemis. Celui-ci, incapable de résister, s'enfuit à Caboul. Enhardi par ce double succès, Dowlat envoya cinq mille Afghans investir le fort de Salcot; mais le gouverneur de Lahore marchant à leur rencontre, obtint sur eux une victoire complète. Dowlat se préparait à venger cet échec, lorsqu'il fut averti qu'une armée impériale s'avançait pour le combattre. Il fallait tenir tête à ces nouveaux ennemis. Il employa la ruse et la corruption. L'or lui fit de nombreux amis dans cette armée, de sorte que ceux qui étaient restés attachés à l'empereur, se trouvant les plus faibles, se virent obligés de retourner vers Délhy.

Cependant Allà venait de rentrer dans Lahore avec quelques troupes que Baber lui avait données; il apportait en outre l'ordre à tous les gouverneurs et officiers mogols de se joindre à lui avec toutes leurs forces, et de prendre ensemble la route de Délhy. Dowlat et Ghazy envoyèrent des messagers au camp des Mogols pour offrir de coopérer efficacement au succès de l'expédition. Tout ce qu'ils désiraient, disaient-ils, c'était de voir Allà sur le trône, et puisque An 1525. De l'hég. 932.

Baber avait épousé la cause de ce prince, ils n'avaient plus eux-mêmes aucun motif pour continuer la guerre. Les généraux mogols qui n'étaient pas fâchés peut-être que les premiers coups tombassent sur d'autres, consentirent sans peine à ce qu'Allà se joignît à Dowlat et tentât sans eux l'entreprise.

A mesure que le prince et ses nouveaux alliés approchaient de la capitale, leur armée recevait de nombreux renforts. De toutes parts, les omrahs, les habitans des villes et des campagnes se rendaient auprès du prince qu'on avait l'air d'aimer et de désirer en haine de son frère Ibrahim. Celui-ci, fier, présomptueux et plein de confiance en ses forces, marcha vers l'ennemi comme s'il eût été sûr du triomphe. Il vint camper en présence de son frère. Le prince de son côté, impatient de la victoire, ne voulut pas différer le combat, et dès que la nuit fut venue il attaqua et surprit le camp impérial; Ibrahim dut prendre la fuite. Toutefois il s'arrêta dans un lieu peu éloigné, où ses troupes se rallièrent en assez grand nombre.

Le lendemain, un peu avant l'aurore, il vit du haut d'une éminence et à la faveur des premiers rayons du jour, les troupes de son frère dans le plus grand désordre, occupées uniquement de pillage. Aussitôt, prenant ses meilleurs soldats

et ses éléphans, il fondit avec fureur sur ces imprudens ennemis qui ne songeaient qu'à se charger de butin au lieu de poursuivre leur victoire. Cette brusque attaque sema la terreur et l'épouvante au milieu des troupes d'Allà; elles crurent qu'une armée nouvelle, sortie de Délhy, était venue au secours de son empereur, et en un instant la déroute fut générale et complète.

Quand Baber eut appris la défaite d'Allà, il partit sans délai de Caboul avec toute la cavalerie qu'il put rassembler. Il sentait que cette victoire relevait les esprits que les revers précédens avaient abattus, et qu'elle jetait dans le découragement et la tiédeur ses propres partisans; il fallait détruire cette double impression par quelqu'action éclatante ou renoncer à la conquête de l'Hindoustan, et plutôt que de prendre ce dernier parti Baber était déterminé à tout. Il passa donc le Nilab et se dirigea sur Lahore; il n'avait que dix mille cavaliers, mais c'étaient tous des soldats d'une valeur éprouvée. En arrivant à Salcot, au-delà de la seconde branche du Sind, il fut joint par quelques troupes que fournirent les garnisons voisines. Continuant ensuite sa marche, il parvint sur les bords du Rauvi. Dowlat, dont la conduite ne fut en cette occasion qu'un tissu d'inconséquences, se présenta sur la rive opposée avec quarante mille hommes pour

lui disputer le passage; mais au premier choc, ses troupes s'enfuirent, et il courut s'enfermer lui-même dans le fort Milvit. Baber l'ayant poursuivi le contraignit en très-peu de jours à capituler; au lieu du supplice auquel Dowlat s'attendait, il reçut de Baber un accueil plein de bienveillance, auquel la clémence eut probablement moins de part que la politique.

Baber avait remarqué plusieurs fois, et il s'était convaincu surtout dans la dernière journée, que les Mogols l'emportaient de beaucoup en valeur et en audace sur les troupes indiennes; cette considération le détermina sur-le-champ à tenter un coup décisif, et à conduire les braves qu'il commandait à la conquête d'une ville dont les défenseurs étaient cent fois plus nombreux. On ne pourrait croire, si plusieurs historiens de l'époque ne l'affirmaient d'une voix unanime, que ce fut avec dix mille hommes que Baber entreprit de soumettre l'Hindoustan, ni, chose qui tient du prodige, qu'il y réussit. A la vérité, pendant le court séjour qu'il fit à Lahore, il reçut plusieurs lettres de divers omrahs de Délhy qui offraient de se joindre à lui, dès qu'il se présenterait sous les murs de cette ville.

Sa marche ne trouva pas d'obstacle avant d'arriver à Férose, ville située sur la rivière de Giger. Le gouverneur avait rassemblé toutes les

troupes des environs, et sachant le petit nombre de celles que Baber amenait, il jugea qu'il serait facile de le vaincre et il voulut avoir seul cet honneur. Baber envoya contre lui un détachement sous les ordres de son fils Houmaïoun; mais comme le jeune prince allait faire ses premières armes, il lui adjoignit des officiers expérimentés. Les Indiens avaient choisi un poste avantageux; ils avaient ainsi sur les Mogols le double avantage du lieu et du nombre; ils n'en furent pas moins culbutés, et le prince retourna victorieux auprès de son père qui le combla de caresses. Deux jours après, un général d'Ibrahim, suivi de trois mille Patans, se rendit au camp de Baber pour lui offrir ses services; ils furent acceptés.

A peu de distance de Schawabad, Baber fut informé qu'Ibrahim était sorti de Délhy avec une armée considérable, et que son avant-garde composée de vingt-sept mille chevaux était peu éloignée. Le sultan détacha aussitôt son aile gauche, et chargea Timur qui la commandait d'attaquer et de disperser cette avant-garde. Le surlendemain cet ordre était exécuté; Timur par une marche rapide avait surpris ceux qui comptaient le surprendre, et après un engagement assez vif les Indiens s'étaient dispersés. Hatim, un de leurs généraux, fut tué dans la

mêlée. Les vainqueurs prirent sept éléphans, et firent un grand nombre de prisonniers. Ces malheureux furent égorgés. Le sultan qui prononça l'ordre obéit, dit-on, à une politique barbare mais nécessaire: il s'agissait de frapper l'ennemi de terreur.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Panniput, lieu célèbre dans l'Inde par les batailles qui s'y sont livrées. Ibrahim avait cent mille hommes de cavalerie et mille éléphans; Baber n'avait que treize mille chevaux, les trois mille Patans compris; mais le premier ignorait complétement l'art de la guerre, et le second était un capitaine habile, fécond en ressources, nourri dans les camps et formé à la victoire par une longue habitude. Ibrahim avait rangé ses troupes sur une seule colonne, voulant écraser les Mogols par le nombre; Baber avait tiré parti de cette mauvaise disposition, et ses troupes, formées en quatre corps, ne présentaient à la masse ennemie qu'un faible point de contact, tandis qu'elles pouvaient l'entamer elle-même sur des points divers. Cependant Ibrahim ne manquait point de courage; car voyant ses troupes repoussées et ses soldats tomber sous le fer des Mogols sans pouvoir détruire leurs formidables carrés, il chargea en personne à la tête de ses meilleures troupes, et

dans son désespoir il s'exposa si fort au danger qu'il y succomba. Dès ce moment, la victoire cessa d'être douteuse, et le combat ne fut plus qu'une horrible boucherie où les Indiens tombèrent par milliers. Quelques historiens font monter à cinquante mille le nombre des morts; d'autres plus modérés le portent seulement à seize mille.

L'empire afghan de Délhy périt pour jamais dans les champs de Panniput, et si des princes de cette race tentèrent par la suite de relever le trône abattu de leurs ancêtres, leurs efforts ne purent produire qu'une œuvre éphémère, un fantôme de monarchie qui n'eut ni solidité ni durée, et qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à la puissance mogole.



CHAPITRE VIII.

DU RÈGNE DE BABER, FONDATEUR DE LA DYNASTIE MOGOLE, ET DES RÉVOLUTIONS QUI SUIVIRENT SA MORT; SECONDE DYNASTIE PATANE FONDÉE PAR SCHÈRE; RÉTABLISSEMENT DE HOUMAÏOUN, FILS DE BABER; MINORITÉ D'AKBER.

BABER. An 1525. De l'hég. 932.

AUSSITÔT après sa victoire, Baber fit partir son fils Houmaïoun pour Agra et son cousin Mohammed pour Délhy, afin de prendre à la fois possession des deux capitales; il savait par expérience que, dans les premiers momens de consternation et de douleur les peuples sont incapables de se défendre, et il voulait qu'en se réveillant de la stupeur où les plongeait la mort d'Ibrahim, les Hindous se trouvassent déjà sous le joug. Tout arriva comme il l'avait espéré; les deux villes ouvrirent leurs portes, et la Chotba proclama dans les mosquées le nom de l'heureux Baber. Seulement le château d'Agra voulut faire quelque résistance, mais la terreur des armes mogoles dominait tellement les esprits qu'au bout de quelques heures la garnison offrit de

capituler. Baber prit immédiatement possession du palais impérial. Il y trouva la mère d'Ibrahim, à laquelle il prodigua tous les égards qui pouvaient adoucir l'amertume de sa situation. Les trésors de l'empire tombèrent dans les mains du conquérant; il se trouva parmi les joyaux de la couronne un diamant superbe et d'une eau parfaite, du poids, dit-on, de deux cent vingt-quatre routtys ou deux cent cinquante-deux karats. Le sultan en fit présent à son fils. De toutes les richesses que lui donna la fortune en cette occasion, il ne garda presque rien pour lui; il en répandit la plus grande partie entre ses omrahs, ses soldats, et ceux des naturels qui venaient volontairement se soumettre ou qu'il voulait gagner. Une autre portion fut réservée pour ses sujets du Caboul, autant par un effet de sa générosité naturelle qu'afin de les engager à venir près de lui. Enfin, il fit tant de largesses que ses serviteurs même, en blâmant l'excès, lui donnèrent le surnom de *Collinder*; c'était ainsi qu'on appelait les individus d'une espèce de secte dont la coutume était de ne jamais songer au lendemain.

Cependant les Patans ne haïssaient pas moins les Mogols qu'ils ne les craignaient; ils refusèrent de se soumettre partout où ils se trouvaient dépositaires du pouvoir ou maîtres des places;

fortes; et l'on a vu que depuis le règne de Béloli ils s'étaient emparés de tous les postes de l'état. Ibrahim, il est vrai, les avait persécutés quoiqu'il fût de leur race, mais il en restait encore un très-grand nombre dans les provinces où ils avaient été moins exposés. Trop fiers pour subir une domination étrangère et sentant néanmoins que, divisés, ils n'opposeraient qu'une résistance inefficace, ils se lièrent par des traités secrets, et ils finirent par choisir entre eux un prince, un chef suprême, auquel ils donnèrent le titre de sultan. Ce fut Parkhan, que sous le nom de Mohammed ils élevèrent au dangereux honneur de les commander; après quoi, s'étant assigné un rendez-vous général à Canouje, ils y accoururent en armes de toutes parts.

La position de Baber ne laissait pas de devenir critique. Ses généraux et ses officiers, lui représentant l'impossibilité de se soutenir contre ce torrent d'ennemis qui allait fondre sur eux, le pressaient de reprendre le chemin du Caboul. «Maïan (1), disaient-ils, après avoir combattu dans vos rangs contre son empereur, vient de déserter et il emmène tous ses cavaliers. Les faibles

(1) C'était le nom du général qui avait joint Baber avec trois mille patans avant la bataille.

détachemens que nous envoyons fourrager dans la campagne sont insultés, poursuivis, souvent enlevés; beaucoup de nos soldats, épuisés par les chaleurs brûlantes de ce climat, tombent malades: nous sommes tous à la veille d'une crise terrible. —Voulez-vous, leur répondait l'intrépide Baber, que cédant à la peur du mal j'abandonne un royaume que j'ai conquis au péril de ma vie? Mon sort est de régner dans l'Inde ou d'y périr; il faut qu'il s'accomplisse. S'il en est parmi vous qui, préférant leur sûreté personnelle à la gloire et la vie à l'honneur, veuillent retourner dans le Caboul, qu'ils se retirent en paix, je ne les retiens point; je ne veux près de moi que ceux qui mettent l'honneur et la gloire avant tout. »

Quand Baber eut fini de parler, ses officiers qu'un moment de terreur avait surpris, cédant à un élan subit d'enthousiasme, promirent de mourir tous jusqu'au dernier plutôt que de l'abandonner. Mais ce ne fut pas là le seul fruit que Baber recueillit de sa résolution courageuse. Quant on sut dans Agra ce qui venait de se passer au palais, et que le bruit se fut répandu que Baber était décidé à ne pas suivre l'exemple de Timur, plusieurs omrahs qui jusque là s'étaient tenus dans l'éloignement, voulant saisir l'occasion d'avoir les premiers droits à la faveur de ce nouveau maître, vinrent lui offrir leurs services.

Gourin, l'un d'eux, se présenta suivi de trois mille chevaux; Formally, dont les deux fils avaient été faits prisonniers à Panniput, amena aussi quelques troupes pour obtenir leur rançon; Firose et Chirmally l'imitèrent. Encouragé par ces premiers succès, Baber envoya son fils avec un fort détachement dissiper le rassemblement de Canouje; les Patans s'y trouvaient déjà au nombre de cinquante mille, mais à la première nouvelle de l'approche des Mogols ils se replièrent en désordre sur Jéhanpour. Fati, l'ancien vizir d'Ibrahim, se trouvait parmi eux: n'ayant pas eu le temps de se sauver, il tomba dans les mains des Mogols; mais il fut si touché de l'accueil qu'il reçut du jeune prince qu'il jura de se vouer au service de son père. Sur cette promesse, Houmaïoun le fit partir pour Agra, et Baber comptant sur sa fidélité le réintégra dans sa charge. La conduite de Fati ne démentit point la confiance du sultan, et beaucoup d'Afghans de marque, entraînés par cet exemple, embrassèrent la même cause.

Le gouverneur de Biana, Nizam, était à cette époque pressé par Rana-Sing, radjah du pays; il offrit à Baber de se soumettre à lui s'il le délivrait de son ennemi. Baber fit partir sur-le-champ un corps de troupes qui battit et dispersa les Hindous. Nizam, fidèle à sa promesse, fit pro-

clamer dans Biana le nom du nouvel empereur. Saring, gouverneur de Goualior, se trouvait dans une position semblable à celle de Nizam, il fit une offre pareille; mais après avoir obtenu sa délivrance, il refusa aux Mogols l'entrée de la ville. Il y avait dans le fort un philosophe, chef d'une nombreuse école, nommé Schek-Gofe; indigné de ce manque de foi, il fit dire au général mogol que s'il voulait se fier à lui il le mettrait en possession de la forteresse. Incapable de crainte, le général n'hésita pas à se confier à Schek-Gofe, et sous couleur de faire une visite au philosophe indien il demanda et obtint un sauf-conduit pour lui et cinq ou six serviteurs. Quand il fut dans le fort, Schek-Gofe prétextant divers besoins particuliers fit demander si souvent à Saring l'ouverture des portes de la forteresse, que Saring étonné envoya un de ses officiers pour connaître la cause de ces fréquens messages. Heureusement l'officier qui était de garde à la porte était disciple de Gofe, et dans le secret de son maître; il arrêta l'envoyé de Saring, et continua d'ouvrir à tous ceux qui se présentèrent. Lorsque par ce moyen un assez bon nombre de Mogols furent entrés, à un signal convenu, ceux qui étaient restés dans le camp s'avancèrent en poussant de grands cris vers la ville comme pour monter à l'assaut; dans le même temps, le géné-

ral s'étant rendu maître de la forteresse, fit sommer Saring de se rendre sur-le-champ sous peine d'être passé lui et la garnison au fil de l'épée au plus léger signe de résistance. Saring épouvanté se soumit, et la ville fut prise sans qu'il en coûtât la vie à un seul Mogol.

An 1526. De l'hég. 933. Cependant Houmaïoun avait poursuivi les Afghans qui s'étaient fortifiés dans Jéhanpour, et après les avoir battus partout où ils s'étaient présentés, il avait fini par les assiéger dans leur place d'armes. La terreur qui s'empara d'eux à l'aspect des préparatifs d'un assaut les contraignit à se rendre. Le prince pourvut aussitôt au gouvernement et à la sûreté de la ville, et il reprit la route d'Agra. Sur son chemin, il eut encore la gloire de réduire ou plutôt de gagner Allum, gouverneur de Calpi, place très-importante. Allum le suivit même à la cour pour renouveler en personne dans les mains de Baber le serment de fidélité. Mais tandis que celui-ci triomphait de ses ennemis par lui-même ou par ses généraux, on conspirait contre sa vie au sein même de son palais.

La mère d'Ibrahim s'était consolée de la mort de son fils dans les bras du vainqueur, et Baber, comme pour la dédommager, l'avait laissée prendre dans le harem un empire absolu. Par malheur le monarque lui donna des rivales, et il

alluma ainsi dans son cœur toutes les fureurs de la jalousie. Il avait envoyé quelques mois auparavant un ambassadeur en Perse pour complimenter Schah-Tahmas sur son avénement. Celui-ci à son tour députa vers lui un de ses officiers pour le féliciter sur sa conquête, et lui offrir des présens en échange de ceux qu'il avait reçus. L'un de ces présens consistait en deux jeunes esclaves persanes d'une grande beauté; l'amoureux Baber en fut transporté, et les deux Persanes se partagèrent la place que la mère d'Ibrahim avait occupée. Cette femme orgueilleuse ne put supporter le triomphe des odalisques. Elle gagna le cuisinier du prince, et un mets qu'il aimait fut mêlé de poison. Heureusement la dose en était si forte que Baber, averti par un goût extraordinaire et sauvage de la présence d'une substance étrangère, s'arrêta dès la première cuillerée; aussitôt après il eut de violentes nausées accompagnées de convulsions et de tiraillemens. De prompts secours le sauvèrent en lui faisant rendre le poison. Il ne fut pas difficile de découvrir les coupables. La mère d'Ibrahim fut jetée dans une prison; le cuisinier et ses complices subalternes subirent la peine capitale.

A peine échappé de ce danger, Baber eut des alarmes d'un autre genre. Il s'agissait d'un plan

de révolte parfaitement combiné, et d'autant plus dangereux qu'en offrant à l'opinion publique des souvenirs encore chers, il changeait tous les conjurés en loyaux défenseurs de la dynastie impériale. Les Patans défaits à Jéhanpour n'avaient point perdu l'espérance, mais ils sentaient que le roi qu'ils avaient élu n'inspirait aucun intérêt à la nation, et le concours de la nation était cependant nécessaire pour que leur projet réussit. Alors ils tournèrent les yeux vers Mahmoud, fils de Secunder, et à ce nom révéré cent mille cavaliers accoururent pour soutenir des droits qui leur semblaient sacrés. Baber ne pouvait guère compter sur les Patans qui s'étaient soumis pour combattre les Patans rebelles; il les chargea de la défense de quelques places, et ce qu'il avait craint arriva: les uns se rendirent sans résistance, les autres furent battus, quelques-uns s'enfuirent. Pour comble de mal l'astrologue Schérif, attaché à la cour suivant l'usage assez général de tous les musulmans, ne prédisait que malheurs et déroutes, parce que, disait-il, la planète Brisput (1)

(1) C'est la planète Mars, *Vrihaspati* en sanscrit. Après la bataille et la victoire qui la suivit, Schérif reçut de Baber une somme d'argent et fut banni de l'Inde.

était à l'orient, d'où il s'ensuivait que quiconque entrerait en campagne du côté de l'occident serait nécessairement défait ou tué.

Les généraux mogols étaient tous d'avis de laisser une forte garnison dans Agra et de se retirer dans le Penjab, où l'on pourrait recruter plus facilement l'armée par les levées du Caboul. « Que dirait le monde, s'écria Baber, d'un roi que la peur de mourir empêcherait de défendre son trône? Pour moi, j'entends à mon oreille la gloire qui me crie : Ne fuis pas si tu crains l'infamie. Vous parlez de retraite; eh! ne savons-nous pas que la mort est inévitable? Et puisque tôt ou tard il faut la subir, ne vaut-il pas mieux l'attendre face à face, tomber avec honneur, que de gagner en fuyant quelques instans de vie chargés d'opprobre? » Ces paroles prononcées avec noblesse ranimèrent les esprits, et chacun à son tour s'écria : Guerre! guerre aux Patans!

Il n'y avait pas de temps à perdre : les ennemis étaient en marche, il fallait les arrêter sur la route ou attendre qu'ils vinssent investir Agra. Le premier parti convenait seul à Baber; il réunit toutes ses troupes, ne laissa dans la ville que ce qui était nécessaire pour la garde du palais et des remparts, et suivi de tout le reste il vola courageusement à la rencontre de Mahmoud.

Arrivé au village de Kana, il aperçut les colonnes ennemies qui se déployaient dans la plaine. Grace à sa tactique savante, son armée fut en quelques minutes rangée en bataille, et prête à recevoir le choc des Patans. Ici encore Baber dut lutter contre le nombre, mais il avait pour lui l'excellente discipline de ses troupes, leur confiance entière en son génie, leur bravoure indomptable, et il donna sans crainte le signal du combat. La bataille avait commencé à dix heures du matin; à trois heures elle durait encore. Jusque-là les troupes mogoles, formant un carré étroit, profond, opposant de toutes parts aux ennemis qui les entouraient un front impénétrable, s'étaient tenues sur la défensive, se contentant de repousser les attaques. Mais quand Baber s'aperçut que les Patans mettaient moins de vigueur dans leurs charges et qu'elles devenaient moins fréquentes, ce qui annonçait que leurs forces commençaient à s'épuiser, il jugea que c'était le moment de prendre l'offensive, et se mettant lui-même à la tête d'un corps d'élite il fondit sur les ennemis, comme un lion, dit Férischta, qui s'élance sur sa proie, et les Patans, enfoncés par ce choc terrible, furent battus et poursuivis sur tous les points.

Ce fut après cette seconde victoire qui acheva de consolider son pouvoir, que Baber prit le sur-

nom de Ghazi, qui signifie *victorieux*, et le titre d'empereur de l'Inde.

L'année suivante Baber alla faire le siége de Chindéri, qui appartenait à un prince hindou de la race des Radjepouts. Médéni-Rai, c'était le nom de ce prince, voyant les Mogols en disposition d'asseoir leur camp autour de la ville, ordonna une sortie générale. Six mille Radjepouts y furent tués; les autres eurent assez de peine à rentrer dans la place. Alors Médéni, convaincu de la nécessité prochaine où il serait de se rendre faute de munitions et de vivres, prit pour lui-même et dicta aux siens par son funeste exemple le parti désespéré auquel ces peuples sauvages ne manquaient pas de recourir dans les cas extrêmes. Ils égorgèrent leurs enfans et leurs femmes, mirent le feu à leurs habitations, et se précipitèrent ensuite en aveugles dans les rangs mogols, où ils trouvèrent tous la mort. L'empereur restaura les fortifications de la place, y mit une garnison et retourna vers Agra.

An 1527. De l'hég. 934.

L'intervalle qui s'écoula depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort produisit peu d'événemens importans. Mahmoud s'était retiré dans le Bahar, et de là il fit quelques tentatives, toutes infructueuses; il fut toujours battu et repoussé, et plusieurs omrahs, gouverneurs de places, voyant que la fortune était tout-à-fait déclarée

en faveur des Mogols, se soumirent volontairement. Quelques révoltes particulières furent aisément apaisées, et Baber pouvait enfin se considérer comme paisible possesseur du trône, prix mérité de ses longs travaux, quand les douleurs d'une maladie dont il avait déjà ressenti les atteintes en d'autres occasions vinrent lui dire qu'il fallait quitter la terre, au moment où il la remplissait de sa gloire et de sa renommée.

An 1530. De l'hég. 937. Cependant l'art des médecins prolongeait sa vie depuis plusieurs mois; on cherchait même à lui donner des espérances qu'on n'avait plus; mais il ne se faisait pas illusion à lui-même; il appela près de lui son fils Houmaïoun, qui suivait alors le siége de Callinger. Dès que le prince fut arrivé, il le désigna et le fit reconnaître pour son successeur. Il mourut peu de jours après. Suivant la volonté qu'il avait exprimée, ses restes furent transférés à Caboul.

Baber fut sans contredit l'un des plus grands hommes de son temps, et il rehaussa par ses qualités privées ses vertus publiques. Humain, clément quelquefois jusqu'à la faiblesse, généreux jusqu'à la prodigalité, ami et protecteur des peuples; brave jusqu'à la témérité, constant dans la mauvaise fortune, actif, prévoyant un jour de bataille; sans présomption, sans orgueil après la victoire; ami des sciences, écrivain

poli et judicieux lui-même; attaché à sa religion sans fanatisme : il eut tout ce qui forme le guerrier, l'administrateur, le monarque et le simple citoyen.

La conquête de l'Hindoustan, comme cela est dit dans le Vakéat-Babéri (1), peut être mise au rang des choses presque incroyables; et Baber a surpassé tous les conquérans antérieurs à lui. Mahmoud le Ghaznevide était un prince riche et puissant, il avait une armée nombreuse, et après un échec il aurait pu aisément réparer ses pertes. L'Inde était d'ailleurs divisée en une foule de petit états indépendans les uns des autres et sans aucun lien qui les attachât à un principe commun de sûreté générale; cette circonstance rendait la conquête plus facile. Mohammed-Ghor avait envahi ces contrées avec une armée de cent vingt mille chevaux, et il arrivait au moment où la puissance ghaznevide était près de s'éteindre. Quant à Timur, il trouva, de même que Mohammed-Ghor, l'Inde partagée entre plusieurs factions assez puissantes pour se faire entre elles une guerre sanglante, mais incapables par le

(1) Ou commentaire sur la vie et les actions de Baber, écrit par lui-même en langue mogole, et traduit postérieurement en persan.

défaut d'union de résister à un ennemi tel que lui. Baber au contraire était souverain d'un pays pauvre et sans ressources, produisant peu d'hommes et peu d'argent, et il venait avec dix mille soldats attaquer un monarque dont le vaste empire pouvait fournir jusqu'à cinq cent mille combattans.

Comment donc expliquer les succès étonnans du prince mogol? Sans doute il fut doué de très-grands talens militaires fortifiés par une longue expérience, mais il faut convenir que plusieurs circonstances concoururent pour le favoriser. D'un côté, les Patans étaient divisés depuis long-temps en factions ennemies dont le choc continuel avait fini par briser tous les ressorts du gouvernement; de l'autre, énervés par le climat, par l'abus des richesses et surtout par l'usage immodéré des plaisirs, plongés par la puissance de l'habitude dans une molle apathie, dans l'oubli des vertus antiques, dans une sorte de sommeil léthargique, tirés tout à coup de cette ivresse fatale par un coup de tonnerre: ils n'agirent que par convulsions, comme des hommes qui s'éveillent en sursaut, et au lieu d'opposer à l'attaque un plan de défense mûri par la réflexion et suivi avec persévérance, ils ne firent que des efforts passagers, individuels ou produits par des intérêts opposés.

Baber était de la secte des hanifites, et passait pour très-versé dans leurs doctrines. Les hanifites sont les philosophes de l'islamisme; ils suivent dans leurs jugemens les lumières de la raison, plutôt que les traditions quelquefois absurdes de l'antiquité; ils n'approuvent point les cérémonies extérieures ou les vaines pratiques qui, disent-ils, ne peuvent remplacer le véritable culte, celui de l'esprit et du cœur; ils tolèrent pourtant dans les autres leur attachement à ces mêmes pratiques, comme une conséquence de la faiblesse humaine. Baber n'était pas seulement instruit dans les matières religieuses, il avait encore des connaissances très-variées. Poète, prosateur, historien, musicien, il releva ses talens par une très-belle écriture, ce qui était de son temps un fort grand mérite. L'histoire de sa vie, qu'il composa lui-même sous le titre de *Commentaires*, est écrite en langue mogole, d'un style dont on vante la pureté et l'élégance; elle fut traduite en persan par ordre d'Akber son petit-fils, et sous le rapport du fond c'est encore aujourd'hui l'un des ouvrages les plus recherchés pour l'exactitude et la fidélité des détails, relativement à l'histoire de cette époque.

Il aima la justice, et ne souffrit jamais que son cours fût interrompu. Il voulut qu'elle protégeât

toutes les classes, les étrangers comme les naturels. Quand il n'était encore que prince d'Argana, dans les montagnes d'Indija, il apprit qu'en traversant une chaîne de ces montagnes une riche caravane venant de la Chine avait été ensevelie sous la neige et que tous les hommes avaient péri. Aussitôt il envoya des soldats garder le lieu où ce fatal événement était arrivé, et dès que la saison le permit, il fit recueillir avec soin et serrer dans des magasins tout ce qui avait appartenu à cette caravane. Ensuite il envoya des messagers en Chine avec ordre de chercher les propriétaires et de les inviter à se rendre auprès de lui. Quand ils furent arrivés, il leur rendit exactement ce qu'il croyaient perdu, et non-seulement il ne voulut rien accepter de leur part, mais encore il les défraya généreusement de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses états.

Il était d'une taille moyenne mais bien prise, avait l'air riant, l'abord gracieux, l'humeur affable et un grand fond de gaieté. Il aimait beaucoup les plaisirs de la table, et ne se refusait pas le vin, tout musulman qu'il était. Quand il donnait quelque festin à ses favoris, il y avait toujours dans la salle à manger une fontaine de cette liqueur, et sur la fontaine une inscription en vers : « Jour de plaisir! printemps fleuri !

» vin vieux et jeune maîtresse ! Jouissons, jouis-
» sons du présent, car la vie s'envole et ne re-
» vient pas ! »

Peu d'hommes l'ont égalé sous le rapport des talens et surtout des vertus militaires. Il était doué d'un courage inébranlable et d'une constance que rien n'était capable d'altérer ; aussi triomphait-il ordinairement des obstacles, quelque grands qu'ils parussent d'abord : tout fléchissait devant sa persévérance. Ce fut principalement dans l'adversité qu'il déploya le plus noble caractère. Quand il eut enfin attaché la fortune à ses pas, il ne montra ni plus d'orgueil ni moins de modération qu'il n'avait fait voir de fermeté dans les temps contraires.

C'est à Baber qu'on doit les premières mesures itinéraires régulières de l'Hindoustan ; il n'allait jamais d'une ville à l'autre, ne traversait jamais un pays sans avoir à sa suite un arpenteur et des géomètres chargés de lever le plan de tous les lieux remarquables, et principalement de déterminer avec précision les distances d'un lieu à l'autre. Il fit même à ce sujet divers réglemens qui ont été exécutés jusqu'à la chute de l'empire mogol. On doit toutefois observer que cette méthode paraît avoir existé dans l'Inde dès la plus haute antiquité, car ce fut d'après elle que Ptolémée indiqua les distances entre les villes de

l'Inde, ou du moins d'après les rapports des marchands qui ne les connaissaient eux-mêmes que par cette voie.

HOUMAIOUN. Le prince Houmaïoun était digne par son instruction, son goût pour les lettres, ses vertus publiques et privées, sa bravoure personnelle, de monter sur le trône que Baber avait occupé; mais, par une faiblesse commune à presque tous les princes de cette époque, il avait consacré une partie de son temps à l'étude de l'astrologie judiciaire, et il montrait la plus grande confiance en ses astrologues. On prétend que du vivant même de son père, il avait construit sept palais contigus, consacrés aux sept planètes, et dans chacun desquels il faisait sa résidence suivant l'horoscope du jour. On ajoute que dans les premiers temps de son règne il habitait encore les sept palais, et qu'il y donnait tous les jours audience publique. Le palais de la Lune était réservé pour les ambassadeurs étrangers, les voyageurs et les poètes; les militaires étaient reçus dans celui de Brispout ou Mars; les juges, dans celui de Mercure, etc. Mais le soin des affaires publiques ne tarda pas à l'arracher à ces travaux paisibles pour le placer à la tête des armées.

Mahmoud, le prétendant, soutenu par les Patans des provinces orientales, s'était rendu maître de Jéhanpour, et de-là il fomentait la révolte dans le

pays environnant, ou excitait le peuple à l'insurrection. Houmaïoun, qui faisait alors le siége de Callinger, laissa quelques troupes devant cette ville, et avec le reste courut au-devant de Mahmoud. Les Patans furent vaincus, et Jéhanpour retomba dans les mains d'Houmaïoun. Après cette victoire, l'empereur envoya un héraut au gouverneur de Chounar, Schère-Khan (1), pour le sommer de rendre cette place qu'il retenait depuis la mort d'Ibrahim. Le gouverneur renvoya le héraut sans réponse. L'empereur irrité marcha incontinent sur Chounar, déterminé à réduire Schère à tout prix; mais au moment où il disposait ses troupes en ordre de bataille pour les conduire à un assaut général, il reçut la nouvelle que Bahadour (2), roi du Guzzerat, avait pénétré dans les terres de l'empire, et se dirigeait même vers la capitale. Houmaïoun fut contraint d'ajourner ses projets sur Chounar, et il conclut avec Schère une espèce de

(1) Chounar, forteresse importante dans la province d'Oude, dans le voisinage de Bénarès.

(2) Bahadour avait été fait soubah du Guzzerat par l'empereur Ibrahim. Il crut trouver dans l'événement qui privait son maître de la vie et du trône l'occasion qu'il attendait depuis long-temps, de se procurer une entière indépendance.

trêve à quelques conditions que ce dernier garantit par la remise de son fils Gouttoub, à titre d'otage. Mais dans le désordre presque impossible à éviter d'une marche rapide, les gardes du prisonnier manquèrent de surveillance, peut-être même de fidélité, et Couttoub retourna vers son père.

An 1531. De l'hég. 938.

Bahadour n'avait pas jugé à propos d'attendre l'ennemi qu'il avait provoqué, et il était rentré dans ses états; Houmaïoun n'en fut pas plus tranquille : Mohammed-Zéman, un de ses parens, aspirait au trône, et appuyé par plusieurs omrahs, il avait ourdi une conspiration qui fut découverte; le généreux Houmaïoun avait pardonné. L'ingrat Mohammed conspira de nouveau, et de nouveau découvert, il fut enfermé dans le fort de Biana. Quelques autres conjurés furent condamnés à mort. L'un d'entre eux qui passait pour le principal instigateur du désordre, s'était sauvé à Canouje. Comme cette ville formait alors une dépendance du Guzzerat, l'empereur fit sommer Bahadour de lui livrer le coupable, et le refus fut le signal de la guerre. Bahadour était puissant et pouvait armer des troupes nombreuses, mais pour ajouter encore à ses forces, il suscitait de nouveaux ennemis à Houmaïoun. Il existait dans ses états un petit-fils de l'empereur Béloli, nommé Allà; il le pro-

clama empereur de Délhy, et lui fournit quarante mille hommes pour l'aider à conquérir l'empire dont il lui donnait l'investiture. D'un autre côté, afin d'agir plus efficacement contre l'empereur, il fit la paix avec les Portugais qui, remontant de Goa vers le nord, cherchaient à s'établir sur le golfe de Cambaye; il leur accorda la faculté de construire un fort à Diu.

Cependant Houmaïoun ne perdit point de temps. Une armée sous les ordres de Hindal, son frère, fut chargée de repousser Allà, tandis que levant d'autres troupes il se proposait de reprendre ses opérations contre Schère; Hindal remporta une victoire complète. Une seconde citadelle fut ajoutée aux fortifications de Délhy, et Houmaïoun adoptant un autre plan de campagne alla investir Saringpour, ville du Guzzerat. Bahadour faisait dans ce temps le siége de Chitore où commandait un rajah du pays. Saringpour capitula au bout de quelques mois; Chitore tenait encore. On assure que ce fut par principe de religion que Houmaïoun n'alla point troubler son ennemi tant que dura le siége. Un musulman ne doit pas empêcher un autre musulman de faire la guerre aux idolâtres; il ne doit pas surtout agir hostilement contre lui dans cette circonstance, car toute hostilité serait une diversion opérée en faveur de ces idolâtres, un secours direct qui leur serait donné.

An 1532. De l'hég. 939.

An 1534. De l'hég. 941. Mais dès que le siége de Chitore fut terminé, les deux princes marchèrent l'un contre l'autre, et se rencontrèrent près de Munsour. Comme Bahadour avait beaucoup d'artillerie, il en hérissa tellement toutes ses lignes qu'avant de l'attaquer de front dans cette position avantageuse l'empereur qui joignait la prudence au courage chercha les moyens de l'attirer dans la plaine. Il commença par lui couper les vivres, en faisant passer derrière son camp un corps de six mille cavaliers afin d'intercepter les convois. Ce moyen lui réussit au-delà de ses espérances; bientôt la famine se fit sentir dans le camp de Bahadour; elle y causa d'affreux ravages. Au lieu de tenter quelque effort généreux pour se tirer de cette situation, Bahadour se livra tout entier à l'abattement et à la terreur, et s'embarrassant peu du salut de son armée, il l'abandonna furtivement pendant la nuit et s'enfuït à Mandou. Dès que les soldats se furent aperçus de son absence, ils se débandèrent et s'enfuirent à leur tour par vingt côtés différens. Houmaïoun les fit poursuivre dans tous les sens; lui-même, avec le gros de l'armée, se porta sur Mandou; Bahadour à son approche s'y était enfermé, et la place fut aussitôt investie.

A peine le siége était-il commencé que trois cents Mogols, impatiens du triomphe et décidés

à braver tous les dangers, escaladèrent de nuit les remparts de Mandou. La garnison était très-nombreuse; mais à l'aspect des Mogols la terreur fut si forte que chacun ne songea qu'à se sauver. Bahadour, il est vrai, donna l'exemple de la lâcheté; il fut le premier à fuir. Il courut s'enfermer dans Chapanier, alors capitale du Guzzerat. On dit qu'après la prise de Mandou par escalade, l'empereur ayant aperçu Bahadour se mit à le poursuivre, et qu'il était au moment de l'atteindre quand Sidder-Khan, général ennemi, se jeta par un noble dévouement entre les deux princes, arrêtant ainsi Houmaïoun qui le renversa percé de plusieurs coups, mais qui perdit l'espérance de retrouver Bahadour. Sidder, relevé par les siens, se fit porter dans la citadelle de Mandou; ses blessures étaient trop graves pour qu'il pût diriger la défense; il capitula, et l'empereur, loin de lui témoigner aucun ressentiment, le loua au contraire de son zèle pour son prince, lui fit prodiguer tous les soins et lui accorda les plus honorables conditions.

La ville de Chapanier fut emportée d'assaut et livrée au pillage; mais Bahadour n'y était plus. Dès que les Mogols parurent dans les environs, il se chargea de ses trésors et prit le chemin de d'Aménabad. La citadelle, qui était très-forte, tenait encore quoique la ville fût prise. Hou-

maïoun chargea Dowlat, un de ses généraux, d'en faire le siége, et avec la moitié de sa cavalerie il se mit sur les traces de Bahadour qui, fuyant à mesure que son ennemi s'avançait, passa d'Aménabad à Cambaye; et de Cambaye s'alla jeter dans les bras des Portugais, qui lui vendirent bien cher par la suite l'asile qu'ils lui fournirent à Diu (1). Houmaïoun ne passa point Cambaye. Il avait su de quelques déserteurs que la plus grande partie des trésors de Bahadour se trouvaient dans la citadelle de Chapanier, et aussitôt que ses troupes eurent pris le repos qui leur était nécessaire, il partit de Cambaye à grandes journées pour aller prendre en personne la direction du siége.

Le gouverneur de la forteresse, Achtiar, continuait de se défendre avec courage; mais le désir de se procurer des vivres du dehors afin de ne toucher à ses magasins que le plus tard possible lui devint plus funeste que n'aurait pu l'être la privation même qu'il redoutait. Presque

(1) Quatre ou cinq ans après Bahadour voyant l'empereur occupé dans l'Orient reprit Cambaye avec le secours des Portugais, qu'il continua pendant quelque temps de traiter en alliés. Ceux-ci devinrent si exigeans que Bahadour, pour se soustraire à un joug humiliant, tenta de reprendre Diu; mais il périt tragiquement avant d'avoir réussi.

tous les jours il recevait des provisions par une porte pratiquée dans une partie de la forteresse que couvrait un bois très-épais. Houmaïoun faisait souvent des reconnaissances dans les environs, et plus d'une fois il les conduisait lui-même. Un jour il découvrit un de ces convois, suivit de l'œil sa marche suspecte, et se convainquit ainsi qu'il existait de ce côté des communications faciles entre la citadelle et l'extérieur. Il attendit au retour les paysans du convoi, et s'étant saisi de leurs personnes, il les obligea de le conduire jusqu'au pied des remparts par le chemin qu'ils suivaient eux-mêmes. Ces paysans obéirent; Houmaïoun fit sur les lieux les observations nécessaires ; il reprit ensuite le chemin de son camp et donna sur-le-champ l'ordre de forger une grande quantité de pieux de fer très-aigus. La nuit était à peine arrivée que, choisissant trois cents hommes déterminés et se plaçant à leur tête, il se dirigea vers la forêt, et de là gagna heureusement le pied des remparts.

Avant de partir, il avait donné l'ordre à ses généraux de former au lever du jour plusieurs feintes attaques sur des points différens; mais il leur avait enmême temps recommandé de donner un assaut général à l'instant même où ils apercevraient un signal convenu. Les attaques simulées produisirent l'effet que l'empereur en

attendait : elles attirèrent toute l'attention de l'ennemi, et comme le côté de la citadelle adossé au bois était regardé comme inaccessible et par conséquent mal gardé, les trois cents braves plantant dans le mur les pieux de fer, formèrent ainsi une espèce d'échelle par laquelle ils gagnèrent le sommet des remparts; trente-neuf officiers étaient montés les premiers; l'empereur monta le quarantième; avant que le soleil parût les trois cents Mogols étaient dans la place. Alors Houmaïoun fit le signal pour l'assaut; au même instant il se précipita l'épée nue sur les premiers ennemis qu'il aperçut, aux cris répétés de Allah! Akbar! et il parvint sans beaucoup de peine à s'emparer d'une des portes qu'il ouvrit à ses troupes. La garnison fut passée au fil de l'épée. Achtiar n'eut que le temps de s'enfermer dans une tour où il se défendit encore pendant quelques heures. L'empereur lui accorda une capitulation honorable. On trouva dans la citadelle d'immenses richesses. L'empereur n'en réserva pour lui qu'une petite partie; il partagea le reste à l'armée.

An 1535. De l'hég. 942. Cependant Bahadour, quoiqu'il eût montré bien peu de courage pour la défense de ses états, n'avait rien perdu de son ambition ni du désir de conserver l'autorité souveraine : il fit partir un de ses serviteurs pour Ahmédabad, autant pour la perception des revenus publics que pour

tenter de lever des troupes. Chirkous, c'était l'envoyé, réussit au gré de son maître qui dans peu de temps put se voir à la tête de quarante mille hommes. Dès ce moment, Bahadour conçut l'espérance de reprendre tous ses domaines. Mais l'actif Houmaïoun ne lui laissa pas le temps de se fortifier, et rentrant en campagne aussitôt que la saison des pluies fut passée, il revint dans le Guzzerat, renforça la garnison de Chapanier, battit complétement Chirkous, reprit Ahméda-bab, et pour montrer à Bahadour qu'il était dans l'intention de conserver sa conquête, il s'occupa d'organiser le Guzzerat en plusieurs gouvernemens, pourvut à l'administration civile et judiciaire, régularisa la levée de l'impôt, et ne s'éloigna de Chapanier qu'après avoir consolidé et affermi le pouvoir impérial dans ces vastes provinces.

Ce fut au retour de sa seconde expédition dans le Guzzerat, que l'empereur porta pour la première fois ses vues sur le Dékhan, et qu'il forma le projet de rattacher à l'empire les provinces méridionales qui en avaient autrefois dépendu. Il se dirigea donc vers Burhanpour. Les petits princes entre qui le Khandèz était divisé, craignant d'être dépossédés, se hâtèrent de lui envoyer des messages respectueux en lui offrant de le reconnaître pour suzerain et de lui payer un

An 1538. De l'hég. 945.

tribut. Au moment où le traité allait se conclure, l'empereur reçut l'avis que Schère-Khan reparaissait en armes sur la frontière, ce qui l'obligea de partir sans délai; il ne s'arrêta que devant Chounar qu'il investit : c'était la capitale et en même temps la place d'armes de Schère. Pourvue de munitions de tout genre et défendue par de fortes murailles, elle opposa une longue résistance; ce ne fut qu'au bout de six mois et à la suite de plusieurs assauts, que l'empereur finit par s'en rendre maître. Schère s'était retiré dans les montagnes sauvages de Jarcound, et l'empereur, profitant de ce que par sa retraite il laissait le Bengale sans défense, entreprit la conquête de cette vaste et riche contrée. La ville de Gour était alors la capitale du pays; elle ouvrit ses portes; mais après un séjour de trois mois dans cette ville, des maladies contagieuses qui se déclarèrent aux environs et qui firent quelque ravage parmi ses soldats l'obligèrent à regagner Agra. L'empereur eut pour hâter sa marche un second motif qui n'était pas moins puissant : ce fut la révolte de son frère Hindal, au sein même de cette capitale.

Ce prince n'avait pu se voir à la tête d'une armée sans donner l'essor à ses idées ambitieuses, et depuis le moment où la victoire avait couronné ses premiers pas, le trône était l'objet

de ses vœux secrets. Quand l'empereur était parti pour sa glorieuse campagne du Guzzerat, il l'avait chargé de dissiper quelque rassemblement d'Afghans, du côté de Canouge. Au lieu d'obéir, Hindal entra dans Agra, où il tâcha d'abord de se faire un parti; mais ce fut au moment où son frère soumettait le Bengale qu'il fit ouvertement éclater ses prétentions coupables. Ceux qui entreprirent de résister furent mis à mort. La peur des supplices contraignit les autres à le reconnaître; après ce premier succès, Hindal partit pour aller assiéger Délhy.

Cependant l'empereur éprouvait de grands obstacles dans sa marche; il ne pouvait forcer les passages, et ces revers inattendus ne furent que le prélude des plus grands désastres. Nous venons de voir Houmaïoun conduit par la fortune de triomphe en triomphe, parcourir l'Hindoustan, mettre en fuite ses ennemis, faire tomber les plus fortes places, monter enfin au plus haut degré de puissance et de gloire; mais l'inconstante déesse le destinait à fournir un triste et frappant exemple des vicissitudes et de l'instabilité des choses humaines. D'un seul revers de sa roue rapide, elle va le précipiter du sommet des grandeurs dans un océan de misères, et des vastes contrées soumises à sa loi il ne lui restera pas un lambeau de terre où il puisse reposer sa tête proscrite.

An 1539. De l'hég. 946.

Schère-Khan, bien servi par ses espions ou par ses amis de l'intérieur, était exactement informé de ce qui se passait. La nouvelle de la révolte d'Hindal ranime ses espérances et accroît son courage; il sort du château de Rotas, où il avait rallié quelques troupes, et faisant la plus grande diligence, il court se poster sur la Sone que l'empereur devait traverser. L'armée impériale, affaiblie par les maladies et découragée par les funestes nouvelles qu'on ne pouvait lui cacher et qui venaient de tous les côtés, montra de l'hésitation à l'aspect des ennemis, et l'empereur lui-même, craignant d'être abandonné par ses soldats, n'osait pas prendre une mesure vigoureuse, telle que la lui dictait son courage supérieur à l'adversité. Pour comble de disgrace, il apprit dans le même temps que Camiran, son troisième frère, formait des prétentions semblables à celles d'Hindal, et qu'il venait de quitter Lahore dont il était gouverneur avec dix mille chevaux pour se rendre à Délhy. Les serviteurs fidèles de l'empereur, ajoutait-on dans le rapport, cherchaient en vain à ramener les deux frères rebelles à des sentimens plus conformes au devoir; ils leur montraient Schère Khan, tirant habilement parti de leurs dissensions, renversant le trône élevé par Baber, anéantissant la famille du grand Timur. Les deux princes res-

taient sourds à ces remontrances; ils désiraient que Schère battît leur frère Houmaïoun, parce qu'ils se flattaient ensuite de réduire Schère en unissant leurs efforts. Chacun d'eux conservait une arrière-pensée, c'était de s'exclure l'un l'autre après que Schère se serait soumis, et de posséder ainsi, sans rival, le trône de l'Hindoustan.

La position de l'empereur devenait de jour en jour plus embarrassante; sentant qu'il fallait en sortir au plus tôt, il faisait ses préparatifs pour livrer à Schère un combat décisif. Ce dernier, informé de ses dispositions, lui envoya l'iman Chélili qui jouissait d'une grande considération parmi les musulmans; il portait des paroles de paix. L'empereur les accueillit avec joie, et il fut convenu que Schère garderait le Bahar et le Bengale, mais qu'il tiendrait ces provinces comme un fief de l'empire. Le traité fut signé et ratifié de part et d'autre. Les deux armées cessant dès ce moment de se regarder comme ennemies, il s'établit entre elles une libre communication; c'était là ce que voulait Schère. Quand il vit les Mogols endormis pour ainsi dire dans une aveugle confiance, il fit prendre les armes à ses Afghans; la nuit venue, les Mogols furent surpris dans leur camp (1), et il en fit un hor-

(1) « Malgré les surprises sans nombre qu'ont éprouvées

rible carnage. Le perfide Schère avait eu soin de leur couper la retraite d'avance, en s'emparant aussi par surprise de tous les bâtimens qui se trouvaient sur la rive du fleuve; huit mille de ces malheureux s'y noyèrent en cherchant à fuir. L'empereur lui-même ne parvint à se sauver que par le secours d'un batelier qui le transporta sur un frêle esquif à la rive opposée.

Houmaïoun se retira vers Agra. La nouvelle de son désastre y était parvenue; Camiran et Hindal éprouvèrent alors quelques remords de leur conduite passée, seule cause d'un malheur qui compromettait l'existence de l'empire; ils allèrent au-devant de l'empereur qui, touché des marques de leur repentir, n'eut pas même la force de leur faire un reproche. D'un autre côté, tous les omrahs mogols des provinces, voyant qu'il s'agissait ici de l'intérêt commun, ayant l'air d'abjurer tout esprit de parti, se rendirent immédiatement à la capitale avec les soldats qu'ils purent réunir; de sorte qu'une armée nombreuse s'or-

---

les armées de l'Orient, dit M. Cambridge, elles ne sont ni plus soigneuses ni plus vigilantes, ni plus habiles à s'en garantir. Aussitôt la nuit venue, chaque soldat mange une prodigieuse quantité de riz, dans lequel on met souvent des drogues assoupissantes. Aussi peut-on être sûr qu'à minuit tout dort dans les camps du plus profond sommeil. »

ganisa dans les murs d'Agra, remplie d'ardeur, de confiance en ses victoires passées, et disposée à défendre au prix de tout son sang les grands intérêts dont la destinée était dans ses mains. Cependant Camiran commençait à montrer que sa réconciliation, ouvrage d'un premier moment de terreur, était au fond peu sincère, et malgré les instances de l'empereur il s'obstina dans le projet qu'il avait laissé voir de se retirer à Lahore; il partit au bout de quelques mois avec toutes ses troupes, à l'exception de mille chevaux qu'il laissa dans Agra comme auxiliaires. Cette conduite impolitique fit sur l'esprit des habitans une impression très-fâcheuse.

Schère semblait attendre le départ de Camiran pour reprendre l'offensive; il s'avança jusque sur le Gange; de là il détacha son fils Couttoub pour soumettre le pays situé entre ce fleuve et la Djumna. Les généraux d'Houmaïoun, envoyés contre lui, le rencontrèrent non loin de Calpi, et après un combat opiniâtre ils remportèrent sur lui une victoire complète. Couttoub fut même tué sur le champ de bataille; sa tête envoyée à l'empereur fut exposée sur la place publique d'Agra, comme un trophée de la victoire. Houmaïoun prit alors le commandement d'une seconde armée composée de cent mille hommes de cavalerie; elle traversa Gange sous Canouje,

s'approcha du camp. de Schère dont l'armée était de moitié moins forte, et commença de manœuvrer pour l'envelopper.

An 1540. De l'hég. 947. Le moment décisif s'avançait. Tout à coup Mohammed-Mirza, qui s'était déjà souillé de plusieurs révoltes et en avait obtenu le pardon, couronne ces révoltes par la trahison la plus infâme : il passe dans les rangs de Schère, entraîne ses partisans et, ce qui est plus funeste, sème dans l'armée la contagion de l'exemple. L'empereur ne perdit point courage, et malgré la désertion de plusieurs milliers de soldats, malgré la saison pluvieuse qui commençait, il resta longtemps encore dans sa position en présence de l'ennemi. Ce fut une grande imprudence; car les terres basses venant à être inondées, il fallut décamper pour chercher un sol plus élevé; et comme tout était couvert d'eau, ce changement ne put s'opérer qu'avec beaucoup de peine et assez de désordre. Schère saisit ce moment pour attaquer l'armée impériale, et la victoire qu'il remporta ne fut pas moins complète que la précédente. Cette formidable armée qui deux mois auparavant semblait devoir anéantir toute la puissance afghane, fut dispersée ou détruite : l'empereur ne ramena vers Agra, que quelques centaines de cavaliers.

Cette fois Schère poursuivit vivement son en-

nemi; il arriva sous les murs d'Agra presque en même temps que lui. L'empereur n'ayant point de troupes ne tenta pas de défendre sa capitale, il se retira du côté de Lahore. Tous les omrahs qui avaient pu se sauver du massacre, ceux qui étaient encore restés dans les provinces suivirent leur malheureux prince. Mais Schère ne donnait point de relâche aux vaincus; passant par des routes détournées, il avait devancé Houmaïoun qui fut contraint de descendre vers Tatta et Bicker sur le Sind. Camiran n'osa pas attendre à Lahore le vainqueur de son frère; il s'enfuit à Kaboul.

L'empereur, arrivé à Lori non loin de Tatta, envoya un messager à Hussein son cousin, gouverneur de Tatta, pour lui demander ses troupes, se flattant qu'avec ce renfort il pourrait se maintenir dans le Guzzerat. Mais Hussein qui n'était nullement disposé à obéir s'excusa sous divers prétextes, tâcha de gagner du temps, et parvint ainsi, comme c'était son but secret, à faire naître la désertion dans l'armée impériale. Hindal, qui avait suivi l'empereur jusqu'à Lori, fut l'un des premiers à déserter ses drapeaux; il passa dans le Kandahar. L'empereur sentit alors qu'il ne trouverait de ressources qu'en lui-même, et comme il avait besoin d'une place d'armes qui pût à tout événement lui servir de retraite, il fit le siége de Séwan,

An 1541. De l'hég. 548. Ce siége durait depuis sept mois; l'empereur, manquant d'artillerie et de munitions, ne pouvait le pousser avec beaucoup de vigueur. Alors Hussein qui voulait prendre Séwan pour lui-même, vint avec une armée nombreuse, enveloppa également les assiégeans et les assiégés, et les réduisit tous à l'extrémité, en empêchant les vivres d'arriver soit au camp soit dans la ville. L'empereur, quoique malheureux, osa croire qu'il lui resterait des amis. Il envoya prier Eadgar, auquel il avait donné le gouvernement de Bicker, de lui amener toutes les troupes qu'il pourrait réunir. Eadgar se mit en marche aussitôt, mais ce fut pour se rendre auprès de Hussein. Cette nouvelle trahison obligea l'empereur à se retirer à la hâte pour éviter de tomber dans les mains des deux rebelles, et il se dirigea sur le Sind dans l'intention de le traverser. Mais ce ne fut qu'après beaucoup de recherches et plusieurs journées de marche sur les sables du rivage, qu'il parvint à retirer du fleuve quelques bateaux qu'on avait coulés à fond pour qu'il ne pût pas s'en servir.

De nouveaux dangers attendaient le prince sur l'autre rive. Un chef hindou nommé Maldéo, ourdit une conspiration infâme, qui ne tendait pas à moins qu'à livrer sa personne à Schère-Khan. Houmaïoun averti par un vieux domestique resté fidèle au milieu de la corruption pres-

que générale, monta à cheval au milieu de la nuit, et suivi d'un très-petit nombre de cavaliers, se dirigea du côté d'Amercot, ville éloignée de cinquante lieues environ de Tatta. Son cheval étant mort de fatigue, il fut obligé de monter sur un chameau destiné au transport du bagage. Comme on traversait un désert de sable, le défaut d'eau se fit bientôt sentir; beaucoup de ces malheureux fugitifs périrent dans les tourmens d'une soif ardente. Un puits qu'on rencontra sur la fin du jour procura quelque soulagement; mais ensuite deux jours s'écoulèrent sans qu'on trouvât de l'eau. Le quatrième jour seulement on découvrit un autre puits, mais il était extrêmement profond et il n'y avait qu'un seau. Les premiers qui arrivèrent puisèrent de l'eau, mais à peine le seau parut-il que vingt mains se le disputèrent. La corde se rompit et tomba dans le puits. Cet accident jeta ces malheureux dans le désespoir : il y en eut plusieurs qui se précipitèrent au fond du puits, d'autres expirèrent sur ce sol aride. Pour comble de maux, presque tous les chameaux périrent également de soif, et tous les bagages restèrent au milieu des sables. Après mille souffrances qu'il serait trop long de détailler, le prince et les serviteurs qui lui restaient gagnèrent enfin Amercot. Le radjah, généreux et humain, leur prodigua tous les secours.

An 1542. De l'hég. 949. Ce fut dans cette ville hospitalière, le 5 du mois de regeb de l'an 949 de l'hégire, que l'immortel Akber reçut le jour au milieu des douloureuses angoisses de sa famille proscrite. Qui pouvait prévoir alors que cet enfant, né au sein de toutes les misères, monterait un jour sur le plus beau trône du monde? Quant on sut que l'empereur était dans Amercot, un assez grand nombre de Mogols se rendirent auprès de lui; mais, plus l'empereur avait besoin de secours, plus chacun cherchait à mettre un grand prix à celui qu'il apportait. Ce concours de prétentions semblables, qui toutes voulaient mutuellement s'exclure, engendra les jalousies, les querelles, les troubles, et bientôt après la défection; l'empereur resta presque seul. Perdant alors l'espérance de pouvoir rien entreprendre dans le Guzzerat, il se sépara de l'honnête radjah d'Amercot, et prit la route de Kandahar.

Cette ville était au pouvoir de Camiran qui en avait chassé Hindal, son frère, et y avait mis Ashkari pour gouverneur. Celui-ci digne serviteur du prince rebelle ne fut pas plus tôt informé que l'empereur s'avançait, qu'il s'alla placer en embuscade sur le chemin pour tâcher de le faire prisonnier. Houmaïoun se sauva avec Mariam, son épouse, et vingt-deux de ses serviteurs; mais l'enfant Akber tomba au pouvoir d'Ash-

kari. Bien convaincu qu'il ne devait rien attendre de ses frères, Houmaïoun résolut d'aller demander un asile au roi de Perse. Quand il fut arrivé sur les frontières du Seistan, Shambou, qui en était gouverneur pour Tahmasp, alla au devant de lui, lui prodigua toutes les marques de respect et de bienveillance qu'il jugea capables d'adoucir sa situation. Après un séjour assez court dans la capitale du Seistan, l'empereur continua sa marche vers Hérat, où il fut reçu par le prince Mohammed, fils aîné du roi. Sur tout le reste de la route il fut accueilli avec le même zèle, les mêmes prévenances, et il trouva enfin dans Tahmasp lui-même un hôte compatissant et généreux, auprès duquel il aurait oublié les rigueurs de son exil s'il était possible d'oublier qu'on a porté une couronne.

Cependant Schère qui, dès sa première victoire sur le malheureux Houmaïoun, avait pris le titre impérial de Schah, et qui après la seconde entrant sans obstacle dans la capitale avait placé sur son front la couronne du vaincu, consolidait son autorité par des actes répétés de vigueur, et connaissant par expérience le danger d'avoir dans les provinces des omrahs et des gouverneurs trop puissans, il parcourait en tous sens ses nouveaux domaines, et abattait sans ménagement quiconque s'élevait SCHERE SCHAH.

au-dessus de la classe moyenne, ne souffrant pas surtout que les gouverneurs ou soubahs des provinces usurpassent aucun attribut de la souveraineté. Il ne lui suffisait pas d'avoir été reconnu et proclamé empereur dans la capitale : il croyait qu'il ne pouvait jouir tranquillement du fruit de son usurpation, qu'après qu'il aurait nivelé pour ainsi dire toutes les conditions. Il avait donné à Chizer le gouvernement du Bengale, et Chizer, enivré de sa fortune, mettait dans toutes ses actions l'affectation de la grandeur et en même temps de l'indépendance absolue. Aussitôt que Schère en fut informé, il se rendit en personne dans le Bengale, destitua Chizer qu'il mit en prison, et divisa la contrée en plusieurs gouvernemens indépendans l'un de l'autre, mais tous relevant immédiatement du trône.

Après s'être ainsi assuré la possession du Bengale, Schère tourna ses pas vers la forteresse de Goualior. Le gouverneur n'attendit pas même, pour se rendre, qu'on l'eût menacé d'un assaut. On croit qu'il vendit à Schère cette place qu'il avait juré de conserver pour le légitime empereur. Le soubah de Malva imita ce gouverneur perfide et se soumit sans résistance au prince afghan. Du Malva, Schère se dirigea vers Rantampour ou Rantimpore, et tandis qu'il se rendait maître du fort et de la contrée, une armée

sous les ordres de Hybout, un de ses généraux, alla subjuguer le Moultan.

Après un an de séjour dans Agra, employé aux soins de l'administration intérieure et surtout au recrutement de l'armée, Schère prit la route de Nagor et de Todnour, villes du Marwar, et possédées par un prince hindou qu'on disait très-puissant. Maldéo, c'était son nom, se mit effectivement en campagne avec cinquante mille hommes, et quand il fut parvenu en présence de son ennemi, il déploya tant d'intelligence de l'art de la guerre, et ses troupes semblaient si aguerries que Schère aurait bien voulu opérer sa retraite sans hasarder de bataille; mais comme il s'était engagé trop avant pour pouvoir rétrograder sans désordre ou sans donner lieu à l'ennemi de le poursuivre, il eut recours à la ruse, à l'espionnage et à la corruption, et il parvint à rendre les officiers de Maldéo tellement suspects à leur maître par de faux avis qu'il lui fit tenir, que Maldéo craignant l'issue d'un combat ne voulut pas le risquer et donna l'ordre de la retraite.

Un des généraux du radjah, nommé Cunia, vint à bout de découvrir les manœuvres de Schère, et il fit tous ses efforts pour faire connaître la vérité à Maldéo, mais celui-ci était si fort prévenu qu'il ne fut pas possible de lui ouvrir

les yeux. Alors Cunia, communiquant ses desseins à quelques autres chefs, se détacha de l'armée de Maldéo avec environ dix mille hommes. Son intention était de surprendre Schère; mais le rusé afghan se tenait sur ses gardes. Les Hindous le trouvèrent sous les armes; ils ne laissèrent pas de l'attaquer quoiqu'ils fussent en nombre bien inférieur; ils combattirent même avec tant de résolution et d'acharnement, qu'ils tinrent pendant quelque temps la fortune chancelante. Elle était sur le point de se déclarer pour eux, disent les historiens, quand Jellal Selwani, conduisant à Schère des troupes fraîches et prenant les Hindous en flanc, fit enfin pencher la balance. Le brave Cunia fut tué, et avec lui périrent presque tous ses soldats. La nouvelle de ce désastre fut apportée par les fuyards au camp de Maldéo, et elle le plongea dans une vive affliction; mais elle produisit un autre résultat beaucoup plus fâcheux: la désertion de presque toutes ses troupes qui l'accusaient hautement de lâcheté. Il fut obligé de se sauver dans les montagnes de Sodpour. Schère, d'un autre côté, s'écriait en jetant les yeux sur le champ de bataille tout couvert de morts, qu'il venait d'aventurer l'empire de l'Inde contre une poignée d'orge (1).

(1) Le Marwar est une contree couverte en grande partie

Schère, après sa victoire, se dirigea vers le pays de Chitor. Le fort se rendit par capitulation. De là, passant par Rantimpore qu'il donna à son fils Adil-Khan qui s'y établit, il alla investir Callinger, l'une des plus fortes places de l'Hindoustan. Le radjah, qui savait combien peu l'on pouvait compter sur un traité conclu avec Schère, rejeta toute proposition, et il répondit aux sommations par des décharges d'artillerie. Schère irrité jura qu'il prendrait Callinger. Aussitôt les travaux du siége commencèrent. D'une part on fit des levées de terre pour établir les batteries; de l'autre on mina le rocher qui servait de base aux remparts. Déjà les ouvrages des assiégeans touchaient au corps de la place, déjà de larges brèches étaient pratiquées; le signal de l'assaut allait être donné, lorsqu'un boulet lancé par les assiégeans contre les remparts de la place et rencontrant un quartier de roche dure, fut renvoyé en bondissant dans la batterie même d'où il était sorti. Schère s'y trouvait avec quelques omrahs. Le boulet tomba sur un tas de An 1545. De l'hég. 952.

---

de sables stériles. L'orge fait la principale ou plutôt la seule récolte des habitans. C'était pour conserver cette terre ingrate qu'ils venaient de combattre avec tant de courage; Schère ne combattait lui-même que pour quelques landes sablonneuses, et il s'exposait à perdre l'empire.

jamais cette race étrangère. Baber est un homme de génie, mais il ne connaît pas l'Hindoustan, et son vizir est trop occupé de ses propres intérêts pour songer à ceux du peuple. Que tous les Patans, au lieu de se faire la guerre, s'unissent entre eux, et ils reprendront partout l'avantage. »

Après la mort de Mahmoud de Bahar, le trône avait passé à son fils Jellal encore très-jeune; Schère gouverna l'état sous prétexte de la minorité du prince, avec une autorité absolue et sans bornes. Son despotisme s'étendit sur tout avec si peu de mesure que le prince s'enfuit de son palais à la faveur de la nuit, et se retira auprès de Mahmoud du Bengale. Celui-ci fit marcher une armée contre Schère; mais, après une lutte moins longue qu'opiniâtre et sanglante, Schère fut vainqueur, et non-seulement il resta maître du Bahar, mais il le devint aussi du Bengale. Ce fut l'accroissement de puissance que Schère tira de cette conquête du Bengale, qui excita les justes alarmes de l'empereur Houmaïoun. Les commencemens de la guerre furent heureux pour ce dernier, ainsi qu'on l'a vu; et l'on peut tenir pour constant que, sans les trahisons multipliées de ses deux frères Camiran et Hindal, il aurait abattu et complétement ruiné la fortune naissante de l'Afghan.

Il était d'origine afghane, et descendait des tribus de Roh, contrée montagneuse à peine connue, située entre l'Inde et la Perse. Ibrahim, son aïeul, était venu prendre du service à Délhy, vers la fin du règne de Béloli; Hussein, son père, s'attacha du temps de Secunder au soubah de Jéhanpour, Jemmal. Il eut huit enfans; les deux premiers, Férid et Nizam, naquirent d'une même mère, de famille patane; les six autres étaient nés de femmes esclaves et considérés comme esclaves eux-mêmes. Férid fut le premier nom de Schère. Pendant les troubles qui naquirent de l'invasion de Baber, il suivit le parti de Por-Khan, qui avait pris le titre d'empereur sous le nom de Mahmoud. Ce fut ce prince qui changea son nom de Férid en celui de Schère (1) parce qu'étant un jour à la chasse et se voyant poursuivi par un tigre énorme, il fut sauvé par Férid qui s'avança contre le monstre et lui abbattit la tête d'un seul coup.

Schère employa tout le temps qu'il passa parmi les Mogols à étudier leurs mœurs et leur tactique, et cette étude lui donna une idée peu favorable de ces peuples. « Rien ne serait plus aisé, dit-il un jour à un de ses amis, que d'expulser à

(1) Schère signifie *lion*.

retraite assurée, Schère y mit en sûreté sa famille et ses biens, et dégagé par là d'un soin qui souvent avait nui à ses opérations militaires, il ne songea désormais qu'aux moyens de faire la guerre avec plus d'avantage. On a déjà vu comment il regarda la révolte d'Hindal comme la première faveur de la fortune, et le parti qu'il sut en tirer.

Schère avait effacé en partie la tache de son usurpation par les utiles établissemens qu'il créa dans l'Inde. Du fond du Bengale aux sources du Nilab, il fit ouvrir une grande route d'environ neuf cents lieues de long, sur laquelle on construisit d'espace en espace de vastes et commodes caravanserais pour recevoir les passans et les voyageurs. Des puits furent creusés de demi-

---

par un grand nombre d'ouvrages et de batteries. Le sommet de la montagne forme un carré d'environ trois lieues. Cet espace contient plusieurs villages, des champs qui s'ensemencent régulièrement, et un grand nombre de puits qui ont peu de profondeur, l'eau se trouvant à quelques pieds au-dessous de la surface du sol. D'un côté de la montagne coule la rivière de Sone; une autre rivière se précipite du côté opposé, et va se joindre à la Sone, ce qui donne à la montagne la forme d'une presqu'île triangulaire. Le troisième côté a pour fossé une profonde vallée toute couverte de bois impénétrables.

lieue en demi-lieue environ; de belles mosquées s'élevèrent également dans les divers lieux qui servaient communément de halte. Les voyageurs, de quelque rang qu'ils fussent, à quelque religion qu'ils appartinssent, étaient reçus dans les caravanserais et entretenus pendant plusieurs jours aux frais du trésor. Des allées d'arbres fruitiers furent plantées tout le long de cette route superbe, autant pour fournir aux voyageurs un ombrage précieux que pour leur donner des fruits rafraîchissans. A des distances assez rapprochées se trouvaient placées des maisons de poste. Les courriers transmettaient les nouvelles au gouvernement et portaient la correspondance des habitans (1); et la police des routes se faisait avec tant d'activité et de zèle, que les voyageurs ne faisaient aucune difficulté de marcher la nuit, chargés de leurs richesses et sans avoir besoin d'escorte.

Les restes mortels de Schère furent transportés, comme il l'avait ordonné de son vivant, à Sassaram, dans le canton de Jéhanpour, pour y

(1) Cet établissement était entièrement nouveau dans l'Inde; mais il était depuis long-temps connu des musulmans. Abdérahman, calife d'Espagne, établit des courriers à cheval qui se relayaient d'espace en espace, dans le milieu du neuvième siècle.

être ensevelis dans un superbe mausolée de marbre qu'il avait fait construire au milieu d'un grand réservoir rempli d'eau. Ce monument de la magnificence de Schère subsiste encore en entier. Le lac artificiel ou bassin du milieu duquel sort le tombeau, n'a pas moins d'un tiers de lieue de diamètre.

Schère laissait deux fils, Adil et Jellal; il avait désigné le premier pour lui succéder; mais Adil était à Rantimpour quand son père mourut, et les omrahs qui préféraient Jellal à son frère, faisant valoir combien il était dangereux dans les circonstances où l'on se trouvait de laisser le trône vacant un seul instant, parvinrent à faire tomber le choix sur leur protégé. Jellal accourut au camp de Callinger, où il fut reconnu et proclamé solennellement empereur de l'Inde, et malgré ses feintes protestations qu'il ne voulait recevoir le sceptre que pour le conserver à son frère Adil, il exerça dès le premier jour en son propre nom l'autorité souveraine. Il reçut à son avénement le nom de Islam-Schah, duquel on a fait par altération le mot de Sélim qui a prévalu.

SÉLIM. Adil était d'un naturel doux et timide; au lieu de soutenir ses droits par la force, il ouvrit des négociations. Ces démarches amenèrent entre les deux frères une entrevue qui eut pour résultat la spoliation complète du premier, sous des

promesses qui ne furent point remplies par Sélim. A l'ouverture de cette comédie politique celui-ci avait pris son frère par la main comme pour le faire asseoir sur le trône; et Adil, effrayé de l'appareil militaire qu'il voyait autour de lui, et surtout de la mine sinistre de quelques individus qui se tenaient assez près du lieu de l'entrevue, déclara hautement qu'il se sentait peu fait pour porter la couronne, et qu'il résignait volontairement la sienne à son frère. Adil reçut en dédommagement la principauté de Biana.

Parmi les omrahs qui lui restèrent fidèles et qui voulurent s'attacher à son sort, on remarquait Chawaz, Isâh et Couttoub. Ceux-ci convaincus de la nullité d'une cession arrachée par la terreur, méditaient sur les moyens d'en détruire l'effet; ils comptaient rentrer eux-mêmes dans les routes du pouvoir et des honneurs, en replaçant leur maître sur le trône. Le faible Adil était incapable de les seconder; il n'aurait pas même consenti à ce qu'ils agissent, s'il n'y avait été forcé par la crainte imminente d'un grand danger : Sélim envoya un émissaire à Biana avec ordre de ramener Adil prisonnier; deux mois à peine s'étaient écoulés depuis sa renonciation. Les omrahs indignés se saisirent de la personne de l'envoyé, et ils prirent les armes. Comme Chawaz jouissait d'un crédit immense, il n'eut pas

de peine à mettre sur pied une armée nombreuse; son nom et son exemple entraînèrent beaucoup d'omrahs des provinces, et plusieurs autres de la capitale promirent de se joindre à lui dès qu'il paraîtrait devant ses portes.

Quand Sélim eut appris que les rebelles s'avançaient à grandes journées et qu'ils allaient bientôt l'investir dans Agra, la frayeur le saisit et il fut sur le point de s'enfuir; mais l'omrah Hujab s'opposa de toutes ses forces à son départ; il lui représenta qu'il y avait encore des troupes sur lesquelles on pouvait compter; que dix mille Patans de la tribu de Charmalli, qui avaient servi sous ses ordres, étaient des hommes dévoués et d'une valeur éprouvée; que dès qu'on le verrait à la tête des Charmallis, les rebelles seraient déconcertés; que ceux dont la conduite semblait en ce moment équivoque ou n'oseraient pas se déclarer contre lui à cause de l'incertitude des événemens, ou même viendraient se jeter dans ses rangs pour faire oublier leur hésitation passée. Il finit en disant que par sa retraite il ouvrait lui-même à son frère les portes d'Agra et les voies du trône. Ces mots, prononcés avec énergie, ranimèrent le courage presque éteint de Sélim et de ses partisans, et l'on se prépara sur-le-champ à la guerre.

Ce qu'Hujab avait prédit arriva. Les omrahs

qui avaient promis de joindre Chawaz craignirent les résultats d'une démarche qui pouvait devenir criminelle et les conduire au supplice si la fortune se déclarait pour Sélim, et leur défection imprévue jeta un peu de trouble dans les opérations des rebelles, parce qu'ils furent obligés de changer leur plan de campagne. Chawaz ne laissa pas de hasarder une bataille. La victoire y fut vivement disputée, mais à la fin elle se déclara pour Sélim. Adil se sauva vers Patna, d'où il gagna vraisemblablement les montagnes voisines; car on n'entendit plus parler de lui depuis ce moment. Chawaz et Isâh se retirèrent d'abord à Méwat, où une armée les poursuivit quoique sans succès; ils se défendirent avec tant de courage que les ennemis furent contraints de s'enfermer dans leurs propres retranchemens, et d'attendre des renforts pour pouvoir reprendre l'offensive; mais dans l'intervalle Chawaz et les siens quittèrent Méwat et gagnèrent les montagnes de l'orient. L'empereur, avant de rentrer dans Agra, se rendit à Chinâr, Goualior et Rhotas. Dans chacune de ces villes son père avait déposé des trésors; il voulut les avoir tous sous sa main, et il les fit transporter dans sa capitale.

Deux ou trois ans s'écoulèrent sans que la paix intérieure fût troublée; au bout de ce temps Cha- An 1548. De l'hég. 955.

waz et d'autres chefs rebelles se montrèrent en armes du côté de Lahore. Aussitôt l'empereur réunit toutes ses forces avec l'intention de frapper un coup décisif qui abattit la révolte et terminât pour toujours cette guerre. Il ne s'arrêta que peu de jours à Délhy, pour y donner l'ordre d'entourer de murailles de pierre la portion de cité que l'empereur Houmaïoun avait fait construire; continuant ensuite sa marche il parvint aux environs d'Ambatta : l'armée des rebelles y avait pris déjà ses positions. Il donna sur-le-champ l'ordre de l'attaquer, et après quelques légers efforts ses troupes remportèrent la victoire. Elle ne fut due, il est vrai, ni à leur valeur ni aux talens de Sélim mais à sa fortune : la veille même de ce jour, là désunion s'était mise au milieu de l'armée ennemie, et tous les chefs étaient au moment de se séparer. Il s'agissait entre eux du choix du souverain; Chawaz, toujours loyal et fidèle, toujours attaché à la famille de Schère, s'obstinait à ce qu'on fît des recherches pour découvrir le prince Adil qui avait disparu depuis plus de deux ans; d'autres disaient qu'*une couronne ne pouvait pas être l'héritage d'un homme*, mais qu'elle devenait la propriété de ceux qui la gagnaient par leur courage. Chawaz lisant dans ces mots les coupables espérances des omrahs qui les proféraient, et ne voulant pas devenir

l'instrument d'une usurpation, se sépara sur-le-champ des confédérés, emmena ses troupes et par sa retraite fit naître le découragement et la tristesse dans le cœur des soldats qui le regardaient tous comme le plus habile de leurs capitaines.

L'empereur laissa le soin à ses généraux de poursuivre les vaincus, et il reprit le chemin d'Agra. Mais durant son absence les opérations languirent; les rebelles réparèrent leurs pertes, et ils attirèrent dans leur parti les Jickers, voisins des montagnes du Kaschmir. Serwani, commandant en chef de l'armée impériale, obtint quelques succès; mais il essuya aussi des revers, et l'empereur, plus que jamais convaincu que la tranquillité générale tenait à l'entier anéantissement des rebelles, se mit de nouveau à la tête des troupes; mais il ne lui fallut pas moins de deux ans d'une lutte sanglante pour réduire les Jickers et leurs alliés; il courut même de grands dangers, et dans une occasion il se défendit corps à corps contre un assassin qu'il eut le bonheur de tuer. Mais enfin les Jickers poussés de poste en poste s'enfoncèrent pour toujours dans leurs montagnes où l'on crut qu'il était inutile de les poursuivre. Les rebelles réduits à leurs seules forces se retirèrent au-delà du Sind et allèrent demander du secours au prince du Kaschmir. Celui-ci, crai-

gnant d'attirer sur lui les armes de Sélim, les reçut en ennemi, les défit et les tailla en pièces. Les têtes des principaux d'entre eux furent envoyées à l'empereur.

An 1550. De l'hég. 957. Pendant que Sélim travaillait à soumettre les rebelles et les Jickers, l'empereur Houmaïoun triomphait de son implacable ennemi, le prince Camiran, et régnant enfin sans obstacle sur les provinces d'au-delà du Sind, préludait pour ainsi dire aux événemens qui devaient lui rendre le trône d'Agra. On l'a vu forcé de céder à la fortune contraire, aller chercher un asile auprès du roi de Perse. L'intérêt qu'il sut inspirer à ce souverain ne se borna pas à une compassion stérile; il en reçut des secours en argent et en hommes. Il dirigea ses premiers pas vers le Kandahar, et après quelques mois de siége il força la capitale à se rendre. De là il marcha sur Kaboul; il fut joint sur la route par le prince Kadgar, frère de Baber, et par son propre frère Hindal qui sincèrement repentant des torts de sa conduite passée jura de lui consacrer le reste de sa vie, et lui rendit en effet d'importans services. Camiran n'osa pas défendre Kaboul, il s'enfuit à Ghazna. Hindal se mit à sa poursuite et Houmaïoun entra dans la ville où il trouva son jeune fils Akber qui n'avait encore que quatre ans. Il le prit dans ses bras, le

combla de caresses, le mouilla de ses larmes, et répéta ce verset du Koran. « Joseph fut jeté dans une citerne par ses frères que l'envie égarait; mais la Providence l'en retira pour l'élever au faîte de la puissance. »

Camiran n'avait pas été reçu dans Ghazna dont le gouverneur était partisan d'Houmaïoun; il fut obligé d'aller de contrée en contrée chercher un refuge, comme son frère avait été contraint de le faire trois ou quatre ans plus tôt. Arrivé à Bicker qui était au pouvoir de son cousin Hussein, il parvint à lever quelques troupes, et, tandis que Houmaïoun faisait la conquête de Badackschan, il revint surprendre Ghazna et Kaboul. Son triomphe ne fut pas long. Assiégé dans la dernière de ces deux villes, il se sauva de nuit par une brèche pratiquée aux remparts, et fut réduit à errer comme un vagabond pendant plusieurs mois. Il finit par se livrer à la générosité de son frère qui lui prodigua toutes les marques d'une affection dont il était indigne; car peu de temps après il se sauva chez les Afghans montagnards, auxquels il fit prendre les armes. Hindal envoyé contre ces peuples se laissa surprendre dans son camp au milieu de la nuit, et il fut malheureusement tué; Houmaïoum prit alors en personne le commandement des troupes, et les Afghans, soit crainte

soit lassitude, chassèrent Camiran de leur pays. Ne voyant alors sur la rive droite du Sind que des ennemis justement irrités contre lui par toutes ses perfidies, il passa le fleuve et se rendit en suppliant auprès de l'empereur Sélim, au moment où ce dernier vainqueur des Jickers et des rebelles partait pour Agra. Il en fut assez mal reçu, au point que craignant pour sa vie le malheureux prince s'enfuit à Nagercot d'où il passa chez les Jickers. Mais ceux-ci apprenant que Houmaïoun venait de traverser le Nilab avec une armée, se saisirent du fugitif, le chargèrent de chaînes et l'envoyèrent à son frère, comptant ainsi acheter leur propre sûreté.

Omrahs, fakirs, magistrats, généraux, le peuple, l'armée, tous d'une voix unanime demandèrent la mort du prince coupable, faible expiation des malheurs qu'il avait causés et du sang qu'il avait fait répandre; et comme Houmaïoun ne pouvait se résoudre à prononcer l'arrêt fatal, de violens murmures éclatèrent de toutes parts. « C'est par l'effet de cette fausse pitié, de cette aveugle clémence, disait-on, que pour sauver son frère qui mille fois a mérité la mort, il a plongé tout son peuple dans un abîme de misères. » Les murmures finirent par produire des mouvemens séditieux qui alarmèrent Houmaïoun : il consentit à ce que son frère fût privé de la vue. On

dit que quelques jours après l'exécution, Houmaïoun se rendit auprès de Camiran qui fit quelques pas vers lui en lui disant : « La compassion d'un roi pour un malheureux ne lui ôte rien de sa gloire. » L'empereur ne put retenir ses larmes. Camiran s'efforça de le consoler en lui retraçant la grandeur de ses torts et la justice du traitement qu'il venait d'éprouver. Il finit par demander la permission d'aller en pèlerinage à la Mecque, ce qui lui fut accordé (1).

Férischta rapporte que lorsque Houmaïoun fut arrivé à la cour de Perse, le roi Tahmasp lui demanda un jour comment il avait pu tomber en si peu de temps du faîte du pouvoir au plus bas degré des misères : « C'est l'inimitié de mes frères, lui répondit Houmaïoun, qui cause tous mes malheurs. » On était en ce moment à table, et le frère du roi, en vêtemens d'esclave, se tenait derrière Tahmasp, lui rendant les mêmes services qu'on exige des derniers domestiques. « Voyez mon frère, répliqua Tahmasp; il n'a ni crédit, ni pouvoir, ni richesses, il ne peut pas avoir de partisans; aussi je ne crains

(1) Camiran mourut à la Mecque quatre ans après. Il laissa un fils nommé Carem. Akber, moins compatissant que son père, le fit assassiner dans la forteresse de Goualior.

pas qu'il conspire : c'est ainsi que vous auriez dû traiter les vôtres. » On peut sans doute ne pas approuver la conduite de Tahmasp qui avilissait et dégradait son frère pour le rendre peu dangereux : mais quand on jette les yeux sur l'histoire des peuples orientaux, et qu'à chaque nouveau règne on voit des troubles, des massacres, des guerres civiles, suite inévitable de l'ambition des frères du prince qui succède, il faut convenir que si la coutume de ces princes de faire périr leurs frères peut justement nous paraître barbare, elle est presque toujours nécessaire, parce qu'elle offre le seul moyen de prévenir les fléaux qui naissent du concours de leurs prétentions ambitieuses. Si Houmaïoun en montant sur le trône avait sacrifié ses deux frères à l'intérêt de ses peuples et à sa propre sûreté, il se serait épargné bien des traverses, et l'état n'aurait pas souffert de ces longues querelles qui remplirent si souvent ses cités de deuil de sang et de larmes, et couvrirent ses champs de ruines.

La puissance de Houmaïoun s'était considérablement accrue par l'événement qui avait mis Camiran dans ses mains; aussi voulut-il étendre sa domination du côté du Sind; il traversa le Nilab et s'avança vers le Kaschmir. Sélim, qui n'était de retour à Délhy que depuis peu de

jours, en partit sans délai pour se rendre à Lahore afin de pouvoir repousser l'invasion qu'il craignait. Mais Houmaïoun, qui avait cherché à s'assurer de la disposition de ses troupes plutôt qu'à faire des conquêtes dans l'Hindoustan, remarquant parmi les soldats l'hésitation et la crainte, voyant que les omrahs nouvellement soumis refusaient d'avancer, se contenta de faire quelque butin dans le pays qu'il traversait, de bâtir une forteresse non loin du fleuve afin de protéger son passage à l'avenir, et d'y laisser une bonne garnison, après quoi il reprit la route du Kaboul. Sélim s'en retourna aussitôt après; mais il alla fixer sa résidence à Goualior.

Là une nouvelle tentative d'assassinat fut dirigée contre sa personne. Les conjurés avaient choisi un jour qu'il devait aller à la chasse; mais il fut assez heureux pour voir d'un peu loin, placés en embuscade, les scélérats qui devaient l'égorger; il leur échappa. Les recherches qui furent faites à cette occasion amenèrent à la découverte d'une conspiration très-étendue. Beaucoup d'omrahs compromis furent envoyés au supplice; le plus léger soupçon suffisait pour motiver des arrêts de mort. Mais en multipliant les rigueurs, Sélim voulait en vain défendre sa vie; le terme en était marqué, et il n'évita le fer des

An 1552. De l'hég. 960.

meurtriers que pour succomber sous la maladie. Il mourut après un règne agité d'environ neuf ans, durant lequel il augmenta du double le nombre des caravansérails que son père avait fait construire sur la route du Bengale à Lahore.

FÉROSE IV. Trois jours après MOHAMMED VI.

Férose IV, âgé seulement de douze ans, fut déclaré successeur de son père et placé sur le trône. Son règne ne dura que trois jours. Moubarick, beau-frère de Sélim et oncle de Férose, égorgea de sa propre main le jeune monarque et usurpa la couronne. Le monstre arracha l'enfant des bras de sa mère éplorée, et malgré sa résistance et ses larmes il lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Ce fut ainsi qu'il paya sa malheureuse sœur de l'avoir soustrait plusieurs fois au courroux de Sélim. Moubarick prit le nom de Mohammed-Adil : ce dernier mot signifie *le juste*.

La suite du règne de Mohammed VI répondit à ces commencemens. Ennemi de tous les gens de bien, méprisant le mérite et la science partout où il les voyait, il eut pour favoris des hommes perdus de mœurs et plongés dans l'ignorance. La charge éminente de vizir fut remplie par un Hindou de basse naissance nommé Himou. Son titre à la bienveillance de Mohammed fut d'avoir une taille gigantesque, une force physique proportionnée et un courage indomptable.

Mohammed négligeant les affaires pour le plaisir et passant ses journées au milieu de ses femmes, se déchargeait sur Himou du gouvernement de l'état. Sa seule ambition était d'excéder en générosité et en magnificence tous ses prédécesseurs. Ayant entendu dire que Férose avait fait au peuple de grandes libéralités, il ouvrit ses trésors et répandit l'argent avec tant de profusion et si peu de discernement, qu'en peu de temps il épuisa les richesses que Schère avait amassées. Mais au lieu de la popularité qu'il voulait par là se donner, tout ce qu'il recueillit de ses folles dépenses ce fut un surnom ridicule qui faisait allusion à son titre d'Adil : le peuple l'appelait *Adili*, mot qui en langue du pays signifiait littéralement *aveugle*, et au figuré *insensé*.

Cependant, la conduite du vizir indisposait contre lui tous les omrahs, et son orgueil révoltant finit par le rendre si insupportable, qu'une conspiration générale se forma contre lui. En même temps les conjurés se proposaient de renverser du trône l'usurpateur Mohammed; mais ce fut par d'autres mains que cet indigne prince fut abattu, avant même que les conjurés fussent prêts. Voici à quelle occasion : un jour d'audience publique, Mohammed déclara qu'il donnait à Sermoust le gouvernement de Canouje, quoique non vacant. Firmalli, le gouverneur ac-

tuel, et Secunder son fils, étaient présens. Celui-ci, emporté par le ressentiment, s'écria qu'il ne souffrirait pas que le bien de sa famille passât aux mains d'un tondeur de chiens : Sermoust avait fait ce métier. Sermoust qui était d'une haute stature et d'une force de corps peu ordinaire, autant pour se venger lui-même que sous prétexte de punir le manque de respect envers l'empereur, voulut saisir Secunder qui, tirant aussitôt son poignard, le lui plongea dans le cœur. Secunder tua de même quelques personnes qui voulurent l'arrêter; après quoi, s'avançant du côté où se trouvait l'empereur, il le menaça du même traitement. Mohammed épouvanté se jeta en bas de son trône et s'enfuit dans un appartement voisin dont il ferma la porte sur lui. Dans le même temps, Ibrahim, de la tribu afghane de Sour, cousin et beau-frère de Mohammed, se présenta suivi de quelques soldats qui, attaquant tous ensemble le furieux Secunder, finirent par lui ôter la vie.

Ibrahim jouissait déjà d'un grand crédit; cet acte de dévouement l'augmenta, et ce fut à un point que le jaloux Mohammed donna l'ordre de l'arrêter. Averti à temps, Ibrahim s'enfuit à Biana; c'était le gouvernement de son père. L'empereur envoya coutre lui un corps de troupes. Ibrahim les défit. Enhardi par le succès, il leva

de nouveaux soldats, marcha sur Délhy, s'en rendit maître, se fit proclamer empereur, et soumit immédiatement Agra et toutes les provinces adjacentes. Mohammed qui, dès les premiers jours de son règne avait établi à Chounar le siége du gouvernement, marcha contre Ibrahim en personne ; mais la désertion s'étant mise dans son armée, il fut contraint de faire sa retraite à la hâte et de se contenter, par accommodement, des provinces de l'orient que Ibrahim voulut lui laisser. Ainsi l'Hindoustan eut à la fois deux empereurs, et comme si deux empereurs n'avaient point suffi pour remplir de troubles cette contrée, un neveu de Schère nommé Ahmed se mit aussi sur les rangs, et prenant le nom de Secunder-Schah, il vint avec dix ou douze mille hommes qui composaient son armée assiéger Agra, ou pour mieux dire camper à deux lieues de cette ville.

IBRAHIM III en même temps,

Et SECUNDER-SCHAH.

Ibrahim vola sans différer à la rencontre de ce nouveau compétiteur ; il conduisait soixante-dix mille cavaliers, toutes les chances de succès étaient en sa faveur ; Secunder lui-même, craignant de s'être trop avancé, lui fit demander la paix ; mais Ibrahim, rempli de présomption en ses forces, voulait que son ennemi se rendît à discrétion ; il le réduisit au désespoir ; il ne savait pas combien le désespoir des braves est dangereux.

An 1553. De l'hég. 961.

Battu complètement, il abandonna sa capitale d'un jour, et gagna en désordre le fort de Simbol où il comptait pouvoir rallier son armée. Agra et Délhy tombèrent au pouvoir du vainqueur. Secunder ne jouit pas long-temps de sa fortune...

An 1554. De l'hég. 962. Le peu de fruit que Houmaïoun avait retiré du vivant de Sélim de sa première tentative sur l'Hindoustan, n'avait rien changé au projet qu'il avait conçu de reconquérir son empire. Il n'avait pas oublié que le mauvais succès n'avait eu pour cause que la défection de quelques omrahs dans les momens critiques; et afin de prévenir le retour du mal, il travaillait à recomposer l'armée qu'il destinait à cette conquête, et à n'y laisser que des hommes dévoués et fidèles. D'un autre côté, les habitans d'Agra et de Délhy fatigués de voir le sceptre passer rapidement de main en main, et souffrant eux-mêmes des fréquentes secousses qu'ils recevaient par le choc de tant d'intérêts contraires, sentaient vivement le besoin d'avoir un souverain dont l'administration sage et paisible les fît jouir enfin de quelque bonheur par un retour durable vers les institutions tutélaires de leurs anciens princes. Après avoir long-temps médité sur le choix de ce souverain, ils jugèrent que Houmaïoun seul pouvait répondre à leurs vœux, parce que Houmaïoun seul leur parut capable de rallier toutes les opinions au

trône ; ils lui envoyèrent secrètement une députation des principaux d'entre eux pour l'inviter à venir mettre un terme aux troubles qui agitaient l'Hindoustan et menaçaient la vie et la fortune des citoyens. Honmaïoun reçut les députés avec autant de bienveillance que leurs propositions lui causaient de joie; et quoiqu'il n'eût en ce moment qu'une armée de quinze mille hommes, il se détermina sur-le-champ à les suivre. Il partit en effet, dès qu'il eut pourvu au gouvenement de Caboul. Byram, un de ses plus fidèles serviteurs et de ses meilleurs capitaines, ne fut pas plus tôt informé de ce qui se passait que, brûlant d'être utile, il quitta son gouvernement de Kandahar, qu'il remit en des mains sûres; et menant avec lui les vieilles bandes qui déjà sous ses ordres avaient rendu tant d'éminens services, il vint le joindre à Pischawir, avant le passage du Sind.

Aux premières nouvelles de la marche de l'ancien empereur, Tatar, gouverneur afghan du Penjab, courut se renfermer dans le Nouveau-Rhotas, forteresse bâtie à l'instar de l'ancienne ; et bientôt ne s'y croyant pas en sûreté, il abandonna cette place pour se retirer vers Lahore. Poursuivi par l'armée mogole il s'enfuit à Délhy, et Lahore ouvrit immédiatement ses portes à Houmaïoun. Ce prince s'y arrêta pendant quelque temps. De là il envoya Byram soumettre Shirind

et le pays environnant, et il fit partir Aboul-Mali pour Déwalpour où se formait un rassemblement de Patans. Les deux généraux ne tardèrent pas à rentrer dans Lahore victorieux l'un et l'autre et chargés de butin.

Cependant Secunder avait formé à Délhy une armée de quarante mille chevaux; il en donna le commandement à Tatar et à Hibout-Khan, ne doutant pas du succès; mais l'habile et courageux Byram, prenant avec lui huit mille hommes, alla se poster sur la route pour l'attendre; et dès qu'il parut, il l'attaqua si brusquement et en même temps avec tant de vigueur, qu'elle fut mise dans une déroute complète. Un butin immense, deux cents éléphans, un grand nombre de chevaux, tous les bagages de l'armée patane furent le prix de cette éclatante victoire. Byram reçut à cette occasion, de la bouche même de l'empereur, le titre de Khan Khanaoun (khan des khans ou prince des princes). Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint à Délhy, Secunder, vivement alarmé, convoqua ses omrahs en conseil de guerre. Tous furent d'avis de faire les plus grands efforts contre cet ennemi qui les menaçait de sa domination détestée; ils prêtèrent de nouveau serment de fidélité à leur empereur et ils coururent de toutes parts aux armes. En peu de temps quatre-vingt mille hommes se rassemblèrent sous

les murs de Délhy; un train considérable d'artillerie et plusieurs centaines d'éléphans augmentaient la force de cette armée; il s'agissait de l'empire. Secunder se mit à la tête des troupes et prit avec elles le chemin du Penjab, déterminé à périr ou à vaincre.

L'empereur Ibrahim, qui ne croyait avoir rien à craindre en aucun temps des armes mot goles, cédant à l'intérêt du moment et voulant profiter de l'absence de Secunder, sortit de Simbol avec toute la cavalerie qu'il avait pu rassembler et se porta sur Calpi dont il fit le siége; dans le même temps l'empereur dépossédé, Mohammed, cherchant à recouvrer ses états et jugeant l'occasion favorable, fit partir une armée considérable sous les ordres de Himou son vizir afin d'attaquer et de détruire Ibrahim, tandis que Houmaïoun et Secunder s'anéantiraient ou du moins s'affaibliraient l'un par l'autre. Ce plan était bien conçu, et le vizir Himou était bien capable de l'exécuter; il ne lui manqua que d'être secondé par la fortune.

Ibrahim, défait à Calpi, se replia sur Biana que son père possédait encore; il s'y renferma et y soutint un siége de trois mois. Le gouverneur du Bengale, qui descendait de l'ancienne famille de Ghor, songea de son côté à profiter de toutes ces divisions intestines pour faire de son gouver-

nement un cinquième royaume. Il envoya même des troupes assiéger dans Chounar l'empereur Mohammed qui se hâta de rappeler son vizir Himou. Il fallut s'éloigner de Biana. Ibrahim, attribuant la levée du siége à la faiblesse de l'ennemi, reprit son audace. Il poursuivit Himou, l'atteignit à Mindakir, dans le voisinage d'Agra, lui livra bataille et fut encore battu. Obligé de rentrer à Biana, il y prit quelques jours de repos; mais comme son ambition survivait à tous ses revers, il alla faire la guerre au radjah indien de Bhétah. Sa destinée était d'être toujours vaincu; il fut même fait prisonnier; les Patans de Miani payèrent sa rançon; il les conduisit dans le Malva. De nouvelles défaites l'obligèrent de fuir vers Orissa, et il parvint à fonder un établissement dans cette contrée que son éloignement du théâtre de la guerre avait laissée jouir d'une longue paix (1).

Secunder n'était pas plus heureux dans le Penjab. Byram avait jugé à propos de se retirer dans Shirind; il pensait que l'armée ennemie commencerait ses opérations par le siége de cette

---

(1) Le malheureux Ibrahim ne put se soustraire à son mauvais sort. Trois ans après, Soliman Kerrani, général d'Akber, ayant conquis la province d'Orissa, Ibrahim fut fait de nouveau prisonnier; mais cette fois il fut mis à mort.

place, et comme elle était bien pourvue de vivres, de munitions et de soldats, il était sans inquiétude pour l'événement; mais il n'était pas fâché d'attirer les Patans sur ce point, afin de refroidir et d'user leur ardeur dans les inévitables lenteurs d'un siége; il serait plus facile ensuite de les vaincre: les choses se passèrent comme il les avait prévues. Cependant, Houmaïoun réunissant toutes les troupes qui lui restaient, vint au secours du fidèle Byram. Il conduisait avec lui son fils Akber qui n'était encore âgé que de treize ans. Le jeune prince, rempli d'un courage et d'une audace au-dessus de son âge, brûlait de se distinguer par quelque action d'éclat; l'occasion ne tarda pas à s'offrir. Les Patans, comptant sur la victoire parce qu'ils étaient plus nombreux, avaient attaqué les Mogols un jour que Akber faisait une reconnaissance. Le choc fut terrible; Houmaïoun et Byram eurent besoin de leur courage autant que de leurs talens militaires; mais Akber se fit remarquer par des actions qu'on eût pu tout au plus attendre d'un guerrier consommé. Les Mogols imitant leur prince, se battirent avec une valeur surhumaine; une victoire complète couronna leurs efforts. Les Patans se dispersèrent, abandonnant aux vainqueurs tous leurs bagages; beaucoup d'entre eux périrent dans la mêlée ou dans la déroute. Cette

action fut décisive. L'empire sortit pour toujours de la race afghane et rentra dans la famille de Baber. Délhy et Agra reçurent les Mogols sans opposition, et pour la seconde fois Houmaïoun fut proclamé empereur de l'Inde aux acclamations du peuple.

HOUMAÏOUN élu de nouveau.

Pendant que Houmaïoun triomphait de Secunder, Mohammed poursuivait ses succès dans l'Orient. Le gouverneur du Bengale avait été contraint de battre en retraite. Himou le poursuivit de près, et traversant les montagnes de Rhotas il l'atteignit à Chircout, à dix lieues de Calpi. Le rebelle gouverneur fut tué, son armée détruite et dispersée, et le Bengale soumis. Mohammed ne tira pas de cette victoire tout le fruit qu'elle pouvait produire. S'il eût pris sur-le-champ la route d'Agra, un mouvement décisif pouvait s'opérer en sa faveur. Le parti afghan, encore nombreux, se serait ranimé; et réunies par l'intérêt commun, étouffant leurs longues discordes, trouvant dans Mohammed un point d'appui, les factions patanes auraient pu opposer aux Mogols une masse contre laquelle tous leurs efforts se seraient brisés. Mohammed crut plus sage de retourner à Chounàr, et d'y faire de nouveaux préparatifs pour attaquer les Mogols avec plus d'avantage.

Cette fausse politique eut pour lui des résul-

tats funestes, parce que les préventions des Patans contre les Mogols eurent le temps de s'affaiblir, leurs dispositions en faveur de leurs souverains celui de s'altérer, l'effervescence des esprits celui de se calmer et de s'éteindre. En un mot, le pouvoir d'Houmaïoun s'établit et se consolida si bien que sa mort même, arrivée peu de mois après, ne fut point capable d'y porter atteinte, quoiqu'il ne laissât pour lui succéder qu'un fils encore enfant. Ce prince périt bien malheureusement. Un jour qu'il était à sa bibliothèque, trouvant la chaleur excessive, il en sortit pour prendre l'air sur une terrasse attenante. Il y resta quelque temps. Au moment où il se retirait, il entendit crier l'heure de la prière; et suivant la coutume des musulmans qui s'arrêtent là où les a surpris l'avertissement des minarets, Houmaïoun s'arrêta sur le second degré de l'escalier. En se relevant, il s'appuya sur une canne qu'il tenait à la main. Les degrés étaient de marbre poli, la canne glissa et l'empereur, manquant soudain d'appui, tomba de son long du haut en bas de l'escalier. On le porta presque mort sur son lit, et tous les secours lui furent prodigués; mais son heure était venue, rien ne put le sauver. Il mourut deux ou trois jours après, âgé seulement de cinquante-un ans.

An 1555. De l'hég. 963.

Houmaïoun poussa un peu loin, et quelque

fois jusqu'à un excès dangereux, la bonté, la commisération ou la clémence. L'excès d'attachement qu'il eut pour ses frères fut cause de ses malheurs; s'il les avait traités suivant les usages de l'Orient, il aurait conservé comme ses prédécesseurs un pouvoir sans bornes. Il aimait et cultivait les lettres; ses libéralités s'étendirent sur tous les savans de son siècle. A la tête des armées, il se montrait courageux et entreprenant, mais il recueillait rarement tous les fruits qu'aurait pu donner la victoire, parce que sa pitié pour les vaincus venait toujours désarmer ses ressentimens, au préjudice même de ses intérêts. « Avec moins de douceur dans le caractère et un esprit moins religieux, dit Férischta, il se serait épargné bien des traverses; un mauvais cœur l'aurait rendu le plus puissant des rois. »

AKBER. Akber, fils aîné de l'empereur, était alors à Callanor, dans le Penjab où, sous la direction du sage Byram, il faisait la guerre à Secunder; les omrahs aimaient dans le jeune prince les grands talens qu'il annonçait, et surtout la valeur dont il avait déjà donné de si brillantes preuves, quoiqu'il n'eût pas encore accompli sa quatorzième année; d'un autre côté, ils respectaient et honoraient Byram; sa politique profonde, son génie militaire, sa loyauté éprouvée le

rendaient le plus digne d'être le dépositaire du pouvoir suprême durant la minorité. Aussi, dès le jour même où la funeste nouvelle avait été reçue, ils proclamèrent solennellement Akber pour leur empereur, et d'une voix unanime ils déférèrent la régence à Byram.

Le premier soin du régent fut d'expédier de toutes parts des courriers pour annoncer aux peuples l'avénement d'Akber, et d'envoyer des ordres aux soubahs, aux commandans des forts et aux chefs militaires pour maintenir l'ordre et la paix. Il prit en même temps les mesures les plus propres à concilier l'affection de la nation hindoue au nouveau gouvernement. Jusque-là on avait levé sur le peuple, à chaque changement de règne, une forte contribution en argent sous le nom de *présent* destiné au nouvel empereur. Byram supprima cet impôt onéreux qui faisait payer aux pauvres les fêtes qu'on leur donnait en ces circonstances, et même le prix dont le souverain qui montait sur le trône achetait des partisans et des créatures. Il défendit aussi qu'on arrachât des bras à l'agriculture pour la milice, voulant que les enrôlemens fussent volontaires de la part des Hindous, et qu'ils fussent soumis pour les Musulmans aux règles générales que le Koran avait établies. Chacun se fit un devoir d'obéir et de suivre à la lettre les instructions

qu'il reçut, de sorte qu'aucun mouvement dangereux ne se fit sentir dans les provinces soumises. Seulement, Aboul-Mali qui avait eu la faveur de Houmaïoun et qui fut peut-être jaloux de Byram, ayant été soupçonné de projets ennemis, fut arrêté et mis en prison; et comme il parvint à s'évader, le magistrat à qui sa garde avait été confiée se donna lui-même la mort pour se punir de sa négligence.

Toutefois deux ennemis puissans restaient encore à combattre; il fallait qu'ils tombassent pour que le jeune Akber n'eût plus de rivaux. C'étaient les empereurs Secunder et Mohammed-Adil; le premier, défait par Houmaïoun, s'était replié sur les montagnes de l'Orient; on a vu le second, vainqueur du soubah de Bengale, faire à Chounàr de grands préparatifs de campagne; quant à Ibrahim, il était toujours retiré dans l'Orissa, et il semblait avoir renoncé à ses prétentions sur Délhy. Secunder appelant à lui tous les chefs afghans des provinces du nord et de l'est, était parvenu à rassembler quatre-vingt mille combattans; et, dans leur haine profonde pour les Mogols, dans leur folle confiance en leur nombre, dans l'ivresse de l'espérance des futurs triomphes, ces Afghans jurèrent de détruire l'ennemi ou de périr tous pour la cause de Secunder leur seul empereur légitime, neveu

de leur empereur Schère. Secunder compta sur ces hommes et sur leur sermens; mais sa joie fut courte. Enfoncés dès le premier choc par la cavalerie mogole, ils se dispersèrent en un instant. Il fut lui-même entraîné dans leur fuite; pour la seconde fois, les montagnes sauvages de Séwalic lui servirent de retraite. Les Mogols, par cette victoire, se trouvèrent maîtres de Naugracut, de Jallender et des contrées environnantes. Mais vers le midi la fortune compensait, par de tristes revers, ce brillant avantage. Mohammed avait vu dans la mort de Houmaïoun un événement favorable; il compta sur la faiblesse et l'hésitation qui, dans les temps de trouble, signalent toujours les commencencemens d'un règne; il savait d'ailleurs que le nouveau souverain encore enfant ne pouvait gouverner par lui-même; tout lui promettait le succès. Le brave Himou prit le commandement de l'armée. Elle se composait de cinquante mille chevaux et de cinq cents éléphans; elle s'accrut du double avant d'arriver sous les murs d'Agra. La garnison mogole, trop faible pour résister à cette multitude, se replia en toute hâte sur Délhy. Tirdi-Beg, gouverneur de Délhy, voyant l'orage s'approcher, réunit toutes les troupes des environs et marcha courageusement à la rencontre des ennemis, sans attendre le général Zéman qui l'avait fait avertir qu'il con-

duisait un détachement considérable à son secours. Le présomptueux Tirdi ne voulait point partager l'honneur de la victoire, et il compromit la fortune de son maître. Himou avait l'immense avantage du nombre; il n'était ni moins courageux ni moins habile; la victoire ne pouvait pas être long-temps incertaine. Pour la décider plus promptement, Himou se mit à la tête d'un corps d'élite; et quand il vit la mêlée engagée, il tourna les Mogols, les prit en flanc, enfonça leurs rangs et les mit en pleine déroute. Délhy ouvrit sur-le-champ ses portes au vainqueur. Tirdi s'enfuit à Shirind avec les débris de ses troupes, et Zéman qui était arrivé à Mérat, informé à temps de ce désastre, prit immédiatement la même route.

L'empereur reçut à Jallender ces funestes nouvelles, et à la douleur qu'il en ressentit succédèrent quelques instans de découragement. Il avait hérité d'un vaste empire, et dans peu de jours il en avait perdu les plus belles provinces; il ne lui restait guère que Lahore et une partie du Penjab. Si Secunder choisissait ce moment pour l'attaquer, comment pourrait-il lui résister? Ces craintes étaient bien naturelles dans un prince de quatorze ans: heureusement Byram lui restait. Des courtisans jaloux de la faveur et de la puissance de ce ministre avaient cherché à le des-

servir dans l'esprit du prince, et ils avaient réussi à jeter entre eux quelques germes de refroidissement. Trop fier pour vouloir se justifier quand il ne se sentait point coupable, il était sur le point de quitter le ministère. La nécessité ramena vers lui le jeune empereur qui, le nommant son ami, son protecteur, son père, lui dit qu'il remettait son sort en ses mains et le conjura au nom de Houmaïoun de ne pas l'abandonner. Byram, touché jusqu'au fond du cœur, jura qu'il sauverait l'empire ou qu'il perdrait la vie, et sacrifiant au bien général ses ressentimens particuliers, il s'occupa sur-le-champ des moyens de remplir sa promesse. Akber à son tour jura qu'il fermerait l'oreille aux insinuations perfides de ses courtisans.

On savait que le vizir de Mohammed avait cent mille chevaux, sans compter l'infanterie et les éléphans. L'armée mogole consistait à peine en vingt mille chevaux effectifs; aussi les omrahs étaient-ils tous d'avis d'abandonner Lahore et de rentrer dans le Caboul. Byram ne montra pas moins de fermeté que n'en avait fait voir Baber dans une occasion à peu près semblable, et non-seulement il résolut de combattre au lieu de fuir, mais il voulut encore aller à la rencontre de l'ennemi. Un exemple de sévérité qu'il donna peu de jours après ne contribua pas peu à exalter le

courage des Mogols, en leur faisant connaître la nécessité de remplir chacun leur devoir. On était à Shirind où l'on trouva les restes de la garnison de Délhy. Byram fit disposer pour le jeune prince une partie de chasse, et tandis qu'Akber en prenait le plaisir, Byram fit amener devant lui Tirdi-Beg, lui reprocha son imprudence et la lâcheté qui l'avait suivie, l'accusa d'avoir causé la perte de Délhy et ordonna qu'on lui coupât la tête, ce qui fut exécuté sans délai. Lorsqu'Akber fut revenu de la chasse, il témoigna sa surprise de ce qui s'était passé. « La négligence dans un général, lui dit son ministre, est toujours un crime, parce qu'elle compromet la sûreté de l'armée et celle de l'état. Dans un temps de danger et de crise, elle est encore moins excusable : elle mérite la mort; vous auriez pardonné à Tirdi, parce que vous êtes porté à la clémence; mais par votre clémence en cette occasion vous vous seriez rendu son complice. » Cette rigueur de Byram produisit le meilleur effet, et jamais armée n'agit avec plus d'unanimité, plus de zèle, plus de vigueur que la sienne.

An 1556. De l'hég. 964. Himou, de son côté, se préparait à combattre; il comptait bien que d'un seul coup la querelle serait décidée, et quand il comparait ses forces à celles des Mogols, il ne doutait nullement que ce ne fût en sa faveur. Informé de la marche

d'Akber, il sortit de Délhy avec toutes ses troupes, et arriva jusqu'à Panniput, ville déjà célèbre dans les fastes de l'Hindoustan par la victoire de Baber sur l'empereur Ibrahim. Les Mogols ne tardèrent pas à paraître. Himou engagea l'action avec ses éléphans; il se flattait que ces animaux jetteraient le désordre parmi la cavalerie mogole. Il se trompait; les Mogols reçurent les éléphans sans rompre leurs rangs, et ils en blessèrent un grand nombre, qui devenus furieux refusèrent d'obéir à leurs conducteurs. Cependant Himou à la tête de quatre mille cavaliers, et monté sur un énorme éléphant, avait pénétré jusqu'au cœur de l'armée mogole. Le brave Zéman combattait en ce lieu; il opposa au vizir une résistance opiniâtre; Byram, qui se tenait avec la réserve afin de se porter partout où son secours serait nécessaire, se disposait à marcher pour soutenir Zéman, lorsqu'une flèche lancée avec force entra dans un œil de Himou. Le fer demeura fixé dans la plaie. Les Patans crurent d'abord la blessure mortelle, et perdant aussitôt courage ils commencèrent à reculer. Himou qui s'en aperçut arracha lui-même la flèche, la lança sur les ennemis, et maîtrisant sa douleur continua de combattre jusqu'à ce qu'épuisé par la fatigue et la perte de son sang, il tomba au pouvoir de ses ennemis avec un faible reste de vie.

Conduit en présence de l'empereur, il gardait le silence du désespoir. Byram qui était présent, dit à son pupille que s'il voulait donner un exemple frappant de justice, capable d'épouvanter les rebelles, il devait de sa propre main abattre la tête de Himou. Akber essaya d'obéir (1); mais, touché de compassion, il ne fit qu'effleurer la tête du prisonnier sans lui faire aucun mal. Alors Byram jetant sur l'empereur un regard sévère lui rappela combien la clémence avait toujours été fatale à sa famille. A peine eut-il fini de parler, que d'un revers de son cimeterre il fit rouler aux pieds d'Akber la tête du malheureux Himou.

La victoire avait été complète et ses résultats furent décisifs. Outre un butin immense, quinze cents éléphans et toute l'artillerie des vaincus qui tombèrent au pouvoir des Mogols, Akber en retira un autre avantage; ce fut la soumission immédiate de toute la contrée et la reprise de Délhy. Quant à Mohammed-Adil, privé par

(1) D'autres historiens rapportent le fait autrement; ils disent qu'Akber abattit de lui-même la tête du rebelle, au souvenir seul des souffrances de son père. La version de Férischta me semble plus naturelle et plus conforme aux caractères connus des personnages.

la mort de Himou de son plus ferme appui, il vit sa puissance tomber rapidement. Chizer, fils de l'ancien soubah du Bengale, prit les armes autant pour venger son père que Himou avait fait périr, que pour recouvrer l'autorité souveraine et l'indépendance absolue. Mohammed se hâta de marcher contre lui afin de prévenir l'accroissement de ses forces : il fut vaincu et tué, et Chizer rentra dans le Bengale qui se remit aussitôt sous sa domination.

Cependant Secunder avait fait de nouvelles tentatives dans le Penjab. Chizer-Khan, époux d'une tante d'Akber, qu'en partant pour Délhy Byram avait laissé dans Lahore avec quelques troupes, venait d'être battu. Secunder espérant de nouveaux succès s'était avancé jusqu'à Callanor. Akber et son ministre accoururent pour venger Chizer-Khan. Secunder s'enferma dans le fort de Mancot, que Sélim avait fait construire. Au bout d'un siége assez long, il fut contraint de demander la paix. Il obtint la permission de se retirer dans le Bengale, mais il fut obligé de livrer la forteresse, de renonçer à ses prétentions au trône de l'Hindoustan, de se soumettre à une forte contribution et de remettre son propre fils en otage.

Telle fut la fin de la seconde dynastie afghane fondée par Schère après la mort de Baber; dans

l'espace d'environ quinze ans elle avait donné plusieurs empereurs dont les trois derniers, régnant à la fois sur des fractions de l'empire, préparèrent par leurs divisions le triomphe des armes mogoles. Tous ces Afghans ou Patans, de même que ceux de la dynastie de Lodi, descendaient des tribus qui habitaient les montagnes situées entre l'Inde et la Perse, tribus composées d'hommes pauvres et paresseux mais belliqueux et braves, dédaignant les travaux paisibles de l'agriculture et vivant de rapine, de vol et de brigandages. Fidèles entre eux, perfides envers les autres, ils plaçaient leurs droits dans la force et la justice dans le succès. Ils avaient apporté dans le gouvernement de l'Inde la violence et la barbarie; mais leurs mœurs s'adoucirent par la fréquentation des naturels, et peu à peu leur cœur s'amollit sous les délices du climat. Dans les derniers temps, efféminés, sans vigueur et sans énergie, ils différaient peu des Hindous; et plus d'une fois, pour retenir le pouvoir, ils furent obligés d'appeler d'autres peuplades du nord. Mais depuis quelques années cette ressource leur manquait, parce que les tribus montagnardes avaient été subjuguées par les divers princes d'origine tartare qui possédaient le Caboul, le Khorassan et le Kandahar. Ainsi les Afghans de l'Inde avaient été réduits à eux-mêmes, et c'est ce

qui explique la faiblesse de leur défense contre les Mogols beaucoup moins nombreux.

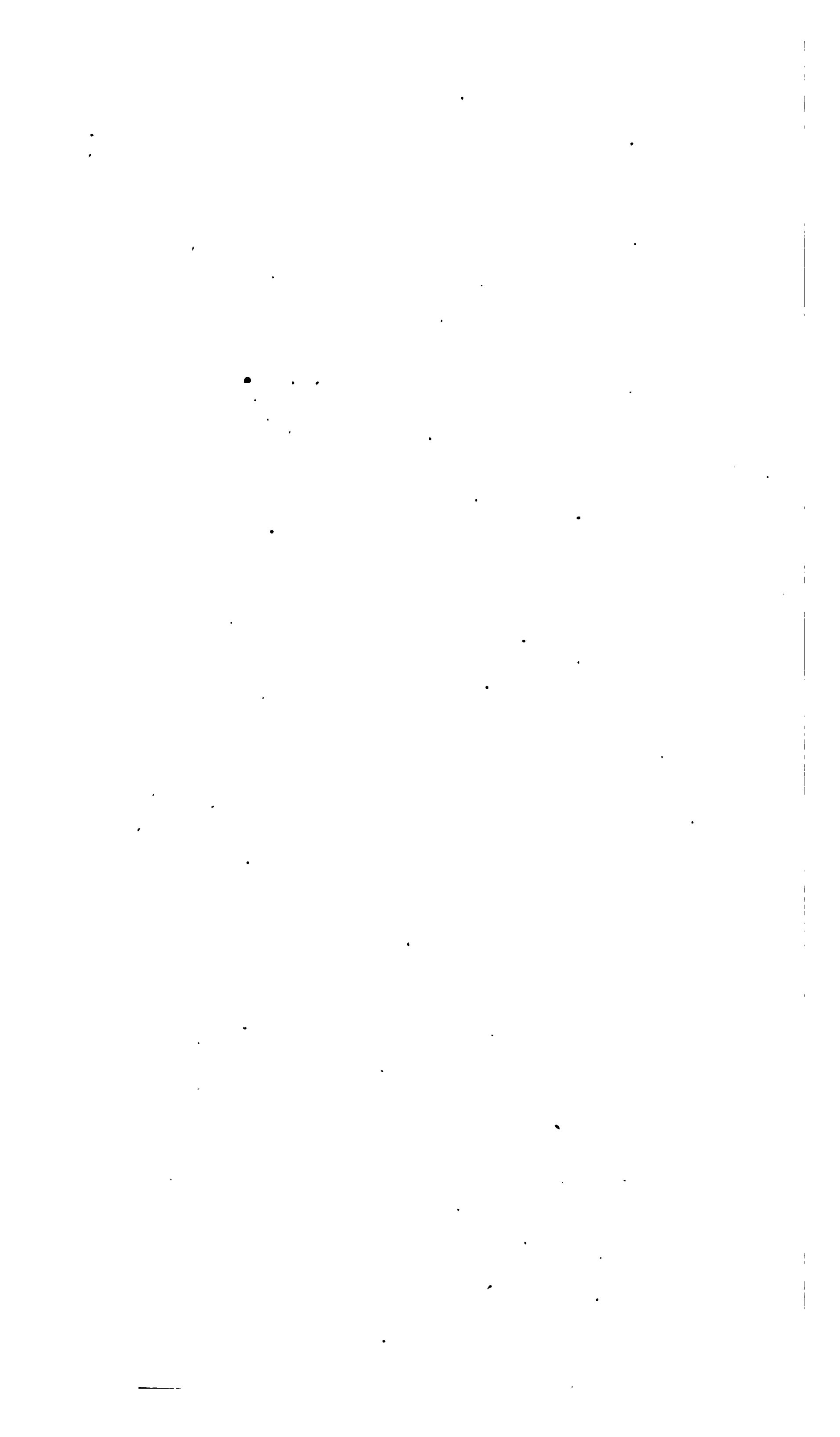
Ibrahim vivait caché dans sa retraite d'Orissa, Mohammed avait succombé sous les coups du rebelle Chizer, et Secunder renonçait à ses droits; ainsi Abker était sans rivaux, et son autorité ne trouvant plus de rebelles, la dynastie mogole remontait sans obstacle sur le trône que Baber avait occupé. Mais, comme au temps de Baber, le Bengale, le Malva, le Guzzerat avaient des princes particuliers; plusieurs gouverneurs de places fortes s'étaient même soustraits à toute dépendance, d'autres forteresses étaient retombées entre les mains des anciens radjahs ou de leurs familles. Akber formait déjà le projet de soumettre tous ces pays, toutes ces places; il sentait que l'empire n'attendait qu'une main ferme et puissante pour reprendre sa splendeur antique, et son cœur embrassait la glorieuse espérance que cette restauration serait son ouvrage; mais avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulait d'abord conquérir la liberté pour lui-même et se soustraire à la longue tutelle de son ministre.

Byram avait rendu de grands services, mais il les faisait acheter à son maître et à la nation, en tenant l'un sous une étroite dépendance, en plaçant l'autre sous le poids de son despotisme. De- An 1560. De l'hég. 968.

puis quatre ans que l'Hindoustan soumis subissait les lois du fils de Houmaïoun, il gouvernait avec une autorité absolue. C'était surtout sur les omrahs qu'il aimait à l'exercer; plusieurs avaient péri, d'autres avaient souffert l'exil ou des confiscations. La faveur d'Akber, loin d'être pour eux un titre à son indulgence, ne suffisait pas toujours pour garantir leurs têtes de la hache des bourreaux, et souvent Akber s'était plaint de ce que, pour les choses même les plus importantes, on ne daignait pas seulement le consulter. Les choses en étaient venues plusieurs fois à des éclats, à des ruptures, mais l'adroit Byram avait toujours eu l'art de sauver son crédit et son autorité. A la fin l'empereur, ayant reçu l'avis vrai ou faux que Byram travaillait à mettre à sa place un fils du prince Camiran, se sauva furtivement d'Agra, se rendit à Délhy, tint un conseil de tous les omrahs qu'il put réunir, et déclara séance tenant que la régence était finie, qu'il entendait régner désormais par lui-même et que l'autorité de Byram cessait de plein droit. Cette résolution aussi prompte que vigoureuse fut un coup de tonnerre pour le fier Byram qui, en même temps, recevait l'ordre de se rendre à la Mecque. Il fut d'abord tenté de résister et de recourir à la voie des armes pour ressaisir le pouvoir; jugeant bientôt lui-même que ses efforts

seraient superflus ou craignant de perdre par la révolte la gloire qu'il s'était acquise, il parut en sujet soumis devant l'empereur, qui lui donna le choix du voyage de la Mecque ou d'un gouvernement militaire important; s'il aimait mieux rester à la cour, lui dit aussi le monarque, il en avait la liberté; il y serait à la vérité sans influence, mais il aurait en échange tous les honneurs attachés au titre de bienfaiteur de la famille impériale. Byram préféra le premier parti; il s'éloigna d'Agra comblé des bienfaits d'Akber qui lui assigna une pension de cinquante mille roupies. Il ne put en jouir : ayant pris la route du Guzzerat qui était encore au pouvoir des Afghans, il fut traîtreusement assassiné par Moubarick-Lohani, dont le père avait péri dans la bataille où Himou avait été fait prisonnier.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.